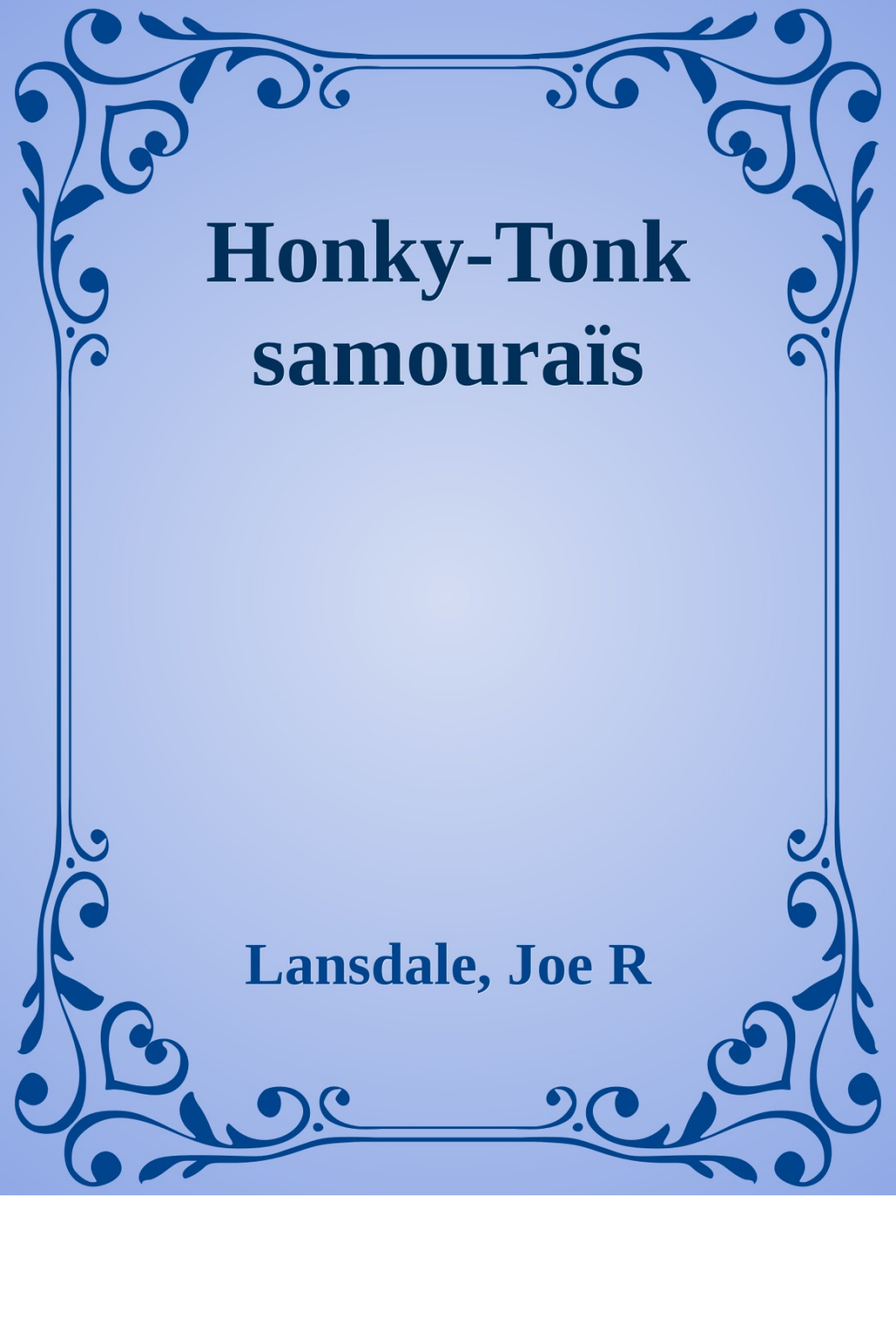




Honky-Tonk samouraïs

Lansdale, Joe R

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HONKY TONK SAMOURAÏS



JOE R. LANSDALE

DENOËL

SUEURS FROIDES



JOE R. LANSDALE

Honky Tonk
Samourais

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frédéric Brument

DENOËL

*Pour les garçons Kelley — Danny et Dennis,
notre famille élargie*

« Juste au moment où vous pensiez avoir retenu la leçon, et que la vie suit son cours sans accroc, voilà qu'un putain de poids lourd déboule et renverse votre cul bordé de nouilles. »

Jim Bob LUKE

Je ne crois pas qu'on cherchait les ennuis, Leonard et moi. Ils nous sont juste tombés dessus. Ça commence souvent l'air de rien, un petit bidule se défait et se met à claquer, comme un boulon dévissé sur un manège de foire. Rien de grave au début, juste un boulon mal vissé qui claque, mais petit à petit le boulon finit par lâcher et est éjecté de son logement, le manège de foire grince et gémit, s'affaisse et s'écroule dans une bouillie chaotique de pièces déchiquetées, de métal tordu et de tas de chair humaine ensanglantée.

Ce récit débute au moment où le boulon a commencé à se détacher sur le manège de foire.

Les vitres de la camionnette étaient baissées et la chaleur n'était pas encore insupportable, mais l'air avait cette odeur de pain grillé quand il se met à brunir et que vous savez que le beurre s'étalera bien dessus. Dans moins d'une demi-heure, vers midi, la raie de mes fesses allait baigner dans la sueur et le simple fait de respirer me donnerait l'impression de gober des hameçons. Je rêvais déjà de vêtements légers, d'un grand verre de thé glacé et d'air conditionné à fond.

Nous étions assis dans le pick-up de Leonard, tout nouveau pour lui. Nous faisons souvent du troc avec nos véhicules. J'ignore au juste pourquoi, mais nous changions sans arrêt de voiture ou de pick-up, en général d'occasion. Celui-ci était un Dodge argenté, et il n'avait que quelques années. Nous étions garés à deux blocs de la maison que nous surveillions.

L'homme qui vivait dans cette maison, le type qu'on attendait, avait une femme qui le suspectait de la tromper ; elle avait engagé l'agence de Marvin Hanson pour découvrir si c'était le cas, et avec qui. Elle avait le cœur brisé et souhaitait que tout redevienne comme avant ; et si ce n'était pas possible, alors elle voulait enclencher une procédure de divorce bien lucrative, qui ne laisserait à son ex-mari que ses couilles à vendre, rien que pour retrouver un endroit où dormir.

On n'était pas des employés à temps plein, mais on bossait pas mal pour Marvin, et même plutôt beaucoup ces derniers temps. Même si les affaires de divorce — ou d'éventuel divorce — n'étaient pas vraiment ma tasse de thé, cette dame avait embauché l'agence pour deux semaines de surveillance. C'était notre dernier jour de boulot, et on avait établi avec une relative certitude que son mari de soixante ans ne la trompait pas du tout, mais qu'il se rendait à la salle de gym à des heures inhabituelles ; on supposait que c'était parce qu'il ne voulait pas qu'elle le sache.

Leonard pensait que l'idée l'embarrassait, d'avoir besoin de faire de l'exercice, ou de vouloir se remettre en forme. Ce raisonnement me paraissait bizarre, mais Leonard comprend mieux que moi cette manière de voir. Étant homo, il est plus branché masochisme que moi, alors je me suis dit qu'il avait sans doute raison, que le type voulait juste la surprendre avec un corps resculpté, dans l'espoir qu'un jour elle le regarde de nouveau et le complimente sur son physique. S'il allait à la gym si souvent, c'était peut-être parce qu'elle ne lui avait encore rien dit de tel.

L'ironie de l'histoire, c'est qu'on avait remarqué, en l'espace de deux semaines seulement, qu'il avait en effet perdu quelques kilos et s'était un peu musclé ; elle avait constaté la même chose au cours des derniers mois, mais ne lui avait fait aucune remarque à ce sujet ; elle pensait qu'il faisait un régime et s'achetait de nouveaux vêtements parce qu'il avait une « petite grue ». C'est comme ça qu'elle l'avait présenté : « Je crois qu'il a une petite grue. »

Je n'avais plus entendu le mot « grue » employé en ce sens depuis des lustres ; le plus triste, c'était que j'étais assez vieux pour me souvenir d'un temps où son emploi était plus courant. J'avais la nette impression de prendre de l'âge, et que les dernières années ne m'avaient pas épargné. Arrivé à cinquante ans, on commence à se rendre compte du paquet d'années qu'on a gâchées sur cette terre.

Bref, on était assis là, à le regarder sortir de la maison, prêts à le suivre, sachant très bien depuis le temps qu'il n'avait pas de « petite grue » et que c'était notre dernier jour, alors on allait finir notre taf tranquille pour le fric et rendre notre rapport. Elle avait payé d'avance pour qu'on le file pendant quinze jours, donc je n'avais pas le sentiment de lui extorquer de l'argent qu'elle ne voulait pas dépenser.

Je m'étais mis au régime, moi aussi. Je faisais toujours de l'exercice, sans mollir, et j'étais généralement en meilleure forme que j'en avais l'air, mais ces derniers temps j'avais envie de retrouver ma ligne, vu que Brett, ma compagne rouquine, était vraiment au top. Je voulais que mon corps ressemble plus à la sensation que j'en avais. Mais en réalité j'avais dû changer mes méthodes d'entraînement. J'avais arrêté de soulever des poids trop lourds pour m'exercer

avec des poids plus légers. Je faisais un peu de jogging, mais marchais plus souvent qu'avant. Cela semblait porter ses fruits — je ne serais jamais beau, mais je préférerais ne pas pouvoir poser un verre sur mon estomac quand je m'asseyais, comme si j'étais une rallonge de table.

Même Leonard, qui d'ordinaire avait toujours l'air affûté et prêt à l'action, avait dû modifier quelque peu ses habitudes alimentaires et ses méthodes d'entraînement, car pour la première fois depuis longtemps il s'était enrobé autour de la taille. Il prétendait protéger ainsi ses « tablettes de chocolat ». Vu qu'il était noir comme du chocolat de partout, je lui avais fait remarquer que je trouvais ça redondant. En plus, je n'avais aucune envie de parler de ses tablettes de chocolat.

On était donc assis là, moi en train de cogiter à ce genre de trucs tout en retenant, par courtoisie, un pet chargé en féculents, quand Leonard s'exclama :

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe là-bas !

Il avait les yeux tournés vers une cour de l'autre côté de la rue où nous étions garés. Un homme tenait un chien par sa laisse, le chien était tapi sur le ventre et l'homme lui donnait des coups de pied ; je l'entendais lui hurler dessus. Le chien laissait échapper des gémissements sous les coups.

Leonard était déjà sorti de la voiture et traversait la rue.

Je descendis moi aussi, fis le tour de la voiture et le suivis, tandis qu'il s'écriait :

— Hé, enfoiré, pourquoi tu n'essaierais pas plutôt de me frapper, moi ?

L'homme cessa de maltraiter le chien et leva les yeux.

Je libérai mon pet. Je le lâchai tout en douceur — pour ne pas effrayer le chien — et le laissai flotter où il était en m'éloignant de l'odeur d'œuf pourri.

— Vous êtes qui, vous ? demanda l'homme à Leonard.

— Je suis le type qui envisage de te mettre cette laisse autour du cou et de te botter le cul à travers toute cette fichue cour.

— Vous violez une propriété privée, dit l'homme.

— Et ce n'est qu'un début, répondit Leonard. Tiens, si je t'arrachais un œil ensuite ?

Apparemment, c'était le commencement d'une journée plutôt ordinaire pour nous.

Je restai au bord du trottoir tandis que Leonard parlait dans la cour. J'attendais patiemment, prêt à intervenir pour empêcher Leonard de porter un coup fatal, ce qui n'allait sans doute pas tarder à arriver.

— Vous avez besoin d'être deux pour ça ? dit l'homme en nous jaugeant du regard.

C'était un mec plutôt costaud, à peu près de la taille de Leonard, mais plus trapu que Leonard ou moi, avec un plus gros bide que nous deux réunis. Il avait l'air d'un type qui avait joué au football américain dans sa jeunesse et pensait que ça lui donnait un avantage physique pour toute la vie. Il aurait peut-être dû en discuter avec son voisin qui allait à la gym, prendre des conseils sur un régime et des exercices. Néanmoins, il était assez gros pour causer des ennuis, ne serait-ce qu'en s'écroulant sur nous.

— Non, répondit Leonard. Un seul suffira.

— Et vous pouvez choisir lequel, ajoutai-je. Juste pour info, je suis celui qui cogne le plus fort. Mais je n'ai pas particulièrement envie de m'échauffer. Avec cette chaleur, vous comprenez...

— Il n'est pas plus fort, dit Leonard. Plus rapide, oui, mais en fait je cogne un peu plus fort que lui.

— C'est un vantard, dis-je. Il sait que je cogne plus fort, et que je suis plus rapide.

— Aucun de vous deux ne m'a l'air si coriace que ça, répliqua l'homme.

— Alors pourquoi ne pas nous montrer ce que tu as dans le ventre ? dit Leonard. Tu t'en sors plutôt bien avec un chien sans défense qui cherche à t'être agréable, mais nous, on ne cherche pas à t'être agréable. Pas vrai, Hap ?

— Vrai, dis-je.

— Répète-le-lui.

— Vrai. On n'est pas d'humeur à faire plaisir.

— Voilà ce que je te propose, fumier, dit Leonard. Donne-moi le chien, laisse-moi le prendre avec moi, et on en restera là, tu pourras garder ta gueule comme elle est. Avec un nez dessus et tout le reste. Sans que je te fasse un putain de trou dedans.

Le type se marra.

— Vous êtes cinglés, tous les deux.

— C'est justement là-dessus que j'essaie de t'alerter, dit Leonard. Mais je n'ai pas l'impression que tu écoutes.

À ce stade, je vis que le type commençait à se faire du souci. Ce qui était une très bonne idée. Leonard pouvait devenir vraiment cinglé. Certaines personnes n'avaient pas le moindre doute à ce sujet.

— Tu veux t'en charger, me demanda Leonard, ou j'y vais et je lui flanque une raclée ?

— Je reste là, pour t'arrêter au cas où tu irais trop loin.

— Hé, ça suffit, dit l'homme. Vous êtes sur ma propriété. Je vais appeler les flics.

— Je ne crois pas que tu arriveras jusqu'à la porte, estima Leonard. Et si tu as un portable dans la poche, tu n'auras pas le temps de composer le numéro. Je te le garantis. Même si tu les appelles après coup, ça ne te sera d'aucune utilité. Le mal sera fait. Et ils auront sans doute du mal à te comprendre, parce qu'il te manquera peut-être quelques dents et que tu essaieras de parler sans nez. Ils seront obligés de lire sur tes lèvres, s'il t'en reste. Maintenant, fais tes excuses au chien et donne-moi cette pauvre bête.

— Des excuses au chien ?

— Ouais, des excuses.

— Je ne vais pas faire d'excuses à un putain de cabot.

— Je le ferais si j'étais vous, dis-je. Il ne plaisante pas.

— Allez vous faire foutre. Cette chienne est à moi.

— Plus maintenant, dis-je.

Leonard traversa alors la cour. Il se déplaça rapidement. C'était comme dans ces vieux films de Dracula où le vampire flotte au-dessus du sol avec l'aisance d'une nappe de brume poussée par le vent. L'homme lâcha la laisse. La chienne, un croisement de berger allemand, encore jeune, un an tout au plus, resta tapie au sol. Je détestais voir ça. J'adore les chiens. Au sujet des gens, mon avis est plus mitigé, alors je n'étais pas mécontent de ce qui allait arriver au fumier dans la cour, même si je devais tenir compte du fait que les flics pourraient voir les choses d'un autre œil si le type vivait assez longtemps et trouvait la force de les appeler. Ou peut-être qu'un voisin à sa fenêtre les avait déjà prévenus — et filmait toute la scène sur son téléphone portable.

L'homme leva les bras et serra les poings dans ce qu'il pensait être une garde de boxeur.

Zut, rien qu'à sa posture, je pouvais déjà dire que ce ne serait même pas un bon combat.

Sans lever les mains, Leonard marcha droit sur le type. Ce dernier lui balança un uppercut tellement lent et maladroit qu'on aurait presque eu le temps de rentrer à la maison, de boire un café et de revenir avant qu'il atteigne sa cible.

Ce qui n'arriva pas.

Tout en avançant, Leonard leva le bras pour éviter le coup, dont la force se perdit quelque part dans son dos, et coinça le bras du type contre son flanc. Puis il décocha un coup, paume en avant, qui s'écrasa sur le nez de l'homme et le mit au tapis, ou du moins aussi proche du sol qu'il était possible, car Leonard bloquait toujours le bras du gars, à moitié soulevé de terre.

La chienne se mit à s'éloigner en glissant sur le ventre, comme un soldat rampant dans les hautes herbes. Je m'approchai et ramassai sa laisse, ce qui la fit

tressaillir.

— Tout va bien, le chien, dis-je. Oncle Leonard est en train de botter le cul du méchant monsieur.

À ce stade, Leonard avait lâché le bras du type et lui bourrait les côtes de grands coups de pied, comme ce salaud l'avait fait à la chienne.

— Alors, t'aimes ça ? demanda Leonard. Tu t'éclates, fumier ? Aboie pour moi, pédale.

L'homme ne semblait pas vraiment apprécier. Il se mit à hurler, pas à aboyer. Dire que la chienne s'était contentée de quelques glapissements, alors qu'à entendre crier ce type on aurait cru qu'il se prenait une vraie déroutée. De son point de vue, c'était sans doute le cas. Leonard se montrait peut-être altruiste, me dis-je, vu qu'il ne s'agissait que de maltraitance animale. Ou alors il se faisait vieux. Quoique, d'un autre côté, il n'avait presque pas mangé au petit déjeuner et faisait peut-être simplement un peu d'hypoglycémie...

Au bout d'un moment, je suppose que Leonard s'est fatigué, parce qu'il a arrêté de donner des coups de pied au type et s'est penché pour lacer sa chaussure. Une fois le lacet refait, je crus qu'il allait remettre ça, mais non.

L'homme, couvert de sang du nez au menton, n'avait apparemment pas compris la leçon.

— C'est une agression, sale nègre.

— T'as pas pu t'empêcher d'en rajouter, hein ? dis-je.

Leonard l'avait déjà agrippé par les deux oreilles et le souleva juste assez pour lui balancer un coup de genou dans la figure. Du sang gicla partout et le type s'affala sur la pelouse, où il resta étendu sans bouger. J'espérais qu'il était tombé dans des crottes de chien. Je crois même avoir vu une de ses dents humides scintiller dans l'herbe, comme une vulgaire babiole de Kinder Surprise.

Leonard me rejoignit et caressa la chienne, qui le laissa faire. Elle semblait savoir que nous étions de son côté. Leonard déclara à la chienne :

— Quand il se réveillera, je le forcerai à s'excuser, et peut-être à te lécher le cul.

— Tu ne l'as pas tué, au moins ? demandai-je.

— Non, mais j'en avais envie.

— Ouais. Moi aussi. Mais il vaut peut-être mieux éviter.

— Je te l'accorde, dit Leonard. Même si c'est beaucoup moins satisfaisant. Bon sang, mais c'est quoi, cette odeur ?

— J'ai un petit problème de digestion. Mon intestin ne supporte pas très bien les féculents.

— Alors arrête d'en bouffer, mec. Ça schlingue comme c'est pas permis.

Allez, tirons-nous.

Je continuai à caresser la chienne en l'apaisant et, comme font les chiens, elle se redressa, frémit et me lécha le visage. Je pense qu'elle aurait même léché la tronche minable de son maître. Voilà pourquoi je préfère les chiens aux chats. Les chats ne sont pas indépendants, ce sont juste des connards patentés qui veulent être nourris à ne rien faire. Ce sont vos propriétaires. Alors qu'un chien se contente de vous aimer. Il ne s'agit pas de possession ou d'un truc comme ça. Ils sont aussi francs que la mort et les impôts. Les meilleures créatures sur cette terre. Bien sûr, si ç'avait été un chat qui se faisait maltraiter, le fumier se serait fait botter le cul aussi. Mais j'aurais pris un moment pour donner au chat mon opinion sur son espèce. Même s'il n'aurait sans doute pas écouté, ni exprimé le moindre remerciement. Il serait déjà en train de planifier sa journée. Se coucher et chier dans une caisse, vomir des boules de poils sur le sol, se faire les griffes sur les meubles, et s'attendre à ce qu'on lui offre une gourmandise pour le récompenser de tous ces efforts. Tous les chiens vont au paradis. Tous les chats vont en enfer.

Des flics se garèrent. Une seule voiture. On fut plutôt surpris de voir Marvin Hanson, notre patron, sortir du côté passager, traverser tranquillement la pelouse, baisser les yeux sur le type et déclarer :

— Il n'a pas l'air si mal en point.

Un agent de police descendit à son tour de la voiture. Je ne connaissais pas son nom, mais je l'avais déjà aperçu. C'était un jeune type de petite taille, aux membres trapus, avec une bouille ronde, noir de peau. On aurait dit un bonhomme de pain d'épice fabriqué avec la toute fin de la pâte. Leonard et moi étions des familiers du commissariat. Je ne me souciais guère de retenir les noms des flics, vu qu'ils arrivaient et repartaient plus vite qu'un touriste en goguette à Amsterdam. Le plus jeune nous rejoignit.

— Une dame qui habite en face nous a appelés, dit-il, pour nous prévenir qu'un type frappait son chien et qu'on devait venir l'arrêter pour cruauté envers les animaux.

— C'est une bonne chose, dis-je. Mais on a pensé que ça prendrait un peu de temps, alors on est intervenus, en simples citoyens.

— En violant sa propriété et en commettant une agression, ajouta Marvin.

Son visage sombre marqué par la vie se creusa d'un demi-sourire. Du moins ce que je pris pour un sourire. Il aurait pu juste montrer les dents, difficile de faire la différence. Marvin n'est pas ce qu'on qualifierait de joli garçon.

— Si tu veux être technique à ce point, dit Leonard. Pfff...

— Qu'est-ce que tu fiches avec les flics ? demandai-je à Marvin.

— Il fréquente vraiment n'importe qui, ajouta le policier.

— Ouais, si ma femme demande avec qui j'étais, dit Marvin en se tournant vers le flic, pour l'amour de Dieu, dis-lui que j'étais en train d'acheter de la dope en compagnie d'un prostitué mâle. Ne mentionne pas les types en uniforme.

— Pigé, dit le flic.

— Mais, juste entre nous, dis-je, je dois savoir et te poser la question. Qu'est-ce que tu fiches avec ces porcs, comme nous autres vieux rebelles avons coutume de les appeler ?

— C'est pas gentil, ça, dit le flic.

Ce type me plaisait. Je jetai un coup d'œil à son insigne. Ça valait le coup de retenir son nom : Carroll.

— J'avais l'intention de vous en parler, dit Marvin. J'ai repris mon ancien poste. Chef de la police.

Me lancer un petit pois aurait suffi à me renverser. Avant que je puisse l'interroger plus en détail, Marvin, qui avait récemment renoncé à sa canne, même si en regardant bien on pouvait toujours détecter un léger boitement, s'approcha du type à terre, qui avait repris conscience et tentait de s'asseoir.

— Vous pouvez vous lever ? demanda Marvin.

— Je crois, ouais, dit l'homme.

— Alors pourquoi ne pas vous relever ? dit Marvin. Je suis avec la police.

— Il m'a traité de nègre, signala Leonard.

— Sauf quand on l'emploie dans une chanson de rap, c'est un terme péjoratif dans ce monde moderne, dit Marvin.

— J'étais en colère, c'est tout, se justifia l'homme.

Reprenant peu à peu ses esprits, il finit par se relever. Marvin posa la main gauche sur l'épaule droite du type et lui demanda :

— Est-ce que vous frappiez ce chien ?

— Elle tirait sans arrêt sur la laisse, dit-il. J'essayais de lui apprendre.

— Lui apprendre quoi ?

— À bien se conduire. À arrêter de me tirer.

— Alors vous lui avez donné des coups de pied ? dit Marvin. C'était ça, votre enseignement ?

— Elle le méritait. Bon sang, c'est qu'une chienne ! Ma chienne.

La main droite de Marvin se mit alors en mouvement. Ce fut très rapide : une gifle du revers de la main sur le visage ensanglanté du type, puis une autre au retour, suivie d'un coup de genou dans les parties, et le type se retrouva à nouveau affalé par terre.

Marvin jeta un regard au policier.

— Ça alors, j'étais juste en colère, dites donc.

— Tu essayais simplement de lui apprendre, dit Leonard.

— J'arrive à peine à y croire, dit le policier. Ce fils de pute a tenté de résister à son arrestation. En face du tout nouveau chef de la police.

— Ouais, si c'est pas incroyable ? dit Marvin. Aucun respect pour cette fichue loi.

— Typique de notre époque, dit le policier.

— Bientôt le soleil va refroidir, renchérit Leonard.

— Tout juste, dit le policier. Rien que ce matin, mon café, il n'était pas tout à fait comme il faut.

— Nous y voilà, dit Leonard. Ça a déjà commencé. La fin du monde tel qu'on le connaissait. Cette putain d'apocalypse.

— Elle a une côte abîmée ; cassée, en fait. Mais rien de grave. Avant, on faisait des bandages très serrés. Plus maintenant.

La vétérinaire, une jeune femme trapue avec d'épais cheveux blonds, coupés à hauteur d'épaules, plaqués en arrière par du gel, nous expliquait ça comme si elle avait affaire à de potentiels internes.

— Alors elle va se rétablir ? demandai-je.

— Tant qu'elle se repose, oui.

— Elle se reposera, dis-je.

— J'aimerais avoir le salaud qui a fait ça ici, sur ma table, dit-elle. Je lui couperais les couilles avec un scalpel émoussé.

— Et nous on le tiendrait pour vous, ajouta Leonard.

— Quand il est revenu à lui, parce qu'il a eu une sorte d'accident et a perdu conscience un moment, il a fait des excuses à la chienne, expliquai-je.

— Des excuses ? s'étonna-t-elle.

— En fait, c'est Leonard ici présent qui lui a soufflé les paroles en les lui faisant répéter pour qu'il les apprécie. Mais il a réussi à lui faire dire : « Je suis désolé, petite chienne, je suis un trou du cul bouffeur de merde et je ne mérite pas de porter ton collier de chien. J'ai des puces. »

La vétérinaire eut un petit sourire et acquiesça à l'intention de Leonard.

Ce dernier était assis sur une chaise près du mur. Il hocha la tête en retour. Marvin était adossé contre l'encadrement de la porte ouverte. L'agent Carroll avait emmené au poste le frappeur de chien. La chienne était sur la table, allongée sur le flanc. Elle était très patiente, coopérative même. J'aimais bien cette chienne.

Marvin nous avait laissés amener la chienne chez le vétérinaire. Je suppose qu'il allait devoir mentir en remplissant sa paperasse, raconter comment ce salaud avait attaqué Leonard, qui tentait juste d'intervenir pour stopper une maltraitance animale, puis s'était retourné contre Marvin qui venait enquêter. Ce n'était pas légal, mais ce n'était que justice. Je pouvais revoir les gifles que Marvin

lui avait balancées. Il avait des mains sacrément rapides.

La vétérinaire rase les poils de la chienne autour de la blessure et lui mit un bandage, mais pas trop serré. Juste assez pour maintenir la côte fermement en place. Elle nous dit qu'elle n'aurait besoin de garder le bandage que deux ou trois jours, puis nous réexpliqua comment on les faisait avant et le fait qu'on procédait différemment aujourd'hui. J'imagine qu'elle répétait un cours qu'elle allait donner sur le sujet. Je réglai la note avec une partie de l'argent qu'on avait touché pour surveiller le type qui allait à la gym, puis nous reconduisîmes Marvin jusqu'à sa voiture garée au poste de police. Il dit qu'il voulait nous parler, et allait nous suivre jusque chez moi, avant de revenir au poste, où il avait du boulot de flic à finir. On procéda donc ainsi.

Leonard avait récemment trouvé à se loger de manière indépendante, un endroit décati au centre-ville dans un vieil immeuble, qui avait autrefois abrité une fabrique de bonbons mais qu'on avait découpé depuis en appartements. Avant cet appartement, Leonard possédait une maison, mais il l'avait laissée à son ex, John, puis John était parti et Leonard l'avait vendue. Il avait d'ailleurs fait un profit sur la vente. C'était rare pour l'un comme pour l'autre — de faire un profit. Même si, pour la première fois dans nos vies à tous deux, nous avions un peu d'argent de côté et menions une existence qu'on pouvait qualifier de presque confortable. Les jobs de plouc n'offrent guère de possibilités de carrière. On y bosse jusqu'à ce qu'on en ait marre ou qu'on se fasse virer, puis on passe à autre chose. Leonard et moi en avions souvent changé.

L'appartement de Leonard était une sorte de loft avec une chambre et une salle de bains séparées. Contre une partie du loyer, le propriétaire lui avait laissé de gros travaux à réaliser — des travaux qu'il aurait dû faire depuis un certain temps. Leonard avait décidé d'embaucher quelqu'un pour s'en charger. Ce n'était pas moins cher que la ristourne sur le loyer, mais l'endroit serait plus agréable à habiter, et en fin de compte il rentrerait dans ses frais. Il avait même été question que le loyer se transforme en vente ferme. Le proprio était vieux et fatigué de gérer des locations, et de son côté Leonard voulait acheter.

Leonard ne vivait là que depuis peu, il était resté chez nous jusqu'à ce que certains travaux soient réalisés. Avant cela, il habitait chez nous à plein temps. On lui avait même aménagé une chambre. Je l'adorais — sincèrement — et Brett aussi, mais je dois être honnête : j'étais content qu'il ne soit plus là en permanence. Brett et moi étions heureux de nous retrouver seuls en couple. Nous avions plus de temps pour nous et n'étions plus obligés de garder le silence quand nous jouions au docteur ; quant à mon budget de biscuits à la vanille et de Dr Pepper, il était en chute libre. Le tour de taille de Leonard y gagnerait aussi. Il

adorait profondément ces biscuits et ces Dr Pepper, mais il adorait encore plus ne pas les acheter. Je pense que manger mes biscuits et boire mes sodas représentait pour lui une grande prouesse dont il faisait une question de fierté.

Quand nous sommes sortis du cabinet vétérinaire, la chaleur s'était installée, alors qu'il n'était qu'environ 10 h 30. Le soleil nous enveloppait comme une cotte de mailles brûlante.

Nous sommes rentrés chez Brett et moi avec la chienne. Brett était revenue de son travail. Elle avait quitté son boulot d'infirmière à plusieurs reprises, mais elle était si bonne dans son domaine qu'elle trouvait toujours à se faire réembaucher. Elle avait l'air fatiguée, mais jolie, avec ses cheveux roux noués en queue-de-cheval. Hochant la tête à la vue du chien, elle déclara :

— Alors on a un invité ? Et je ne parle pas de Leonard.

— Hé, je fais un invité honorable, réagit Leonard. Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

— Ce que tu as acheté, dit Brett.

— Oh, fit Leonard. Ça limite les possibilités.

Je baissai les yeux sur la chienne.

— Voici notre vraie invitée. Elle s'appelle... eh bien, je ne sais pas au juste.

— Elle t'a suivi jusqu'à la maison ? demanda Brett.

— Pas exactement.

— C'est ton nouveau chien, Leonard ?

Leonard me jeta un coup d'œil en coin.

— Possible, dit-il. Mais il pourrait être à vous.

— Je peux la prendre ? dis-je en essayant de paraître à la fois séduit et mélancolique à cette idée — sans savoir dans quelle proportion, ni même s'il était possible de paraître les deux à la fois ; peut-être cela sonnait-il pareil.

— Tu vas pousser ton petit soupir chuinté si la réponse est non ? me demanda Brett.

— Sans doute.

— Oh ça, pour soupirer, il soupire, dit Leonard. Je l'ai vu le faire, et j'avoue que j'étais vachement embarrassé. Ce n'était pas très viril.

— Je peux essayer de soupirer d'une voix grave.

— Non, rétorqua Leonard. Ce n'est pas comme ça que ça marche, un soupir.

— Et si, pour commencer, vous me disiez comment on s'est retrouvés avec un chien sur les bras ?

Nous allâmes nous installer autour de la table, la chienne allongée à mes pieds, et lui racontâmes en buvant du thé glacé.

— Je n'arrive pas à comprendre que des gens fassent une chose pareille, dit

Brett. Cette chienne m'a l'air de chercher les câlins, pas à mordre.

— Je crois qu'elle est trop jeune pour connaître déjà son orientation, dis-je.

— Eh bien, j'aime les chiens, lâcha Brett.

La sonnerie de l'entrée retentit. J'invitai notre visiteur à entrer — c'était Marvin.

— Tiens donc, l'accueillis-je quand il apparut dans la pièce. Salut au chef de la police qui ne nous avait pas dit qu'il était chef de la police.

Il s'assit à la table, et je me rassis. Il se pencha pour donner à la chienne une caresse sur la tête.

— Beau chien.

— Chef de la police ? fit Brett.

— Ouai, dit Marvin. Vous savez, ce type pourrait exiger qu'on lui rende son chien, et je ne sais pas ce que ça donnerait devant un tribunal. Il va récolter une amende pour cruauté envers les animaux et refus d'obtempérer, mais il pourrait quand même remuer la merde.

— Faites bouffer des féculents à Hap, dit Leonard. En termes de puanteur, il le battra, je vous assure.

— Je ne plaisante pas, dit Marvin. Il pourrait enclencher une procédure légale.

— Au tribunal, je n'en sais rien, dit Leonard, mais je sais comment ça s'est fini sur sa pelouse. Pas génial pour lui.

— On y a été un peu fort, reconnus-je.

— Non, dit Marvin. On a été les Nouveaux Poings de la Vengeance.

— Pour être plus précis, dit Leonard, tu as été la Double Gifle de la Vengeance.

— N'oublie pas le coup de genou, dis-je.

— Oui, et le Genou, reprit Leonard. Mais ça manque un peu de classe.

— Légalement, on risque quoi ? demandai-je à Marvin.

— Tu parles de moi ou de vous ?

— Balance-nous la totale, dit Leonard.

— Eh bien, l'agent de police l'a vu m'attaquer, dit Marvin.

— Bon, d'accord, dis-je. Est-ce qu'on devrait dire qu'on l'a vu t'attaquer, nous aussi ?

— Ce pourrait être utile, dit Marvin. Mais la voisine a tout vu, et elle a filmé la scène sur son téléphone portable. Je l'ai appris en venant. Elle nous a passé un coup de fil.

— Bien sûr, dis-je, m'attendant à ce genre de chose.

— Mais elle a dit n'avoir pas filmé le moment où Leonard lui a broyé les

couilles, ni celui où je l'ai dérouillé. Elle a juste eu la partie où il frappe le chien. D'après elle, il a tout l'air d'être prêt à vous attaquer, et ensuite moi, alors elle lui fait porter le chapeau.

— Quelle adorable menteuse, commentai-je.

— Oui, dit Marvin. En plus, c'est une vieille dame qui a l'air tout à fait digne de confiance, d'après ce qu'on m'a dit. Un peu bourrue, mais très bien je crois. J'ai eu cette description par Curt Carroll, l'agent qui a dû retourner là-bas. Il m'a dit que le propriétaire du chien était dehors sur sa pelouse, à quatre pattes, en train de chercher ses dents manquantes ; il pensait qu'en les conservant dans la glace on pourrait peut-être les lui remettre... Encore un de ces types qui se croient super malins mais qui seraient incapables de faire la différence entre de la merde et du miel.

— C'est pratique que la vieille dame ait l'air digne de confiance, dit Leonard. Quant à l'autre fumier, j'espère qu'il ne retrouvera pas ses dents.

— Combien lui en manquait-il ? demandai-je. Je n'en ai vu qu'une.

— Deux, je crois, dit Marvin. De toute manière, le type ne portera pas plainte. Il avait une autre vision des choses au début, mais je lui ai fait remarquer que vous n'étiez que des bons Samaritains qui avaient vu un animal se faire maltraiter et étaient venus à la rescousse. Je pense qu'il a gobé ça. Il y a une part de vrai là-dedans, mais il y a aussi toute la partie moins vraie sur le fait qu'il nous ait attaqués.

— Il m'a balancé un coup de poing, observa Leonard.

— Oui, ça devrait jouer en notre faveur, dit Marvin. Enfin, il est cuit, vous ne risquez rien, et moi non plus, d'autant plus que je suis le chef de la police.

— Alors tu essayais juste de nous faire peur avec cette histoire de suites légales pour récupérer la chienne, c'est ça ?

— Juste un peu, dit Marvin. Il faut que je vous asticote de temps en temps, les gars. Vous m'avez déjà donné bien de la peine.

— On est quand même tous curieux de savoir un truc, dis-je. Comment c'est arrivé, cette histoire de chef de la police ? On travaille pour toi, tu sais... ça aurait dû venir sur le tapis plus tôt.

— Oui, n'est-ce pas ? dit-il. Mais ce n'est pas le cas. Et je vais vous expliquer pourquoi. J'ai pensé que j'étais peut-être idiot, d'essayer de retourner dans la police. Mais à présent ma jambe est guérie, je peux de nouveau travailler, j'ai de bons états de service là-bas et, mieux encore, c'est le conseil municipal qui m'a contacté. Il semble qu'ils aient le plus grand mal à retenir leurs chefs et officiers de police. Ils n'arrêtent pas d'en changer. Beaucoup démissionnent, il y en a même un en prison pour je ne sais quel motif. À propos, vous savez qu'ils ont

peint la prison en rose et qu'ils obligent les détenus à porter des combinaisons roses maintenant ?

Je levai la main.

— J'y suis allé, j'ai porté une combinaison.

— Rose ? m'interrogea Hanson.

— Ouais, et un peu trop ample, à mon goût, mais plus seyante qu'on pourrait le croire. Confortable, en tout cas, à cause de sa largeur. Le rose est censé avoir un effet dissuasif sur le crime, parce que c'est embarrassant et tout.

— Et tu crois que ça marche ? demanda Hanson.

— Pas vraiment.

— Moi non plus. La première chose que j'ordonnerai la semaine prochaine, c'est de faire repeindre toutes les cellules. Ils peuvent garder les combinaisons roses jusqu'à ce qu'elles soient usées. Ou non. Vous savez quoi ? Je vais faire commander tout de suite des combinaisons orange standard. Ils peuvent se le permettre. Non mais vous y croyez, vous ? Ils ont affaire à des violeurs et à des tueurs, et leur conclusion est de peindre la prison en rose et de faire porter des combinaisons roses à ces enfoirés. Cette fichue peine de mort ne les a pas arrêtés, mais ils pensent qu'un rose de taffiole le fera.

— C'est un mystère, dis-je. Mais je suis encore plus déconcerté que tu sois le chef de la police.

— Ouais, moi aussi, dit Leonard.

— J'aime le rose, intervint Brett.

— On a changé de sujet, Brett, dis-je. Alors pourquoi toi, Marvin ?

— Oh, il y a eu quelques bons chefs, mais jusqu'ici ils ont tous fini par partir, soit parce qu'ils ne supportaient pas la manière dont cette ville était gérée, soit parce qu'ils ont trouvé de meilleurs boulots au même poste dans des endroits qu'ils préféraient. Il reste quand même quelques bons flics ici, cela dit. Le gamin qui m'accompagnait, que vous avez vu. Certains inspecteurs, comme Drake et Kelso, un ou deux autres. Ils sont là depuis un bout de temps. Mais le conseil cherchait quelqu'un qu'ils jugent capable de mieux tenir la baraque. Ils ont entendu parler de mon agence, de l'expérience que j'avais acquise à Houston et ici, et ils ont su que j'étais rétabli, sur le plan physique ; alors ils m'ont contacté en espérant pouvoir me débaucher. Ce qu'ils ont fait.

— Est-ce qu'il ne faut pas être élu pour ce genre de poste ?

— Non, c'est pour être shérif, dit Marvin. Ici, le chef de la police n'est pas élu, c'est un choix qui dépend uniquement du conseil municipal. J'ai été choisi. J'ai pris mes fonctions officielles aujourd'hui, mais je n'ai fait que sortir du bureau pour vous rejoindre, les gars. À peine arrivé, mon premier jour de travail,

le tout premier incident, j'entends qu'un type qui frappait son chien est en train de se faire botter le cul dans son jardin, tout près de l'endroit où je vous avais envoyés. J'ai tout de suite deviné que c'était vous.

— On est tellement prévisibles, dit Leonard.

— Sur certains plans, oui, dit Marvin. Bon, le problème, c'est que je ne peux pas garder l'agence.

— Voilà un bon tiers de nos jobs qui s'évanouissent, dit Leonard.

— Dis plutôt les trois quarts, précisai-je. On a été plutôt prospères ces derniers mois, on le sera moins à partir de maintenant. Retour aux boulots journaliers et au travail des champs.

— Il nous reste toujours les jobs de videur, de concierge, ou la prostitution.

— Ouais. J'avais oublié qu'on avait autant d'options.

— Il y a aussi un conflit d'intérêts à gérer ce genre d'affaire tout en travaillant dans la police, dit Marvin. D'ailleurs, à partir de maintenant, je ne déroge plus à la loi. Je suis redevenu quelqu'un de respectable.

— Des sous-vêtements propres et tout ça, commenta Leonard.

— Tout juste, dit Marvin. Je change même de chaussettes tous les jours.

— Pour votre première journée, en tout cas, c'est un chouette début, dit Brett.

— Oui, je sais. J'aurais pu laisser tomber et retourner à l'agence après ce premier jour, mais ça s'est bien passé.

— C'est vraiment ce que tu veux faire ? demandai-je. Chef de la police ?

— J'adorais bosser là-bas quand j'étais lieutenant, et je faisais quasiment déjà le boulot du chef de la police, alors je vais prendre ce poste. Me voilà de retour dans les forces de l'ordre. Mais le truc, c'est que je dois fermer l'agence ou la vendre. Je me suis dit que, vous deux, vous voudriez peut-être la reprendre.

— C'est quoi, le prix ? demanda Leonard.

— Ce à quoi j'ai pensé, dit-il, c'est que vous pourriez me racheter tout l'équipement, payer le loyer mensuel du bureau, parce que j'achète tout l'immeuble, et commencer dès maintenant. Financés par le proprio.

— Nous ? m'étonnai-je. Tu nous demandes vraiment à nous de gérer une affaire ? Je ne crois pas que nos noms et l'expression « gérants d'entreprise » devraient être prononcés dans la même phrase.

— Je sais, dit Marvin. Cette simple perspective fiche la trouille.

— Je ne sais pas si j'ai envie de diriger une affaire, dis-je. J'aime ce boulot, mais comme un employé qui se fait payer, pas comme gérant — avec les taxes à régler, les assurances et tout le reste. À devoir s'occuper de ceci et de cela. Et si jamais un tuyau pétait ?

— Soit vous le réparez vous-mêmes, soit vous le faites réparer, dit Marvin.

— Le premier truc, j'aime pas ça, et le second coûte de l'argent, observai-je.

— Ouais, dit Leonard. Ce n'est pas non plus pour moi. Réparer des tuyaux ou gérer une affaire. J'ai essayé de tenir un stand de limonade une fois, et j'ai dû me battre avec deux gamins blancs qui me traitaient de suceur de bites noir. Je leur ai fichu une bonne branlée. Bon Dieu, je n'ai sucé ma première bite que dix ans plus tard.

— Merci pour toutes ces précisions sur le suçage de bites, dis-je.

— Faites comme bon vous semble, conclut Marvin. Mais je vais vendre, de toute façon, et c'est à vous que j'offre les meilleures conditions.

Il se tourna vers Leonard et ajouta :

— Disons que c'est ma remise spéciale pour suceur de bites.

— C'est gentil de ta part, dit Leonard.

— Je ne sais pas, hésitai-je.

— Je vais le faire, dit Brett.

On se tourna tous vers elle.

— J'en ai marre du boulot d'infirmière, dit-elle. Je suis fatiguée de torcher des culs et de changer des pansements. J'achèterai l'équipement et je reprendrai l'affaire, avec les factures à payer et tout. Hap et Leonard peuvent travailler pour moi.

— Tu serais notre patronne ? dis-je.

— Ça pourrait marcher, dit-elle.

— Je ne sais pas trop, dis-je.

— Vous savez, intervint Marvin, ça me semble une bonne idée. Ça m'enlève un sacré poids et tu pourrais très bien faire tourner l'agence, Brett. Tu n'as même pas besoin de ces deux andouilles. Je peux t'obtenir une licence de détective privé assez facilement. Je connais des gens qui ont des relations.

— J'y pensais justement, dit-elle. Que je n'avais pas besoin de ces deux types.

— Une petite minute, intervint Leonard. Est-ce que moi, j'ai dit que je refusais ? Je ne crois pas. Et puis je n'aime même pas Hap.

— Je fournirai une certaine quantité de biscuits à la vanille comme partie de ta rémunération, dit-elle.

— Et des Dr Pepper ?

— Ça aussi.

— Alors, sûr que j'en suis, dit Leonard.

— Hap ? m'interrogea Marvin.

— Ouais, dis-je. Je crois que moi aussi. Est-ce qu'on continue comme avant ? Pas de licence pour nous deux, juste le travail d'esclaves ?

— Bien sûr, dit Brett.

— Oui, dit Marvin. Vous travaillerez sous la licence de Brett comme vous le faisiez avec la mienne.

— Quand est-ce qu'on commence ? demanda Leonard.

— Dans l'immédiat, on va fermer l'agence. J'ai envoyé son rapport à la femme du type obsédé par la gym, et c'était la dernière affaire en cours. Elle nous doit un dernier paiement. Mais l'agence pourra rouvrir dès que Brett le souhaitera, tant que c'est avant la prochaine traite sur l'immeuble, et bien sûr il y aura de la paperasse à remplir. En fait, ça ne coûtera pas si cher de redémarrer. En revanche, Brett, ça ne rapporte pas autant qu'infirmière.

— Crois-moi, répondit-elle, les infirmières ne gagnent pas tant que ça. Ça paie correctement, sans plus. Et puis, comme j'ai dit, j'en ai vraiment ras-le-bol. Dès demain, je vais poser mes deux semaines de préavis. Je crois même qu'ils me laisseront partir tout de suite. Ils me doivent des jours de congé.

Et voilà comment je me suis retrouvé à travailler pour ma petite amie dans ce qui devint l'agence Brett Sawyer.

Marvin, lui au moins, n'avait rien trouvé à redire à la peinture. Elle n'était pas jolie et, pour être franc, je n'étais même pas sûr de sa couleur exacte. Rouille pâle, peut-être. Quoi qu'il en soit, c'était la couleur des murs quand Marvin avait ouvert l'agence, et pour ma part elle m'allait aussi, mais Brett avait d'autres idées. Leonard et moi nous retrouvâmes à repeindre tous les murs du bureau en vert clair. C'était plus pimpant, certes, mais je voyais ça comme une perte de temps. Ce n'était pas comme si on essayait d'ouvrir un magasin. Bientôt, il y aurait des fleurs dans des vases, un oiseau dans une cage et un tableau au mur évoquant l'explosion d'un paquet de crayons de couleurs.

Mais bon, on travaillait pour Brett, et le boss, c'est le boss. L'embêtant, c'est qu'elle ne nous payait pas pour refaire la peinture. Ce n'est pas que je comptais dessus, ni que j'y tenais tant que ça. Je ne comptais pas dessus, et je n'y tenais pas tant que ça. Je suis juste grincheux.

Enfin, une fois les locaux repeints, Brett acheta un nouveau bureau, sans marques incrustées de tasses à café, y posa quelques dessous de verre, acquit des sièges de bureau confortables et un nouvel ordinateur au design profilé. Au moins, on évita les arrangements floraux et autres décorations que j'avais craints. Elle me laissa acheter une reproduction de l'affiche du film *Adieu ma jolie*, la version avec Robert Mitchum, que je fis joliment encadrer et fixai au mur. C'était la première fois de ma vie que je faisais mieux qu'acheter un poster dans un endroit comme Walmart pour le punaiser au mur. Je connaissais quelqu'un qui savait vraiment s'y prendre pour l'encadrement. Avec cette affiche ici, j'avais un peu plus l'impression d'être un vrai détective. Même si, pour être franc, je ressemble à peu près autant à un vrai détective qu'une belette à un kangourou, mais j'aime entretenir une part de rêve.

Les toilettes restèrent simples. Un endroit propre avec une pissotière et deux sièges de W.-C. bien fournis en papier toilette. Sur un des murs, un tableau représentait des nénuphars. Je trouvais ça idiot. Vraiment, a-t-on besoin d'un tableau aux chiottes ? De nénuphars en plus ?

Brett s'était aussi procuré une meilleure cafetière pour notre kitchenette, comme elle l'appelait, avait acheté de l'excellent café et rangé un paquet de biscuits à la vanille dans le tiroir. Les biscuits étaient de cette marque bon marché qu'on achetait toujours, avant tout pour Leonard. Il aimait trois sortes de biscuits à la vanille. Les biscuits simples, ceux avec la crème à l'intérieur, et tous les autres à la vanille. Le tiroir fermait à clé. Il y avait deux clés. J'en gardais une, et Brett l'autre. Leonard ne savait pas se retenir. Avec ces biscuits, il se comportait comme un camé au crack. Nous agissions donc pour son bien. Et puis c'était assez drôle. Après tout, il adorait m'asticoter en portant des chapeaux loufoques et autres, alors je lui rendais la pareille de temps en temps. Des chamailleries de frères.

On avait un petit frigo avec de l'eau et des boissons sans alcool, y compris des Dr Pepper pour Leonard, ainsi qu'un canapé-lit. Nous l'avions testé, Brett et moi, un soir où on avait travaillé tard. Leonard était rentré dans sa nouvelle piaule, nous étions seuls tous les deux et avions décidé de l'inaugurer, pour ainsi dire. C'était à peine moins inconfortable qu'un chevalet de torture de l'Inquisition. Le lendemain matin, on avait le dos en miettes. Brett acheta alors un fin matelas de mousse qu'elle roula et rangea dans le placard. Une fois le canapé déplié, il suffisait de poser le matelas dessus pour obtenir un lit un peu plus utilisable et presque confortable. On s'était dit qu'il valait mieux être paré. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin de sexe pour booster sa sérotonine, ou je ne sais quel truc qui vous fait vous sentir heureux. Pour ma part, j'ai toujours pensé que c'était le simple fait de baiser qui rendait heureux, alors voilà.

Notre nouvelle chienne resta au bureau avec nous pendant cette période, toujours enveloppée dans son bandage « pas trop serré mais serré quand même ». Pendant que nous faisions l'amour ce soir-là au bureau, elle nous observa avec curiosité de son panier. Je la jugeais un peu jeune pour apprendre ce genre de choses. Mais, d'un autre côté, puisque j'avais décidé de la remmener chez le vétérinaire pour la faire opérer afin qu'elle n'ait pas de petit, ce n'était pas si grave.

Le soir où nous testions le lit convertible, Leonard et John, son ex, dînaient ensemble — un dîner de réconciliation. Leonard faisait des spaghettis avec sa fameuse sauce, qu'il achetait toute prête au magasin. J'espérais que ça marcherait pour lui. Depuis un certain temps déjà, il essayait de se rabibocher. Il venait juste de jeter l'éponge quand John, qui avait décidé qu'il était censé aimer les femmes en devenant croyant, découvrit que les femmes ne lui convenaient vraiment pas et que, peut-être, Dieu lui accorderait une dérogation sur ses histoires entre hommes. Je commençais à penser que John, tout sympathique qu'il soit, était simplement trop paumé et confus pour savoir ce qu'il voulait au juste. Franchement, je préférais l'éviter ces temps-ci. Quelque part, j'avais envie de lui

coller une bonne droite.

Ce jour-là, après la nuit passée sur le canapé, juste après que Brett eut acheté le matelas et l'eut rangé dans le placard, nous étions donc seuls tous les deux, occupés à peaufiner le nouveau bureau. Dans la plupart des cas, il s'agissait de détails qui me semblaient totalement superflus, mais qu'elle jugeait extrêmement importants. Nous fîmes une pause et étions tous deux en train de regarder la chienne dans son panier dans un coin du bureau.

— Tu sais, dit Brett, il faut qu'on arrête de l'appeler Elle.

— Ah bon, tu crois ? Ce pourrait être un peu comme dans ce roman de H. Rider Haggard, *Elle*. Cette femme savait qui elle était. Ce simple nom lui suffisait. Notre chienne pourrait être Elle.

— Je ne pense pas que notre Elle ait confiance en elle à ce point. Et d'ailleurs, dans le roman, Elle avait déjà un nom. Ayesha, je crois.

— Tu n'as pas tort.

— Mais elle commence à se sentir mieux, et elle grossit, comme toi, dit Brett.

— J'ai perdu plus de deux kilos.

— Il faudrait que tu en perdes plus de dix, mon cher garçon.

— Ouais, au moins.

— Qu'est-ce que tu lui as donné à manger ?

— Rien.

— menteur, répliqua Brett.

— D'accord, parfois, on fait un crochet au Dairy Queen et je lui achète un cône glacé. Le chocolat est mauvais pour les chiens.

— Quand j'étais petite, j'avais l'habitude de partager mes barres chocolatées avec mes chiens, dit Brett, et aucun n'en est mort.

— Alors ils sont encore en vie ?

— Bien sûr que non.

— Tu vois ? Le chocolat a fini par les avoir. Même si ça a pris toute une vie.

— Ha, fit-elle. Je crois qu'on devrait l'appeler Taches.

— Mais elle n'a pas de taches.

— C'est ça qui est drôle.

— On ne va plaisanter avec notre chienne. Je propose de l'appeler As.

— C'est un nom de chien de gamin.

— J'ai toujours voulu appeler un chien comme ça, parce que c'est le nom du chien de Batman.

— Non. Pas As. Et pourquoi pas Buffy ?

— Comme la fille qui chasse les vampires ? dis-je.

— Oui. J'aime bien ce nom. Mais il va mieux aux chiennes qu'aux filles.

— Ça colle, confirmai-je.

— Appelons-la donc Buffy, la Chasseuse de biscuits. Elle adore les biscuits pour chien.

J'étudiai la question un instant.

— Buffy la Chasseuse de vampires, ce sera pour les occasions formelles, quand elle devra mettre une robe de soirée ou assister à un couronnement royal, mais pour la maison et les visites au Dairy Queen, Buffy suffira.

Notre nouvelle chienne était baptisée.

Pendant cette discussion, je contemplai les jambes de Brett. Elle était appuyée contre le bureau. Elle portait un short, ses jambes luisaient et je me demandai si nous ne devrions pas réessayer le lit convertible avec le nouveau matelas. Cette pensée vola en éclats quand j'entendis quelqu'un monter l'escalier. Les pas pesants résonnaient comme un éléphant d'Inde chargé d'un raja et de son escorte, et s'accompagnaient d'un cliquètement, comme si l'éléphant avait pour ami un grand criquet, peut-être, ou qu'il portait une claquette à une patte.

C'est alors que la porte s'ouvrit et qu'entra une vieille dame, d'âge antédiluvien. Elle avait une canne, ce qui expliquait le criquet, mais les pas d'éléphants étaient plus déconcertants, vu qu'elle était toute petite. Elle arborait une chevelure teinte en roux trop abondante pour sa tête. Cette choucroute semblait former une entité autonome, un monticule élaboré d'un rouge sanglant. En la tondant comme un mouton, on aurait pu tricoter un pull avec tous ces cheveux, et il en serait peut-être resté assez pour une chaussette en plus ou, a minima, un porte-monnaie.

Son visage avait l'air desséché. Elle l'avait tartiné de maquillage, comme si elle tentait de combler un fossé, ou plusieurs. Elle portait des vêtements trop jeunes pour son âge, évoquant quelque chose comme un mastodonte qui aurait survécu à un changement climatique majeur mais en garderait les séquelles : un jean serré rouge vif et un chemisier bleu sans manches avec des masses de chair flasque comme des bouées sous les bras. Ses seins étaient trop gros, ou peut-être trop découverts ; ils débordaient de son soutien-gorge pigeonnant. Ils faisaient penser à des melons trop mûrs avec des taches pourries — des grains de beauté ou un début de tumeurs cancéreuses, supposai-je.

Elle nous regarda, Brett et moi, et déclara :

— Vous ne vous apprêtiez pas à faire la bête à deux dos, dites-moi ?

— Je ne crois pas, répondit Brett. Notre bête est une chienne.

La vieille dame posa les yeux sur la récemment baptisée Buffy dans son panier. La chienne avait levé la tête pour vérifier ce qui se passait, mais elle la baissa très vite et ne bougea plus. Je pense que la vision de ce paquet de chevelure

l'avait perturbée. Elle devait penser qu'il s'agissait d'un animal vicieux prêt à attaquer.

— Je veux dire, baiser, précisa la femme.

Tout comme Brett, je savais ce qu'elle avait voulu dire, mais elle m'avait pris au dépourvu, même si, à supposer que j'atteigne un jour son âge, je m'exprimerais sans doute toujours avec la même verdeur qu'aujourd'hui. De fait, plus j'observais la vieille dame, plus je me disais que ce langage lui correspondait bien. Elle ressemblait à une pute à la retraite.

— Ben oui, déclara Brett, je m'apprêtais juste à enlever mon short, à me pencher sur le bureau et à demander à Hap ici présent de m'emmener au septième ciel.

— Tu ne me choques pas du tout, mon chou, dit la vieille dame.

— Vous non plus, dit Brett.

De mon côté, me dis-je, j'étais peut-être un peu choqué.

— C'était ce que vous cherchiez ? demanda Brett. À nous choquer ?

— Mais non, répondit la vieille dame, qui, s'avisant d'une chaise pour les clients, s'affala dessus comme un sac avec une boule de bowling à l'intérieur. Je suis juste une vieille poufiasse vulgaire.

Posant un regard lourd sur moi, elle demanda :

— Vous êtes Hap Collins, c'est ça ?

— C'est moi, dis-je. Est-ce qu'on se connaît ?

— Non, mais si j'avais encore quarante ans je ne serais pas contre. Toi et moi, on aurait pu mettre le feu à un matelas. Sûr qu'à l'époque tu n'étais peut-être même pas né. Quoique, mon chou, tu devrais essayer de perdre quelques kilos. Tu commences à t'empâter.

— Il est déjà pris, intervint Brett. Les kilos et le reste.

La vieille dame examina Brett.

— Un vrai tempérament de belle du Sud, hein ? Je suis sûre que tu pourrais te faire un paquet d'oseille sur un bateau de pêche en Louisiane, sans avoir à jeter un filet.

— Bon, écoutez, vieille chouette, dit Brett. Soit vous nous dites ce que vous voulez, soit je vous enfonce cette canne où je pense et vous balance dans l'escalier si fort que la teinture se décollera de vos cheveux.

La vieille laissa échapper un rire.

— T'es un sacré pistolet, toi alors.

— Un pistolet chargé, avec les six balles, dit Brett.

— Ne te mets pas dans tous tes états, mon chou, reprit la vieille dame. Je m'amusais juste avec toi. C'est Hap que je veux engager.

— Pour faire l'escort, je facture un peu plus cher, précisai-je. Et, juste pour votre information, je ne pratique pas l'anal.

— Je pourrais arranger ça... le truc d'escort, dit-elle. Moi, je fais l'anal et j'utilise des joujoux. Enfin, c'était avant. Aujourd'hui, je suis si sèche que je dois me lubrifier pour arriver à pisser.

Elle se mit à rigoler, d'un grand rire presque juvénile, jusqu'au moment où elle s'étouffa et fit plutôt penser à une chaudière sur le point d'exploser.

Quand elle eut fini de ramoner ses conduits, je lui demandai :

— Je ne vous connais pas, alors d'où vous me connaissez ?

— Je vous ai vus, toi et ton ami de couleur, dans le jardin l'autre jour. Et là voilà, cette gentille chienne qui se faisait battre. Elle a l'air bien plus heureuse maintenant.

Je me dis : « ami de couleur » ? Sérieusement ? Mais c'est sûr qu'elle était vieille. Bon Dieu, elle devait avoir dans les quatre-vingt-dix ans ! Toujours vive, mais au moins cet âge-là. J'imagine qu'elle avait le droit d'utiliser l'ancienne expression alors appropriée pour désigner les Noirs. Et puis, d'ailleurs, le mot « Noir » avait lui aussi dépassé sa date d'utilisation. Le nouveau terme en vigueur aujourd'hui était « Africain-Américain », une variante d'« Afro-Américain », employé dans les années 1960 et 1970. Leonard disait toujours qu'américain, il l'était, de toute évidence ; quant à l'Afrique, tout ce qu'il en connaissait se résumait à une image sur une carte de géographie. Il se définissait simplement comme noir. Là encore, lui et moi avions à peu près le même âge. Nous partagions en grande partie la même terminologie.

La vieille dame plongea une main dans son sac et en sortit ce que j'appelle toujours un bidule électronique et que tous les autres appellent une tablette. Pour moi, une tablette est une sorte de planchette sur laquelle on fixe du papier pour écrire. Elle fit donc courir un doigt courbé sur sa tablette, avant de la tourner vers moi. C'était une très belle vidéo de Leonard en train de dérouiller l'homme qui frappait sa chienne. Le son était coupé. Ce n'était pas un problème, je me souvenais de toutes les paroles prononcées, et l'appareil n'avait de toute façon sans doute pas pu enregistrer ça.

C'est alors que je pigeai. Bien sûr que oui. Ce n'était pas juste une vieille dame qui avait vu ce qui s'était passé. C'était celle qui avait filmé la scène et déclaré n'avoir pas enregistré Leonard et Marvin — alors que si. Elle en avait filmé l'intégralité, du moment où nous étions arrivés jusqu'à ce que tout le monde s'en aille. C'était assez sympa à regarder, à la fois Leonard et Marvin. J'eus même envie de lui demander de le repasser.

Ce qui m'en dissuada, néanmoins, fut le sentiment angoissant d'avoir deviné

pourquoi elle était là.

Voici ce à quoi je m'attendais. Elle avait des preuves pour nous faire chanter, et même si je n'avais pas pris part au passage à tabac, j'étais présent et indirectement impliqué dans l'affaire ; ce qui en résulterait, c'est que tous ceux d'entre nous apparaissant sur cette vidéo, y compris l'agent Carroll, allaient se faire écharper comme de la viande de hamburger.

— Vous pensez que je suis venue pour vous faire chanter, hein ? dit-elle.

— Ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Pourquoi une gentille dame comme vous ferait chanter quelqu'un ?

— Mon garçon, tu es un menteur exécrable. Si tu étais une femme, tu ne pourrais même pas simuler un orgasme.

— D'accord. Ça m'a traversé l'esprit. Et, juste pour info, je pense pouvoir simuler un orgasme.

— Exact, confirma Brett.

— Je veux que vous vous occupiez de mon affaire, annonça la vieille dame, si c'est comme ça qu'on dit. Je crois qu'ils utilisent cette expression dans les feuilletons, ou dans les films. Ça passe encore à la télé, ces séries avec des détectives ?

— Je n'en sais rien, dis-je.

— Elles étaient assez amusantes, dit-elle, paraissant se remémorer quelque épisode favori, avant de changer de sujet. Bon, voici comment je vois les choses, reprit-elle en tapotant la tablette. Je veux que vous retrouviez ma petite-fille. Les flics ont abandonné. Pour eux, c'est une affaire classée, et d'après ce que je sais le dossier ne sera pas rouvert. Je vais être honnête : je ne me fais aucune illusion. Je suis trop vieille pour ça. Elle n'est sans doute plus qu'un tas d'os maintenant, mais je veux qu'on retrouve son corps, et je veux savoir ce qui lui est arrivé.

— Pas la peine de nous menacer, dit Brett. Il suffit de nous payer. D'ailleurs, cette agence m'appartient, alors c'est avec moi que vous devez faire affaire.

— Eh bien, c'est l'autre partie du problème, dit-elle. J'ai un peu d'argent, mais pas suffisamment pour régler la note, parce que j'imagine que ça va prendre

du temps, et qu'en général ce genre de travail se paie à l'heure, non ? Voilà pourquoi j'ai apporté la tablette. Ce qu'il y a dessus, c'est mon acompte. Et si vous envisagez de me pousser dans l'escalier, j'ai fait une copie de cet enregistrement quelque part ailleurs, à laquelle vous ne pourrez pas accéder. Je m'en sors plutôt pas mal avec la technologie, pour une vieille.

— Je pense que vous êtes une sale menteuse, dit Brett. Combien d'argent avez-vous ?

— De combien avez-vous besoin ? demanda la vieille dame.

Elles continuèrent à échanger sur ce mode pendant un certain temps jusqu'à arriver à la conclusion que la vieille avait environ la moitié de la somme que Brett facturait d'ordinaire pour une quinzaine de jours, ayant augmenté les tarifs que Marvin pratiquait auparavant. J'imagine qu'elle pensait aux factures de peinture et d'ameublement, ainsi qu'aux quantités de biscuits à la vanille et de papier pour nos toilettes classieuses.

Une fois close la discussion sur l'argent, un accord ayant été conclu sur une somme inférieure, la vieille dame sortit de son sac une enveloppe en papier kraft. L'enveloppe contenait des documents et des photos de sa petite-fille. C'était une jolie fille, vêtue d'une courte robe blanche et de sandales lacées à la grecque. Elle avait une abondante chevelure rousse, comme Brett, et peut-être aussi comme celle de sa grand-mère par le passé. La fille prenait une pose de mannequin, ce qui tomba sous le sens quand la vieille dame précisa :

— Quand elle était petite, elle voulait être mannequin, et plus tard journaliste. Elle s'appelle Sandy Buckner.

— Et votre nom, c'est quoi ? demanda Brett.

— Lilly Buckner.

Brett lui posa quelques questions, et j'écoutai. Cinq ans plus tôt, Sandy avait disparu. Elle était sortie de l'université avec un diplôme en journalisme mais s'était rendu compte que les journaux et les magazines qui faisaient de l'information pure et dure avaient suivi la même voie que le dodo et les drive-in, alors elle avait tenté de se reconvertir en présentatrice météo, mais elle n'était pas bonne à ça. Elle paraissait pourtant superbe sur les photos, mais avait « zéro charisme », comme le dit sa grand-mère. C'est curieux, comment ça marche, ce truc-là. Il y a des gens qui sont très beaux dans la vie, mais qui, filmés par une caméra, dégagent autant de personnalité qu'un sandwich au jambon sans cornichons. Et puis il y en a d'autres qui ont juste l'air OK, sans rien de spécial, un peu trop transparents, et que la caméra adore : elle les sublime, les fait resplendir. Sandy ne brillait pas à l'écran. Elle était juste jolie. Elle avait fini par prendre un boulot chez un concessionnaire de voitures d'occasion qui vendait des

véhicules haut de gamme — Mercedes, Lincoln, Cadillac, des bolides au moteur gonflé, ce genre-là —, principalement de vieilles bagnoles devenues rares et classiques.

Sandy travaillait là-bas depuis six mois et gagnait sa vie quand, un jour, son patron téléphona à Lilly Buckner car il était sans nouvelles de son employée. Son numéro était un de ceux que Sandy avait laissés comme contact en cas d'urgence. Elle n'était pas venue travailler, et ne réapparut jamais. On ne l'avait plus revue depuis cinq ans. Sa voiture, un modèle plutôt classe, sans être aussi « vintage » que celles qu'elle vendait, avait été retrouvée dans le parking de la résidence où elle louait un appartement. C'était une résidence cossue, ce qui, avec la belle voiture, conduisit Lilly à se dire que Sandy se faisait peut-être de l'argent un peu trop facile.

La procédure de signalement de la disparition était passée par les canaux de la police, sans apporter aucune solution. Lilly fit appel à une agence privée qui prit son argent pour lui redire ce qu'elle savait déjà, avant de fermer boutique. Le patron de l'agence avait jugé que le boulot de détective privé n'était pas aussi excitant qu'il l'avait espéré et s'était lancé dans l'immobilier. Mme Buckner ajouta qu'elle fut ravie d'apprendre que le marché immobilier s'était écroulé juste après qu'il eut pris cette décision.

Et puis elle nous avait vus, avec la chienne. En parlant aux policiers, elle avait eu le nom de Marvin, avait fait des recherches sur lui, ce qui l'avait menée à nous. Si elle s'était donné cette peine, dit-elle, c'est qu'à part manger et chier, elle n'avait rien d'autre à faire. Elle avait donc découvert que Marvin avait une agence — qui était maintenant à Brett.

Elle voulait aussi nous féliciter d'avoir sauvé la chienne, ce qu'elle ne manqua pas de faire en notre présence, en nous complimentant, même si, à son avis, Brett devait y aller mollo sur l'eye-liner, et qu'elle ferait bien de se méfier des shorts serrés quand ils s'imprègnent de sueur.

— Si tu ne fais pas gaffe, on voit la forme des grandes lèvres, lui dit-elle, sur le ton d'un conseil sincère.

Brett me lança un regard, du style : « C'est quoi, ça ? »

Mme Buckner continua à déblatérer. Elle pensait que Leonard n'était pas mal du tout pour un homme de couleur. Elle votait toujours contre les politiciens qui souriaient trop. Elle nous parla d'elle-même en long et en large, nous déballa tout ce qu'il y avait à savoir, excepté ses trucs personnels en matière de lessive.

— Votre petite-fille, dis-je. J'ai l'impression que vous aviez une relation assez forte, vous deux.

Ma remarque la désarçonna un peu.

— Je la comprenais. Des années avant, j'avais été le mouton noir de la famille, désormais c'était son tour. Le mannequinat et le journalisme, n'importe quel projet sauf se marier et devenir la parfaite petite femme au foyer : c'était quelque chose que ma fille Kate ne pouvait pas comprendre. C'était peut-être ma faute. Je n'avais pas été un bon exemple pour elle. J'avais cette conviction stupide, quand j'étais jeune, que l'art primait sur tout, y compris la famille. Je croyais avoir beaucoup de talent et de fierté, mais j'avais surtout un orgueil démesuré. J'en ai toujours une bonne dose.

— Oh, vous êtes sûre ? dit Brett.

— Tu es une vraie garce, hein ? dit Mme Buckner.

— On se reconnaît entre nous, répondit Brett.

— J'ai été une mauvaise mère, c'est sûr. Je me suis toujours plus souciée de moi que de Kate. Ma fille ne voulait plus rien avoir à faire avec moi. Dès qu'elle a quitté la maison, elle m'a traitée comme une merde. Je ne le lui reproche pas. Elle voulait mener une vie plus conventionnelle. Mais voilà, c'est moi qui lui ai survécu. Le cancer l'a chopée. Elle qui était toujours si contente d'elle-même et propre sur elle, à prier sans arrêt, elle a fini branchée à des tuyaux comme un cosmonaute, à se laisser aller doucement en chiant dans un sac. Je l'ai revue peu avant qu'elle meure. Je pensais qu'on pourrait au moins solder nos comptes. Kate ne m'a même pas reconnue. La pauvre, elle me ressemblait, à moi maintenant, alors qu'elle avait juste la quarantaine. Le cancer l'avait vidée de sa substance.

« Ma petite-fille a pourtant bien fait les choses, elle a suivi l'école, décroché un diplôme. Des trucs dont sa mère aurait dû être fière. Bien mieux que ce que moi j'ai fait. Mais, selon Kate, Sandy aurait dû aller à l'université pour chercher un mari, pas une licence. Enfin, peu importe. Même si son diplôme n'a débouché sur rien, elle a trouvé un job. Elle était comme elle, dit-elle en désignant Brett du menton, un sacré pistolet.

— Et son eye-liner, il était comment ? demanda Brett.

— Un peu trop appuyé, à vrai dire. Comme je dis toujours : faut pas lésiner, mais pas non plus en faire des tonnes. Que tu aies l'air de chercher à t'amuser, mais pas de vouloir te taper l'équipe de foot du coin au complet.

— Alors c'était un sacré pistolet, dis-je.

C'était une tentative de remettre la discussion sur des rails. Je connaissais Brett. Une fois qu'elle avait pris quelqu'un en grippe, c'était dur de l'empêcher de lui rentrer dans le lard à la moindre occasion.

— Ouais. Un sacré pistolet. Et chargée à bloc, elle aussi, comme a dit l'autre. J'aimais ça chez elle. J'ai essayé de l'aider un peu, de temps en temps. Je crois qu'elle appréciait. Difficile à dire. Je pense que, quelque part là-dedans, elle avait

ses projets et ses idées à elle, et qu'elle avait du mal à exprimer de l'amour et de la reconnaissance. Je suis pareille. Si vous me montrez de l'affection, je me mets à craindre le pire, que le piège se referme. Je ne sais pas comment réagir. Bon, assez de jérémiades. Je vous ai tout dit, à part ma pointure.

— Un bon quarante-trois, je dirais, non ? intervint Brett.

— Ça, c'est de la pure méchanceté, ma fille, dit Lilly. On ne se moque pas du poids ni de la pointure d'une femme.

— Je sais, dit Brett. Mais je trouve que vous l'avez cherché.

— Peut-être. Et j'aurais sans doute dit la même chose. Mais assez déconné. Je veux que vous trouviez ce qui lui est arrivé, et que vous la rameniez, soit elle, soit ses restes. J'ai besoin de savoir.

Expérience oblige, une pensée me traversa la tête.

— Permettez-moi une question personnelle, demandai-je. Est-ce que vous lui avez déjà prêté, ou donné, de l'argent ?

— Pas exactement, répondit-elle.

— On va le dire autrement : est-ce qu'elle vous a déjà pris de l'argent sans vous le demander ?

— Oui, on peut le dire comme ça. Elle a pris des trucs dans mon coffre. De l'argent en partie, des titres aussi, ce genre de choses.

— Combien d'argent ?

— Dans les cinquante mille dollars.

— La vache ! s'exclama Brett.

— Ouais, la vache, répéta Mme Buckner.

— Et les titres ? demandai-je. Elle les a encaissés ?

— Elle a imité ma signature, en jouant de ses charmes, j'imagine.

— Et vous ne voyez pas ça d'un mauvais œil ? demandai-je. Ce n'est pas ce que j'appellerais « bien faire les choses ». Le terme approprié pour ce genre de personne serait plutôt « voleuse ».

— Elle avait besoin d'argent. Comme je vous l'ai dit, elle était orgueilleuse. Elle ne savait pas comment le demander, alors elle l'a pris. Je pense qu'elle m'aurait remboursée. Qu'elle en avait l'intention, en tout cas. J'espérais qu'elle le pourrait. Mais quelque chose a dû arriver. J'imagine qu'elle s'est fourrée dans je ne sais quels ennuis et devait payer, et je craignais qu'elle se retrouve dans de sales draps si je ne lui laissais pas cet argent. Quant aux ennuis en question, elle n'a pas souhaité m'en parler.

— Pour moi, ça correspond à ce que disait Hap, intervint Brett. C'est une voleuse qui vous a piqué votre argent.

— Peut-être. Peut-être bien, oui. Mais je m'en fiche. Je l'aimais, et je n'aime

pas grand-chose, à part les animaux. J'ai eu des chats et des chiens, et je les aimais. Maintenant je n'en ai plus. J'ai survécu à tout ce que j'ai aimé, on dirait, et qui a vraiment envie de se lever tôt le matin pour sortir le chien ? À mon âge, je ne m'intéresse plus à rien ni à personne de nouveau. Le reste du monde peut aller se faire voir. Sauf Sandy. Peut-être qu'elle ne s'est pas toujours montrée maline, même si je pensais qu'elle l'était. Mais je veux la retrouver.

Elle laissa alors à Brett une avance et quitta le bureau, avec sa démarche d'éléphant chaussé d'une claquette. Comme à la montée, elle se démena pour descendre l'escalier. Je crois que ça n'aurait pas déplu à Brett de l'aider à descendre plus vite à coups de pied dans le cul.

Elle était aussi salée qu'une cacahouète de bar, mais je dois avouer que j'appréciais plutôt ça. J'aime les gens un peu épicés, même s'ils me donnent parfois quelques brûlures d'estomac. J'allai à la fenêtre et la vis monter péniblement dans une Mercedes couleur vanille, puis s'en aller du parking sans se soucier d'emprunter la sortie. Elle grimpa droit sur le trottoir, avec un bruit sourd, et se retrouva sur la route. Au beau milieu. Elle se débrouilla tant bien que mal pour n'écraser personne, même si elle loupa de peu une voiture garée et un écureuil qui passait par là.

Elle roula jusqu'au bout de notre rue, tourna pour s'infiltrer dans le trafic, provoquant crissements de freins et coups de klaxon, et reprit sa route lentement, comme une tortue aveugle, avant de disparaître de ma vue.

— Pour quelqu'un qui joue la dure, j'ai trouvé qu'elle n'avait pas de couilles, rien que des flatulences, dit Brett. Laisser sa petite-fille se carapater comme ça.

— Des flatulences ?

— J'essayais d'élever le niveau de nos conversations.

— D'accord, dis-je. Mais alors tu aurais dû dire « pas de tripes, rien que des flatulences ».

— C'est si rare que tu aies raison, dit Brett. Mais quand tu as raison, tu as raison.

Nous étions allongés chez nous dans notre lit et venions d'achever ce que Mme Buckner avait appelé « la bête à deux dos ».

— C'est une dure, on est d'accord, dis-je. Je pense juste que sa petite-fille Sandy est son point faible.

— Comme Leonard l'est pour toi ?

— Toi et Leonard, corrigeai-je. Quoique, je suis peut-être le point faible de Leonard. S'il était encore plus dur, il serait fabriqué en cuir clouté. Il aurait déjà dû y passer plusieurs fois, mais il est bien trop coriace. Il attend de vieillir pour pouvoir botter le cul de la mort.

— Toi aussi, tu as survécu à ton lot de mauvais moments, dit Brett.

— Leonard, c'est de la dureté ; dans mon cas, c'était de la chance.

— Il n'est pas toujours si dur.

— Tu veux dire, ces derniers temps ? dis-je.

— Ouais, l'histoire avec John. D'ailleurs, comment un type gay peut-il rester conservateur ? Le frère de John est un ponte républicain, et il n'arrête pas de brandir la Bible en disant à John qu'il va brûler en enfer parce qu'il est gay.

— Eh bien, Leonard s'est fait cogner sur la tête à plusieurs reprises. Ça peut expliquer des choses. À vrai dire, il a changé d'affiliation politique depuis peu. Il pense que les républicains sont devenus des trous du cul, alors il s'est inscrit à la Log Cabin républicaine.

— Ce sont des républicains gays ?

— Oui. Mais il a trouvé que c'était un club trop « élitiste », alors il est devenu libertarien.

— Est-ce que ce ne sont pas juste des républicains mesquins, le genre tout-pour-ma-gueule-et-que-les-autres-aillent-se-faire-foutre ?

— Beaucoup d'entre eux, oui. Mais ils ressemblent plus aux anciens républicains, du moins c'est la manière dont Leonard se positionne. Eisenhower, sans le cœur. Ça lui correspond bien.

— Sauf quand ce n'est pas le cas, dit Brett. Il lui arrive d'avoir très bon cœur.

— Ouais. Tu votes républicain, non ?

— Tu ne me l'as jamais demandé.

— Non. Mais je me suis posé la question.

— Il n'y a pas vraiment un parti que j'aime plus que les autres, dit-elle.

— Comme tout le monde.

— Je vote le plus souvent démocrate, même si j'ai voté pour Reagan, à mon grand regret.

— Je ne me retrouve vraiment dans un aucun camp, dis-je. On est tous comme des chèvres, pour être honnêtes. On trouve notre pâturage mais on adore tendre la tête à travers la clôture et grappiller quelques brins d'herbe de l'autre côté. Personne n'est parfaitement adapté à l'endroit où il est.

— Je n'en sais rien, dit Brett. Je pense à une place où tu t'adaptes parfaitement.

— Oh, c'est flatteur, dis-je.

— Ben, en fait, je me suis dit qu'il fallait que je fasse un compliment, pour que tu ne t'inquiètes pas trop de ce que je simule l'orgasme de temps en temps.

— Sympa, dis-je. C'est la vieille qui t'a mis ça en tête ?

— Sans doute. Et à propos de points faibles, tu en as un nouveau : Buffy.

Je tournai la tête et regardai Buffy en train de se reposer dans un des paniers que je lui avais achetés. Nous en avions mis un au rez-de-chaussée, un dans le bureau et un ici, dans notre chambre à l'étage. Il fallait la cajoler pour la convaincre de monter, et une fois en haut elle restait là jusqu'à ce qu'on la sorte pour faire ses besoins. Elle semblait avoir peur de réclamer d'aller dehors, comme font les chiens d'habitude, en donnant des coups de museau, en remuant la queue et en aboyant. Il fallait qu'on la sorte à intervalles réguliers, pour qu'elle puisse se soulager. Sinon, elle aurait été capable de se retenir jusqu'à exploser.

— Arrête de la gaver comme ça, dit Brett. Tu te comportes comme une vraie mamma du Sud.

— Elle m'avait l'air un peu maigre.

— Eh bien, tu l'as remplumée.

J'attirai Brett contre moi.

— Je change de sujet, mais est-ce que tu ne regrettes pas d'avoir repris l'affaire de Marvin ? Le boulot d'infirmière était quand même plus stable.

— Je me suis levée ce matin en rêvant d'avoir à nouveau la chance de vider la merde d'un bassin, mais à part ça les longues heures de service, les docteurs qui hurlent et les hommes qui essaient de me passer la main aux fesses et sous ma blouse, non, ça ne me manque pas autant que tu pourrais le croire. Et puis j'ai mis de côté un petit pécule pour nous. Je peux me permettre de décrocher.

— Je ne veux pas de ton pécule, dis-je.

— Je sais. Mais il est là quand même, et c'est à nous deux. Ce qui est à toi est à moi.

— C'est ce que j'ai constaté tout à l'heure.

— Oui, hein ?

— Tu sais ce qui me manque ?

— Quoi ?

— Leonard.

— Ouais. Moi aussi. Je le trouve mignon. Surtout quand il réclame ses biscuits.

— Sa famille ne pouvait vraiment pas se permettre d'extras. Alors il allait chez son oncle Chester, qui avait toujours des biscuits à la vanille et du Dr Pepper en réserve. Je crois que c'est une nourriture de réconfort pour lui.

— Ça explique des choses, en effet, dit Brett.

— Ouais. Et tu vois, les chapeaux qu'il aime porter ?

— Encore un truc lié à l'enfance ? demanda-t-elle.

— Non. C'est juste que c'est un trou du cul. J'ai pensé utile de te le rappeler avant qu'on devienne trop nostalgiques de sa présence.

— Il l'est, c'est sûr, mais on peut voir le gamin en lui quand il réclame ses biscuits.

— Il fait les mêmes yeux que Buffy, dis-je.

— Tu as raison, c'est ça. Il était bordélique, il mangeait tous les biscuits et buvait tous les Dr Pepper, il nous dérangeait pendant l'amour en frappant à la porte, alors qu'il savait très bien ce qu'on trafiquait, il restait éveillé tard en mettant la télé trop fort en bas, il laissait traîner ses caleçons sales par terre, entre sa chambre et le salon. Il les laissait là exprès pour que je les mette au lavage.

— Tu m'as obligé à m'en occuper, dis-je.

— Je sais, mais j'ai d'abord dû te montrer les caleçons du doigt, dit-elle. Zut alors, les gays ne sont-ils pas censés être soigneux et écouter des chansons d'amour ?

- Certains, oui.
- N'empêche qu'il me manque.
- À moi aussi, dis-je. Tu crois que je devrais lui demander s'il veut revenir ?
- Jamais de la vie, dit-elle.

Le concessionnaire automobile s'appelait Frank's Unique Used Cars. Il se trouvait au bord de la route principale qui traversait la ville, l'autoroute 59. Dans le centre, elle portait un nom de rue jusqu'à ce qu'elle devienne à la sortie opposée une large bande d'asphalte qui conduisait vers le nord. La concession voisinait avec une banque et une agence de gestion financière, à un jet de pierre d'un Burger King. C'était une grande concession, dont les voitures étaient en effet uniques.

J'étais déjà passé par là à de nombreuses reprises et j'avais vu ces belles bagnoles anciennes, mais je n'avais pas réalisé jusqu'alors combien elles étaient belles et rares et à quel point elles avaient attiré mon regard. L'existence d'une affaire de ce genre dans notre ville me paraissait bizarre. La plupart des types que je connaissais conduisaient des pick-up avec leurs chiens à l'arrière, les côtés de la carrosserie mouchetés de jus de chique, comme une bande peinte pour voiture de course très mal exécutée. Ces pick-up étaient fréquemment décorés d'autocollants affirmant combien les propriétaires étaient fiers d'être des ploucs, et aussi qu'ils s'accrocheraient à leurs flingues jusqu'à ce qu'on vienne les arracher à leurs doigts morts et raidis. Ils avaient aussi souvent des autocollants de marques de bière ou de whisky, et j'imagine qu'ils gardaient un chien à l'arrière au cas où ils auraient besoin d'un conducteur sobre.

Les luxueuses voitures étaient toutes garées devant la concession, mais à coup sûr on devait les rentrer le soir dans le grand bâtiment situé derrière les bureaux. C'était un bâtiment de trois étages, qui ne ressemblait en rien à une concession automobile. Jadis, l'endroit avait abrité un hôtel haut de gamme. Le mur du rez-de-chaussée avait été cassé et remplacé par de grandes portes en aluminium, mais les étages supérieurs étaient restés inchangés, avec de larges fenêtres aux rideaux blancs. Faute de clients, l'hôtel avait fermé. Puis on l'avait nettoyé et repeint, et le parking était devenu la concession. On avait érigé devant un bâtiment moderne, sans étage, pour accueillir les bureaux, juste derrière les voitures exposées, qui se reflétaient dans les parois vitrées avec tout ce qui se trouvait sur le parking.

Leonard et moi passâmes plusieurs fois devant la concession, dans une BMW beige que nous avions louée à Tyler, afin d'avoir l'air prospères. On enquêtait sur l'endroit. Pour finir, Leonard se gara sur le parking.

— Je suis souvent passé devant ces dernières années, dit-il. Les voitures sont toujours les mêmes.

— Peut-être que ce sont des voitures différentes et qu'elles se ressemblent un peu toutes, dis-je, mais je pensais exactement la même chose.

Nous entrâmes dans le bureau, fuyant l'intense chaleur estivale. C'était un grand espace, une sorte de salle d'exposition, presque tout en verre, mais sans voiture exposée dedans. La vitrine en verre teinté paraissait opaque de l'extérieur, mais de l'intérieur l'effet était différent — on pouvait voir clairement dehors à travers les parois vitrées. Une grande partie du toit était également en verre. On voyait passer les nuages. La pièce était lumineuse et l'air conditionné à fond la rendait aussi fraîche que le cul d'un pingouin assis sur un bloc de glace. La sueur sur ma peau commença à refroidir et à sécher.

— Ils vendent des igloos ou des voitures ? commenta Leonard.

Un grand bureau en plastique trônait au centre de la pièce. Au bureau était assise une femme blonde d'une grande beauté, avec deux gros seins ronds tout droits sortis du magasin de nichons, fermes comme des rocs. Son nez non plus ne provenait pas que de son patrimoine génétique. Elle paraissait habituée à étudier son propre reflet dans le miroir, sachant pencher la tête juste ce qu'il faut, et lâcher un sourire au moment propice, comme si elle attendait d'être pile sur sa cible pour lancer une bombe. Elle lâcha donc cette bombe quand elle me vit la regarder. Cette dame savait s'y prendre avec ses ouailles. Leonard, bien sûr, n'allait pas se laisser impressionner. Il cherchait déjà des yeux un vendeur masculin, qui serait l'adorable pendant de la dame, mais sans succès. De fait, il n'y avait personne d'autre à part la blonde et nous.

Juste pour info, au sujet des nez et des nichons, je ne suis pas de ceux qui se soucient de savoir s'ils sont naturels ou non. Tant qu'ils n'ont pas l'air fixés à la colle, susceptibles de tomber au moindre mouvement brusque, et que le sourire n'évoque pas un grand requin blanc salivant à la vue d'un thon, c'est OK pour moi. Je suis fidèle à ma chérie, Brett, mais je n'ai jamais caché que tout ce truc biologique me travaillait, et j'aime bien mater, or cette femme méritait amplement le coup d'œil. J'imagine que Brett, elle aussi, matait les hommes. Elle savait apprécier une belle silhouette, et je me demandais forcément pourquoi elle restait avec moi. Je me plais à penser que c'est à cause de mon gros machin.

Quand la blonde se leva, elle avait encore plus belle allure. La chirurgie esthétique avait été soignée. Elle portait une chemise bleue de style western et une

jupe brun foncé de cow-girl, très courte, un peu plus longue devant que derrière. Je ne pouvais pas voir son cul, mais j'avais l'intuition que cette jupe se pressait contre des fesses aussi fermes que des pommes fraîchement cueillies. Elle avait de longues jambes hâlées, légèrement huileuses et appétissantes. Elle portait des bottes de cow-boy rouge et bleu, avec des lunes blanches brillantes sur les orteils. Les talons étaient hauts, même pour des bottes, mais quand elle marchait elle savait y faire. Une démarche de mannequin dans un défilé. À son approche, je vis qu'elle était plus âgée qu'elle ne paraissait de loin. Son visage n'avait pas été entièrement refait. Elle avait des plis aux coins des lèvres, quelques rides autour des yeux et un pli sur le front, comme si elle s'appêtait à prendre une décision. Ses lèvres étaient jolies, ses pommettes hautes. J'aime à croire qu'elles étaient naturelles.

Leonard et moi avions revêtu nos fringues les plus coûteuses, si rarement portées que l'un comme l'autre avions dû envoyer un éclaireur dans nos placards respectifs pour les retrouver. Nos tenues sentaient un peu la poussière, comme du vieux papier peint dans une pièce humide. Les bottes qu'elle avait aux pieds valaient à elles seules plus cher que tout ce que nous portions sur nous, jusqu'aux chaussettes et aux chaussures, ainsi qu'au contenu de nos portefeuilles, y compris la monnaie dans mon cochon-tirelire à la maison. Car j'en ai un, de cochon-tirelire. J'y accorde un grand prix.

Tandis qu'elle s'avavançait vers nous d'une démarche chaloupée, Leonard me glissa :

— Elle m'a l'air d'être ton type. Si tu souris trop, je le répéterai à Brett.

Quelques secondes plus tard elle nous faisait face, dans une posture à l'effet calculé, une jambe légèrement devant l'autre pour mettre en valeur ses jambes et ses hanches. Bien sûr, on se demande pourquoi quelqu'un adopterait naturellement cette posture, mais, comme je l'ai dit, elle eut l'effet désiré.

— Messieurs, puis-je vous aider ? demanda-t-elle.

Elle avait cette espèce de voix du Sud, comme légèrement imprégnée de bourbon et si douce qu'on se dit que du beurre ne fondrait pas dans sa bouche, mais qu'un mensonge pourrait s'y épanouir avec bonheur. Elle décocha à nouveau son sourire explosif.

Je convoquai tout le charme qui me restait et lui souris à mon tour. Au moins j'avais encore toutes mes dents. Sauf les dents de sagesse. Elles étaient parties depuis longtemps, en haut comme en bas. J'avais souvent émis l'idée que c'était peut-être ça qui clochait dans ma vie : l'absence de dents de sagesse.

— Nous aimerions vous parler un moment, dis-je, sur un ton si amical et chaleureux que je faillis prendre une chaise pour m'écouter moi-même parler.

— Voulez-vous que nous allions voir sur le parking ?

Elle posa cette question comme si c'était une interrogation susceptible d'amener un débat sur la théorie des cordes, et que Leonard et moi aurions sans doute quelque chose de profond à ajouter.

— En fait, nous ne sommes pas là pour acheter une de ces voitures, dis-je.

— Oh, fit-elle. On vend des voitures ici, vous savez.

— Oui, mais je suppose que vous en avez d'autres, qui ne sont pas exposées ici, dis-je.

— Bien sûr. Venez donc vous asseoir, on va discuter.

Nous la suivîmes jusqu'au bureau. J'observai ses fesses se tortiller dans la jupe serrée. Les deux globes semblaient mener une vie indépendante. Elle avait des fesses fermes comme des pommes, que sa jupe moulait comme si elle ne faisait qu'une avec elles.

Elle reprit sa place, Leonard et moi nous asseyant sur les deux chaises face au bureau. S'asseoir dans ces chaises, c'était comme se poser sur un nuage. À peine installé, je me sentis somnolent. Je sentais la sueur se refroidir au bas de mon dos.

— Je m'appelle Frank, dit-elle.

— Hap, dis-je.

Leonard se présenta lui aussi sous son vrai prénom. Nous ne donnâmes pas de nom de famille. Si la situation l'exigeait, nous avions déjà prévu des pseudonymes — Wilson et Smatter. Il était Wilson, j'étais Smatter.

— Hap. C'est un drôle de nom, remarqua-t-elle.

— C'est rare, dis-je. Mais vous ne ressemblez pas à un Frank.

— En réalité, c'est Frankie, dit-elle en croisant les jambes afin que le doute ne soit pas permis sur sa féminité, laissant un pied se balancer dans une de ses jolies bottes. Mais tout le monde m'appelle Frank. C'est un prénom qui marche mieux pour les affaires.

J'en doutais. Elle ne me semblait pas vieux jeu à ce point, à vouloir convaincre qui que ce soit que c'était un homme qui gérait l'affaire. Elle essayait peut-être juste de nous plaire, en fonction de l'idée qu'elle se faisait de nous, à savoir un duo de gros machos à qui elle pourrait vendre une voiture.

Je la vis tourner la tête vers le parking, pour vérifier dans quel type de voiture nous étions venus.

— Est-ce que vous souhaitiez une reprise de votre voiture, au cas où nous arriverions à vous en vendre une nouvelle ? Je vais être franche. On ne fait pas de reprise vraiment intéressante. Ce n'est pas dans nos pratiques.

— On est venus dans sa voiture, dis-je en désignant Leonard, mais c'est moi qui souhaite en acheter une. Je voulais qu'il m'accompagne pour m'aider à choisir.

— Mon avis compte beaucoup pour lui, dit Leonard. Vu que c'est mon pote et tout.

— C'est vraiment très sympa, acquiesça-t-elle, d'avoir un ami si dévoué.

— N'est-ce pas ? dit Leonard. Rien que d'y penser, je me sens tout chose.

Frank lui lança un regard qui montrait qu'elle s'efforçait d'apprécier son humour.

Doucement, Leonard. N'en fais pas trop, me dis-je. Certains jours, on ne pouvait simplement pas savoir à quel Leonard on aurait affaire. Le Leonard joueur et sarcastique, le justicier tueur au cœur de pierre, ou le petit gamin morveux qui réclamait ses biscuits et ses Dr Pepper et s'ennuyait tout le temps. Chacune de ces personnalités, qui composaient la totalité de Leonard, était, au mieux, bizarre.

— Notez bien que les voitures sur le parking ne sont pas à vendre. Ce sont des modèles d'exposition, mais nous en avons d'autres similaires, certaines plus rares encore. C'est-à-dire que les gens peuvent examiner les voitures sur le parking s'ils le veulent, mais seulement pour acheter une voiture du même modèle, pas celles qui sont là.

— C'est comme quand on vous montre le plateau de desserts au restaurant, dit Leonard. Ils ont l'air bons, mais ce sont des produits laqués, impropres à la vente.

— C'est un peu ça, oui, dit-elle. Mais vous m'avez dit que vous cherchiez quelque chose de différent des modèles qui sont dehors.

— En effet, dis-je.

— Eh bien, nous en avons.

— À de bons prix ? demandai-je.

— Je suppose que ça dépend de la manière dont on le voit, dit Frank.

— Et comment le verrait-on ? interrogeai-je.

— Ça dépend de votre compte en banque, pour être sincère.

— Ou pour être Frank, répliquai-je.

— Elle est bien bonne, celle-là, Hap, dit-elle. Bien bonne, répéta-t-elle comme si j'étais l'homme le plus intelligent à s'être jamais accroupi pour chier sur ses bottes.

Elle commençait déjà à me porter sur les nerfs.

— Nos voitures sont refaites à neuf avec des pièces d'origine exclusivement, que nous devons parfois aller chercher très loin, ce qui coûte cher. Nous n'utilisons pas de pièces de substitution ou de pièces modernes qui pourraient s'adapter, et celles d'origine se font de plus en plus rares. Par conséquent, chaque année les coûts augmentent. Ces pièces sont vraiment difficiles à trouver. Mais vu

ce que nous avons à offrir avec ces voitures, et notre service tout à fait unique, ça les vaut. Vous pouvez jeter un coup d'œil à l'un de nos catalogues si vous voulez. En plus des photos, il y a pas mal d'explications.

Elle nous tendit des catalogues, à Leonard et moi. Je les feuilletai attentivement. Sur les photos, beaucoup de voitures classiques, avec de très jolies femmes classiques adossées contre elles, dans des tenues tout juste suffisantes pour leur éviter de se faire arrêter dans la rue. En réalité, les filles étaient plus mises en valeur que les voitures. Il y avait des rousses, des blondes et des brunes, des Blanches, des Noires, des petites et des grandes, mais toutes si séduisantes qu'elles me mirent presque les larmes aux yeux.

— Il y a beaucoup de bénéfices secondaires à nous acheter une voiture, dit Frank. Si vous voulez en profiter... Avez-vous été conseillé par quelqu'un ? Quelqu'un qui vous aurait parlé de nous et nos services particuliers ?

Son apparence, sa position sur la chaise, la manière dont elle égrenait les questions, tout cela, je crois, me fit penser que ce qu'elle demandait n'était pas exactement ce qu'elle disait. Je commençais à me faire une petite idée d'où on était tombés.

J'esquivai ses questions et lui en posai une.

— Et si on voulait acheter quelque chose pour aller avec la voiture ?

Ses yeux ne clignèrent même pas.

— Vous n'êtes pas regardant sur la dépense ?

— J'ai une bonne situation financière, dis-je. Un héritage. Des brevets. Je suis plein aux as, pour le dire franchement.

Leonard toussota.

— Tout va bien ? lui demanda Frank.

— Oui, répondit-il. Je crois que j'ai avalé un insecte ou un truc qui est entré.

— Vraiment ? fit-elle.

— Ça va, dit Leonard. C'était un petit insecte.

— Tant mieux, dit-elle.

Son inquiétude de voir Leonard mourir d'une inhalation d'insecte fut de courte durée.

Elle se pencha vers moi, me dévoilant son décolleté, dont je dois dire qu'il était assez profond pour nécessiter un équipement de mineur, une bonne lampe fixée sur le casque et un attirail complet de camping si l'on voulait y descendre et visiter les lieux.

— Et dans l'hypothèse où je voudrais acheter quelque chose de votre catalogue ? demandai-je.

— Quel genre de modèle cherchez-vous ? m'interrogea-t-elle, en s'adossant à

nouveau et en arquant le dos, ce qui suffit à m'offrir une nouvelle vue fort excitante sur les Grands Tétons.

— Quelque chose dans votre genre, dis-je, surpris d'entendre un pincement dans ma voix — moi aussi, j'avais dû avaler un insecte. Je veux dire, le genre de voiture que vous-même conduiriez.

— Je vois, dit-elle. Un modèle joli, clair et maniable.

Elle sourit pour me montrer qu'il y avait une blague là-dedans.

Leonard me transperça des yeux. Buffy me regardait pareil. Ils avaient vraiment le même regard. Je reportai mon attention sur Frank.

— Exactement, dis-je. Un modèle joli, clair et maniable.

Frank mit alors les points sur les i. Elle baissa légèrement les yeux et me lança un regard langoureux — le style de regard auprès duquel j'aurais envie de me réveiller, pensait-elle sans doute. Sa voix aussi baissa d'un ton, une voix où l'on pouvait presque entendre des slips tomber et des draps se froisser.

— Quelque chose d'élégant et de racé. Quelque chose qui vous donne l'impression d'être élégant et racé vous-même.

— Ça me semble parfait, dis-je. Enfin, qui ne voudrait pas se sentir élégant et racé ?

Elle tourna les yeux vers Leonard, baissa les cils et lui jeta son regard langoureux.

— Et vous ? demanda-t-elle. Vous n'envisageriez pas d'avoir une voiture racée, vous aussi ?

— Absolument. Quelque chose qui me secoue bien les burnes, ce serait parfait.

Elle parut modérément choquée par ce langage, mais d'une manière affable, telle une femme de prêcheur qui apprécie de boire une bière de temps à autre et de se faire pincer les fesses.

— Donc ce serait une voiture pour chacun de vous ? dit-elle.

— Oh oui, confirma Leonard. J'étais juste venu pour le soutenir, mais maintenant que vous en parlez, je pourrais aussi en prendre une. Tout ce qu'il a, lui, je veux l'avoir en mieux. D'ailleurs, mettez-m'en une plus grande et plus grosse que lui.

— On se connaît depuis longtemps, dis-je. On se tire un peu la bourre.

— C'est une compétition tout amicale, j'imagine, dit-elle.

— Amicale, mon cul, répondit Leonard.

Elle lui adressa de nouveau son fameux sourire, se renfonça dans son siège et laissa flotter son regard quelque part entre nous.

— Dites-moi, comment avez-vous entendu parler de nous ? demanda-t-elle.

J'avais éludé cette question un peu avant.

— Je passe devant tout le temps, dis-je.

Elle me lança un regard glacial. Ce n'était pas la bonne réponse, mais j'essayais toujours de vérifier, dans l'idée que je me faisais de leur activité, ce qui était réel et ce qui relevait de mon imagination.

— Bien sûr, ajoutai-je en riant, comme je l'ai précisé, la marchandise que je cherche n'est pas sur le parking. Je pense avoir été clair, non ?

— Je vous ai montré ce qu'on a en catalogue, dit-elle.

Elle commençait à perdre un peu de sa gentillesse frivole. Elle voulait absolument une réponse à sa question. Et la bonne réponse.

— J'ai entendu dire qu'il y avait certaines choses en option avec les voitures, qui ne sont pas au catalogue, dis-je. Ou du moins que c'était possible.

Elle sourit, mais sans mordre à l'hameçon. Ce n'était pas un super sourire, juste assez pour découvrir ses dents et humecter son rouge à lèvres.

— J'ai un ami qui m'a parlé de vous, dis-je. Il connaissait une femme, une certaine Sandy, qui lui a offert une bonne balade ; pour un assez bon prix, enfin pour du haut de gamme.

Frank plissa les yeux.

— Oh, fit-elle. C'était quand ?

— Il y a cinq ans, peut-être.

— Qui était cet ami ? demanda-t-elle.

— Un type que j'ai croisé. À une soirée. Une soirée organisée par Mme Lilly Buckner. Sandy était sa petite-fille, et le type que j'ai rencontré là-bas la connaissait un peu. En fait, il a dit : « Un peu, mais bien », si vous me suivez. Il m'a dit qu'elle travaillait ici. Et il m'a touché un mot des services que vous proposiez.

— Un peu, mais bien ? fit-elle. C'est assez contradictoire, non ?

— Pas au sens où il l'entendait, dis-je.

— Je vois, dit-elle.

Mais, depuis que j'avais mentionné Sandy, elle était devenue aussi froide que l'air conditionné.

— On a eu une Sandy, reprit-elle, mais elle a démissionné. Elle a cessé de venir travailler, en fait. Et elle n'était pas en poste ici. Elle travaillait dans un autre bureau, une autre branche de notre compagnie.

— Une autre branche ? demanda Leonard.

— Une autre ville, mais elle n'y est restée qu'un temps, avant de partir. Dans cette autre branche, à Fort Worth, du jour au lendemain elle n'est plus venue travailler. Je ne peux pas dire que je m'en souviennne précisément... Bon, Hap,

pour le moment notre stock est très limité, mais je ne vous oublierai pas.

— Et le catalogue ? demandai-je.

— Je me suis sans doute mal exprimée, dit-elle. En réalité je n'ai pas du tout ce que vous cherchez. Pour les autres services : le contrôle technique, le changement de pneus gratuit... Ils ne seront peut-être pas disponibles tout de suite.

— Ce n'est pas mes pneus que j'espérais faire contrôler, dis-je.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, mais j'ai fait une erreur. On n'aura pas de voiture disponible avant un bon moment.

— Ce ne sont pas des manières très commerçantes, dis-je. Ne rien avoir à vendre, après m'avoir dit le contraire.

— Nous n'avons pas besoin de vendre beaucoup de nos produits pour gagner de l'argent. Nous sommes chers.

— J'ai les moyens, dis-je.

— Il les a, confirma Leonard. Il détient des brevets sur des sex-toys. Du chouette matos... il faudrait qu'il vous montre sa gamme un jour. Et ce qu'il a, lui, dans son catalogue, c'est à vendre. Il y en a un — un gros godemiché violet, avec des clous en métal dessus — qui vous ferait crier comme si un mec armé d'une tronçonneuse vous courait après. Et moi aussi, j'ai un tas de pognon. J'ai reçu un héritage d'un couple de Blancs. J'ai été leur jardinier pendant une dizaine d'années. Ils ne savaient pas qu'en secret je les haïssais, parce qu'ils étaient blancs, et que derrière leur dos je les traitais de tous les noms. Blancos, ploucs blancs, tout ça. Et cette vieille chouette toute fripée, qui me demandait de la sauter... Bon Dieu, c'était pas une partie de plaisir, je vous assure ! J'aurais préféré bosser à torcher les culs en enfer. Elle tombait la culotte, s'allongeait sur le lit, et son machin ressemblait à un vieux taco roulé dans des poils en train de pourrir sur une couverture. Elle payait bien, cela dit. Enfin, il fallait quand même faire abstraction de l'odeur et s'imaginer que c'était une putain de chèvre pour arriver à bander.

Jardinier ? Un couple blanc ? Sauter une vieille fripée ? Faire abstraction de l'odeur ? me dis-je. Mais qu'est-ce qu'il raconte ?

— Ah, vraiment ? dit Frank à Leonard.

Dans ses yeux verts, je sentis que nous étions passés pour elle du statut de riches acheteurs à celui d'un duo de bouseux en salopette sale avec de la bouse de vache sur les pompes et le niveau intellectuel d'un sac de briques.

— C'est un blagueur, dis-je. Il n'est juste pas très drôle.

— Oh, je suis sérieux. Quant au bonhomme, lui, il savait s'y prendre pour rester en érection. Le Viagra. La drogue pour les vieux ; c'est ce que j'essaie de

vous dire. À mon avis, ils devraient en distribuer gratuitement à tous ceux qui ont plus de soixante ans. En mettre dans leur putain de porridge et dans leur purée de pois. À part ça, avez-vous un chapeau qui s'accorde avec votre tenue ? Je pense que ça manque.

Frank fixa Leonard en ouvrant de grands yeux. Je crois qu'elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu. Une fois persuadée que oui, elle répondit :

— J'ai un chapeau. Qui va avec la chemise.

Puis, s'adressant à moi :

— Vous avez une carte ? Je peux vous avertir, si vous voulez, quand on aura de nouveau des modèles en stock. Je pourrai peut-être réparer mon erreur si quelque chose se présente.

— OK, dis-je. Mais je suis à court de cartes. Je vais juste vous noter un numéro de téléphone que vous pourrez appeler.

— D'accord, dit-elle.

J'écrivis mon numéro sur un bloc avec un stylo qu'elle m'avait tendu. Je ne mis pas de nom de famille, seulement Hap. Leonard se dispensa de laisser ses coordonnées, il lui dit simplement de nous rappeler et d'en réserver deux, mais que la sienne soit plus classe et plus chère — le coup de la compétition. Mais à présent Frank avait tout de la personne qui attend qu'un train passe.

Je terminai d'écrire, soigneusement, en prenant garde de ne pas toucher le stylo à l'endroit où je l'avais vue le tenir. Cela fait, je regardai le stylo. Il provenait d'un petit pot décoratif sur son bureau, qui en contenait une poignée de semblables, avec le nom de la concession écrit dessus.

— Est-ce que vous les donnez ? demandai-je en le levant.

— Oui, c'est de la promo, dit-elle.

— Bien. Vous nous appellerez sans faute si quelque chose se présente ?

— Promis, dit-elle.

J'avais peut-être fait une erreur en parlant d'une soirée chez Mme Buckner. Si elle connaissait la vieille chouette, elle devait se douter qu'organiser des soirées ne lui ressemblait pas — ni aujourd'hui ni il y a cinq ans. Et, bien sûr, Leonard avait bousillé toutes mes chances de rattraper le coup.

Nous nous levâmes.

Frank dit à Leonard :

— Vous avez dû être un sacré jardinier pour qu'ils fassent de vous leur héritier...

Elle voulait qu'on parte, mais n'avait pas pu s'en empêcher. Elle se demandait peut-être s'il y avait vraiment un business là-dedans. Un jardinier gigolo.

— Eh bien, sans même parler du jardin, j'avais deux champs à labourer à

l'intérieur. Et je bossais bien. Je savais faire pousser une rose qui vous embrasse le cul tous les matins et vous chante une berceuse le soir. Et les pétunias... Bon Dieu, ils étaient si beaux qu'on organisait une visite payante une fois par an chaque hiver !

— Des pétunias en hiver ? fit Frank.

— Les miens poussent en hiver, c'est pour ça qu'on venait les voir, dit Leonard. Des nonnes, des boy-scouts, principalement des bons citoyens. Ils étaient heureux comme tout d'être là et de voir ces pétunias. Des hybrides. Très spéciaux.

— Je n'en doute pas, dit Frank.

Nous partîmes. Je fis attention à ne pas changer ma prise sur le stylo. Une fois de retour dans la voiture, Leonard lança :

— C'est ce qui s'appelle passer du chaud au froid.

— Oh, vraiment ? J'ai des brevets sur des sex-toys ? Un couple de Blancs t'a laissé de l'argent alors que tu étais leur jardinier ? Tu les haïssais secrètement et labourais leurs champs, et pour baiser la vieille tu devais l'imaginer en chèvre ? Des roses qui t'embrassent le cul et des visites guidées de tes pétunias en hiver pour des nonnes et des boy-scouts ? Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête, Leonard ?

— On était déjà grillés, de toute façon, dit Leonard en démarrant et en quittant le parking. Je me suis dit que je pouvais aussi bien déconner avec elle. Je ne l'ai pas aimée.

— Ouais, tu as sans doute raison. C'était foutu avant même qu'on passe la porte. Je veux dire, elle a un peu mordillé l'appât, mais n'en a pas apprécié le goût.

— Tout juste. Elle n'appellera pas, dit Leonard. Notre petit cheval est tombé dans le fossé dès que tu as parlé de Sandy. Et je crois que mentionner Mme Buckner lui a cassé la patte.

— Et tu as achevé le cheval d'une balle dans la tête avec ces idioties de jardinier gigolo, dis-je.

— Il fallait bien que quelqu'un abrège les souffrances de notre cheval à la noix. Mais c'était quand même drôle, non ?

— Non.

— Hap ?

— Ça ne l'était pas.

— Hap, allez, mec.

— C'était amusant jusqu'à un certain point. Le coup du taco poilu apportait une jolie touche.

— Tu vois ? Et je ne crois pas une seconde qu'elle ait un chapeau assorti à cette tenue. Moi, j'en porterais un dans son cas. J'aime porter un bon chapeau. Si elle en avait un, elle l'aurait mis.

— Tu as vu qu'elle n'a pas arrêté de regarder notre voiture ?

— Je crois qu'elle mémorisait la plaque d'immatriculation.

— Si elle a les contacts, et je parie qu'elle les a, elle trouvera quelqu'un qui remontera jusqu'au loueur de voitures.

— Oui. On est fichus comme agents secrets, dit-il. On était meilleurs à baiser des dos de poulets à l'usine.

— Oh, pas sûr, dis-je. Je n'étais pas foutu de reconnaître l'arrière de l'avant. Cela dit, je n'étais pas mauvais pour fabriquer des chaises en aluminium.

— Et moi j'étais un bon videur.

— Jusqu'à ce que tu te fasses lourder pour avoir tabassé ce type et lui avoir pissé sur le crâne.

— Ouais, dit Leonard. Ils ont estimé que c'était excessif. Bande de chochottes. Tu sais dans quel boulot on était bons ? Les champs de roses.

— Sûr. Mais il faisait chaud l'été et froid l'hiver.

— Les saisons fonctionnent comme ça, Hap. Ça n'a rien d'extraordinaire. Et parfois même il pleut.

— En vérité, on n'est pas bons à grand-chose, hein ?

— Hélas, c'est ce que j'étais en train de me dire.

Leonard nous ramena au bureau. Je ne lâchai pas le stylo. On se gara sur le parking. L'enseigne avait bien sûr changé. Il était désormais écrit : BRETT SAWYER INVESTIGATIONS. C'est Marvin qui s'en était chargé, sans perdre de temps. Il voulait être sûr que personne ne pense qu'il jouait sur les deux tableaux.

Juste histoire de, je cherchai des yeux la fille des vélos, et ces shorts qu'elle portait tout le temps. Elle tenait une boutique qui marchait du tonnerre au rez-de-chaussée. On ne croirait pas qu'il soit possible de vendre et réparer autant de vélos, mais, là encore, il fallait la voir dans ses shorts la plupart du temps. Ils donnaient envie aux hommes, ainsi qu'à certaines femmes, d'acheter une bicyclette, voire un hippopotame, et l'apercevoir dans cette jolie petite tenue était aussi bon et satisfaisant qu'une visite de pétunias au plein cœur de l'hiver.

Mais ni elle ni ses shorts n'étaient en vue. Il n'y avait pas non plus de pétunias. Même si, le cas échéant, je n'aurais pas été fichu d'en identifier un.

En entrant dans le bureau, l'air conditionné nous frappa de plein fouet. Il n'était pas réglé aussi fort que chez le concessionnaire, mais il contrastait agréablement avec la chaleur de l'été. Le canapé-lit était déplié, Brett et Buffy assoupies dessus. Brett se réveilla lorsque nous refermâmes la porte, mais se contenta de remuer sans ouvrir les yeux.

Buffy leva la tête avec appréhension, comme si elle craignait de se faire battre. Quand elle réagissait ainsi, ça me donnait envie de foncer jusqu'à la maison de ce type, de l'en sortir par le collet et de le dérouiller comme l'avaient fait Leonard et Marvin. Je voulais retourner le voir chaque jour pour lui faire ce qu'il avait fait à cette chienne affectueuse et sans défense. Je voulais le voir trembler chaque fois qu'il me verrait. Je m'abaissais ainsi à son niveau... Mais non ! Lui, c'était un homme adulte. Et un chien attend de l'affection, il la mérite. Un homme capable de frapper un chien pareil, il faudrait faire un joli nœud avec sa bite, le genre de nœud qu'on ne peut défaire qu'avec un couteau de boucher.

— Dure journée, hein ? dit Leonard à Brett.

Brett n'ouvrit d'abord qu'un œil. Puis l'autre.

— Je n'ai pas d'oreiller, et le matelas est un peu bosselé, dit-elle, mais je suis coriace. Je m'y fais.

Brett se redressa et posa les pieds sur le sol, elle fit claquer ses lèvres et bâilla. Elle portait un jean et un tee-shirt ample. Elle avait épinglé en chignon sa tignasse rousse, mais une partie de ses cheveux s'étaient détachés et pendaient sur une épaule.

— Une fille doit préserver ses forces. Et puis je voulais que Buffy apprenne à se laisser câliner.

— Comment ça a marché ? demandai-je.

— C'est un peu comme si tu essayais de prendre dans tes bras le bord d'une table en acajou. Elle raidit aussitôt ses quatre pattes. Mais elle commençait à se détendre quand vous nous avez interrompues. Et vous, votre matinée, comment ça a été ?

— Je n'en sais trop rien, dis-je.

— Apparemment ils ne font pas que vendre des voitures là-bas, dit Leonard. D'ailleurs, je crois que la vente des voitures n'est qu'une combine, de la monnaie de singe.

— Je n'aime pas les petits singes, dit Brett. Les grands, ça va. Les petits, pas trop. Je crois que c'est à cause de leurs cris aigus.

— Mais les petits comme les grands te balancent de la merde, dis-je. C'est un peu ce qui nous est arrivé aujourd'hui.

— Pourquoi tiens-tu ce stylo comme ça ? demanda-t-elle.

J'allai ouvrir le tiroir du bureau, qui contenait un paquet de sachets en plastique que nous avions acheté pour divers usages, notamment pour y conserver des preuves. Je déverrouillai le tiroir avec ma clé, celle dont Leonard n'avait pas de double, glissai le stylo dans un sachet et le rangeai à l'intérieur.

— Je vais mettre à profit notre amitié avec Marvin, dis-je, et voir s'il peut en tirer les empreintes digitales d'une femelle primate bien roulée qui à mon avis ne vend pas que des voitures ; c'est elle qui nous a balancé un paquet de merde.

— Oh, dit Brett. Bien roulée à quel point ?

— Rien dont tu doives t'inquiéter, dit Leonard.

— Sans vouloir être désobligeante, dit Brett, tu n'es pas vraiment le mieux placé pour juger de la chair féminine.

— Tu n'as pas tort, dit-il.

— Elle était très bien, mais ce n'est pas mon type, dis-je.

— Je me contenterai de ça, dit-elle.

— Et d'ailleurs elle a peut-être cru que Leonard et moi étions ensemble, ajoutai-je.

— Si c'est le cas, dit Leonard, et je le saurai, j'irai foutre le feu moi-même à cet endroit, avant de te tuer.

Je m'installai confortablement sur une de nos pimpantes chaises neuves et dis à Brett :

— Je pense qu'il y a pas mal de gens qui se rendent là-bas, mais très peu pour acheter des voitures. Ils vendent bien quelques voitures, je crois, mais traitent surtout avec des clients recommandés, en rapport avec autre chose que les voitures. Mon intuition, c'est qu'il s'agit de prostitution, mais pour ce que j'en sais ils gèrent peut-être une fabrique de cookies en sous-main, et c'est ce qu'ils vendent. J'ai tenté de faire croire à Frank — c'était son nom — que j'étais un client potentiel, pour la prostitution ou les cookies. Mais la présence de Leonard a tout fait capoter. C'est comme amener un loup dans une boucherie. Il ne peut pas s'en empêcher. Il s'est jeté comme un morfal sur les côtes de porc.

— Oh, maintenant c'est ma faute, protesta Leonard.

— J'ai essayé de nous faire passer pour des clients crédibles tous les deux, mais je n'avais aucune chance. Leonard détonnait trop. Il n'avait rien de valable à offrir, à part raconter qu'il avait touché un héritage de Blancs riches pour son savoir-faire de jardinier et ses prouesses au lit. Il a dit qu'il faisait visiter ses pétunias, en hiver. Et que je détenais des brevets sur des sex-toys.

— J'aimerais bien, dit Brett.

— Il est juste dégoûté que son numéro de charme n'ait eu aucun effet, dit Leonard. Ou plutôt qu'il n'en ait aucun.

— Ce n'est pas entièrement faux, dis-je.

— On ne devrait jamais vous laisser sortir sans laisse, les garçons, dit Brett. Et c'est vrai, ça, Leonard ? Les pétunias ?

— J'ai pensé que ça me donnerait un côté mignon.

— Ce serait une première, dis-je. Et son histoire était encore bien pire que ça, mais je t'épargne les détails.

Je me levai pour aller nous chercher des bouteilles d'eau dans le petit frigo. Nous nous assîmes tous en sirotant notre eau pendant que Leonard et moi détaillions à Brett ce que nous avions peut-être trouvé. Une fois résumée, notre hypothèse paraissait moins probable. Frank n'avait rien dit de réellement incriminant, pas vraiment. Je me mis à penser que j'avais imaginé toute cette connexion entre les voitures, la prostitution et Sandy. J'aurais aussi bien pu prétendre avoir aperçu le Bigfoot.

— Ça me semble beaucoup trop tiré par les cheveux, dit Brett. Un concessionnaire automobile qui vend des minettes à de riches clients. Pourquoi s'embêter ? Pourquoi ne pas simplement ouvrir un service d'escort ?

— Les voitures servent d'appât, et les clients satisfaits se passent le mot. Des voitures de luxe et des femmes de luxe. Ça pourrait être une mine d'or pour eux.

Brett secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il se pourrait qu'il y ait une combine là-dedans, mais très différente de celle que tu suggères.

— Possible, dis-je. Mais cette clientèle triée sur le volet ne se comporte pas comme les autres. Les salons de massage mal éclairés avec des serviettes sales, ou les putes au coin de la rue qui triment plus de MST qu'un centre épidémiologique, ce n'est pas leur truc. C'est bien trop cru pour eux. Là, il s'agit d'un service haut de gamme pour des gens prêts à dépenser beaucoup d'argent. C'est peut-être dur à croire, mais en plus des clients venus d'ailleurs qu'ils peuvent attirer, il y a pas mal de gens qui ont du fric ici en ville. Même du fric légal. Lilly Buckner a dit que Sandy s'était fait un pactole en travaillant pour le

concessionnaire, et puis que soudain elle s'était retrouvée à court d'argent, enfin apparemment, vu qu'elle a vidé le coffre de sa grand-mère. Le pactole aurait pu provenir des services vendus avec la voiture — du sexe, des drogues, une fiesta. Je ne sais pas. Il s'est peut-être passé quelque chose, et elle aurait découvert un truc sur ce business qu'elle n'aurait pas aimé. Elle faisait peut-être des recherches sur ce qui se passait vraiment là-bas, pour en faire un article, incognito, en essayant de mettre à profit son diplôme de journaliste.

— Mais elle se serait fait pincer ? avança Brett.

— Et elle aurait eu besoin d'argent pour s'enfuir, ajouta Leonard.

— C'est ce que je pense, dis-je.

— Je reste sceptique, déclara Brett. OK, une voiture, on peut s'en servir tous les jours, mais ce truc de call-girls, payer autant d'argent pour une voiture et une baise d'un soir. Aucun cul ne vaut si cher.

— À part le tien, bien sûr, dis-je.

— Oh, Hap Collins, tu auras droit à une chouette récompense, dit-elle.

— Ce que je veux dire, c'est que ça pourrait fonctionner comme un club privé. Une fois qu'on y est entré, la paire de fesses reste là à disposition. On doit encore payer, mais pas autant que la première fois, quand on a acheté la voiture qui allait avec.

— D'accord, dit Brett. J'ai compris. Mais je suis toujours sceptique.

— Je peux juste avoir un biscuit ? dit Leonard. Je sais qu'ils sont dans ce tiroir et que vous avez la clé.

— Et toi, que penses-tu de tout ça, Leonard ? demanda Brett.

— Je veux la clé de ce tiroir, répondit-il.

— Je parlais du concessionnaire et de cette affaire de prostitution, dit-elle.

— Oh. Je suis d'accord avec Hap, et j'ai toujours envie d'un biscuit.

— Demain, peut-être, dis-je.

— Ne sois pas mesquin, Hap, dit Brett.

— Il faut qu'il apprenne à patienter avant d'avoir sa récompense, dis-je.

Brett ouvrit le tiroir et donna un biscuit à Leonard. Il prit le temps de le savourer, visiblement content. Mais il surveilla attentivement Brett tandis qu'elle refermait le tiroir et rangeait la clé.

— Bon sang, dis-je. Tu as craqué, ma chérie.

— OK, dit-elle, laissons de côté pour le moment le problème Sandy Buckner ; j'ai de bonnes nouvelles. La femme dont vous avez surveillé le mari est passée et a réglé sa note ; elle s'est dite satisfaite des résultats, même si, curieusement, elle va quand même divorcer de son mari.

— Quoi ? fis-je.

— Elle a dit qu'elle n'aimait pas qu'il lui cache des choses. Mais vous savez ce que je pense ? Je crois que leur couple ne marchait plus, et qu'elle cherchait un moyen d'y mettre un terme.

— Tu as déduit tout ça parce qu'elle t'a laissé un chèque ? demanda Leonard.

— Non, en fait, c'est elle qui me l'a dit. Elle a été heureuse pendant vingt ans, enfin c'est ce qu'elle croyait, et puis un beau matin elle s'est réveillée en pensant qu'il la trompait, ce qui n'était pas le cas, mais elle l'avait espéré. D'après elle, il est dévasté, et elle se sent un peu mal à cause de ça, mais elle le quitte de toute façon.

— Les gens sont bizarres, dis-je.

— J'ai téléphoné à Marvin pour lui proposer une partie du règlement, mais il n'en veut pas. Il m'a dit de le prendre en totalité. Il tient à garder ses distances avec l'agence, pour éviter toute ambiguïté.

— Ça veut dire qu'on va pouvoir se payer un resto, toi et moi, avec Leonard et John ? demandai-je.

— Buffy se retrouverait toute seule, dit-elle. Pas sûre qu'elle soit prête.

— Bien vu, dis-je.

— On pourrait commander un truc et le manger ici, ou à la maison, proposa Brett.

Leonard secoua la tête.

— John et moi n'en serons pas. On a encore du boulot. Je crois que j'ai besoin de rester seul avec lui. En ce moment, il est un peu comme votre nouveau chien. Vulnérable et confus. Et moi, j'ai du mal avec la vulnérabilité. Je vois ça comme une faiblesse. John n'arrête pas de changer d'avis. Un jour il est d'accord, le lendemain il ne l'est plus. Toute cette merde me casse les couilles. J'en ai marre d'en parler, je veux juste qu'il prenne une décision.

— Il est vulnérable comme Buffy, dis-je, sauf qu'il se comporte comme un chat.

— Ça, tu l'as dit, acquiesça Leonard. Je veux qu'il dépasse ce truc, ou qu'il passe à autre chose, mais qu'il me donne sa position une bonne fois pour toutes. Je déteste tout ce baratin indécis sur nos sentiments. Mon sentiment à moi, c'est que je tiens à lui, que j'ai envie de coucher avec lui et de regarder la télé avec lui ; et parfois j'ai juste envie qu'il se barre et me laisse seul.

— C'est en partie le problème, dit Brett. Parfois, tu as envie qu'il se barre et te laisse seul. Tu pourrais peut-être faire semblant d'être compréhensif.

— Sans doute, dit Leonard en déplaçant ses fesses sur le rebord du bureau et en croisant ses bras musclés. Mais tu sais quoi ? Il faut savoir renfiler son pantalon et continuer sa vie. Toutes ces pleurnicheries me fatiguent. Fais ce que tu as à

faire, ou bien ferme-la.

— Oh, la conversation sur l'oreiller s'annonce sympa, dis-je.

— Très compréhensive et romantique, ajouta Brett.

— Oui, mais John s'en fiche pas mal, dit Leonard.

— Parfois, un petit mensonge ne fait de mal à personne. Dis-lui que tu compatis et que tu comprends ce qu'il ressent ; que c'est quelque chose que vous deux allez traverser ensemble. Ça peut même se révéler juste.

— Mais ce n'est pas comme ça, dit Leonard. Je ne peux plus supporter d'entendre ses conneries sur le péché d'être homo et je ne voudrais pas me mettre à exploser l'appartement.

— Je parie que ce truc de péché a à voir avec la communauté homosexuelle, dis-je.

— Je n'en sais rien, dit-il. Il n'y a pas de communauté qui me tente vraiment. Je n'ai pas envie de faire partie d'un foutu club autre que le mien. Je n'ai aucun problème avec qui je suis. Je ne veux pas mentir en disant que je comprends d'où il vient, parce que ce n'est pas le cas.

— Parfois, on doit mentir un peu, dis-je.

— Alors tu mens à Brett ? demanda Leonard.

Brett braqua son regard sur moi.

— Je n'ai pas dit ça, fis-je.

— Tu viens juste de me dire que c'était une bonne idée.

— Non, c'est elle.

— Tu viens de confirmer, insista-t-il.

— Je précisais juste qui a dit quoi, répliquai-je.

— Et moi, je dis juste que tu étais un de ceux qui ont dit ça, renchérit Leonard.

Brett assistait à notre échange comme à un match de ping-pong.

Il me fallut cinq minutes de plus pour m'extirper de ce foutoir au moyen de quelques mensonges ; puis Leonard et moi nous en allâmes rejoindre la BMW.

Leonard ricanait en conduisant la voiture.

— Je t'ai bien eu, hein, vieux frère ?

— Tout ce truc sur le mensonge, c'était à cause des biscuits, c'est ça ?

— Absolument. John n'est pas le seul à avoir des lubies en ce moment. Je me sens assez vulnérable moi-même. Au sujet des biscuits.

— Au moins, toi, tu restes simple, dis-je.

Ce soir-là, après avoir rendu la voiture au loueur de Tyler et récupéré la mienne, j'invitai Marvin et sa femme à dîner à la maison. Marvin dit qu'il viendrait, mais pas Rachel. Je m'y attendais. Elle nous détestait, Leonard et moi. Nous avions sauvé sa fille un jour, ce dont elle nous était reconnaissante, mais, pour elle, passer une soirée avec moi équivaldrait à se faire sodomiser par un déboucheur de chiottes.

Nous commandâmes des grillades par téléphone. J'allai les chercher et les récupérai environ vingt minutes avant que Marvin arrive. Je pris par la même occasion un sandwich pour Buffy. Plus tard, je l'emmènerai au Dairy Queen et lui offrirai un cône à la vanille, un double.

Nous fîmes un bon repas. Sandwiches arrosés de thé glacé. Nous l'agrémentâmes aussi de chips et d'une part de tarte aux noix de pécan que nous gardions dans le congélateur depuis le dernier Thanksgiving. Elle avait toujours bon goût. Personne n'en mourut. Somme toute, j'abandonnai mon régime pour un soir, et j'en fus ravi. J'aurais même été d'humeur à donner ses biscuits à Leonard s'il avait été là. Plus tôt au bureau, c'était pour blaguer, mais à présent je me souvenais de l'expression de son visage. Il fallait bien le connaître pour voir la différence, mais y avait laissé paraître du désespoir, dans la mesure où il savait le montrer. Bien sûr, c'était John le vrai problème, mais un biscuit ne lui aurait pas fait de mal. Ou j'aurais pu l'amener au Dairy Queen et lui prendre un cône à la vanille à lui aussi. Il aimerait ça. Peut-être demain. Je pourrais même baisser la vitre et le laisser passer la tête à l'extérieur, comme le faisait Buffy. Bien sûr, s'il savait que je pensais à lui de cette manière — en le comparant à un chien —, il me botterait le cul.

Une fois le repas terminé, je quittai la pièce et revins avec le sac contenant le stylo. J'expliquai à Marvin comment il était arrivé en ma possession, lui dis ce que je suspectais et lui racontai notre visite à Frank. Ce que nous avions dit, ce qu'elle avait dit.

— Ça paraît plutôt tiré par les cheveux pour un réseau de call-girls, dit

Marvin.

— C'est ce que j'ai pensé, dit Brett. L'idée me semble ridicule.

— Leonard est d'accord avec moi, dis-je.

— Alors c'est clair, dit Marvin. Si Leonard pense ça, on ferait mieux d'oublier. Où est cet idiot ?

— Chez lui, avec John.

— Ils se sont remis ensemble ?

— Je crois qu'ils sont sur le fil. Un fil du genre barbelé. John se sent de nouveau gay, l'influence de la religion et de son frère a dû s'assouplir et son machin se durcir en même temps, mais Leonard n'apprécie pas trop.

— Son machin ?

— Non, la situation, dis-je. Il n'aime pas avoir à cajoler John. Il pense qu'il devrait surmonter ses problèmes.

— La fois où ma femme et moi avons eu des problèmes, expliqua Marvin, je l'ai payé pendant des années. Et parfois je le paie encore. Même si je l'ai mérité. Rachel a pris soin de moi après mon accident, mais on était séparés en un sens, à ce moment-là, parce que j'étais allé voir ailleurs. On était ensemble, sans l'être vraiment. J'étais là, elle était là, mais on n'était plus là ensemble.

— En tant que femme, dit Brett, je peux comprendre sa position.

— En tant qu'homme je peux la comprendre aussi, dis-je.

— C'était idiot de ma part, dit Marvin. Un des nombreux trucs idiots que j'ai faits. Je suis content qu'on se soit remis ensemble, mais Rachel me lance parfois ce regard à faire froid dans le dos, et j'ai comme une sorte de regret qu'on ne se soit pas séparés, de n'avoir pas démenagé. Mais alors j'envisage ma vie sans Rachel, et ça me rend malade. Je suis sûr que Leonard est en train de traverser ce genre de chose. Et, je dois l'admettre, il n'a peut-être pas tort.

— Et toi alors, comment ça marche à la maison ? demandai-je.

Marvin rigola.

— Ne pose pas ce genre de question, dit Brett en me tapant sur l'épaule.

— Ça va, dit Marvin. Je ne dors plus sur le canapé du salon. Mais revenir dans notre lit avec Rachel me fait un drôle d'effet. Comme si je dormais dans la tanière d'un ours, que l'ours — elle — allait se réveiller, m'écharper de ses griffes, me boulotter et aller me chier derrière la maison.

— Ça doit te valoir de sacrées insomnies, dit Brett.

— Oui, dit Marvin.

Il saisit le sachet contenant le stylo et le fit tourner à la lumière comme s'il était capable de distinguer les empreintes à l'œil nu.

— Alors tu veux qu'on vérifie les empreintes ? Tu crois qu'il y a quelque

chose à en tirer ?

— Oui. Regardez si vous avez quelque chose sur Frank, ou Frankie, dis-je en posant sa carte sur la table. Note l'absence de nom de famille sur sa carte. Juste Frank, le nom de l'entreprise et un numéro de téléphone. J'ai moi aussi laissé mon prénom et mon numéro de portable, sans nom de famille, comme elle. Mais ça n'a guère d'importance. Je crois qu'elle m'a percé à jour assez vite, elle a deviné que je n'étais pas riche comme je le prétendais. Et puis Leonard a tout fait capoter avec ses sex-toys brevetés et ses pétunias.

— C'est dur de se comporter comme un riche quand on ne l'a jamais été, observa Marvin.

— Ouais. Bref, elle a vu clair dans notre jeu, à Leonard et moi, et c'en était fini : elle nous a poliment mis dehors et on est sortis.

— D'accord, dit Marvin. Je vais vérifier ça. On trouvera peut-être suffisamment d'éléments pour rouvrir le dossier de Sandy.

— Tu sais quelque chose sur cette affaire ? demandai-je.

Marvin secoua la tête.

— Je suis parti trop longtemps. Mais j'y jetterai un œil cette semaine. À mon avis, elle nourrit les vers quelque part.

— C'est aussi ce que pense sa grand-mère, dis-je, mais elle tient quand même à la retrouver. Même s'il ne reste que ses os et une mèche de cheveux.

— Je comprends.

Nous reprîmes une tasse de café, puis, au bout d'environ une heure, Marvin déclara qu'il devait y aller. Brett fit sauter du pop-corn pendant que je conduisais Buffy au Dairy Queen pour son cône glacé. À notre retour, la chienne consentit à s'allonger sur le divan entre nous, mais elle se montrait nerveuse chaque fois qu'on tendait la main pour la caresser. Ce qui évidemment réveilla ma colère contre son ancien propriétaire.

À part ça, nous passâmes une bonne fin de soirée. Le pop-corn, qui était un peu gras, me donna l'impression d'avoir une corde à nœuds dans l'estomac. Mais bon... comparé à ce qui allait suivre, je n'avais pas à me plaindre.

Je mis une éternité à m'endormir, et j'eus l'impression que la voix de Brett me réveilla aussitôt.

— Il faut qu'on aille au bureau.

— Mais on vient juste de se coucher, non ?

— Non.

— C'est l'impression que j'ai.

— Il faisait nuit quand tu t'es couché ?

— Oui.

— Eh bien, c'est le jour maintenant, donc tu ne viens pas juste de te coucher.

— Il est tôt, dis-je. Toi, tu es la patronne. Moi, je suis juste un employé à mi-temps. Je pensais me faire porter pâle aujourd'hui.

— Tu es à plein temps. Et quand j'y vais, tu viens. Quant aux jours de maladie, n'y compte pas. Allez, lève-toi, gros fainéant.

— Mais pourquoi au bureau ? Je ne suis pas réceptionniste.

— Parce que je veux que tu y sois. Ou bien Leonard et toi vous vous remettez au boulot pour dégoter un truc sur Sandy.

— On va faire ça, dis-je en tentant de me réfugier sous la couverture.

— Mais tu vas quand même te lever, dit-elle.

— Et si je t'offrais en cadeau une partie de baise déchaînée ?

— Ce serait obligatoirement avec toi ?

— Oui, dis-je. Je crois que oui.

— Alors lève-toi.

Pendant que Brett faisait du café, je sortis Buffy, mais je faillis louper une des marches de la véranda. Leonard était assis sur la balancelle. Il poussait doucement avec son pied, d'avant en arrière. Son teint, habituellement d'un noir d'encre, paraissait blême. Son visage était creusé, avec des plis autour des yeux et de la bouche, comme s'il s'était rabougri.

— Ben alors, mec ? m'étonnai-je.

— John est rentré chez lui hier soir. Je ne voulais pas rester seul à l'appart.

— Alors tu es venu t'installer ici et renifler sous notre porte ?

— Ouais. Vous avez mangé des grillades ?

— Exact, dis-je. Que s'est-il passé ? John était en colère ?

— Je crois, oui. Je lui ai dit d'aller se faire foutre, parce que ce n'est pas moi qui allais le faire.

— J'en déduis donc qu'il était en colère.

— Il a chouiné une fois de trop. Et après, juste avant qu'on passe aux affaires sérieuses, il s'est agenouillé à côté du lit et a prié Dieu de lui pardonner... Ça a mis une ambiance que je n'ai pas aimée. S'il avait prié pour que Dieu lui donne de la force, j'aurais pu l'accepter. Mais le pardon ? Bon sang, on n'avait encore rien fait ! J'étais tellement furax que ça m'a ramolli la bite, laisse-moi te le dire.

— Tu es là depuis combien de temps ?

— Depuis hier soir. J'ai fait un petit somme. Quand je me suis réveillé, il y avait un raton laveur dans le jardin. Il me regardait comme si c'était sa balancelle.

— Ça l'est. Il vient ici la nuit. Il aime se balancer en sautant d'un bord à l'autre. Si tu comptes rester là ce soir, il risque de ne plus être aussi accommodant. Et il a des potes. Allez, viens prendre un café.

Nous rentrâmes, moi ouvrant la marche, suivi de Buffy et Leonard. Brett aperçut Leonard.

— Regarde qui voilà, dis-je. Et je dois encore sortir le chien.

Je ressortis en compagnie de Buffy. La chaleur fonçait sur la matinée comme un camion invisible, lourd et dévastateur, avec un moteur plus brûlant que la veille. C'était le genre de chaleur qui me donnait l'impression de rapetisser. Elle me donnait soif et me plombait l'estomac. J'espérais qu'il pleuve, tout en sachant que, même si une averse rafraîchissait l'atmosphère, une fois passée il ferait de nouveau chaud et, pire encore, humide. Il n'y avait rien d'autre à attendre au Texas que l'arrivée de l'hiver.

Buffy alla renifler l'endroit où s'était posté un peu plus tôt le raton laveur, puis fit ce qu'elle avait à faire près du bord de la route, dans l'herbe sous un de nos arbres. Je la promenai sur le trottoir pendant une vingtaine de minutes, puis la ramenai à la maison, allai chercher la pelle au garage et nettoyai sa crotte, que je mis dans un sac et jetai à la poubelle. Le temps d'en finir, j'étais en nage, et la chaleur me donnait presque la nausée.

Une fois rentrés, nous prîmes un café tous les trois, que j'arrosai de beaucoup d'eau fraîche pour m'hydrater, en me disant que je devrais peut-être déménager dans le Maine. J'avais dit ça une fois à Leonard, qui avait répliqué : « Si ce n'est pas la chaleur, ce sont les Yankees. Je préfère encore la chaleur. » On aurait dit qu'il se battait pour les États confédérés.

Leonard et Buffy nous accompagnèrent au bureau. Je suggérai d'aller acheter une glace à Buffy, mais Brett s'y opposa.

— On l'a assez chouchoutée. Et puis ce n'est pas bon pour elle, elle ne devrait pas manger ça si tôt.

— Ce n'est pas de l'alcool, dis-je. Manger une glace avant 10 heures ne fait aucun mal. Et elle ne conduit pas.

— C'est important de donner l'exemple, trancha Brett.

Une fois au bureau, nous donnâmes des biscuits à Leonard, en premier lieu parce qu'il avait passé une sale nuit. J'en donnai aussi un à Buffy pendant que Brett était aux toilettes, tout en glissant à Leonard :

— Ne lui dis pas.

— Seulement si tu me files la clé du tiroir quand j'en ai envie, répondit-il.

— Tu es un bel enfoiré, dis-je.

C'est alors que le téléphone sonna.

C'était Marvin. Il avait du neuf au sujet des empreintes.

Il passa nous voir peu après et nous refîmes du café — décaféiné cette fois —, nous mettant à notre aise. Buffy grimpa sur le canapé. Elle commençait à prendre de l'assurance, ça me plaisait.

— Comment ça va, ton nouveau job ? lui demandai-je.

— Ça me va comme un string, dit-il. Joli et bien ajusté.

— Tu n'as pas pu t'en empêcher, dis-je. Maintenant je vais avoir cette image dans la tête toute la journée.

Brett sortit des toilettes à ce moment précis. Quand elle vit Marvin, elle déclara :

— J'étais juste allée me repoudrer le nez.

— Bien sûr, dit-il.

— J'ai cru entendre la chasse d'eau, pourtant, dit Leonard.

— Hé, fit-elle. Qui t'a donné ces biscuits tout à l'heure ?

— Mais c'était peut-être la chasse d'eau de la boutique de vélos, à l'étage en dessous.

— Ces empreintes que vous m'avez passées, dit Marvin. Vous allez aimer ça. Elles appartiennent à un homme.

— Intéressant, pour ne pas dire plus, dis-je. Mais Frank n'avait pas vraiment l'air d'un homme, en dépit de son prénom. Tu devrais peut-être révéifier.

— Frank, ou Frankie, est en réalité un certain Frank Chesterville, enfin, ça, c'était avant ; il s'est fait couper le tronc et fendre la souche.

— Ça surprend, mais ce n'est pas un crime.

— Ça dépend de la taille de la bite, dit Leonard. Certaines choses, de mon

point de vue, sont un gâchis vraiment criminel.

— Et c'est reparti, dit Brett. Vous êtes en présence d'une dame ici, bon Dieu de bois !

— Les dimensions n'étaient pas précisées dans le rapport, dit Marvin. Mais elle a un casier. J'imagine qu'il faut dire « elle », non ? Les hormones et l'opération l'ont fait passer dans le camp femelle. C'est bien ça ?

— Pourquoi c'est moi que tu regardes ? réagit Leonard. Je suis pédé, pas spécialiste de toutes les orientations sexuelles du monde. Moi, je vois les choses simplement. Il y a des gens bien et des gens mauvais. Ils peuvent être nudistes, gays, trans avec ou sans machin, albinos, nabots ou géants, noirs, blancs, marron, ou de toutes les couleurs intermédiaires. Alors restons simples : pour moi, Frank se classe sans doute dans les mauvais.

— Tu voulais dire personnes de petite taille, je pense, dis-je.

— Quoi ?

— Tu as dit « nabots ». Je crois qu'ils préfèrent qu'on les appelle personnes de petite taille.

— Va te faire foutre, répliqua Leonard. Et les personnes de petite taille avec, même au ras des pâquerettes. Et je pisse sur leurs petits chapeaux.

— Petits chapeaux ? fit Brett.

— Oh, il est à cran aujourd'hui, observai-je.

— J'ai juste pensé que tu connaîtrais peut-être le sujet, dit Marvin à Leonard en haussant les épaules.

— Alors c'est quoi le crime qui a valu à Frank un casier ? demanda Brett. Si ses empreintes sont dans votre base de données, il y a une raison.

— Ça va vous plaire, dit Marvin. Quand elle s'appelait encore « il », il faisait le mac à Fort Worth. Un mac de première classe, mais un mac quand même. Il gérait un bordel de luxe, avec des gros bras chargés d'éloigner les mauvais coucheurs, ils les jetaient dehors en leur donnant de temps en temps un cours de bonnes manières. Pas de jambe brisée, ou de truc comme ça, juste une petite leçon. Histoire de garder la place nette, calme et profitable. Mais Frank s'est fait épingler pour proxénétisme, il a fait un peu de taule et payé une amende, puis il est sorti, a changé de sexe, et peut-être changé de vie. Peut-être qu'elle est passée à des choses plus positives, est devenue un bel exemple d'humanité et travaille chez ce concessionnaire pour financer ses recherches contre le cancer. Ou peut-être pas.

Marvin se tut.

— Tu attends que quelqu'un te demande : « Comment ça, peut-être pas ? », c'est ça ? dit Leonard.

— Merci, dit Marvin. Frank a eu un petit problème, un peu plus tard, avec un homme prétendant qu'elle avait essayé de le faire chanter. Mais cette histoire est passée sous le tapis. Je pense que le gars a fini par se calmer et s'est inquiété de ce que penserait sa femme d'une éventuelle vidéo où elle le verrait en pleine action. Il a décidé de ne pas déposer plainte.

Je cogitai là-dessus un petit instant.

— Je ne peux pas dire avec certitude qu'elle est toujours proxénète, mais c'est l'impression que m'a laissée notre discussion. Sa façon de parler incitait à aller dans ce sens. Sauf que je lui ai fait peur. Je ne suis visiblement pas un type riche, elle a senti une entourloupe.

— Bien, mais cette affaire n'est pas de mon ressort pour le moment, dit Marvin. Il n'y a pas de crime. Je vous refile juste quelques informations en douce. Si ça débouche sur quelque chose, tenez-moi au courant. Franchement, si c'est une simple affaire de prostitution, à titre personnel ça m'est assez égal, tant que personne n'est mineur ou forcé, qu'ils restent propres et ne propagent pas de maladies. Mais la loi étant la loi, si j'ai des preuves que c'est le cas, je devrai agir. Le chantage, en revanche, c'est une autre histoire. Ça, ça me chiffonne, et si vous dégotez des indices là-dessus, je veux le savoir.

— Notre boulot, c'est de retrouver Sandy, dis-je. C'est tout. Où que ça nous mène.

— D'après ce que vous m'avez raconté, reprit Marvin, si Sandy travaillait dans leur réseau de prostitution, il est possible qu'elle soit partie ailleurs. Elle voulait peut-être couper les liens avec sa grand-mère, qu'elle la croie morte, alors qu'elle a simplement déménagé pour devenir coiffeuse à Fort Lauderdale.

— C'est possible, dit Brett. Mais je parie que sa grand-mère, qui est, de son propre aveu, assez douée avec la technologie, a fait des recherches. S'évanouir dans la nature n'est plus aussi facile qu'avant.

— Mais pas impossible, dit Marvin. Des gens le font tous les jours.

— On la retrouvera, déclara Brett.

— Ce que j'adore chez ma copine, dis-je, c'est qu'elle est optimiste.

— Une semaine à faire ce job, et la voilà devenue Sam Spade, dit Marvin.

— Appelez-moi Sammy Spade, dit-elle.

Puis elle me regarda et souffla :

— Toi et moi, mon chou, il faut qu'on parle.

— Chérie, même si tu étais un cheval dans une vie antérieure, je suis comblé, dis-je.

— Je ne suis pas sûre de savoir comment le prendre, dit Brett, avant de se mettre à hennir.

Nous avons cet ami, Cason Statler. Il bosse pour un journal moribond de Camp Rapture, pas loin de LaBorde. C'est un de ces types aux cheveux noirs avec un physique de mannequin pour sous-vêtements, mais il est coriace comme du papier de verre. Il a été dans l'armée, a fait la guerre. Je ne connais pas tous les détails, mais il a fait certains trucs qui lui ont durci l'écorce, même si ça ne se voit pas tout de suite. Je l'aime bien.

Brett, pour sa part, trouve que Cason prend un peu trop de libertés avec les dames et qu'il enchaîne les conquêtes, mais de mon point de vue, s'il ne promet rien à personne, grand bien lui fasse. Tant qu'on est clair, que chacun sait à quoi s'en tenir et que tout le monde est d'accord, il n'y a pas de mal. En bref, ça m'était égal de savoir dans quel garage il rangeait sa voiture.

On roula jusqu'à Camp Rapture et on le trouva au journal. Sans même demander l'autorisation de partir, il nous suivit. Nous allâmes dans un café en ville, où une très jolie serveuse blonde aux formes rebondies, vêtue d'une robe courte avec des chaussettes style bas résille jusqu'aux genoux, fit du rentre-dedans à Cason — Leonard et moi aurions aussi bien pu être des chaises excédentaires. Cason lui accorda généreusement un sourire courtois, puis commanda des cafés pour nous trois, et une fois la serveuse partie il dit :

— Alors vous voudriez que je sois une sorte d'espion pour vous, c'est ça ?

On avait commencé à lui expliquer ce qu'on attendait de lui sur le trajet.

— En gros, c'est ça, oui, dit Leonard. Le truc, c'est qu'on ne sait pas ce qui se passe. Ça pourrait être un concessionnaire automobile tout ce qu'il y a de légal, qui vend des voitures de luxe, et vu qu'on n'avait pas l'air de nager dans l'opulence, ils nous ont dédaignés. Mais, d'un autre côté, Frank cache sans doute quelque chose.

— Voici l'histoire, dis-je. Par le passé, Frankie était un Frank, mais maintenant elle ressemble à une star de cinéma à la retraite qui s'appête à faire son come-back. Je ne sais pas de quel côté elle penche — hommes, femmes, élans ou zèbres. Mais on pense que, si tu te mets sur ton trente et un, tu auras l'air d'un

type friqué, et tu as un physique qu'elle devrait aimer si elle aime les hommes. Mais je ne peux pas te dire de quel côté de la ferme elle travaille — le champ de patates ou le champ de maïs.

— Quel est mon intérêt là-dedans ? demanda-t-il.

— La satisfaction de découvrir si cette compagnie sert de façade à un réseau de call-girls ou d'autres méfaits. Quelque chose sent mauvais là-bas. Tu pourrais écrire un sacré bon papier, voire deux ou trois. On pense que c'est ce que Sandy essayait de faire — trouver la matière pour un article.

Cason prit le temps d'y réfléchir. Il sirota son café, réfléchit encore.

— Un bon article, ce n'est pas de refus. S'il y a la matière, je pourrai en tirer en série, oui. Le dernier papier que j'ai rendu portait sur le festival de la myrtille. C'est une mauvaise année. Beaucoup d'inepties.

— Il te reste toujours le festival du chou l'année prochaine, dit Leonard.

— Oui, il y aurait sans doute matière, reconnut Cason, sauf qu'ici on n'a pas de festival du chou.

— Tu pourrais faire comme s'il y en avait eu un, poursuivit Leonard. En le présentant comme un grand événement, et tous les lecteurs vont penser : « Zut ! J'ai loupé le festival du chou. »

— Non, dit Cason. Je ne crois pas.

La serveuse revint avec les cafés. Elle bavarda un peu, et nous tentâmes, Leonard et moi, d'alimenter la conversation avec des remarques spirituelles, mais elle ne les goûta guère. À l'opposé, tout ce que disait Cason semblait la passionner. Il demanda un édulcorant. Elle alla aussitôt en chercher et le rapporta avant que j'aie eu le temps de verser de la crème dans mon café.

Cason se débrouilla pour mettre fin poliment à leur conversation. Une fois la serveuse partie, nous remarquâmes qu'elle avait inscrit son nom et son numéro de téléphone sur un des sachets d'édulcorant. Cela ne sembla pas surprendre Cason. Il glissa le sachet dans sa poche de chemise sans ciller.

OK. Brett avait peut-être raison, en disant qu'il était un peu trop coureur de jupons. Ou alors j'étais jaloux qu'il attire autant les femmes. Leonard, évidemment, trouvait juste ça drôle. Hé, je crois même qu'il avait un petit béguin pour ce gars.

— Ce qu'on va faire, c'est louer une voiture, dit Leonard. Une belle voiture, et un peu d'argent de poche. Mais s'il te plaît, ne le dépense pas trop.

— Il le faudra peut-être, dit-il.

— Seulement si tu y es obligé, dis-je. C'est l'argent de Brett.

Nous dûmes prendre le temps de lui expliquer qu'on ne travaillait plus pour l'agence de Marvin, et la manière dont les choses avaient évolué.

— Combien d'argent ? demanda-t-il.

— Mille dollars, dis-je. Plus la location. Il faudra peut-être aller jusqu'à Tyler, c'est ce que nous avons fait. Mais il se peut qu'elle vérifie la plaque d'immatriculation.

Il hocha la tête.

— Je n'aurai pas besoin d'en louer une. Je connais une petite brune qui a une très jolie Jaguar de collection. Elle me la prêtera.

— Et tout ce que tu auras à faire, c'est la laver avant de la rendre ? dis-je.

— Peut-être un peu plus que ça. Un autre truc qui risque de me mouiller, mais ça ne me gêne pas trop.

Cason nous dit qu'il s'y mettrait dès le lendemain ; vu qu'il n'avait pas d'horaires contraignants au journal, il pouvait aller et venir à sa guise. Étant le seul de leurs journalistes à avoir un jour été sélectionné pour le prix Pulitzer, il était en quelque sorte leur chouchou.

Comme de notre côté il ne nous restait plus qu'à attendre, Leonard et moi allâmes rendre visite à Mme Buckner. J'avais une ou deux questions à lui poser.

Elle habitait une maison toute simple avec une pelouse mal entretenue et une boîte aux lettres au bord du trottoir fichée sur un poteau qui penchait un peu. Le garage était fermé ; il devait contenir la Mercedes, prête à bondir pour menacer voitures, cyclistes et écureuils.

Il devait y avoir eu jadis un parterre de fleurs devant la maison. Il était à présent envahi de mauvaises herbes, et même elles avaient l'air d'attendre la mort comme une délivrance. Entre le parterre et la porte, il y avait un nain de jardin représentant un jockey nègre. Il avait l'air furieux et outragé.

— Très joli, commenta Leonard en examinant le jockey.

Je lui ris au nez et sonnai à la porte.

Il faisait chaud dehors, et il s'écoula le temps que met un rôti pour cuire au four avant qu'elle vienne nous ouvrir la porte. Elle portait un ample tee-shirt blanc maculé de taches de nourriture et un pantalon jaune élastique qui la moulait un peu trop, faisant saillir les os de ses hanches. Elle était chaussée de pantoufles brunes pelucheuses. Elle nous examina un long moment.

— Vous l'avez trouvée ? demanda-t-elle.

— Non, dis-je.

— Alors qu'est-ce que vous venez foutre ici, bon Dieu ?

— Quelle personne charmante, fit Leonard.

— Toi, va te faire foutre, lança Mme Buckner en fusillant Leonard de ses yeux délavés.

— Et son art oratoire est délicieux, ajouta-t-il.

— Mon cul, ouais, dit-elle.

— On a juste besoin de vous poser quelques questions, dis-je.

— Je vous ai engagés pour retrouver ma petite-fille, pas pour me poser tout un fatras de questions. Et d'abord, qu'est-ce qu'il fait là, lui ?

— Elle te préférerait quand tu dérouillais le propriétaire du chien, dis-je.

— Je n'ai pas changé d'avis là-dessus. Mais que fait-il ici ?

— Pour votre information, Leonard travaille avec moi et la dame que vous avez rencontrée au bureau.

— Quelle salope, celle-là, fit-elle.

— Oh, c'est envoyé, ça, dit Leonard. Si vous n'étiez pas une vieille femme, je vous défoncerais le portrait. Brett est comme ma sœur.

— Ne te laisse pas arrêter par l'âge, dit-elle. Je peux encore me défendre.

Leonard rigola.

— Écoute-moi bien, dit-elle. Je sais me servir d'un téléphone portable, prendre des photos avec, utiliser un ordinateur et faire des recherches dessus. Je n'ai pas non plus besoin d'appeler quelqu'un pour régler mes chaînes de télé.

— Personne ne vous a interrogée sur vos talents techniques, fit observer Leonard.

— Je tenais juste à le préciser, dit-elle. N'allez pas croire que je suis dépassée.

— Vous savez, j'ai justement des problèmes avec mes chaînes de télé, fis-je remarquer.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua-t-elle. Le secret, c'est juste de lire et d'étudier le fichu mode d'emploi.

— C'est vrai. Je devrais faire ça. Les questions que je veux vous poser concernent votre petite-fille. Plus tard, je vous demanderai peut-être un ou deux conseils sur la télécommande, mais, pour l'instant, c'est d'elle que je veux parler.

— Je vous ai déjà dit ce que je savais.

— OK, fis-je. Mais peut-on vous poser juste une ou deux questions ? Vous avez dit certaines choses qui m'ont fait réfléchir.

— Ne te fais pas trop de mal, mon enfant.

— Oui, ça m'épuise de temps en temps, mais il suffit que je m'allonge un peu et je retrouve mon entrain.

— Bon, d'accord, ramenez vos jolis culs.

Nous escortâmes nos jolis culs à l'intérieur. L'endroit sentait comme chez les vieux — ou, dans le cas présent, comme chez une vieille. Question de territoire, j' imagine. La pièce était bien trop chaude pour cette période de l'année, du moins pour quiconque avait sa peau sur lui. L'obscurité y régnait, percée seulement d'un rai de lumière dans l'interstice entre les rideaux, éclairant des grains de poussière qui virevoltaient.

Elle tapota d'un doigt squelettique le canapé, où nous prîmes place. Il servait apparemment si peu qu'il en était dur. Peut-être étions-nous les premiers à nous y asseoir. Mme Buckner n'était pas le genre de personne à s'attirer des visites de courtoisie — ou n'importe quelle sorte de visite, d'ailleurs. Si Frank la connaissait, pas étonnant que ma référence à une soirée chez elle l'ait fait douter.

— Vous voulez boire quelque chose, les garçons ?

— Non, merci, dis-je. Ça va.

— Écoutez, j'essaie de me conduire en hôtesse. Et moi je vais boire quelque chose.

— Bien sûr, dit Leonard. Ce que vous voulez.

— Vous autres, vous aimez les boissons gazeuses à l'orange, non ? sortit-elle à Leonard.

— Nous aut', on ado'e l'o'ange, pour sûr, et si vous avez des cacahouètes pour aller avec, c'est encore mieux.

— Oh, va te faire voir. Moi j'en bois. Si c'est assez bon pour moi, ça le sera pour toi. Et toi, ducon ?

— Ducon en prendra aussi, dis-je.

Elle quitta la pièce en traînant des pieds, la friction de ses pantoufles sur la moquette produisait une électricité statique qui aurait suffi à allumer son four d'un claquement de doigts.

— Bon sang, fit Leonard. Quelle adorable et délicieuse vieille mamie.

— N'est-ce pas ?

Nous attendîmes un long moment dans la pièce chichement éclairée, les grains de poussière virevoltant dans l'air. Ce devait être par cet interstice entre les rideaux qu'elle avait regardé dehors et vu ce qui se passait de l'autre côté de la rue, avant de filmer avec son téléphone et de transférer la vidéo sur sa tablette grâce à ses hautes aptitudes technologiques. Elle buvait sans doute en même temps un soda à l'orange, comme les « semblables » de Leonard.

Elle revint enfin, tenant dans ses mains tremblotantes un plateau avec trois bouteilles de soda. Quand elle s'approcha, Leonard et moi sauvâmes nos boissons, et elle saisit la sienne d'une main juste avant de lâcher le plateau qui tomba avec un bruit de ferraille.

— Ces satanées bouteilles sont trop lourdes, dit-elle.

Elle s'effondra dans un fauteuil. Sa respiration saccadée ralentit peu à peu. Je crus un instant qu'elle allait nous quitter là, sur-le-champ. Mais elle se reprit et but une gorgée d'orangeade.

— Alors, ces questions ?

— Vous nous avez dit que Sandy s'en sortait bien, qu'elle avait fait des

études, tout ça, mais aussi autre chose qui m'a turlupiné. Sur le fait qu'elle menait un peu la grande vie et qu'elle dépensait peut-être trop d'argent. Vos mots ont-ils dépassé votre pensée ou suspectiez-vous quelque chose ?

— Je ne sais pas si je suspectais quelque chose, répondit-elle. Ces temps-ci, je dis tout ce qui me passe par la tête. Mais clairement je me doutais qu'elle avait des aventures. Bon sang, elle picote, cette orangeade, hein ?

— Assez, oui, dit Leonard.

— Il y avait quelque chose alors ? insistai-je.

— Je suis sûre qu'elle écartait les cuisses pour quelqu'un et qu'elle en tirait du fric. Qu'elle avait un genre de « papa gâteau », vous voyez ?... Et peut-être plus d'un. Je ne la juge pas. Quand j'étais plus jeune, je savais faire plus de tours avec une bonne longue bite qu'un cow-boy avec son lasso.

J'eus légèrement la nausée.

Elle s'en aperçut.

— Oh, bon Dieu, ne soyez pas si prudes ! Regardez ça.

Elle se leva et prit tout son temps pour aller chercher un épais album de photos sur l'une des tables de coin près d'un fauteuil. Elle le rapporta comme si elle descendait les dix commandements de la montagne, le déposa sur mes genoux, retourna à son fauteuil et refit le coup de la respiration. Tandis qu'elle se remettait de son expédition, j'ouvris l'album.

Je le feuilletai quelques minutes, puis Leonard se pencha pour regarder lui aussi.

— C'est moi, dit-elle. Sur presque toutes les photos. J'ai fait un peu de mannequinat. À cette époque-là, sur les photos publiées, on ne montrait que les jambes et les épaules. En privé, les hommes pouvaient en voir un peu plus si j'étais d'humeur. Et j'étais souvent d'humeur. J'aimais la bite comme une poule aime le maïs. Mais à mon âge, rétrospectivement, on en vient à se demander à quoi tout ça rimait, au fond. Quand l'excitation se tarit, le cerveau fonctionne mieux, enfin, sur certains plans. Vous savez, j'ai aussi été à Hollywood. Mais c'était trop vulgaire pour moi là-bas, alors j'ai laissé tomber.

— Ça devait être sacrément dégueu, dites donc, fit remarquer Leonard.

— C'est ce que j'essaie de vous dire, répliqua-t-elle.

Je parcourus à nouveau les photos. Bon Dieu, même habillée à la mode de l'époque, avec les coiffures d'alors, c'était une vraie bombe ! Et vu le niveau des photographies en ce temps-là, elle devait même être encore plus belle. Elle ressemblait vraiment à une star de cinéma, quoiqu'un peu petite pour être mannequin. Néanmoins, c'était le genre de femme qui devait stopper net les hommes qui la croisaient dans la rue, aussi sûrement que le mur de brique d'une

école bloquerait un semi-remorque.

— J'ai joué dans plusieurs films, dit-elle, comme si elle lisait dans mes pensées. Sur certaines de ces photos, je suis adolescente. Sur d'autres, j'ai la vingtaine, puis la trentaine. J'ai essayé de me ranger après ça, quand les petits rôles dans les films se sont faits rares pour moi. Je jouais essentiellement la deuxième fille sur la gauche, avec audition sur canapé le dimanche après-midi. Je n'étais pas une lumière, mais j'étais fortiche sur ce canapé. Ça me permettait de trouver du travail, même si je n'ai rien décroché d'important.

— Et la tentative pour vous ranger, ça n'a pas marché ? demandai-je.

— J'avais le feu aux fesses. Je couchais avec tous les Tom, Dick et Harry, tout ce qui portait un pantalon ; même un homme en kilt m'aurait convenu. Je ne pouvais pas m'en empêcher. J'aimais les hommes. Aujourd'hui, plus autant. Je n'aime d'ailleurs plus grand monde. Sauf Sandy.

— Alors vous diriez de Sandy qu'elle avait le feu aux fesses, elle aussi ? demanda Leonard.

— Je ne le lui reproche pas, parce que j'ai adoré le sexe, et je crois que Sandy adorait ça aussi. Mais, à la différence d'elle, je ne faisais pas ça pour de l'argent. Oh, il m'est bien arrivé de temps en temps qu'on m'offre un manteau ou des bijoux, un dîner, une invitation au théâtre ou au cinéma. Un boulot. Mais bon, j'allais coucher avec eux de toute manière, alors ce n'est pas grave. Quand j'ai fini par m'installer avec quelqu'un, me marier et avoir un enfant, j'étais presque trop fatiguée pour baiser.

— Je trouve que c'est une manière très moderne de voir les choses, dis-je, ne sachant pas trop quoi sortir d'autre.

— Ça, j'en sais fichtre rien, dit-elle, sa langue poussant son dentier en avant, qui se remet en place lorsqu'elle se détendit. Mais Sandy a sans doute fait autrement, je veux dire baiser pour le fric. J'ai eu cette impression. Et puis tout à coup elle n'a plus eu d'argent, et ensuite mes économies ont disparu. Je sais que c'est elle qui les a prises.

— Vous pensez que c'était lié à la concession ? demandai-je.

— Des voitures aussi chères que celles-là n'attirent pas les fauchés. Alors j'imagine que c'est là qu'elle a commencé à vendre ce bon vieux triangle poilu pour se faire plus de fric ; et puis, en cours de route, soit elle est devenue trop gourmande, soit elle a dilapidé son fric, parce que cette idiote m'a pris mon argent. Je préfère penser qu'elle ne voulait que l'emprunter, qu'elle comptait me rembourser plus tard.

Je vis la vieille dame réfléchir à ses propres paroles. Je crois qu'elle les jugea trop sentimentales.

— Mais je m'en fiche, en fait, ajouta-t-elle. De toute manière, je ne pourrai pas dépenser cet argent en enfer.

— Avez-vous déjà rencontré une certaine Frank ? demandai-je. Une femme ?

— Frank, une femme ?

— Elle se fait appeler Frank, ou Frankie.

— Non, dit-elle. Je ne l'ai jamais croisée, mais je crois me souvenir que Sandy l'a mentionnée une ou deux fois. Ce prénom, Frank, me dit quelque chose... Enfin, à mon âge, vous savez, tout semble vaguement familier, et en même temps pas.

Je feuilletai à nouveau l'album photos, le refermai, relevai les yeux pour ajouter quelque chose, mais je me tus. Leonard me regarda. Je le regardai en retour et posai l'album à côté de moi sur le canapé.

Je bus mon soda à l'orange. Il était chaud, mais plutôt bon. Leonard but le sien à grands traits. On ne voulait pas partir d'ici avant d'avoir vidé nos bouteilles, pour éviter que cette vieille sorcière pense qu'on n'avait pas apprécié son hospitalité. Les minutes s'égrenaient sur la pendule accrochée au mur. On se leva pour partir et on sortit de la maison en silence, parce qu'elle s'était endormie dans son fauteuil.

— On aurait dû profiter de son sommeil pour l'étouffer et mettre le feu à sa baraque, tu ne crois pas ? demanda Leonard.

— Ce n'est pas très galant de ta part, Leonard.

— Et si je volais le jockey pendant qu'elle dort ?

— Il ferait très joli dans ton nouvel appartement, dis-je.

— Il serait plus à sa place à la décharge.

Je ramenai Leonard à la maison pour qu'il puisse récupérer sa voiture. Il rentra aussitôt chez lui, ce qui me surprit. J'imagine que son problème avec John l'avait un peu rincé, sans compter la déplaisante vieille femme. Il me dit qu'il allait essayer de revoir *Road House*, un film qui d'ordinaire lui remontait le moral.

Bien sûr qu'il allait le revoir — c'était son film préféré. Je pense qu'il avait le béguin pour Patrick Swayze.

Je retournai au bureau. La propriétaire de la boutique de vélos était dehors, en train de réparer une chaîne de bicyclette. Elle portait un de ces superbes shorts en jean — son petit cœur soit loué ! Ses jambes fines étaient bronzées, elle avait de longs cheveux blonds. Je l'observai tout en me dirigeant vers l'escalier. Elle me sourit au passage, un de ces sourires qui voulaient dire : « Quel gentil vieux gars. »

Il faisait frais à l'intérieur. Brett aimait régler la clim du bureau presque aussi fort que chez le concessionnaire. Les premiers jours, elle l'avait coupée pour faire des économies, mais la chaleur de l'été dans l'East Texas avait le don de vous rendre moins radin. Parfois, quelqu'un du Nord descendait dans l'East Texas et disait : « Il fait tellement chaud, mais quand on a passé toute sa vie ici, j'imagine qu'on finit par s'y habituer. »

Non, on ne s'y habitue pas. On vit dans une maison avec l'air conditionné, on en sort pour foncer dans la voiture avec l'air conditionné, et on roule jusqu'à un endroit équipé d'air conditionné ! On ne passe pas plus de temps dehors que nécessaire. Certains étés, il fait si chaud qu'on voit frire les crottes de chien sur le sol. Jadis, j'ai pas mal bossé dans les champs, mais plus maintenant — et plus jamais j'espère. Ça reste difficile à croire mais, dans ma jeunesse, nous n'avions

qu'un ventilateur de fenêtre.

Brett était assise à son bureau, et Buffy étendue sur le canapé. La chienne leva la tête pour s'assurer que je n'étais pas l'autre gars, son ex-proprétaire.

— Hé, on a décroché une ou deux autres missions, dit Brett. Ça me semble facile. Des gens veulent nous embaucher pour vérifier des trucs qu'ils sont trop fainéants pour vérifier eux-mêmes.

— C'est bien. Enfin, je suppose.

— Oui, mon chou, c'est bien. L'argent, ça peut servir, tu sais.

— Sûr. Je pensais juste que l'affaire en cours allait exiger plus de temps que prévu.

— Tu pensais que ce serait facile ?

— Je croyais que la vieille voudrait abandonner en s'apercevant qu'on ne retrouvait pas sa petite-fille tout de suite. Maintenant, je ne le crois plus.

— Tu as parlé à Cason ?

— Oui, c'est arrangé.

— Et ton entretien avec Lilly Buckner. Je parie que l'expérience a été spirituellement enrichissante.

— Pas vraiment, dis-je. Mais je l'aime bien. Je n'y peux rien. Je l'apprécie parce qu'elle a du caractère, du cran et qu'elle ne se sent pas tenue de s'excuser pour la vie qu'elle a menée. Je crois qu'elle a eu une existence difficile, mais qu'elle était assez coriace pour la supporter et ne pas se soucier de ce que les autres en pensaient. Et puis elle boit du soda à l'orange. J'aime bien le soda à l'orange.

— Je ne savais pas.

— Moi non plus. J'avais oublié. J'en ai bu un aujourd'hui chez elle.

— Comment se sont-ils entendus, avec Leonard ?

— Comme mère et fils.

— Tu mens.

— Oui, je mens.

J'ouvris le frigo et en sortis une bouteille d'eau. On vidait la bouteille, on la remplissait à l'évier et on la rafraîchissait dans le frigo, à la température qui nous convenait. Pour moi, l'eau c'était de l'eau. L'eau mise en bouteille, de toute façon, les poissons chiaient dedans. Les canards aussi. Ainsi que les oiseaux qui passaient au-dessus. En procédant de la sorte, je n'avais qu'une bouteille d'eau à m'acheter et elle me durait longtemps sans avoir à repayer.

J'avais identifié les bouteilles avec un marqueur. Une marque pour la mienne, deux pour celle de Brett et trois pour celle de Leonard (parfois je dessinais un smiley sur la sienne). La chienne buvait directement l'eau du robinet dont on

remplissait son bol.

— Il y a autre chose, dit Brett tandis que je prenais une chaise en face d'elle pour déguster mon eau.

L'expression de son visage laissait à penser qu'elle s'était assise sur une punaise et venait de décider de l'enlever.

— Oui ?

— Une fille est passée, dit-elle.

— OK.

— Elle voulait te voir.

— Pour une des affaires dont tu parlais ?

— Non. Mais elle en savait long sur toi, sur nous, et aussi que tu travaillais pour Marvin avant que je reprenne l'agence. Elle m'a dit que j'étais jolie.

— C'est vrai.

— Je lui ai dit que tu allais revenir, mais je ne savais pas exactement quand, que le mieux était de nous appeler ou de repasser plus tard. Un coup de fil de préférence. Je lui ai donné le numéro du bureau.

— Pas de la maison ni du portable ?

— Non. Je n'aime pas cette idée.

— Pourquoi pas ?

— Je ne sais pas.

— Tu crois que sa visite est liée à l'affaire du concessionnaire ?

Brett secoua la tête.

— Je la connais ?

— J'en doute.

— Tu me parais bien mystérieuse.

— Ah bon ? fit Brett.

— Oui.

— C'est juste que je ne sais pas trop quoi en penser. À part qu'elle devait te voir, elle n'a rien voulu me dire d'autre.

— À quoi ressemblait-elle ?

Brett hésita avant de répondre.

— Elle est jeune. Je ne suis pas sûre de son âge, vingt-cinq tout au plus, à un ou deux ans près. Elle a l'air de prendre soin d'elle, mais un peu trop maigre, à mon avis, comme s'il lui arrivait de sauter des repas.

— Volontairement ?

— Je ne crois pas. Elle doit mesurer plus d'un mètre soixante-dix, vu qu'elle portait des chaussures à semelle compensée avec des talons hauts. Elle était bien habillée, mais rien de tape-à-l'œil. Des fringues anciennes, mais bien entretenues.

Elle a des cheveux très noirs et le teint basané, du genre hispanique ou indien. Il est possible qu'elle se teigne les cheveux, mais à mon avis ils sont naturellement sombres. Elle a une allure de brune.

— Si tu le dis.

— Elle a aussi de très belles dents.

— C'est bien, dis-je. Si on a besoin de décapsuler une bouteille, elle assurera.

— Et aussi de beaux yeux gris, ajouta Brett.

— OK. Je ne vois toujours pas qui ça peut être. A-t-elle laissé un nom ?

— Elle m'a dit s'appeler Chance, mais elle préférerait te parler à toi. Elle ne m'a pas donné de nom de famille. Quand elle est partie, j'ai regardé par la fenêtre. Elle a parlé un moment avec la femme de la boutique de bicyclettes, avant de repartir à vélo.

— Elle a acheté un vélo à la boutique en bas ?

— Je n'ai pas dit ça, précisa Brett. J'ai dit qu'elle était partie sur un vélo. Je suppose qu'elle était arrivée avec. Connais-tu quelqu'un qui s'appelle Chance ?

Je secouai la tête.

— Non. C'est bien mystérieux tout ça.

— C'est aussi ce que j'ai pensé, dit Brett. Buffy a semblé l'apprécier. En tout cas, elle s'est levée du canapé et s'est approchée pour lui lécher la main.

— Tu crois qu'elle connaissait la chienne ?

— Elle ne m'a pas donné cette impression. Si c'est à quoi tu penses, je ne crois pas qu'elle travaillait pour le compte de son ancien maître. Ni une femme ni une fille de ce mec.

— J'ai pensé que c'était peut-être le cas, en effet, dis-je.

— Je ne crois pas. Je crois qu'elle aime les chiens, tout simplement, et que la chienne l'a bien aimée aussi. Certaines personnes sont comme ça.

J'acquiesçai.

— Et puis, ajouta Brett, si elle avait essayé de nous prendre notre Buffy, j'aurais botté son petit cul maigrichon.

Brett tenta de sourire, mais son sourire s'effaça aussitôt, comme de la glace qui fond. Je vis que quelque chose la tracassait. Je m'approchai d'elle et passai mon bras autour de ses épaules.

— Hé, ça va. On dirait que tu as reçu la visite de la mort en personne.

— Je sais. C'est dur à expliquer. Mais j'ai eu l'impression qu'elle était peut-être en danger. Qu'elle pouvait avoir besoin de nous.

— Elle aurait dû dire quelque chose.

— Pour une raison que j'ignore, je crois qu'elle attend de te voir.

Je ne sus pas quoi répondre à cette remarque, et me tus.

On traîna un bon moment au bureau ; j'espérais pour ma part que la fille à bicyclette aux cheveux noirs et aux yeux gris repasserait et que l'énigme serait résolue.

Mais elle ne se montra pas.

Quelques heures plus tard, Leonard arriva. Il déclara que *Road House* était aussi merveilleusement mauvais que dans son souvenir. C'était sa manière de dire qu'il l'avait beaucoup apprécié. Je savais aussi que voir ce film lui servait parfois à se recentrer. C'était certes un film gnanngnan sur un videur qui a élevé son métier au rang d'un art et qui lit du Jim Harrison, mais à vrai dire, d'une certaine manière, Leonard était ce genre de type. Sauf qu'il était bien plus dangereux. Comparés à lui, les personnages du film passaient pour les maîtres du combat de gifles.

Ma tenue de jogging et mes baskets étaient au bureau, Leonard avait ses affaires dans la camionnette, alors on se changea et on alla courir en remontant la rue, jusqu'à la sortie de la ville et à travers le parc. C'était un bel endroit, planté de pacaniers, avec un petit cours d'eau. On suivit le chemin qui longeait le ruisseau. La fin d'après-midi était encore chaude, mais les arbres nous dispensaient de l'ombre.

On croisa des femmes en short avec des chiens et des frisbees. Trois jeunes sportifs d'une université couraient devant nous. Lorsque nous les doublâmes, l'un d'eux lâcha une remarque, comme quoi il ne voulait pas qu'on meure d'épuisement, vieux comme on était, ou un truc de ce genre. Sans cesser de courir, Leonard fit une sorte de cercle, alla droit sur le type et ne ralentit que le temps de lui flanquer son poing dans la figure, juste entre les deux yeux. C'était un petit coup rapide, à peine un direct, venant de Leonard juste une caresse, mais il savait s'y prendre. Même à puissance retenue, le type s'affala au sol.

Les autres sportifs s'arrêtèrent de courir. Ils virent leur copain allongé par terre, parti pour faire une bonne sieste.

— OK, mes petites souris, dit Leonard. Vous pouvez soit aller couiner à la police, soit vous conduire en hommes. Il s'en remettra, et vous pouvez le laisser s'en remettre, ou bien je vous assomme vous aussi. Vous choisissez quoi ?

On n'entendit aucun couinement. Leonard avait parlé à leur virilité basique : ne jamais moucharder. C'est toujours une bonne arme de jouer sur l'ego masculin, où réside une grande faiblesse. Nous avons repris notre course tandis qu'ils aidaient leur ami encore sonné à se relever. Je pense que le type essayait de se rappeler si sa maman devait venir le chercher à l'école ou s'il avait un cours de gym et avait pensé à prendre son slip à coquille.

— Tu ne serais pas un peu voyou, toi ? dis-je tandis qu'on continuait à courir.

— Je viens juste de revoir *Road House*.

— Ça t'a regonflé ?

— Je ne lui ai pas ouvert la gorge comme Patrick le fait au méchant dans le film.

— Ouais, après ça Ben Gazzara a juste l'air d'un cave qui vient de trébucher. On le voit égorger un type vraiment méchant, et ensuite il se bat contre un vieillard, un grabataire, et c'est censé être tendu ?

— Il avait à peu près notre âge, non ?

— Peut-être.

— C'est ce que ces gars là-bas pensaient qu'on était. Un duo de grabataires.

— On n'est pas vieux à ce point, mon pote, dis-je.

— Pour eux, si. Pour eux, tous les gens de plus de trente ans sont bons pour le cimetière. Moi, ça m'énerve. Pas toi ?

— Pas aujourd'hui.

— Certains jours alors ?

— Certains jours. Mais je ne lui aurais pas mis mon poing dans la figure pour ça.

— Non... la rigolade, c'est mon créneau. Toi, tu as ce truc de tendre l'autre joue.

— Frapper ce connard, ça a prouvé quoi ?

— Que je pouvais le mettre au tapis, dit Leonard.

Je pris une profonde inspiration et soufflai par le nez, puis repris ma foulée.

— Ta mauvaise humeur n'aurait pas un rapport avec John, par hasard ?

— Possible. Il a fait de moi un homme ronchon.

— Plus ronchon que d'habitude, tu veux dire.

— Oui, dit Leonard.

On courut encore environ une heure, avant de ralentir le rythme et de rentrer en marchant au bureau. Quand on arriva, on était en sueur et on puait, mais on respirait bien. Nos entraînements réarrangés commençaient à nous faire du bien. On avait prévu plus tard de faire de la boxe, un peu de kickboxing, de shen chuan, et de soulever quelques poids. C'était ce qu'on appelait le « putain de plan de maître ».

Brett portait un short de sport noir et un tee-shirt orange trop grand. Elle faisait des sortes d'étirements sur un tapis de gym déroulé par terre. Du yoga, de la zumba, ou sa version d'Elongated Man, je ne sais pas. Mais j'aimais la regarder faire : cette fille était flexible. Je le savais déjà, mais c'était agréable de se le faire rappeler.

Ses exercices durèrent un certain temps, je profitai donc du spectacle tandis

que Leonard gâchait son entraînement avec des biscuits à la vanille et du Dr Pepper, auxquels, conformément à notre discussion précédente, je lui avais laissé accès. Je n'avais même pas attendu qu'il me demande la clé. J'avais simplement déverrouillé le tiroir.

Brett finit par nous voir. Elle fronça les sourcils, mais je les donnai malgré tout à Leonard. Je savais qu'au fond Brett était plus tendre que moi à son égard. Elle était incapable de lui refuser un biscuit. Elle était toujours la première à céder.

Je donnai également un biscuit à Buffy.

— Bon Dieu ! s'exclama Brett.

— Elle aime les biscuits, me justifiai-je.

Je me penchai et tendis un biscuit à Brett de la même manière, alors qu'elle était encore à faire des étirements sur le tapis. Elle rit et le prit dans sa bouche, comme la chienne. Je décidai d'en prendre un moi aussi, qu'elle me donna à manger.

Leonard, qui n'était pas rassasié, leva ses mains comme des pattes, mais je rangeai le paquet de biscuits dans le tiroir et le verrouillai.

— Oh, allez..., dit Leonard.

— Non, dis-je. Si tu ne fais le beau que pour avoir un biscuit, ce n'est pas bien. Tu dois le faire parce que c'est la bonne chose à faire de temps en temps.

J'insistai pour prendre à dîner chez Jalapeno Tree et commandai par téléphone. Nous passâmes à tour de rôle dans la salle de bains pour nous changer, nous laver les mains et le visage. Leonard alla acheter chez Kroger des sodas light pour nous et des Dr Pepper pour lui, tandis que Brett et moi allions au restaurant chercher notre repas.

Ensuite, nous fîmes un crochet par le Dairy Queen pour acheter une glace à la vanille, deux boules, pour Buffy. Le temps que nous rentrions à la maison, la fille dont Brett m'avait parlé — celle qui disait s'appeler Chance — m'était sortie de l'esprit.

Leonard ne fut guère bavard ce soir-là. Après le dîner, il traîna un peu, mais je voyais qu'il avait envie de rentrer. Il n'arrivait pas à se détendre loin de chez lui, car il voulait être sur place au cas où John passerait ; mais si John passait, il ne serait pas tranquille non plus. C'est ça, l'amour : quand ça va bien, c'est magique ; mais quand ça ne va plus, ça vous gâche tout.

Leonard s'était plus ou moins fait à l'idée que John n'en valait pas la peine, puis ce dernier était revenu et lui avait redonné de l'espoir, avant de repartir à nouveau. Il se sentait malheureux. J'en voulais à John pour cette raison, mais quand on blesse Leonard je ne réagis pas de manière raisonnable.

Leonard finit par rentrer chez lui et, pendant que Brett se douchait avant d'aller au lit, j'ouvris l'enveloppe que nous avait donnée Mme Buckner lors de sa visite au bureau. J'avais presque oublié qu'on l'avait, ce qui en disait long sur mes talents de détective en herbe. Je repensai aux photos qu'elle m'avait montrées chez elle, avant de regarder celles de Sandy dans l'enveloppe. Je vis combien elle tenait de sa grand-mère. Elles étaient toutes deux petites et jolies — ou du moins Lilly Buckner avait été jolie il y a bien longtemps. Je mis les photos de côté et j'examinai les rapports de police que Mme Buckner avait réussi à se procurer, je ne sais trop comment. De l'argent avait dû changer de mains, une partie de ce qui restait de ses économies.

Il y avait aussi des articles de journaux portant sur la disparition de Sandy, mais aucun ne provoqua de déclic en moi. Je repris les photos, en espérant que quelque chose me sauterait aux yeux. Un des clichés avait été pris lors d'une remise de diplômes. Sur deux autres, Sandy posait devant un des magasins du centre commercial, et une autre photo la montrait devant la maison de Mme Buckner, avant qu'elle devienne triste et sombre, vieille et poussiéreuse, avec son lugubre jockey nègre tout écaillé près du parterre de fleurs. Il y avait même une photo de Sandy avec sa grand-mère. Sur ce cliché, Lilly Buckner avait déjà l'air plus vieille que la mort, mais un sourire éclairait son visage.

Mon téléphone mobile sonna. C'était Cason.

— Tu es prêt à ce que je te donne quelques infos ?

— Oui. J'attendais du neuf. Tu as trouvé quelque chose ?

— Je crois que oui.

— Je t'écoute, dis-je.

— C'est OK si je passe te voir plutôt ?

— Je dois lancer du café ?

— Ça ne devrait pas prendre très longtemps ; mais si tu as du décaféiné, ce serait gentil. Je ne voudrais pas que la caféine me tienne éveillé toute la nuit.

— Avec du lait et du sucre ?

— Je préfère de l'édulcorant.

— Et les biscuits, tu aimes ça ? Je peux te faire une branlette aussi si tu veux ?

— Ce serait chou, mais il faudrait que tu mettes une perruque blonde.

— Eh bien, ce n'est pas de bol pour toi.

— Pour la branlette ou la perruque ? dit-il.

Je coupai la communication et prévins Brett qu'il allait passer. Elle s'était déjà mise en pyjama — un pyjama bleu et très large, qui lui tombait sur les pieds. Elle alla se coucher, et Buffy la suivit à l'étage. La chienne paraissait de plus en plus grande, hardie et heureuse.

Comme je l'ai déjà mentionné, il y avait quelque chose chez Cason que Brett n'aimait pas. Je savais que je devrais en tenir compte, mais dans l'immédiat j'avais besoin de lui et de ses informations.

J'appelai Leonard et lui demandai s'il voulait passer.

— Mais je viens juste de partir, non ?

— Tu as eu largement le temps de revoir *Road House*.

— Pas tout à fait, dit-il.

— Tu as vu John ?

— Qu'il aille se faire foutre.

— Sûr. Cason a du nouveau pour nous.

— J'arrive, dit-il.

Cason arriva vingt minutes plus tard. La cafetière chuintait dans la cuisine. J'étais dehors sur la véranda, dans la douceur de la nuit, assis sur la balancelle à écouter le raffut des criquets sur la pelouse fraîchement tondue. Auparavant, je passais moi-même la tondeuse ; à présent j'avais engagé quelqu'un. Pour un type comme moi, c'était, j'imagine, un signe de prospérité. Mais si l'argent venait à se faire rare, je pousserais à nouveau la tondeuse.

Tout en regardant Cason traverser la pelouse depuis l'endroit où il s'était garé, je respirais cette odeur particulière qu'exhalent les pins après avoir été chauffés toute la journée par l'été texan, puis un peu rafraîchis par la nuit, une

sorte de goût piquant d'essence de térébenthine qui flottait dans l'air, puis dans le nez et sur la langue. Cette odeur venait de loin. J'avais un chêne devant la maison et plusieurs liquidambars sur le côté, mais pas de pins.

— Brett est partie se coucher, dis-je lorsque Cason quitta le halo des lampadaires et monta sur la véranda. Je vais apporter le café ici pour que notre discussion ne la dérange pas.

C'était un petit mensonge. Tant qu'on n'élevait pas trop la voix, elle ne pouvait pas nous entendre de l'étage, mais j'aimais mieux rester dehors, profiter du parfum des pins. Il me rappelait mon enfance, passée dans les bois de l'East Texas. Ce genre d'odeur, avec celle du chèvrefeuille, avait le don de me ramener dans le passé, quand j'étais ce garçon qui lisait un livre assis sous un arbre. Le monde paraissait brillamment ensoleillé à l'époque. Je ne me préoccupais pas de lutter pour joindre les deux bouts et de vivre avec mes échecs. J'étais trop jeune pour envisager autre chose que le succès. Le monde était mon huître. Depuis lors, j'ai senti que la coquille s'était presque totalement refermée sur moi.

— Ça me va, dit Cason. La nuit est plutôt douce.

Je rentrai nous servir deux tasses, sucrai son café à son goût et retournai sur la véranda. Il s'était assis sur la plus haute marche, tourné dans ma direction. Je lui donnai son café et m'assis sur la balancelle, posant ma tasse sur la petite table métallique que Brett avait achetée dans un vide-greniers.

— J'ai dégoté des infos plutôt intéressantes, dit Cason. Je ne sais pas au juste quoi en penser, mais certains trucs ressortent là-dedans, et d'autres pourraient émerger si on les remue un peu.

— Alors on les remuera, dis-je.

À ce moment, nous vîmes Leonard arriver au volant de son pick-up. À la différence de Cason, il vint se garer dans la cour à côté de nos voitures. Il sortit, nous rejoignit sur la véranda et s'assit sur la balancelle à côté de moi. L'odeur des pins s'estompait, emportée par le vent.

— J'aime le café, dit-il.

— Vraiment ? fis-je.

— Oui, le café me rend plus intelligent.

— Je n'avais pas remarqué.

— En tout cas, moi je me sens plus intelligent.

J'étais trop fatigué pour me chamailler avec lui comme d'habitude, alors je coupai court à l'échange, retournai à l'intérieur et lui préparai une tasse comme il l'aimait, même si je décidai de ne pas lui dire que c'était du décaféiné. Je doutais fort qu'il sente la différence, ou que la caféine le rende plus intelligent. J'apportai un paquet de biscuits à la vanille avec le café. Je posai les biscuits de mon côté de

la balancelle. La lueur des lampadaires était suffisante pour que Leonard les voie.

— C'est une manne tombée du ciel, tout empaquetée, dit Leonard. À mes yeux, tu es comme un dieu.

— Merci.

— Oh non, fit-il en dévorant le paquet du regard. Merci à toi.

Je me tournai vers Cason.

— Tu penses avoir réussi à embobiner Frank ?

Cason hésita un moment avant de répondre.

— Dans un premier temps, oui. On a été un peu plus loin en affaires qu'avec vous. Je crois qu'elle m'a vraiment pris pour un type riche à la recherche d'une belle voiture, d'une bonne escort girl et d'un voyage à l'étranger.

— À l'étranger ? s'étonna Leonard.

— Oui, dit Cason. C'est lié. J'aurais pu rester aux États-Unis, mais cette histoire d'étranger est plus séduisante. Ils lâchent ce qu'ils ont en tête plus facilement.

— D'accord, dis-je. Et si tu nous racontais ce qu'ils ont en tête ?

— Ça reste encore assez hypothétique, répondit-il.

— Pas de problème, dit Leonard. Jusqu'ici, on n'a pas dépassé le stade des hypothèses.

— Mais je vous préviens, je n'ai rien découvert sur Sandy, précisa Cason.

— C'est bon : remuons ça et voyons ce qu'il en ressort.

— Les biscuits d'abord, dit Leonard.

Je pris le paquet de biscuits, l'ouvris et le lui tendis en le secouant. Leonard s'en servit une poignée. Je tendis le paquet à Cason. Il leva la main comme un agent de la circulation.

— Non merci, pas pour moi.

Leonard se tourna vers lui et le regarda, sans rien dire. Cason venait sans aucun doute de baisser d'un cran dans son estime. J'espérais que la conversation n'allait pas rebondir sur le Dr Pepper. Si Cason n'aimait pas non plus ça, impossible de dire jusqu'où les choses pouvaient s'envenimer, d'autant que Leonard venait de revoir *Road House*.

— Je suis allé faire un petit tour là-bas, dit Cason, comme si je voulais acheter une voiture. Certains points vous sont déjà familiers, alors je ne m'étendrai pas. Je ne crois pas que vous ayez bien joué le coup, lors de votre visite, toi et Leonard. Ils ont dû sentir un truc louche, parce que avec moi ils ont reniflé de très près. J'ai commencé par leur dire qu'on me les avait recommandés, qu'on m'avait dit qu'ils vendaient de très belles voitures et qu'il y avait un certain nombre de services associés. Je leur ai même donné un nom. Avant d'y aller, j'ai

consulté sur ordinateur les archives du journal et j'ai déniché la mention d'une voiture achetée là-bas, une Rolls-Royce noire. L'acheteur de la Rolls s'appelait Terrence Milden, il a fait fortune dans le pétrole du côté de Beaumont. Dans cet article — un truc mal fichu sur la collection de voitures du type —, on mentionnait en passant son dernier achat, en précisant qu'il venait de cette concession. Le type n'était pas très vieux, mais déjà retraité. Il était venu habiter dans le coin. J'ai fait des recherches sur lui, j'ai posé des questions à droite et à gauche, et en fouinant j'ai découvert qu'il était fier de sa richesse et qu'il aimait l'étaler.

« Alors j'ai parlé à Frank comme si j'avais connu le type, qu'il m'avait recommandé. Il est mort d'une maladie quelconque — le cancer ou une crise cardiaque, je n'en suis pas sûr. Je sais juste qu'il est mort, alors il ne risque pas d'être interrogé. C'était un coup au hasard, mais j'ai mis dans le mille. Frank a sorti le catalogue des voitures, toutes hors de prix, et il y avait une femme avec chacune, au volant ou appuyée contre la carrosserie. Elles paraissaient toutes si chaudes qu'elles auraient suffi à incendier les bagnoles. Frank a commencé à tourner autour du pot, alors j'ai dit : "Dommage que les filles ne soient pas livrées avec les voitures" en lui faisant un clin d'œil.

« Elle m'a dit que c'était une possibilité. Elle l'a d'abord évoqué comme une boutade. Partant de là, j'ai fini par m'entendre dire qu'il y avait de jolies femmes employées par la compagnie qui aimaient montrer aux acheteurs comment fonctionnaient les voitures. J'ai demandé : et si l'acheteur est une femme ? Frank a répondu qu'il y avait aussi de beaux garçons qui travaillaient pour eux. Qu'ils aimaient eux aussi montrer comment marchaient les voitures, s'assurer qu'on avait bien tout compris, l'intérieur et l'extérieur. Comme si j'avais besoin qu'on m'aide à trouver l'embrayage... Vous aviez raison. En vous vendant une voiture, ils vous vendent une fille. Si on est prêt à aller jusque-là. S'ils pensent que c'est votre envie. Sinon, vous pouvez vous contenter de payer bien trop cher pour une voiture de luxe d'occasion. Mais s'ils pensent que vous êtes vraiment riche, vous prenez la fille avec l'auto, et vous pouvez aussi l'emmener à l'étranger. À mon avis, c'est un coup monté, pour prendre des photos et faire chanter les types.

— Je n'étais pas loin du compte, alors, dis-je.

Cason hocha la tête et but une gorgée de café.

— Je ne pense pas qu'ils se satisfont de vendre des moteurs et des parties de baise. Ils veulent que vous continuiez à payer longtemps après. Ils ne cherchent pas de clients fidèles. Ils cherchent des clients qu'ils peuvent faire chanter.

— Et s'ils tombent sur quelqu'un qui s'en fiche ? demanda Leonard.

— Ils se font quand même de l'argent avec la voiture et la fille. Ils peuvent

laisser tomber le chantage. Ou bien ils peuvent détruire la réputation d'un type juste pour le plaisir.

— Et si quelqu'un les dénonce ?

— Il faut encore pouvoir le prouver, dit Cason. Ou peut-être qu'ils savent très bien comment piéger un type qui risque de causer des problèmes, même si cette personne ne fait en réalité rien de mal. Je ne connais pas encore leur fonctionnement précis.

— Quand on est en voyage dans un pays étranger, dit Leonard, on est plus vulnérable, on se retrouve à leur merci.

— Frank m'a aussi laissé entendre qu'il y avait des endroits aux États-Unis. Les deux sont possibles. Mais l'important, c'est le chantage. Ils m'ont interrogé sur mon travail. Si je l'appréciais. J'ai joué le jeu, en leur disant à quel point il était important pour moi.

— Un bon client pour le chantage, dis-je.

— Exact. Je leur ai montré que je tenais à quelque chose et que je ne voulais pas le perdre.

— Ça colle avec les antécédents de Frank, dis-je. Enfin, d'après ce que nous a appris Marvin. Arnaqueur un jour, arnaqueur toujours.

Cason acquiesça.

— Mais si c'est bien ça l'arnaque, elle est très élaborée. Je veux dire que mon hypothèse se fonde pas mal sur des sous-entendus — les choses que Frank a dites aussi bien que d'autres qu'elle a tues. Une fois qu'ils ont réussi à vous piéger, à prendre des photos, il ne reste plus qu'à vous faire chanter. Et puis, maintenant que j'y repense, s'ils arrivent à la conclusion que vous vous fichez des photos, ils peuvent simplement continuer à vous vendre la fille, si vous le souhaitez. Ils peuvent se faire de l'argent si c'est assez régulier. Ces nénettes sur les photos ne font pas de passes dans la rue. On parle d'escort girls de première classe.

— Tu as tiré pas mal de conclusions d'une conversation anodine, dit Leonard.

— Comme je disais, j'ai obtenu des choses ; le reste, c'est mon flair de journaliste.

— Alors tu peux te tromper, dit Leonard.

— En partie, mais je pense avoir assez bien lu entre les lignes. Cette idée du chantage, c'est de la spéculation, bien sûr. Mais bon, elle n'allait quand même pas me dire qu'ils allaient me vendre une bagnole et une paire de fesses, et puis ajouter : "Oh, à propos, on va aussi vous faire chanter à vous en rendre constipé."

— Mais tu y es arrivé ? dis-je.

— Je crois. Elle a entré mon nom dans son ordinateur sur place, elle a vu le

boulot que j'avais. J'ai dû lui révéler mon nom, voyez. J'étais coincé. J'aurais pu lui en donner un faux, mais je n'avais pas de couverture. J'ai tenté de lui faire croire que ma nomination au Pulitzer m'avait permis de décrocher un gros contrat d'édition pour un livre que j'écrivais sur mon séjour en Afghanistan. Mais là, elle s'est mise à rétro pédaler. C'était une perspective trop abstraite. Je crois qu'elle a cru qu'on m'avait vraiment recommandé l'endroit et que j'aimais mon boulot, mais elle s'est aussi dit que, si je travaillais au journal de Camp Rapture, je ne devais pas gagner des masses. Pas assez pour conduire la voiture avec laquelle j'étais venu et l'avoir payée. Pas assez pour leur genre de voiture et ce qu'ils vendent avec. Elle n'allait pas attendre que j'aie fini d'écrire un livre. Frank est très maligne. Elle vous amène jusqu'à la porte, l'entrebâille, vous montre un peu de lumière, vous laisse entendre un peu de musique de l'autre côté, mais elle ne vous laissera pas entrer si votre profil ne remplit pas toutes les cases. Je suis sûr qu'elle a vérifié sur son ordinateur le numéro d'immatriculation de la bagnole que j'avais garée dehors. Je l'avais garée de telle manière qu'elle ne puisse pas le voir, mais un type est apparu de nulle part, sur le parking, il a regardé la voiture et s'est éloigné. On peut parier que le numéro est apparu sur son ordinateur.

— Alors tu t'es fait griller comme nous ?

— Non. La propriétaire l'a fait passer à mon nom, et on a modifié les dates d'achat. Vous n'êtes pas les seuls à avoir des relations. L'enregistrement reste comme ça quelques heures, avant de revenir comme c'était avant, mais j'espérais que ça suffirait pour ne pas se faire prendre.

— Cette dame de ta connaissance travaille au département des immatriculations ? demandai-je.

— Tout juste, dit-il. Mais elle a touché un gros héritage. On prend des vacances de temps en temps, à ses frais.

Ça ne m'étonnait pas trop.

— Mais qu'importe, dit Cason. Frank aussi a des relations, je suppose. Des victimes de chantage, peut-être, ou des gens qu'ils paient. Ils lâchent peut-être quelques dollars là où ils peuvent obtenir des infos, y compris aux immatriculations. Il ne lui a pas fallu beaucoup de temps. Elle n'a rien dit, mais je l'ai vu dans ses yeux. J'avais été dénoncé, ou quelque chose avait cloché, parce qu'elle l'a su en regardant son ordinateur — ce que le type sur le parking avait vu et lui avait envoyé. Elle se procure les infos en temps réel pendant que vous êtes assis en face d'elle. En un rien de temps, le catalogue était refermé, j'avais sa carte et la promesse qu'elle m'appellerait, et je me suis retrouvé à la porte. Tout ça en douceur, au point que je me suis à peine rendu compte de ce qui m'arrivait avant de me retrouver sur le parking.

— Même chose pour nous, dis-je.

— De fait, précisa Leonard, notre sortie s'est passée moins en douceur.

— Grâce à toi et à tes satanés pétunias, dis-je.

— J'ai foiré mon coup, dit Cason. J'aurais dû prendre quelques jours pour m'inventer un passé, arranger ça avec des amis, des contacts. J'aurais pu faire en sorte que ça marche mieux, mais je pensais que c'était peut-être de fausses rumeurs — ce qui n'est pas le cas. À présent mon radar s'est allumé, et je veux en savoir plus sur cet endroit. Voilà en gros l'arnaque, et ça ne m'étonnerait pas que ça cache encore d'autres choses. J'ai le flair pour ce genre de truc, et là je sens qu'il y a de la matière.

Il tapota son nez pour nous garantir qu'il était effectivement équipé pour sentir une histoire.

— Je ne sais pas ce qui me fait sentir ça, mais je veux le découvrir. Il n'y a rien là-dedans qui puisse vous aider pour Sandy, mais peut-être qu'elle y est mêlée d'une façon ou d'une autre.

— Elle était journaliste, dis-je. Diplômée, mais sans boulot. Et si elle avait eu vent de ce qui se passait là-bas ? Étant elle-même une beauté, elle aurait pensé s'y introduire, se faire engager comme accessoire de voiture et révéler les dessous de l'affaire ? Elle aurait franchi tous les obstacles, se serait introduite et se serait fait prendre.

— Elle aimait peut-être juste l'idée de se faire du fric comme pute de luxe, dit Leonard.

— C'est une possibilité, dis-je. Et certains journalistes ne font pas les choses à moitié, ils s'investissent corps et âme.

— Ça me ressemble, dit Cason. Enfin, ça me ressemblait.

— Tout ça est très intéressant, dit Leonard, mais notre priorité reste Sandy, même si sa grand-mère mériterait de passer sous un camion.

— Et dire qu'elle t'a offert un soda à l'orange, remarquai-je.

— Je suis parfois ingrat, dit Leonard.

Je regardai Cason.

— À charge de revanche, dis-je.

— Oh non, vous ne me devez rien. Je vais creuser cette affaire. Vous m'avez promis l'histoire s'il y en a une. J'ai dit en sentir une, alors je vais garder les narines bien ouvertes. J'ai des contacts partout dans l'East Texas et ailleurs. Il y a ce type en ville, la Belette. Il sera peut-être capable de dénicher quelque chose. Il a ses entrées partout, dans un rayon de cinq cents kilomètres. Malgré tout ce qu'il a fait, il n'a passé que cinq ans au trou. Alors il a les relations et la sournoiserie nécessaires. La Belette pourrait être notre homme.

— La Belette ? fit Leonard. Voilà qui incite à la confiance.

— J'ignore si c'est vraiment le nom que lui a donné sa mère, dit Cason. Il ne mesure pas plus d'un mètre cinquante et est glissant comme un anguille. Il n'a pas l'air dangereux, mais je soupçonne qu'il l'est, à un certain degré. Il ferait presque n'importe quoi pour du fric — et l'a déjà fait.

— Tu penses pouvoir lui faire confiance ? demandai-je.

— Pas totalement, mais assez pour obtenir ce que je veux si je le paie un peu. Avec l'argent que vous m'avez donné, bien sûr.

— Alors tu le gardes ?

— Je vais vous rendre la moitié tout de suite, mais je garde le reste pour mes frais et payer la Belette.

— D'accord, dis-je. Garde tout pour l'instant.

On discuta encore un peu, mais c'était pour l'essentiel du réchauffé, alors on y mit rapidement un terme. Cason traversa la pelouse et s'en alla.

Leonard demanda :

— Ça pose un problème si je dors dans mon ancienne chambre ?

— Bien sûr que non, dis-je.

Leonard se dirigea vers sa chambre, celle qu'on avait aménagée pour lui, et je montai à l'étage. Brett était allongée sur le lit, la lampe allumée, en train de lire un livre. Buffy était couchée près d'elle, la tête posée sur ses jambes. Je l'informai que Leonard restait dormir dans son ancienne chambre.

— OK, dit-elle. Comment ça s'est passé, avec M. Onctueux ?

— Un petit quelque chose et beaucoup de pas grand-chose, dis-je avant de lui résumer ce qu'il nous avait appris.

— Alors notre prochaine étape, c'est la Belette ?

— À moins qu'on trouve d'autres pistes, dis-je.

— Ça se révèle plus dur que je ne pensais, dit Brett. Ces foutaises de détective.

— Tu regrettes ton boulot d'infirmière maintenant ? demandai-je.

— Torcher les culs ne me manque toujours pas, dit-elle, même si de temps en temps changer une poche me manque. Quant au travail de détective, j'ai l'impression d'avoir croqué plus que je ne pouvais mâcher avec deux rangées de dents. Maintenant, je m'inquiète des échéances du loyer, de l'électricité, l'eau et Internet.

— J'ai perpétuellement l'impression de croquer plus que je ne peux mâcher, dis-je. Et c'est généralement vrai.

— Mais ça marche quand même ?

— La plupart du temps. Même si certains morceaux me prennent plus de

temps et que j'en recrache d'autres.

Je me déshabillai, j'enfilai mon pyjama et me glissai sous les draps. Brett éteignit la lampe.

— On ne met pas de réveil demain, dit-elle.

— Ça me convient, dis-je.

Nous nous étreignîmes, et Buffy nous poussa pour se faufiler entre nous, cherchant sa place.

C'était très agréable, très accueillant, très confortable. Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas demeurer aussi agréables ?

Brett et moi allâmes au bureau vers 10 heures. C'était franchement mieux que d'aller bosser à l'usine de conditionnement de poulets à 6 heures ou travailler dans les champs de l'aube au crépuscule, mais j'avais toujours du mal à me voir en employé de bureau. J'avais aussi laissé à Cason l'avance que nous avait payée Mme Buckner, ce qui faisait de moi un piètre employé et nécessiterait peut-être que je m'en explique auprès de Brett plus tard.

Quand Leonard arriva, nous repartîmes à la maison nous entraîner. Dehors, sous l'auvent où l'on garait les voitures, on souleva des poids libres, puis on travailla une flopée de techniques d'autodéfense, avant de passer brièvement à la boxe, puis au kickboxing. Nous luttâmes un moment ainsi, uniquement des contacts légers, rien de brutal, en restant détendus, mais il faisait déjà chaud et il était presque l'heure de déjeuner. N'étant plus des gamins, nous nous arrêtâmes et rentrâmes dans la maison. Leonard prit une douche en bas, moi à l'étage. En plus des habits qu'il portait en arrivant, il en avait laissé dans un tiroir de sa chambre. Je revêtis une tenue confortable. Je décidai de préparer des sandwiches pour nous trois qu'on mangerait au bureau. Pendant que j'ouvrais une boîte de thon que je versais dans un bol pour le mélanger, Leonard dit :

— D'après Cason, on dirait qu'on a mis le doigt sur quelque chose.

— Oui, dis-je en ajoutant la bonne dose de mayonnaise dans le bol. Ils sont prudents. Une fois qu'ils ont harponné quelqu'un, ils le tiennent bien, ils n'ont qu'à traire leur victime jusqu'à ce qu'elle soit à sec. Ou alors ils sentent que leur victime est à bout, prête à dire : « Filez-moi du pop-corn et je projetterai le film moi-même. » Peut-être qu'à ce moment-là ils laissent tomber. Le chantage débouche sur une impasse. La victime n'en a plus rien à fiche, eux non plus. Alors on garde le silence là-dessus, et ils ne montrent pas le film. Plus personne ne moufte. C'est une arnaque prudente, à mon sens. Ils l'ont suffisamment pratiquée pour savoir quand s'arrêter, et j'imagine que des représentants de la loi sont impliqués.

— Quelques pattes graissées ?

— Oui. De cette manière, supposons que la victime est un homme, il la ferme parce que la police ne l'aidera pas plus que les maîtres chanteurs. Il se contente d'avaler la pilule, mais il garde sa femme, son boulot, ou les deux, voire sa réputation ; quant à eux, jusqu'au moment où leur victime n'en a strictement plus rien à foutre, ils se seront fait un sacré paquet de pognon.

— Mais notre job, c'est de retrouver Sandy, pas de s'occuper de putes ou de chantage.

— Peut-on vraiment fermer les yeux sur le chantage ?

— Sans doute pas, dit Leonard. Et les deux sont probablement liés.

On emballa les sandwiches dans du plastique, on les fourra dans un sac en papier, on prit dans le frigo des canettes de soda light — y compris un Diet Dr Pepper, ce qui fit pester Leonard, à cause du manque de sucre, mais qu'il boirait quand même — avant de rejoindre sa camionnette.

Pendant qu'on roulait vers le bureau, je l'interrogeai.

— Je ne poserai la question qu'une fois, et tu as le droit de ne pas y répondre. Mais où vous en êtes, avec John ? C'est fini ?

— Je l'espère, oui... même si le soir, quand il se fait tard, j'espère que non. À ce moment-là, il me manque. Je n'arrête pas de penser que si j'avais dit ceci ou cela, ou fait ceci ou cela, les choses auraient pu être différentes. En même temps, je sais au fond de moi que c'était impossible. Je ne vais pas demander à un dieu auquel je ne crois pas son pardon avant de sucer la bite de John, ou l'inverse. Mais parfois, quand il se fait tard, je me dis que je pourrais le faire pour lui. Et puis une minute plus tard je comprends que je ne le ferais pour personne. Je suis sans doute égoïste.

— Non, juste honnête avec toi-même. Après minuit, tout nous semble important, jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, où c'est encore important, mais déjà moins. Et puis quand on se réveille le matin, la plupart des choses ne sont plus importantes du tout.

— Merci de me laisser rester à nouveau avec toi et Brett.

— Tu es mon frère. Tu es toujours le bienvenu, même quand je n'ai pas envie de te voir.

— Je me sens mieux quand il y a quelqu'un d'autre dans la maison, même si ce n'est pas la mienne. Je me sens moins seul.

— Et si John revenait habiter dans ton appartement ? Comment tu te sentirais ?

— Pas si bien que ça, non plus. Je crois que j'essaierais encore, tant que je n'ai pas à rentrer dans ses petits jeux. J'essaierais jusqu'à ce que j'en aie plein le cul et que je le fiche dehors. D'ailleurs, j'envisage de m'acheter une poupée gonflable.

Ils ont des modèles masculins très jolis.

— S'il te plaît, promets-moi de la garder propre, dis-je.

— Tu as ma parole, répondit Leonard.

— Et aussi que tu la laisseras chez toi. Sur ce que j'ai de plus sacré, je ne veux pas être réveillé au milieu de la nuit en t'entendant faire des bruits de plastique dans notre maison.

La Belette passa au bureau le lendemain avec Cason. Son nom lui allait comme un gant. Il était petit, avec un gros nez, le menton fuyant et le regard fureteur, une musculature fine et nerveuse. À le voir, il paraissait capable de se faufiler dans un trou plus petit que lui. Il avait le teint basané, peut-être hispanique, peut-être noir, ou peut-être une soupe de toute sorte de gens. Il portait une chemise noire bien trop grande — on aurait pu en mettre deux comme lui dedans.

Même habillé en noir, avec la chaleur qu'il faisait dehors, il ne transpirait pas beaucoup. Il était aussi froid qu'un cadavre. Il entra devant Cason et parcourut la pièce des yeux. Il bougeait comme un type habitué à surveiller son environnement, à la recherche de prédateurs ou d'une proie.

Cason avait l'air aussi soigné qu'à son habitude, cependant sa chemise bleue était tachée de sueur. Aucun déodorant ne pouvait combattre l'assaut de la chaleur et de l'humidité dans l'East Texas — à moins de s'appeler la Belette.

Les yeux de ce dernier continuaient de nous passer tous en revue, puis se posèrent sur Buffy, qui occupait le canapé. Il détourna à nouveau le regard sur Brett, assise sur le bord du bureau, vêtue d'un short blanc et d'un haut vert échancré.

La Belette déclara, avec une sorte d'accent yankee aux voyelles si prononcées qu'on aurait pu s'en servir pour briser de la glace :

— Bon Dieu, m'dame, vous êtes un sacré morceau !

— Merci de l'avoir noté, dit-elle.

On fit les présentations. La Belette avait un vrai nom : Rolf.

— La Belette a des infos, dit Cason. Mais autant le préciser tout de suite : elles sont à prendre avec des pincettes.

— Ça me fait de la peine, dit la Belette. Après tout ce qu'on a partagé ensemble, que tu sortes un truc pareil.

— Je m'en remettrai, dit Cason.

La Belette sourit, prit une chaise et croisa soigneusement les jambes, comme

s'il était une fille en jupe courte attentive à ne pas trop en montrer.

— Vous autorisez les gens à fumer ici ?

— Seulement s'ils sont en feu, répondit Brett.

— D'accord. J'ai de quoi chiquer. Vous avez une bouteille où je peux cracher ?

— Je peux vous donner une bouteille, que vous pourrez emporter chez vous pour cracher dedans, dit Brett. Mais ici on ne crache nulle part.

— Vous êtes casse-couilles, m'dame, dit la Belette.

— Juste hygiénique, dit Brett.

— Raconte-leur, la Belette, dit Cason.

— Je suis un peu au courant de tout ça, parce qu'on n'est pas mal à être passés derrière les barreaux, à connaître des trucs, façon de parler. Voyez ce que je veux dire ?

Nous ne répondîmes pas. Il n'attendait pas de réponse, c'était sa façon de s'exprimer.

— Je me suis rencardé, genre : c'est quoi ce business, voyez ? Pas de manière aussi directe, mais ça revenait à ça, parce que je connais des gens qui connaissent Frank et qui la trouvent canon, mais ils ne savent pas ce que je sais, que c'est un ancien détenu, un homme qui s'est fait couper les cacahouètes.

— Pour l'instant, fit remarquer Leonard, vous n'avez rien dit qu'on ne sache déjà.

— OK alors, j'en viens à la partie intéressante, celle qui mérite le pognon que m'a versé Statler. Ce que j'ai demandé à mes contacts, voyez, j'en connaissais déjà un bout. Intimement, on peut dire...

— À propos, me précisa Cason, quand il dit « pognon », il parle de votre pognon.

Brett me regarda.

— Il faut dépenser de l'argent pour espérer en gagner, dis-je.

— Ou il faut en dépenser pour en perdre, répliqua-t-elle.

— Hé, vous allez me laisser raconter ce que j'ai à dire ou pas ? fit la Belette. Vous avez payé pour ces infos, alors écoutez-les ; sinon, j'ai d'autres trucs à faire.

— Allez-y, dis-je.

— Y a un type que je connais, il connaît un certain Ron Bantor, et Bantor a acheté une voiture à la concession de Frank. C'était, je crois, il y a cinq ans. En fait, cette info est vieille de cinq ans, et le type qui me l'a refilée, il ne peut plus rien me dire maintenant. Mais je me souviens de l'histoire.

— Et d'où ce type connaissait-il Bantor ? demandai-je. Et pourquoi ne peut-il plus rien vous dire ? Même si j'ai ma petite idée.

— J'y viens. Donc, ce Ron Bantor, il découvre qu'avec la voiture on vous livre une chatte de première classe. Désolé, m'dame.

— Parlez comme ça vous chante, dit Brett. Rien de ce que vous pourrez dire ne me fera vous apprécier moins que maintenant.

— Alors la chatte était livrée avec la voiture, et la voiture coûtait plus cher qu'elle aurait dû, même avec la chatte livrée avec, parce que, hein, cette chatte n'était pas faite en platine. Et puis au final, comme je le vois, une bagnole reste une bagnole. Mais pour en revenir à notre sujet, d'après la rumeur, la chatte s'appelait Sandy.

— Vous en êtes sûr et certain ? demanda Brett. Qu'elle s'appelait Sandy ?

— Je tiens toute cette histoire d'un type qui le savait, et j'ai recoupé avec d'autres sources, qui m'ont raconté à peu près la même histoire.

— À peu près ? fit Brett.

— Y a rien de noté par écrit, m'dame. Ce genre d'histoire, ça évolue en se propageant. Je peux seulement vous dire ce que je sais, en bloc. Donc ce Ron, il prend la voiture et la fille, cette Sandy, et puis il apprend qu'on propose avec un voyage en Italie, et il veut le prendre aussi. Un beau voyage. Une belle fille à baiser. Et il se dit qu'en revenant chez lui il sera au volant d'une belle bagnole.

— Jusqu'ici tout va bien, dit Cason.

La Belette se passa la langue sur les dents, avant de reprendre :

— Il fait le triplé : voiture, fille et voyage en Italie. Vous pigez ? Mais ensuite il découvre qu'il y a un quatrième truc. Ils l'installent dans un bel hôtel italien, où ils ont une caméra cachée qui le filme, sans bande-annonce, en train de fourrer sa saucisse dans le sandwich, voyez. Ça, il le découvre une fois rentré chez lui, avec femme et enfants. Il apprend la mauvaise nouvelle : il existe un film montrant ses fesses blanches en pleine action, qui est aux mains de ses vendeurs de voitures et de minettes. Vous me suivez ?

— Sans trop de problèmes, dit Brett.

— Ce Ron, il bosse pour un gros cabinet d'avocats ici en ville. Il a une femme qui va avec son statut et beaucoup de bonnes relations. Il joue au golf avec les gens qu'il faut. Il a tiré sur les bonnes bites et pincé les bons tétons, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, dit Leonard. On vous suit.

— Ils ont commencé à rallonger ses versements pour la voiture, dit la Belette. Il payait en liquide, il avait ce genre de fonds, mais ça ne leur suffisait plus. Il avait mis de l'argent de côté, qu'ils lui réclamaient pour ne pas montrer son joli petit film à sa femme, le film où on le voit faire plonger l'hélicoptère dans le canyon, avec cette Sandy en Italie. Il était censé être en voyage d'affaires, et le

voilà filmé, cul nu, tout en couleurs. Ils lui avaient carrément envoyé la vidéo par e-mail, en prenant le risque. Histoire de vraiment lui foutre la trouille. Il a ouvert l'e-mail, regardé la vidéo et s'est vu jouer du zoziau, il en a chié assez de briques pour bâtir une cathédrale, a répondu aux e-mails en leur disant : « Qu'est-ce qui se passe ? » C'est là que les contacts sérieux ont commencé. Frank s'est mis à le faire venir à la concession pour déposer des petits paquets remplis de fric. Il rentrait chez lui sans même un bon de réduction. Ron est alors allé voir ce type que je connais ; en tant qu'avocat dans ce gros cabinet, il connaissait des types qui ne marchent pas toujours dans le droit chemin.

— Comme vous-même ? dit Leonard.

— Comme moi, et à mon avis comme vous deux, dit la Belette en nous désignant d'un signe de tête, Leonard et moi. J'ai entendu des trucs à droite et à gauche. Vous m'avez tout l'air de gars qui ont bourlingué, et pas toujours dans le droit chemin. Vous avez emprunté quelques contre-allées, fracturé quelques fenêtres.

— Continuez, dit Leonard.

— Ron va donc voir ce type qu'il connaît, condamné pour meurtre, qu'il avait fait sortir de taule. Il savait que le type était aussi coupable qu'O.J. Simpson, et il lui demande s'il peut l'aider car il ne veut pas continuer à payer. Il ne veut pas non plus que son cul nu se retrouve sur la messagerie de sa femme ou de son patron, circule partout, sur Facebook, Twitter et toutes ces merdes. Je n'y connais rien à ces machins-là.

J'avais pour ma part le sentiment qu'il savait très bien comment tout ça fonctionnait.

— Viens-en au fait, dit Cason. Tu commences à dériver et à t'éloigner du sujet.

— Donc Ron demande à son ancien client, qui n'est pas un bon citoyen, s'il connaît un gars qui pourrait éliminer quelqu'un, qu'il paierait un joli paquet de fric pour ça, de façon à ne pas continuer à payer un joli paquet tout le reste de sa vie ; et puis, il est furax aussi. Ce type que je connais refuse, parce qu'il pense que le fric, tout bon qu'il soit, ne pèse pas lourd pour tuer des gens, mais il lui dit qu'il connaît peut-être quelqu'un, et il me met sur le coup, me demande si moi je peux trouver quelqu'un, parce que je connais des types de ce genre-là. Et Ron, qui a une grande gueule, me déballe en détail pourquoi il veut la mort de Frank. Ce mec est victime d'un chantage, il s'inquiète qu'on connaisse ses petites affaires, c'est un de ces minables menteurs d'avocats, mais il est incapable de tenir sa langue. Il raconte toutes les affaires qu'il veut garder secrètes à des gens pas très fiables. Il s'imagine qu'en parlant à des malfrats, il ne risque rien, pourtant,

quand on y réfléchit, ce n'est pas le genre de personnes à qui se confier. Mais bon, raconter un truc et avoir un film qui le prouve, ce n'est pas la même chose. Il se dit qu'une parole n'est rien à côté de ses fesses qui remuent sur l'écran. Vous êtes toujours avec moi ?

— Pas très loin, dit Leonard.

— Je dois être honnête. J'ai pensé me charger de Frank moi-même, vu la somme de pognon qu'il offrait. J'ignore pourquoi il s'est focalisé sur Frank, vu que Frank n'est qu'une façade, j'imagine, pas le chef de la bande, mais bah, qui sait ? Et le fric, c'est le fric, on se fiche de savoir qui est qui quand on vous brandit de l'argent sous le nez. La chatte et le fric peuvent pousser un homme à faire à peu près n'importe quoi, sauf nettoyer le lavabo après s'être rasé.

« Il avait Sandy dans le collimateur, parce qu'elle l'avait piégé, enfin c'est ce qu'il pensait. La somme qu'il proposait, c'était un sacré paquet de fric. J'ai même pensé pouvoir retrouver cette Sandy et m'en occuper aussi, voyez, si les frais étaient payés avec une belle prime pour le travail accompli. Pop. Disparue. C'est ce que je me suis dit quand l'offre est arrivée sur la table. J'y ai sacrément cogité, vous pouvez me croire. J'ai passé une ou deux nuits blanches à y réfléchir ; mais j'ai fini par conclure que ce n'était sans doute pas dans mes cordes. Alors j'ai dit que cet autre type que je connaissais pourrait être intéressé, et Ron a fini par trouver son homme. Le truc, c'est que ce type, le tueur à gages, s'est lui-même fait dessouder.

— Frank est entrée en jeu ? demandai-je. Elle l'a tué la première ?

— J'en sais trop rien, dit la Belette en haussant les épaules. C'est possible ; mais j'en doute. Avec ou sans bite, ce n'est pas le genre de Frank. C'est une coriace, mais tuer de cette manière, je ne pense pas. Comme j'ai dit, je ne crois pas que ce soit le chef de la bande. Le point important, c'est que quelqu'un a chopé le tueur engagé par Ron, ce type que je connaissais et que j'ai mis sur le coup, et on l'a retrouvé à quelques kilomètres d'ici, dans le fleuve Sabine, ou peut-être que c'était le Trinity — merde, j'ai oublié. On l'a repêché sans chaussures, avec un bloc-moteur attaché aux chevilles. Il avait la gorge tranchée et plus de couilles ; d'après la rumeur, la gorge et les couilles avaient été tranchés au fil de fer, pas au couteau. Imaginez ça. Couper les balloches d'un type au fil de fer. Enfin, c'est la rumeur.

— Ça fait beaucoup de rumeurs, dit Brett.

— Moi, j'aurais tendance à la croire, dit la Belette. Vous devriez, vous aussi. Le type qui a fait ça connaissait son boulot. Appelons-le l'égorgeur expert en châtrage. Peut-être qu'il a coupé les couilles juste pour s'amuser. Ou peut-être qu'il les a prises pour les déposer devant la porte de son commanditaire, comme

un chat qui vous rapporte une souris. Je n'en sais rien. Mais on n'a pas retrouvé les couilles. Elles sont peut-être restées dans le fleuve, avalées par un poisson-chat que quelqu'un aura pêché plus tard et fait frire, mais je ne crois pas. Quant aux chaussures, elles ont dû être emportées par le courant, voyez ?

— Ce type qui a été assassiné, demanda Leonard, il a un nom ?

— Slide, je le connaissais sous ce nom. Un Noir. Un gros dur avec des muscles comme les vôtres, et le crâne rasé. Le même air que vous, sauf qu'il lui manquait une lueur dans les yeux. Le genre de fils de pute qui rendrait n'importe qui nerveux. Il avait l'air capable de flanquer une fessée à un cougar et de l'envoyer au lit sans dîner. Mais il est tombé sur plus méchant qu'un cougar. Il s'est battu. D'après un type que je connais à l'hôpital, il avait des doigts cassés, des plaies et un œil presque arraché. Donc, il s'est défendu. Ils ont cherché sous ses ongles, ce genre de truc, mais ils n'ont rien trouvé de plus que lui. Vu qu'il était resté dans l'eau peut-être une semaine, l'ADN était fichu.

— Vous connaissez un tas de gens, dites donc, dit Leonard. Dans la rue, à l'hôpital. Des avocats.

— C'est ce que ce vieux Cason apprécie chez moi. La gadoue, je sais patauger dedans. C'est pour ça qu'il est venu me voir et que je suis là en train d'illuminer votre morne journée.

— Slide, il a un nom de famille ? demandai-je.

— Je ne le connais pas, dit la Belette. On se fréquentait pas mal, lui et moi, mais on ne s'est pas donné nos noms de famille. On ne discutait pas non plus des perspectives sur le marché de la poitrine de porc.

— Vous savez tout ça, mais vous ne connaissez pas le nom de ce type ? s'étonna Leonard.

— Si vous en avez besoin, je peux le retrouver, mais à quoi bon ? Ce gars-là est plus mort que mort. Par contre, le type à qui Ron a demandé en premier, celui qui m'a mis au jus... j'ai son nom, si ça vous intéresse. Thurgood Small. Un Blanc. Il doit bien faire quatre fois ma carrure, avec pas mal de graisse. Tout le monde l'appelle la Tignasse, à cause de cette perruque rousse qu'il porte en croyant que personne ne la remarque. Or on a juste l'impression que quelqu'un a gelé une flamme sur sa tête. J'ignore en quoi c'est fabriqué, mais certainement pas avec des cheveux. Il a fait un peu de taule, et on raconte qu'il a déjà tué pour du fric mais ne s'est pas fait choper. Or Ron a décidé de refaire appel à la Tignasse, et cette fois il a mis le paquet sur le pognon, assez pour décider la Tignasse de le faire. Il irait régler son compte à Frank, et ensuite il flinguerait Sandy pour encore plus de fric, voire n'importe qui d'autre que lui désignerait Ron tant qu'il y avait du fric à la clé. Merde, ces deux meurtres devaient sans doute coûter bien plus

cher que ce que lui avait coûté le chantage, mais Ron était vraiment furax, il avait l'impression de se faire bien entuber, et il n'aimait pas ça. Question d'orgueil, j'imagine, plus que d'argent.

« Donc la Tignasse s'est lancé aux trousses de Frank et, d'après ce que j'ai su, il n'a pas fait mieux. Il est mort de la même manière. Un autre sourire sous le menton, calé sur une traverse de chemin de fer quelque part dans la région, le pantalon baissé sur les genoux, la queue dans sa poche de chemise, les couilles coupées et envolées, tout comme sa perruque. À présent, deux des gars que je connaissais sur cette affaire s'étaient fait buter. Les poils de mes couilles se sont hérissés, alors je me suis fait discret comme une souris muette dans des pantoufles. J'ai surveillé mes arrières pendant un bon moment. Deux ou trois ans se sont écoulés, et personne n'était venu me tuer. Je me suis dit que je leur avais échappé. Ceux qui ont engagé ce châtreur ne savent apparemment pas que j'avais fait l'intermédiaire. Je suis passé entre les gouttes. Deux autres années ont passé, et je suis toujours là parce que j'ai fermé ma gueule.

— Jusqu'à maintenant, dis-je. Cinq cents dollars et vous vous mettez à chanter.

— Cason m'avait dit mille, dit la Belette.

Je regardai Cason, qui grimacha.

— C'est vrai, dit-il.

— D'accord, acceptai-je. Mille. Mais pourquoi parler maintenant ?

— Ça me hante, vous comprenez. C'est toujours dans ma tête. Je n'ai jamais vu les corps, mais je peux les imaginer parce que je connais des gens qui en connaissent d'autres qui connaissent les flics, et j'ai appris tous les détails, les couilles et le reste.

— Vous nous l'avez déjà raconté, dis-je.

— Oui, hein ? Vous savez, j'ai juste envisagé que je pourrais tuer Frank, et peut-être Sandy. J'y ai simplement pensé. L'autre jour, j'ai vu un chien mort se faire rouler dessus par une voiture sur l'autoroute, voyez, eh bien j'ai dû m'arrêter pour vomir. Je sais maintenant que je n'aurais pas pu faire un truc pareil, et j'en suis encore moins capable aujourd'hui. Je peux écraser des cafards et moucher des gens, mais tuer pour du fric, impossible. C'est un genre de maison où je ne veux pas vivre.

— Mais vous n'avez pas peur de nous raconter tout ça après avoir gardé le silence si longtemps ? demanda Brett. Même pour de l'argent ?

— Un peu, avoua la Belette. Si vous l'ouvrez, je vais flipper.

— Ils ne l'ouvriront pas, lui assura Cason.

— Ça me rassure un peu, mon pote. Ça me turlupine, ce truc que j'ai

envisagé de faire, et si j'avais été jusqu'au bout, ça me pèserait sur la conscience. Ce n'est pas le cas, mais j'ai aidé à trouver des tueurs, et eux aussi auraient pu facilement aller jusqu'au bout, et ça m'aurait pesé aussi sur la conscience. C'est pour ça que je vous déballe tout. Il y a aussi l'argent que Statler m'a proposé, alors je ne vais pas non plus me faire passer pour un bon Samaritain. Mais ma conscience, plus le fric... je me suis dit : pourquoi pas ? Dans un jour ou deux, je quitte la ville pour de bon. Je remonte dans le Nord. Je vis ici depuis, voyons voir... sept ou huit ans... non, neuf, et je ne m'y fais toujours pas. Là où je rentre, les méchants sont juste méchants, c'est tout. Ils ne se baladent pas avec des couilles coupées au fil de fer dans la poche. Maintenant, je peux avoir mon fric ?

Cason m'interrogea du regard.

— Et Sandy ? dis-je. Elle n'est pas très présente dans votre histoire.

— Son importance est secondaire, à mon avis, dit la Belette. Elle a joué son rôle, et c'est tout. La Tignasse l'a peut-être chopée avant de se faire couper les couilles, c'est pour ça qu'on ne la voit plus pour Noël. Mais bon, je n'en sais rien. Il n'a pas eu Frank, donc peut-être qu'il n'a pas eu non plus cette Sandy. L'organisation de Frank aurait pu aussi se débarrasser d'elle pour une raison ou une autre. Je ne la connaissais pas vraiment, j'ai juste entendu citer son nom par la Tignasse, qui le tenait de Ron.

— Et Ron ? demanda Leonard.

— Il s'est fait tout petit, comme moi. Il s'est rendu compte que ses talents de malfrat étaient limités. Il a arrêté d'embaucher des tueurs. Il est toujours vivant. J'imagine qu'ils ont décidé de lui laisser la vie s'il arrêta de jouer au gangster. Un type comme lui, s'il mourait, ça pourrait sentir mauvais pour Frank, ou je ne sais qui se cache derrière lui... ou elle... Alors ils préfèrent sans doute le garder en vie. Ou bien il a continué à payer, j'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'on est vivants, lui et moi, que mes couilles sont toujours à leur place, et que ce qui lui arrivera, c'est son problème, pareil pour moi. Je prends les mille dollars, et d'ici deux jours j'aurai filé, sans même laisser d'odeur.

— Oh, rien n'est moins sûr, dit Cason.

— OK, regarde-moi de haut si ça te chante, mais tu ne me regarderas pas longtemps, vu que je vais mettre les voiles comme une putain d'oie des neiges. J'ai dû parler à des gens, me renseigner pour Cason, et l'un d'eux pourrait voir là-dedans un moyen de se faire du fric, il y en a qui sont prêts à tout quand on les paie. À la première occasion, ils seraient prêts à me débiner. Et puis, un de ces quatre, Ron pourrait très bien se retrouver mort. Suffisamment de temps est passé. Un genre d'accident, voyez. Je ne veux pas qu'il m'arrive la même chose. Ni Ron ni moi ne parlons, pas de ça en tout cas, et on ne se parle pas tous les deux,

mais, à un moment donné, Frank, sa bande, son patron peuvent très bien vouloir s'assurer que ça n'arrive jamais. Alors, quand on se croira en sécurité, ils nous liquideront. C'est ce que je pense. Quant à l'argent, je vais en avoir besoin pour voyager.

— À propos de cette bande, dis-je, pour qui travaille Frank ?

— Voyez, c'est justement ce qui a fait renoncer Ron. Il s'est rendu compte qu'en s'attaquant à Frank, peut-être à Sandy, il n'atteindrait que la partie visible. Vous n'avez pas écouté ? Je ne pense pas que Frank soit le cerveau de cette organisation, je vous l'ai déjà dit. Je la connais un peu, assez pour savoir qu'elle est maline, mais pas maline à ce point. Ron a compris qu'il allait devoir les éliminer tous jusqu'au dernier, sans même savoir qui au juste tenait les cartes en main.

— Alors quel nom pouvez-vous nous donner ? dis-je. Allez, lâchez-nous un nom, pour nos mille dollars.

— Eh bien, un des types qui trempent dans la combine s'appelle Doug Creese. Son père, James, était juste un bouseux qui a réussi parce qu'il savait préparer un bon barbecue. On raconte qu'il récupérait des cadavres d'animaux sur l'autoroute et les cuisinait au petit poil en les laissant longtemps sur le feu et en les accommodant avec de la sauce douce. C'était assez courant, à la cambrousse, dans ces anciens étals de barbecue. Ces gens-là étaient capables de cuire un étron et de vous faire croire que c'était une saucisse. Mais son fils Doug, celui qui vous intéresse, a arrêté les animaux morts et s'est procuré de la viande de qualité. Il a ouvert une chaîne de barbecues. Il l'a joué haut de gamme, en facturant son bœuf haché plus cher que du filet mignon, et il y avait des gens prêts à payer le prix, du genre : on en a plus pour notre argent, vu que c'était servi dans des drôles de petits pains avec des graines à l'intérieur. Ses sandwiches sont bons, mais vu les prix, ça reviendrait moins cher d'élever, de tuer et de débiter son bœuf soi-même. Enfin bon, là, j'exagère.

— Oh, vraiment ? releva Brett.

— Bon sang, m'dame, vous êtes tellement sexy que je pourrais me laisser insulter toute la journée.

— Eh bien, merci, la Belette, dit Brett.

— Les Barbecues Creese, dit Leonard. Mince, je connais. J'en ai même mangé. Bon barbecue. Mais, comme vous dites, les prix sont raides. Ils en sont sacrément fiers.

— Oui, dit la Belette, les Barbecues Creese. Mais faire cuire de la viande n'intéressait pas Doug. Se faire de l'argent de poche et conduire une caisse qui ne crachait pas de fumée noire ne lui suffisait pas, il voulait plus. Il voulait péter des

cents et chier des dollars. C'est ce genre de type. Bon, c'est aussi mon genre, hein, mais je commence à comprendre que ce ne sera pas mon cas. J'en serai toujours à picorer de la merde avec les poules, comme on dit. J'en suis venu à cette conclusion un soir tard, après avoir ouvert mon frigo et constaté qu'il ne contenait qu'un trognon de laitue et une bouteille d'eau à moitié vide.

— Franchement, dit Cason, ce n'est pas ta bonne ou ta mauvaise fortune qui nous intéresse.

— Je n'y comptais pas, dit la Belette. Doug s'est servi du succès de ses barbecues pour financer d'autres affaires, qui n'étaient pas aussi haut de gamme. Au final, les barbecues sont devenus réputés, et il a vendu ses restaurants pour un gros paquet de fric. Ça l'a mis à l'abri du besoin, mais ça ne lui suffisait toujours pas. Il gérait déjà des putes bas de gamme à La Nouvelle-Orléans. Il avait aussi des labos de méthadone et toutes sortes de trucs. Il avait beaucoup de fric, et même s'il avait vendu ses restaurants, il touchait toujours un pourcentage dessus et l'argent continuait à arriver ; alors il s'est mis à gérer des putes plus classes, capables de marcher en talons aiguilles sans trébucher et de croiser les jambes en promettant le bonheur. Il s'est mis à ouvrir d'autres business pour disposer de façades légales et il a trouvé d'autres moyens de faire du fric, certains légaux, d'autres non.

— Comme des concessions automobiles et du chantage, dis-je.

— En gros, c'est ça, dit la Belette. Les gens ne savent pas au juste quelles affaires il possède à cause de la manière dont il fait les montages. Il se montre à la tête de certaines, mais il en maquille d'autres pour ne pas y apparaître. Pourtant, c'est bien lui la queue qui remue le putain de chien.

— Donc la concession appartiendrait en réalité à l'ancien M. Barbecue ? demandai-je.

— C'est ce que j'ai entendu dire, en plus de tout le reste. En tout cas c'est ce qui se raconte. J'ai appris le plus gros récemment, en posant des questions, des trucs que je ne savais pas avant, ou qui restaient flous. Doug Barbecue est peut-être juste un maillon de la chaîne, qui pourrait se révéler très, très longue. Une chose est sûre, il fait profil bas. On ne le voit pas trop traîner. Il est casanier... Bon sang, j'ai besoin de fumer ou de chiquer. Vous savez, je ne chiquais pas avant de fréquenter tous ces fichus bouseux ici dans l'East Texas.

— Mise à part votre dépendance à la nicotine, dis-je, autre chose ?

— Le reste, ce sont de vieilles infos. Mais les nouvelles que je vous livre peuvent me coûter la peau, donc je pars en voyage. Quand j'aurai l'argent.

— Vous nous avez juste dit un tas de choses qu'on savait déjà, notai-je.

— Jouez pas aux cons. Il y avait des trucs que vous ne saviez pas, non ?

Leonard s'approcha de la Belette et lui planta un doigt sur le torse, ce qui le crispa.

— J'espère que vous dites la vérité, monsieur la Belette, ou vous pourriez ne jamais retourner dans le Nord, sans même vous soucier de Frank ou de Doug Barbecue. Quand on me ment, ça me démange, et je n'aime pas que ça me démange, ça me rend furax.

— Cason a déjà fait appel à moi, se défendit la Belette. Mes informations sont fiables. Je ne dis pas qu'il n'y a pas une partie de simples rumeurs là-dedans, mais les rumeurs, c'est tout ce que j'ai. Et il y a aussi du vrai, je pense. Cason, dis-leur que je suis fiable.

— Jusqu'ici, c'était le cas, confirma Cason. Même si une ou deux fois tes infos étaient limite mensongères.

— La vérité est pile au milieu d'une zone bordée de rumeurs, dit la Belette. Bon, je n'arrête pas de reparler du fric, mais personne ne bouge.

Cason sortit son portefeuille et tendit l'argent à la Belette — notre argent.

— Content d'avoir été en affaires avec vous, dit la Belette. Mais laissez-moi en dehors de tout ça. Je ne veux pas finir avec un sourire kabyle et mes couilles enterrées dans le jardin d'un cinglé.

— On se taira, dis-je.

— Bon, dit la Belette. Mais, si j'étais vous, je laisserais tomber aussi. Ça pourrait vous coûter cher, de vous frotter à Frank ou Doug. L'un d'eux, ou quelqu'un qui leur est lié, connaît le type au fil de fer, et il suffirait de lui faire miroiter suffisamment de fric pour qu'il reprenne du service.

— On s'en souviendra, dis-je.

— Alors vous ne raccrochez pas ? dit la Belette. Même après tout ce que je vous ai raconté ?

— Non, dit Brett.

— Faites comme vous voulez, mon chou, dit la Belette. Mais rappelez-vous : je vous aurai prévenus.

— Cette douce pensée nous met du baume au cœur, dit Leonard.

La Belette haussa les épaules.

— Bon, écoutez. J'ai un dernier truc à vous dire. Je ne voulais pas m'étendre là-dessus, mais je préfère avoir la conscience tranquille... Maintenant que je vous ai dit ce qui me semblait solide, il se peut que ce soit une simple rumeur. On raconte que ce tueur, le châteur, travaille pour leur entreprise, dans le transport. Je vais le dire autrement : ils ont un gars qui bosse parfois pour l'entreprise, mais comme une sorte d'agent indépendant.

— La concession automobile ? demanda Brett.

— L'entreprise, la compagnie de Doug. C'est comme une putain de pieuvre. Il y a bien plus que des bagnoles, des filles et du chantage. Mince, je vous l'ai déjà dit, ça.

— C'est toujours bon de vérifier que ton histoire ne varie pas, dit Cason. Alors on peut supporter quelques répétitions.

— Mais pas trop, précisa Leonard.

— Gardez en tête que c'est juste une rumeur — je sais, je me répète —, mais certains racontent aussi que ce fils de pute au fil de fer a des liens avec tous les abrutis et les trous du cul sudistes qui agitent le drapeau confédéré.

— La Dixie Mafia ? demandai-je.

— Appelez ça comme vous voulez, dit la Belette. Doug et sa bande sont peut-être les bouseux les plus corsés du coin, un ramassis de bons vieux gars à l'ancienne. Ce sont de sales gros durs avec de la sueur sous les aisselles, des nez cassés et des croix gammées tatouées sur le cou. Il y a aussi des femmes dans leur groupe, vous savez, aussi mauvaises que les hommes. Certaines n'ont que trois dents, dont deux dans leur poche, mais ils ont aussi des beautés à la peau douce, avec un sourire qu'on verrait bien sous un magnolia avec un panier de pique-nique ; seulement, si vous les approchez, elles ont des dents de requin et le panier est un putain de cercueil.

— Comme c'est poétique, dit Brett.

— Rigolez si vous voulez, dit la Belette. Mais ils ont des hommes à eux un peu partout, certains dans des business au-dessus de tout soupçon. Y a les mecs de la rue, mais il y en a aussi qui vivent dans des apparts cossus du centre de Houston. Ils font bosser des gangs pour eux, mais surtout, ils ont un tueur plus dangereux que tous les autres. Juste une légende, pensent certains. Ils le surnomment l'Annulateur, vu qu'il annule votre putain de billet et qu'il efface tous vos projets. Ce serait lui, le type au fil de fer. Il a d'autres méthodes, mais quand ils l'engagent c'est parce qu'ils veulent régler une affaire vite et en douceur, sinon ils laissent leurs tatoués s'en charger. Ces types, offrez-leur un peu de cocaïne, un pack de bière et une chatte de poche en caoutchouc, ils seront prêts à tout. Mais l'autre, je ne le voudrais pas à mes trousses, et vous non plus. Il se fait payer très cher, mais le résultat est garanti. Les crétins de ploucs sudistes vont et viennent, mais lui reste dans le coin. Il n'en a rien à foutre du Sud, de la famille et de toutes ces foutaises. Si vous avez le pognon, il a le talent, et voilà tout.

— Vous l'avez déjà vu ? demanda Leonard.

— Je vous l'ai dit, je ne suis même pas sûr qu'il existe. Mais il y a bien quelqu'un qui tue des gens avec un fil de fer.

— Une description ? insista Cason.

— Si j'avais son signalement, à ce que j'en sais, je serais mort avant de pouvoir le décrire. Personne ne le décrit, parce que ceux qui pourraient le connaître ne sont pas idiots au point de le décrire. Même si ça se révèle n'être qu'une rumeur, rien qu'en vous disant ce que je sais je risque ma peau. D'où mon projet de départ, et je vous conseille d'en faire autant.

— Merci pour le conseil, dis-je.

— Vous vous prenez pour des durs, dit la Belette. Et on raconte que vous l'êtes. Que vous en avez vu de belles et que vous en avez fait aussi. Que vous êtes comme les frères Mort et Fatalité. Les ploucs sont peut-être à votre portée, vous vous en sortiriez. Mais ce type, laissez-moi vous dire, il a éliminé deux gros teigneux que je connaissais, sans doute aussi teigneux que vous, alors cet Annulateur est un tueur à gages très spécial. C'est le diable incarné.

— S'il existe, remarqua Leonard.

— Quelqu'un les a bien tués, ce n'est pas une rumeur. La question est : à quel point le type qui a fait ça est-il mauvais ? Si ce qu'on raconte est vrai, alors c'est le pire de tous, et vous ne voudriez pas de ce chien de l'enfer à vos trousses.

— On pourrait avoir une ou deux autres questions à vous poser avant que vous quittiez la ville, dis-je.

— Je peux peut-être vous dégoter le nom de famille du type dont je ne me souviens plus, si besoin, mais laissez-moi vous dire que je ne changerai pas mes projets pour ça. Avant de prendre la poudre d'escampette, je vais me payer une petite pas chère et du whisky de première bourre, et après tchao. Même si vous ne me croyez pas, vous en avez eu pour vos mille dollars et un peu plus.

— Faites bon voyage, dis-je.

— Vous savez que j'ai raison, dit la Belette.

— Je le ramène chez lui, annonça Cason.

— Ne traîne pas en route, dis-je.

Après le départ de Cason et de la Belette, Brett dit :

— D'une affaire de personne disparue on est passés au chantage et au meurtre. Et voilà maintenant qu'on parle d'un tueur à gages invisible qui coupe les couilles. Quelqu'un a cru à ce qu'a raconté la Belette ?

— En partie, dit Leonard. Il s'est un peu emberlificoté dans sa propre histoire, il en a rajouté. Il a mentionné le tueur et ses meurtres, puis à la fin il nous a sorti des trucs sur lui qu'il n'avait pas l'air de savoir au début, qu'il est affilié à une sorte d'organisation, et qu'il attend juste un coup de fil, ou un pigeon voyageur, n'importe, pour recevoir son nouvel ordre de mission. Je ne sais pas quoi en penser.

— Il y a un certain temps, je n'aurais pas cru qu'il pouvait exister un homme et une femme qui recueillaient des orphelins pour les transformer en tueurs, dis-je, mais j'avais tort. J'aurais dû y croire. Vanilla Ride est une teigneuse, et c'est peut-être quelqu'un d'aussi teigneux.

— Ça pourrait même être elle, dit Brett. C'est une pro, ils auraient pu l'engager.

Brett ne portait pas Vanilla Ride dans son cœur, car Vanilla m'avait à la bonne.

— Je ne pense pas que ce soit son style, dis-je, le fil de fer et les couilles sectionnées, même si une femme pourrait réagir de cette manière, en coupant les couilles. Ce pourrait être une réaction à la façon dont on l'a traitée plus jeune, et Vanilla en a bavé. Mais je ne crois pas que ce soit son style. Elle vise l'efficacité, pas le symbole.

— Tu n'es pas objectif avec elle, dit Brett.

— Il n'est objectif avec personne, si on lui laisse le temps d'y penser, dit Leonard. Mais je suis du même avis. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je ne crois pas que ce soit elle. Si le tueur procède toujours de la même façon, avec du fil de fer, c'est peut-être un mode opératoire dont il ne peut pas varier, en tout cas pas aisément. Ce serait comme la signature d'un tueur en série, sauf qu'on

l'embauche pour tuer. Il joindrait les deux : l'argent et le plaisir.

— D'un autre côté, dis-je, peut-être qu'il lui arrive de changer de méthode. Comme l'a suggéré la Belette, son employeur pourrait aussi bien collectionner les bourses. Va savoir, il en fait peut-être des porte-monnaie. Mais s'il commet beaucoup de meurtres, il est possible qu'il procède différemment d'autres fois, et cette méthode-là serait comprise dans le paiement.

— C'est juste, dit Brett. Alors vous voyez ? Vanilla aurait pu le faire, en suivant les consignes de son employeur.

— Si c'était le cas, quelle importance ? dis-je. C'est du passé. Maintenant, elle vit en Italie, ce n'est plus une menace.

— C'est ce qu'elle t'a dit, remarqua Brett.

— Je la crois, dis-je.

— Parce qu'elle est belle ? fit Brett. C'est pour ça que tu la crois ?

— Son apparence n'a rien à voir avec le fait que je la croie.

— Mais elle est belle, pas vrai ? insista-t-elle.

— D'après certains, oui.

— Oh, Hap. Sincèrement.

— D'accord. Il n'y a rien chez elle qui donne envie de détourner les yeux. Mais, en y réfléchissant à deux fois, elle porte un flingue et n'hésitera pas à le pointer sur toi. Elle tirera pour tuer, et on sait qu'elle a fait exploser un type.

— OK, admit Brett. Ça peut te faire détourner les yeux. Mais tu regarderas aussi longtemps que possible.

— Tu me fais dire des choses que je n'ai pas dites. Ce n'est pas mon type.

— Bon sang, Hap ! intervint Leonard. C'est un de ces petits mensonges blancs dont on parlait l'autre jour.

— Dans quel camp es-tu, déjà ?

— Celui de Brett.

— Merci, dis-je. Brett... ce n'est pas mon type, parce que mon type c'est toi.

— Et si je n'étais pas là ? demanda Brett. Je veux une réponse honnête.

— Elle pourrait être mon type. Sauf pour son côté meurtrière. Ça me dégoûterait.

— Ce serait peut-être préférable si c'était Vanilla qui avait tué ces deux hommes, dit Brett. Je ne pense pas qu'elle viendrait te chercher des noises — et, par extension, à nous non plus. Si ce n'est pas elle, s'il existe bien un Annulateur, ça fiche un peu les jetons, non ?

— Si, je l'admets, dis-je.

Elle regarda Leonard.

— S'il est dans le coin, j'aimerais bien m'y frotter, dit Leonard. Je crois que je

peux le baiser.

Brett y réfléchit un moment.

— Est-ce qu'on continue ?

— C'est toi la patronne, répondit Leonard. Moi, je ne me fiera pas à la Belette, même pour me refiler un rhume. C'est Cason qui nous l'a amené, et même lui ne lui fait pas confiance — pas entièrement. Ce genre de type bosse comme les voyants. Ils ouvrent grand leurs oreilles, déterminent ce qui nous intéresse et nous le ressortent. Il peut très bien avoir tiré des indices de sa première discussion avec Cason. Cason a beau être malin, un type comme la Belette, c'est son métier de manipuler les gens. Il analyse à froid, retourne ça un moment dans sa tête, et le temps de venir nous voir il a tiré assez d'éléments de Cason pour broder une histoire qui colle avec ce qu'il veut. C'est comme convaincre quelqu'un de l'existence des soucoupes volantes. On retourne l'esprit d'une personne, en lui expliquant combien il serait prétentieux de croire que nous sommes les seuls êtres doués de pensée dans l'univers — comme si on pensait tant que ça... Les soucoupes volantes sont un simple saut logique. Nous sommes trop prétentieux, donc une vie extraterrestre est plus que probable, donc des aliens ont débarqué sur Terre en soucoupes volantes. Mais si c'était logique, pourquoi atterrissent-ils toujours dans des endroits bizarres avec pour seul témoin un ignare édenté assis sur une souche d'arbre avec sa bite dans le cul d'une vache ? Les aliens coupent les mamelles de la vache, embarquent l'édenté je ne sais où dans l'espace, lui écartent le cul avec des cuillers à soupe, s'amusent un peu avec sa bistouquette et le renvoient à la maison. Pour quoi faire ? Ça n'a aucun sens. Il y a tellement d'endroits plus pratiques, bordel, pourquoi n'informent-ils pas tout le monde qu'ils sont là, en tenant une conférence à la Maison-Blanche ? Il existe peut-être bien des gars là-haut qui débarqueront un de ces jours, mais jusqu'ici ce n'est pas vraiment le cas, et je ne les attends pas de sitôt. Mais il suffit de savoir bien tourner ces foutaises pour que des gens y croient.

Brett et moi le fixâmes des yeux un moment.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu racontes ? dis-je.

— Je fais une comparaison. Vous avez sans doute pigé, vous deux. N'importe quelle foutaise peut être présentée de manière crédible, de sorte que celui qui veut y croire y croira. À bien y réfléchir, c'est sensé, dit Leonard.

— Tu le penses vraiment ? fis-je.

— On s'en fiche, dit Brett.

— Ne me prends pas de haut, dit Leonard. L'histoire des soucoupes volantes est vraiment liée à notre sujet.

— Non, c'est faux, dis-je.

— C'est lié *aussi*.

— Tu avais ce cheval de bataille qui piaffait d'impatience dans ton haras mental et tu l'as fait sortir. Tu attendais juste l'occasion de le placer dans une conversation.

— Non.

— Si.

— Les garçons, dit Brett. Ça suffit.

On échangea tous les deux un regard mauvais, avant de baisser les yeux.

— Le truc, repris-je, pour revenir à Sandy, c'est qu'on n'a pas avancé d'un poil, à moins qu'elle ait été kidnappée par les extraterrestres.

— Il continue, râla Leonard. Il me cherche.

— Les garçons, je suis sérieuse, ça suffit maintenant. Écoutez, on a une fille disparue. On a des types assassinés liés à cette fille. Mais il n'y a ni mamelles de vache ni aliens.

— C'est exactement ce que je dis, reprit Leonard. Je ne dis pas qu'ils existent. Je dis qu'il est facile de croire à d'improbables tueurs ou à n'importe quelles foutaises si on vous les présente bien. C'est tout.

— Maintenant tu arrêtes, dit Brett. Compris ?

— Compris, consentit Leonard.

— Voici les vérités factuelles, dit Brett. On ne touchera plus aucun sou de cette affaire, et je n'aime pas la vieille bique qui nous a engagés. Si on persévère, on va creuser un trou dans nos finances. On bossera gratis. Et le trou n'est pas un petit trou. C'est clair pour tout le monde ?

— Pigé, dis-je.

— C'est juste pour vous informer, dit-elle.

— On sait, dis-je.

— C'est toute l'histoire de notre vie, ajouta Leonard.

Brett garda le silence un moment, mais je sentais qu'elle réorganisait ses pensées dans sa tête comme un maçon empilant des briques.

— OK, on continue. Voyons comment ça évolue. On parle d'une jeune femme qui a disparu, et j'ai une fille, comme elle, je sais ce qu'on ressent, parce que je suis passée par là.

J'acquiesçai. Leonard et moi étions bien sûr au courant, étant venus à la rescousse de sa fille, Tillie, à deux reprises.

— Vu comme ça, c'est bon pour moi, même si la suite ne sera pas forcément jolie à voir, dit Leonard.

— Je vous connais depuis assez longtemps, vous deux, pour m'en douter, dit

Brett. Il m'est arrivé de passer de mauvais quarts d'heure, moi aussi.

— Tu as montré plus d'une fois que tu savais te défendre, dit Leonard.

— Je pense, oui, confirma Brett.

— Alors c'est d'accord, dis-je. On va jusqu'au bout. Quant à l'Annulateur, si on veut en savoir plus, je pense à quelqu'un d'autre qui a des oreilles partout. Meilleures que Cason, je pense. Peut-être même que la Belette. Il nous faut quelqu'un qui patauge dans la merde régulièrement et qui soit capable de la transformer en tapioca.

— C'est pas nous, ça ? fit Leonard.

— Je crois que c'est plus profond que notre merde habituelle.

— Oh, zut, dit Leonard. Tu ne penses quand même pas à ce fils de pute...

— Jim Bob Luke, confirmai-je.

1. Voir, dans la même série, *Vanilla Ride*.

— Bien sûr que je peux le résoudre, affirma Jim Bob Luke.

Il sourit comme un alligator et, avec sa langue, fit passer un cure-dents déjà bien mâchonné d'un coin de sa bouche à l'autre.

— Vous savez à qui vous vous adressez, non ?

— On sait, oui, dit Leonard. Mais ton ego ne suffira pas à régler le problème auquel on est confrontés.

— Oh, pas si sûr. Ce serait vrai si j'étais un vantard, mais ce n'est pas le cas. Je fais ce que je dis. À part une fois — et je ne me sentais pas dans mon assiette ce jour-là —, je n'ai jamais croisé de problème insoluble pour moi. Et d'ailleurs, ce fameux jour où j'en ai douté, j'ai réussi en fin de compte à le régler. Depuis, je ne doute plus de mes capacités. Je me dis toujours : si j'ai besoin de parler à quelqu'un d'intelligent, je n'ai qu'à sortir derrière chez moi et me parler à moi-même. Ma compagnie est un putain de privilège.

Nous étions au bureau, et Jim Bob, qui habitait à Pasadena, juste de l'autre côté de Houston, était venu nous rejoindre ce matin, suite à notre appel la veille au soir ; il avait même apporté des beignets. Ils ne cadraient pas avec mon régime, mais tant pis, j'en avais mangé deux, ceux nappés au chocolat. Brett en avait pris trois ; Leonard, lui, avait demandé ses biscuits, qu'on lui avait donnés — j'ignore combien il en a mangé. Quant à Jim Bob, sa consommation de beignets dépassait mes compétences en calcul. Il en avait aussi apporté aux pommes.

Jim Bob n'était plus un jeune homme, mais ce n'était pas non plus un vieux. Il avait l'air plus jeune que son âge. Il était grand et élancé, avait le sourire facile et des yeux qui paraissaient tantôt verts, tantôt bleus, mais qui devaient être en réalité d'un gris changeant ; leur couleur variait selon la lumière et les habits qu'il portait. Ce matin-là, ils paraissaient bleus sur son teint hâlé. Il portait une chemise noire avec des poches à boutons-pressions, ce qu'on appelait une chemise de cow-boy. Il avait un jean bleu vif et des bottes noires, ornées de flammes rouges au niveau des orteils, comme s'il avait tabassé à mort quelqu'un avec. Il portait un chapeau de paille blanc de cow-boy, cerné d'un bandeau à motif

cachemire, avec une grande plume verte fichée dedans. Il l'avait ôté et posé sur son genou. Sans son couvre-chef, un truc clochait dans son allure. Il avait l'air du genre de type à être né avec un chapeau sur le crâne — ses cheveux, plaqués par la transpiration, en avaient pris la forme.

Comme toujours, Jim Bob semblait content et de bonne humeur, mais je savais que, derrière cette amabilité de façade, il était d'une réserve granitique et d'un tempérament ombrageux. On le prenait d'abord pour le plus grand plouc à avoir jamais foulé la terre, jusqu'à ce qu'on passe un peu de temps avec lui. On s'apercevait alors que sa rudesse et son côté relax cachaient un esprit affûté, des réflexes vifs et un réel talent pour la baston. Je l'avais vu à l'œuvre. Malheur à l'homme qui prenait Jim Bob pour un simple bouseux texan. Non seulement il savait se battre, mais il en avait dans le crâne, et il était aussi courageux qu'on peut l'être sans être stupide. Il avait une profondeur qu'il dissimulait, mais on sentait qu'elle était là, comme l'odeur de l'ozone nous avertit qu'un éclair approche.

Brett lui avait dit tout ce qu'on savait, y compris ses suspicions sur Vanilla Ride, qu'il connaissait. Il connaissait quasiment tous les hors-la-loi de la région, ayant lui-même parfois agi dans l'illégalité, mais dans son esprit, comme dans le mien, c'était pour la bonne cause. Néanmoins, si j'avais moi aussi parfois piétiné la loi, cette pensée ne m'aidait pas toujours à m'endormir la nuit. Alors que Jim Bob, tout comme Leonard et Brett, devait dormir d'un sommeil paisible.

Jim Bob écouta en silence, avec son air habituel, comme s'il détenait déjà les solutions avant que vous ayez fini d'exposer le problème.

— C'est une bonne histoire que vous a racontée la Belette, dit-il. Certains points semblent de la pure foutaise, mais je crois que ce n'est pas un conte de fées. J'ai eu vent de cet Annulateur. On dit qu'il aurait éradiqué tout un gang de dealers mexicains qui venaient fourguer leur dope à Houston, pas pour des motifs humanitaires, mais parce qu'on l'avait engagé pour les éliminer. Et il a continué à les liquider jusqu'à ce que les survivants décident de ne plus dépasser le Rio Grande et de vendre des tacos. Ils perturbaient le trafic de drogue de Houston et écornaient les revenus de certains gars du coin. Ce gang de Mexicains, l'Annulateur en a tué les membres un par un, pas toujours au fil de fer, mais la plupart oui. Il les coinçait seul à seul, quand c'était possible, les égorgeait, leur coupait les couilles, et à la fin il n'en restait plus que quatre je crois, qui sont rentrés ventre à terre à Mexico. Mais l'Annulateur les a suivis jusque là-bas, s'est infiltré dans leur planque et les a tués tous les quatre. Il est parti en emportant leurs bourses.

— Ces détails ressemblent aux rumeurs de la Belette, nota Leonard.

— Je ne prendrais pas ça pour des rumeurs, à votre place, dit Jim Bob. Certains membres de ce gang étaient vraiment aussi néfastes qu'un serpent dans des latrines. Je connais des gens qui ont bossé avec eux, acheté de la drogue. Je ne dis pas que ce sont des potes, seulement des contacts ; l'un d'eux était un Chicano américain qui avait fait pas mal affaire avec eux, au point qu'il craignait d'être le prochain sur la liste.

— « Chicano », relevai-je. Sympa.

— Oh, Hap, ça va. J'ai des amis chicanos, de vrais potes.

C'était le genre de chose qui me déconcertait avec Jim Bob, mais je n'insistais pas. J'avais depuis longtemps cessé de juger les gens à partir de leurs paroles. Comme disait Leonard : « L'important, ce n'est pas ce qu'on dit, c'est ce qu'on fait. »

— Donc, reprit Jim Bob, ce Chicano qui s'appelle Miguel, qui n'était pas un ami, est venu me voir, il voulait m'engager pour sa protection. Il m'a dit que l'Annulateur existait, et Miguel savait qu'il risquait d'y passer lui aussi, parce qu'il avait beaucoup trafiqué avec les gars de Mexico ; à présent ces gars n'avaient plus de couilles — sans mentionner leur vie —, alors il voulait m'engager. Je n'avais rien à voir avec ce merdeux, je l'ai envoyé bouler, et une semaine plus tard on l'a retrouvé dans un conteneur de marchandises sur les quais, le pantalon baissé et les couilles envolées, la gorge tranchée. Peut-être au fil de fer. Personne ne sait au juste la part de vérité et de mythe sur ce gars, mais il existe bel et bien. À mon avis, il ne récupère pas les couilles comme preuve du travail accompli, mais comme souvenir.

— Oui, je ne crois pas qu'on décerne de récompenses aux tueurs en série, dis-je. Alors ils doivent se procurer leurs trophées tout seuls.

— Sauf si on prend en compte l'attention que leur accorde la presse. Mais ce type, on ne l'a pas traité comme un tueur en série. C'est un tueur à gages. Il se fait payer. Pour lui, les noisettes de ces hommes, c'est comme un gamin qui pique des culottes de filles. Il doit aimer les ressortir de temps en temps pour les regarder, peut-être les renifler et les balancer avec une raquette de tennis ou je ne sais quoi, mais il se fait bien plus respecter que le tueur en série lambda, du moins par ceux qui achètent ses services.

— L'Annulateur s'attaque-t-il aux femmes ? demanda Brett. Au cas où il s'en prendrait à nous, je me disais que je serais peut-être épargnée.

— Je crois qu'il tue n'importe qui, dit Jim Bob. Il a peut-être aussi des vagins dans sa collection, allez savoir, qu'il s'enfile par la tête comme un collier de cheval. Mais quel lien tout ça peut-il avoir avec la concession et le chantage, je l'ignore. Il y a beaucoup de rouages, et certains ne s'ajustent pas bien. Ce qu'on

devrait faire, je crois, puisque vous deux avez déjà tenté le coup avec ce Frank, et votre ami Cason aussi, c'est que j'essaie à mon tour. Quand je le veux, je peux être un putain de séducteur.

— Vraiment ? dit Brett.

— Vraiment. Je sais faire sourire une fille, avec ou sans bite.

— Ou la faire vomir, répliqua Brett.

— C'est juste, ma charmante petite chérie. Je sais le faire aussi. Mais parfois, quand la situation l'exige, il faut savoir jouer une autre carte, et je peux aussi arrondir les angles.

— Cason est le roi des séducteurs, dit Leonard. Même moi, il me charme. Mais toi, séduisant ? J'en doute, mec.

— D'accord, parlons franchement, dit Jim Bob. Est-ce que je suis beau garçon ?

— Oh, ça va, fis-je.

— Sérieux, insista-t-il. Brett ? Qu'en penses-tu ?

— Tu es un bel homme, dit-elle. Et pour être franche, si je n'avais pas déjà un mec, tu me beurrerais sans doute le biscuit. Bon, je te tuerais probablement au bout d'une semaine, mais malgré ton arrogance, tu es attirant, comme la crème fouettée, qui me rend malade aussi. Je pense que ta manière de traiter les gens de « Chicanos » me taperait sur les nerfs, et ce cure-dents m'irrite, et je déteste ton chapeau, à moins qu'il te serve à chier dedans, mais, tant qu'on ne parle pas trop ensemble, je reconnais que tu es assez attirant. Je te vois comme quelqu'un qui peut décrocher le gros lot.

— Je me sens mortellement blessé, dis-je — et je l'étais un peu.

— Tout va bien, me rassura Brett. Je donne juste une opinion sincère, en tant que belle femme très attirante.

— Voilà qui est dit, fit Jim Bob avec un clin d'œil à Brett. Merci, ma jolie minette, ton opinion m'importe beaucoup. Bon sang, même Leonard y pense — dis-moi si je me trompe, tu es en train de te dire : c'est vraiment un bel homme, et je me le ferais bien. Pas vrai, Lenny ?

— Pas vraiment, répondit-il, mais je crus sentir une hésitation dans sa voix.

— Allez, ne te fais pas de souci. Je ne chevauche pas les homos, juste les femmes.

— Tu risques de te faire désarçonner, dit Leonard.

Jim Bob éclata de rire. Contrairement à beaucoup de gens, Leonard ne déconcertait pas Jim Bob le moins du monde. Il aimait asticoter les gens, tirer sur leurs ficelles. La vie était son huitre, et en ce qui le concernait les autres vivaient tous en dehors de sa coquille.

— Voici le topo, dit Jim Bob. J'ai rendez-vous avec une chaudasse ce soir, une briseuse de couples blonde à gros nichons de vingt-neuf ans. Heureusement pour moi, je ne suis pas marié, alors il n'y a rien à briser. Je n'ai même plus d'élevage de porcs. Je l'ai vendu. Mais j'ai ce rendez-vous.

— On parle d'un truc plus important qu'un rendez-vous avec une chaudasse, dis-je.

— Tu n'as pas vu la chaudasse en question, Hap. Elle a des jambes si longues qu'on a envie d'y grimper comme à un arbre. Au moins jusqu'à l'embranchement. Bon, d'accord, elle a quelques années de moins que moi, mais qui sait si elle ne mourra pas demain ? Il y a un autre problème. Il vaut mieux que je n'aille pas faire mine d'acheter une voiture dans cette concession aussitôt après vous. Laissons passer une semaine, le temps que cette Frank vous oublie un peu. Elle est certainement en alerte. Je ne veux pas qu'elle lie ma visite à la vôtre, mais qu'elle me voie comme une cible.

— C'est logique, dit Leonard.

— Je dois aussi vous prévenir : depuis que vous êtes allés lui tirer les vers du nez avec vos gros sabots, Frank a dû parler à son patron et faire jouer ses relations. Ce genre de personnes n'aime pas trop qu'on vienne les asticoter. Si, comme la Belette l'a dit, ils sont associés, ils risquent même de détester, au point de vous rendre une petite visite, et ils n'apporteront ni fleurs ni bouteille de vin. D'un autre côté, ils jugeront peut-être que vous ne représentez pas une menace.

— Très bien, dit Leonard. Comme ça, on rencontrera l'Annulateur plus tôt que prévu.

— Je ne pense pas. Ils ne feraient pas appel à une pointure comme l'Annulateur juste pour s'attaquer à un péquenaud et un négro.

— Hé ! s'indigna Leonard.

— Je te livre leur manière de penser, Leonard. La première règle, pour devenir un bon détective — ce qui ne risque pas de t'arriver dans un proche avenir —, c'est de réfléchir comme eux, parfois même de s'identifier à eux, enfin en esprit.

— Traite-moi encore une fois de négro et tu vas le sentir dans ton fion, mon esprit.

— Je veux juste vous dire de faire gaffe, parce qu'ils risquent de vous envoyer des gars pour régler le problème. Pas des professionnels aguerris, mais une bande de traîne-bites qui ne coûtent pas cher. Gardez les yeux et les oreilles bien ouverts, surveillez vos arrières. Et à propos, puisque vous n'avez pas parlé argent, j' imagine que c'est encore un de ces boulots que je ferai uniquement pour vous faire profiter de ma compagnie.

— C'est bien probable, dis-je. Plus tard, on aura peut-être autre chose qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas faire et qu'on te refilera, un truc avec du fric à la clé, je veux dire.

— C'est gentil. Vu votre incompetence à tous les trois quand on en vient au vrai travail d'enquêteur, je m'attends à une longue série de missions. Ne le prends pas mal, Brett, tu peux apprendre, mais ces deux-là, j'en doute. Ce sont des gaffeurs. Je n'arrive pas à comprendre comment ils ont pu survivre si longtemps, en gardant leurs deux bras et leurs deux jambes intacts. Bon, il faut que je rentre à Houston.

Jim Bob regarda sa montre.

— J'ai juste le temps de rentrer, de me doucher, de mettre un peu de sent-bon, d'acheter deux paquets de capotes et de retrouver ma chaudasse.

— Deux paquets de capotes, releva Brett. Comme c'est romantique.

— Ah, mon chou, je l'emmène dîner d'abord, et je laisse toujours la femme décider du moment de m'enfiler la capote, alors je crois que deux paquets devraient suffire. Mais ne t'inquiète pas. Si j'ai besoin d'un paquet en rab, je peux toujours l'envoyer en chercher au drugstore. J'ai un vélo dans le garage.

— Tu peux y aller maintenant, dit Brett. Je ne voudrais pas que tu loupes ta chaudasse.

— Et elle ne voudrait pas non plus que je la loupe, dans tous les sens du terme. Mais, comme tu sais, je suis un bon tireur.

Il se leva, remit son chapeau et sortit.

Je ne vous mentirai pas : les jours suivants, je me sentis nerveux. Je confiai à Brett un revolver .38 à canon court à garder dans son sac, et j'en mis un du même modèle dans ma boîte à gants ; à la maison, j'avais un Remington de calibre douze à portée de main, et un autre planqué dans le grenier. Et il y avait des fusils à pompe rangés dans le placard au bureau. Leonard était armé lui aussi. Je me sentais toujours comme un hypocrite avec toutes ces armes à feu, et je l'étais. Je les détestais, mais une fois qu'on avait testé leur puissance, elles exerçaient une sorte d'emprise sur vous. Or je détestais me faire posséder par une machine.

Si Frank avait vérifié l'immatriculation de la voiture que j'avais louée pour notre visite, et fait jouer ses contacts, elle n'avait pas dû tarder à découvrir qui l'avait louée puis à remonter jusqu'à moi, et, accessoirement, à Brett. Frank avait aussi dû découvrir l'identité de Leonard, et Internet lui avait sans doute tout révélé sur nous, hormis la pointure de nos chaussures. Si les gens de la concession étaient aussi sournois en affaires qu'ils semblaient l'être, aussi riches qu'ils le paraissaient, ils seraient capables d'arriver à leurs fins, non seulement en nous trouvant, mais en s'attaquant à nous, s'ils voulaient aller aussi loin. Dans le business du crime, une poignée de dollars et un bon coup sur la tête, voire un pistolet chargé, sont beaucoup plus efficaces qu'un sourire et un mot gentil, la plupart du temps.

Quelques matinées plus tard, un week-end, j'étais dans la cuisine en train de lire le journal en buvant un café. Notre journal local avait désormais la taille d'un prospectus de supermarché. Certes, il publiait des articles en ligne, mais la sensation de tenir dans la main un paquet de feuilles bourrées d'infos me manquait. J'adorais les journaux, or leur marché semblait sur le point de s'effondrer. Les infos s'étaient quasi réduites à une poignée de gens se chamaillant à la télé et donnant leurs opinions sur les événements avant même qu'ils se produisent. Les véritables informations devenaient dures à dénicher.

Je méditais sur tout ça en lisant le journal pour me distraire. Ces derniers

matins, Cason m'avait permis de venir à son journal consulter les archives — celles qui avaient été numérisées dans leur base de données. Camp Rapture, où il travaillait, donnait autant de nouvelles sur LaBorde que la ville elle-même, aussi avais-je pensé qu'il ne serait pas idiot de fouiller là-bas.

De son côté, prétextant un sujet de recherche quelconque, ce qui n'était pas loin de la vérité, Leonard se chargeait d'éplucher les archives de notre journal local. Nous recherchions en particulier les articles ou les brèves sur certains meurtres, qui viendraient confirmer ce que nous avait raconté la Belette. D'autres meurtres du même style, par exemple.

Jusqu'ici, Leonard n'avait rien trouvé qui m'aurait échappé, or je n'avais moi non plus rien vu d'intéressant. J'en avais ma claque de fouiner dans ces archives, et j'étais ce jour-là, comme je l'ai dit, chez moi à boire mon café en me demandant si cela valait même la peine de retourner à Camp Rapture. À mon sens, j'aurais dû entendre parler de ces meurtres qu'avait évoqués la Belette, ou bien j'aurais dû au moins en trouver mention dans les journaux des cinq dernières années.

Mais *nada*.

Pouvait-on garder le secret sur de tels crimes ?

J'appelai Marvin et lui laissai un message, attendant qu'il me rappelle. Je m'efforçais de les tenir à l'écart, la police et lui, le plus possible, du moins à ce stade, mais en désespoir de cause je me dis qu'il était peut-être temps de le solliciter, au cas où il aurait accès à des infos qui nous manquaient.

Je passai ensuite un coup de fil à Cason. Il me donna l'adresse de la Belette et, après avoir fini mon journal et bu un autre café, je décidai de ne pas aller à Camp Rapture. J'appelai Leonard, qui vint me rejoindre.

Nous nous rendîmes chez la Belette pour lui parler en tête à tête. Il était probablement parti, mais, dans le cas contraire, Leonard suggéra qu'on commence par lui casser les doigts un par un jusqu'à obtenir de vraies réponses. Il pensait maintenant que la Belette ne nous avait pas répété des rumeurs, mais nous avait livré de réelles informations tout en taisant d'autres choses qu'il savait. Je n'avais guère d'avis sur la question. La vérité, c'est que passer voir la Belette chez lui, en espérant qu'il n'ait pas déjà filé dans le Nord, me paraissait une occupation moins futile que farfouiller dans de vieux journaux. J'aimais mon journal du matin, mais ceux-là me picotaient le nez.

La Belette habitait un duplex. Il y avait de petits entrepôts des deux côtés de la rue. Son appartement était à l'étage. Celui du rez-de-chaussée paraissait inhabité : il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, dont les vitres étaient cassées, et aucun signe d'occupation. Le duplex était le seul du petit pâté de maisons, séparé

des entrepôts par des haies mal entretenues de chaque côté, avec une voiture garée devant. C'était une vieille Ford qui semblait s'être fait persécuter par d'autres voitures sur l'autoroute. La carrosserie était cabossée et le pare-brise fissuré en toile d'araignée ; sa peinture vert et jaune était constellée d'insectes qui avaient choisi le mauvais plan de vol. Les pneus étaient un peu à plat. Le coffre, mal fermé, laissait dépasser un chiffon noir.

On grimpa à l'étage et on frappa à la porte. Personne ne répondit. On martela la porte des poings puis on appuya sur la sonnette, en vain. On se remit à frapper, toujours sans résultat.

En redescendant l'escalier, on vit un chat noir sortir d'une fenêtre de l'appartement du rez-de-chaussée, sauter sur le sol et nous jauger du regard comme si on pénétrait illégalement dans sa propriété.

— Fais réparer tes fichues fenêtres, dit Leonard au chat.

On était en fin de matinée, mais l'endroit paraissait désert — personne dans sa cour ou à la fenêtre. C'était le genre de quartier où chacun préférerait s'occuper de ses affaires, au cas où vos affaires pourraient être de sales affaires dont on ne voulait rien savoir.

Tandis qu'on rebroussait chemin, j'appelai Cason et lui décrivis la voiture devant le duplex. C'était lui qui nous avait présenté la Belette et j'espérais qu'il connaissait sa bagnole. Quand je lui décrivis l'épave, Cason nous confirma qu'il s'agissait bien de la sienne, mais il pensait qu'il l'avait probablement abandonnée derrière lui. La voiture devait avoir vingt ans et un paquet de kilomètres au compteur, en plus de manquer d'huile.

On repassa chez moi. Leonard me déposa et repartit au journal de LaBorde. Il voulait profiter de leurs bonnes dispositions, tant qu'ils le laissaient s'installer dans leur salle des archives et lire les journaux sur ordinateur et microfiches.

Je retournai directement à la cuisine et me remis à boire du café, du décaféiné en fait, parce que j'avais avalé tellement de café noir ces derniers jours que j'en dansais presque partout où j'allais.

Assis à la table, je ressassai les mêmes sujets sans arriver à rien. Brett, qui dormait pendant que Leonard et moi étions sortis, entra dans la cuisine. Elle portait une de mes longues chemises, une vieille, tachée de peinture, avec laquelle elle dormait parfois. La chemise n'était pas jolie, mais sur elle cela rendait bien, offrant un splendide aperçu de ses jambes.

Se versant une tasse de café, elle dit :

— À quoi tu penses ?

— La Belette n'est qu'un baratineur.

— Jim Bob a confirmé certaines de ses affirmations.

— Je sais. N'empêche, même s'il y avait du vrai là-dedans, rien de ce qu'il a raconté n'est apparu. Rien dans les journaux ; pas un mot nulle part.

— Tu ne réfléchis peut-être pas comme il faut.

— Comment ça ?

— Il a dit qu'un corps a été retrouvé dans la Sabine, ou la Trinity, et un autre près d'un rail de chemin de fer. Il n'a pas été plus précis, il ne paraissait pas sûr de lui, ni même du fleuve exact. Selon moi, il avait entendu ces histoires, mais pas de première ni même de seconde main. Ça pourrait être ça, la partie « rumeurs » dont il parlait.

J'y réfléchis un instant.

— Possible, dis-je. Mais j'aurais pensé qu'un truc aussi marquant qu'un tueur qui coupe la gorge et les couilles de ses victimes et ne dissimule pas les cadavres aurait fait la une des journaux, même si ce n'était pas arrivé dans le coin.

— Peut-être, ou peut-être pas, dit-elle. Ça ne veut pas dire que ce n'est pas arrivé. La Belette est retors, mais je ne crois pas qu'il soit si bon menteur. Sa trouille de ce type paraissait réelle.

— Mentir fait partie de son fonds de commerce, ma chérie, dis-je.

Brett acquiesça.

— Oui. À ce stade, je suppose qu'on est encore en train de faire des cercles au-dessus de l'aéroport. Alors on ferait bien de se retrousser les manches, histoire de voir si on arrive à poser cet engin sur la bonne piste.

Quelqu'un frappa à la porte. Vu que les avertissements de Jim Bob étaient encore frais dans nos esprits, je pris mes précautions avant de répondre. J'allai ouvrir le tiroir du placard de la cuisine et en sortis le petit automatique que j'y avais rangé récemment — un petit calibre sans grande puissance de feu, mais c'était mieux que rien. J'avais aussi un revolver, mais je préférais le garder dans ma boîte à gants.

Je me faufilai à la fenêtre proche de la porte, entrouvris le rideau et regardai dehors. Devant la porte se tenait une jeune femme qui devait être dans la vingtaine. Elle était très belle, avec des cheveux noirs et le teint mat, de longues jambes dans un short en jean bleu, chaussée de tennis rouges. Elle portait une chemise ample, noire avec des perroquets rouge et bleu dessus. Elle ne ressemblait pas à un Témoin de Jéhovah.

Je glissai l'automatique au bas de mon dos, le recouvris de ma chemise et marchai jusqu'à la porte. Buffy sauta du divan et me suivit tranquillement. Même elle était curieuse.

J'ouvris la porte.

La fille me fixa des yeux. Elle me rappelait quelqu'un. Une vieille Cadillac

marron cabossée était garée au bord du trottoir.

— Vous êtes Hap Collins ? demanda-t-elle.

— Oui.

— C'est drôle. Je vous imaginai plus grand.

— OK. On se connaît ?

— Pas vraiment. Quel beau chien.

— Une belle chienne, oui.

Buffy s'était glissée dehors et s'était assise, levant les yeux vers elle. La fille caressa la chienne, qui apprécia.

La fille releva la tête et scruta mon visage. Le regard qu'elle m'adressait était difficile à décrire. Mélancolique. Plein d'espoir. Effrayé. Nerveux. Tout ça à la fois.

— Vous vous souvenez de May Lynn Gomez ?

Je m'en souvenais. On s'était fréquentés un temps après le divorce avec ma première femme ; elle aussi était divorcée. On se faisait plaisir l'un à l'autre, pour l'essentiel, mais ce n'était pas vraiment une relation. C'était une jolie femme avec beaucoup de problèmes. À part sa beauté et ses problèmes, je ne gardais guère de souvenirs d'elle.

— Oui, dis-je.

— Elle est morte, dit la fille.

— Je suis désolé de l'apprendre. Vous êtes Chance ?

Brett apparut à la porte et lança :

— Bonjour, ma chère.

— Madame Sawyer.

— Appelez-moi Brett. Gérer ma vieillesse n'est pas aussi facile que j'avais imaginé.

On resta là sur le pas de la porte à regarder Chance. Personne ne parla. Personne n'aboya. Buffy remuait doucement la queue.

— Maman pensait que je devrais passer vous voir.

— Et pourquoi ça ? demandai-je.

— Monsieur Collins... Hap. Vous êtes mon père.

Le pet d'un colibri aurait suffi à me renverser.

Enfin presque. Je parvins à rester debout, mais un peu choqué et confus.

— Entrez, Chance, dit Brett.

Chance s'exécuta. Elle ressemblait beaucoup à sa mère, quoique plus grande, et avec une manière différente de se mouvoir.

Une fois Chance entrée, suivie de Buffy, je retrouvai suffisamment mes esprits pour me souvenir qu'il fallait fermer la porte. Ce que je fis, avant de les accompagner toutes deux à la cuisine, où Brett l'invita à s'asseoir à la table. Buffy trotta dans la cuisine avec elles et alla s'allonger à côté de sa gamelle près du poêle.

Chance s'assit et croisa les mains sur la table.

Je m'assis en face d'elle.

— Vous avez pris un petit déjeuner ? demanda Brett.

— Non, m'dame. Mais ça va.

— Je peux vous préparer quelque chose, proposa Brett.

— C'est bon, dit Chance.

— Non, vraiment. Aucun problème, insista Brett. Pas vrai, Hap ?

— Aucun problème.

— OK alors. J'ai peut-être un petit peu faim.

— Hap, fais-lui quelque chose, dit Brett.

Je regardai Brett et lui souris. Puis je regardai Chance.

— Qu'est-ce qui vous plairait ? dis-je en lui soumettant quelques propositions.

Elle se décida pour du café, des toasts et des œufs brouillés. Pendant que je les préparais, Brett discuta de choses et d'autres, posant des questions simples comme : « Où habitez-vous ? » J'écoutais tout en cuisinant. Chance dit qu'elle vivait dans sa voiture. J'aimais sa manière de parler. Elle avait un accent de l'East Texas, mais il y avait de la douceur dans ses manières et ses gestes, et je sentais en elle une confiance blessée, comme un tigre qui aurait survécu à une plaie par

balle.

Je posai le petit déjeuner devant elle et dit :

— Mangez d'abord ; on parlera ensuite.

Je nous versai du café, à Brett et moi, puis m'assis à la table. Je regardai Brett. Elle me renvoya mon regard. Je me sentais en état de choc. Se pouvait-il que ce soit vrai ?

J'observai Chance. Elle avait le bon âge, le milieu de la vingtaine. Et elle ressemblait sans aucun doute à May Lynn. Elle avait son charmant teint couleur café. Je me souvins que May Lynn avait mentionné des origines hispaniques, et quoi encore ? Choctaw ? Je ne me rappelai plus bien. À vrai dire, nous n'étions pas si proches, à part au lit. Mais la question n'était pas de savoir si May Lynn était sa mère. La question était : étais-je son père ?

Chance finit son repas et but une gorgée de café. Tout en mangeant, elle était restée calme et polie, mais il était évident qu'elle avait faim.

— Moi et votre mère, on ne s'est fréquentés qu'une brève période.

— En matière de sexe, dit Chance, je crois qu'il suffit d'une fois.

— Ce n'est pas faux, admis-je. Mais ça fait des années. Pourquoi maintenant ? Pourquoi n'est-elle pas venue me voir plus tôt ? De quoi est-elle morte ?

— Ça fait beaucoup de questions d'un coup, remarqua Brett.

— Désolé, dis-je.

— Elle ne vous faisait aucun reproche, dit Chance. Elle avait fait l'amour, elle était tombée enceinte, vous étiez tous les deux passés à autre chose, et elle ne vous l'a jamais dit. D'après elle, vous n'étiez pas tellement proches.

— Excepté au moins une fois, intervint Brett.

— Oui, m'dame, acquiesça Chance. Il y a eu cette fois-là.

— Ce n'était pas aussi simple, dis-je.

— La boisson. Elle a dit que c'était à cause de ça. Vous l'aimiez bien, mais elle buvait, beaucoup.

— Elle avait des problèmes avec l'alcool, confirmai-je. Une femme élégante, sauf quand elle buvait. On n'a jamais vraiment formé un couple.

— Elle m'a toujours aimée et bien traitée.

— J'en suis heureux, dis-je.

— Elle a arrêté de boire pendant un temps. J'ai connu une ribambelle de beaux-pères. Rien d'officiel, mais elle a vécu avec différents hommes. Elle n'était pas forte. Elle buvait beaucoup, les hommes aussi, mais ils ne faisaient que passer. On vivait toutes les deux, en fait ; et puis elle a tellement bu que ça l'a bouffée de l'intérieur et qu'elle en est morte. Elle m'a laissé tout ce qu'elle avait. Cinq cents

dollars à la banque — les économies de toute sa vie —, la voiture et un vélo. Dieu merci, la Cadillac est assez grande pour y dormir, même si elle roule à peine. C'est un modèle de 1975. Elle l'avait achetée d'occasion, et s'en est beaucoup servie ensuite. J'ai aussi un carton avec des affaires à elle dans le coffre. J'ai vendu le vélo.

— Alors May pensait que vous étiez ma fille ?

— Elle ne le pensait pas, elle en était sûre.

J'acquiesçai, ne sachant pas vraiment quoi faire d'autre. Je scrutai Chance plus attentivement. Elle ressemblait à May Lynn, mais je commençais à me retrouver dans son visage — des petits détails, comme la bouche et le nez. Ou peut-être que je me voyais en elle simplement parce qu'elle croyait être ma fille.

Je repris une gorgée de café, sans en avoir envie, cherchai mes mots, et n'en trouvai aucun.

— Mon chou, reprit Brett, voici le topo. Si vous pensez être la fille de Hap — et je ne dis pas que j'en doute ; vous lui ressemblez un peu, mais juste pour être sûrs —, il faut qu'on fasse un test de paternité. C'est la chose à faire, juste pour prouver que vous et votre mère avez raison. Parce que, si ce n'est pas le cas, il faut aussi que vous le sachiez.

— Ma mère en était sûre et certaine, dit Chance. Elle m'a dit qu'elle ne fréquentait que Hap avant de tomber enceinte, donc c'était soit lui, soit l'Immaculée Conception.

— Bien sûr, mais il se peut qu'elle ait mal estimé, dis-je. À un moment, il y avait d'autres hommes, vos beaux-pères. Il aurait pu y avoir quelqu'un d'autre. Et d'ailleurs elle m'avait assuré qu'elle prenait la pilule.

— C'était le cas. C'était un de ces cas très rares où ce qui ne doit pas se produire arrive quand même, malgré la pilule. C'est sûr à presque cent pour cent, mais pas totalement. Monsieur Collins, je ne vous demande pas d'être un père, je ne viens pas vous réclamer de l'argent. Je voulais juste vous rencontrer. Me faire une idée de qui vous êtes. J'ai fait des recherches sur vous depuis l'année dernière, je me suis renseignée... Maman m'a appris votre existence il y a un an à peine. À propos, beaucoup de gens ne vous aiment pas.

— Et ils ont peut-être raison, dis-je. Mais, comprenez-moi bien, je ne voudrais pas que ce que j'ai dit vous donne l'impression que, euh...

— Que vous considériez ma mère comme une traînée ?

— Oui. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Et vous vouliez dire quoi, alors ?

— Ce qu'il voulait dire, c'est que c'est nouveau pour nous, dit Brett. Ça va prendre un peu de temps, mais un test de paternité règlera la question. Je crois

que c'est la bonne chose à faire, pour être sûrs. Votre mère vous l'a raconté de la manière dont elle s'en souvient, mais si elle s'était trompée ou avait oublié certains détails ?

— C'est un gros détail, dit Chance, qui tourna légèrement la tête.

Je reconnus sa mère dans ce geste. Elle avait l'habitude de faire ça, tourner la tête de côté, comme pour mettre ses pensées en perspective. Ses lèvres tremblaient également un peu.

— Elle a eu un certain nombre de petits amis par la suite, poursuivit Chance, mais ce n'était pas une traînée.

— Personne ne dit ça, fit Brett. Ni ne le sous-entend. Je ne suis pas la première copine de Hap, et inversement. C'est la vie qui veut ça. C'est juste au cas où votre mère aurait fait une erreur. Dans ce cas-là, vous ne voudriez pas vous tromper et ne jamais retrouver votre vrai papa.

— Chance, dis-je, si vous êtes ma fille, ça me va très bien. Plus que bien, même. Mais, comme l'a dit Brett, on doit en être sûrs et certains. Pour le bien de nous tous. Avant de s'investir sentimentalement, on doit vérifier nos ADN. C'est juste, non ?

Chance baissa les yeux sur sa tasse de café. Elle la fixa si intensément qu'on aurait dit qu'un petit requin faisait des cercles dedans.

Elle releva la tête, plongea son regard dans le mien.

— Oui. C'est sensé. Mais je n'ai pas l'argent pour payer ce genre de test.

— Nous, si, affirma Brett.

Cette nuit-là, Brett et moi étions allongés sur le lit dans le noir, tandis que Chance dormait au rez-de-chaussée, dans l'ancienne chambre de Leonard. Buffy s'était assoupie dans son panier près de la porte de la salle de bains. Elle émettait des petits grognements dans son sommeil. Elle devait assouvir des envies de vengeance sur son précédent maître. Ou peut-être se faisait-elle tabasser par un lapin.

Je m'étais rapproché de Brett pour faire l'amour, mais elle avait dit :

— Pas avec Chance en bas.

— Comme tu dis, elle est en bas, pas sous le lit.

— C'est juste que ça ne me paraît pas bien. Avec ta fille... ta fille potentielle... juste en dessous, et nous, tu sais...

— Tu sais ?

— En train de faire l'amour.

— C'est toi qui l'as invitée à rester. Je le souhaitais aussi, mais... zut, je ne

sais pas quoi penser. Enfin, ce que je sais, c'est que je l'aime bien, et ça ne me dérangerait pas du tout qu'elle soit ma fille.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Elle mérite quand même de dormir ailleurs que dans une voiture.

— C'est pour ça que je lui ai proposé de rester. Je voulais qu'on l'aide.

— D'un autre côté, je t'ai sentie hésiter ; comme si tu craignais qu'en bas elle soit en train de fourrer l'argenterie dans une taie d'oreiller.

— Je n'ai rien dit de tel.

— Ah bon ?

— Non. J'ai dit que je ne voulais pas faire l'amour parce que ça me mettait mal à l'aise qu'elle soit en bas.

— Et pour aller pisser ? Ça te met mal à l'aise aussi de la savoir en bas ?

— Ne fais pas ton malin, dit-elle.

— Ce n'était pas si malin.

— Non, en effet. Seulement, si c'est ta fille, que va-t-on faire ? Et si elle ne l'est pas, que va-t-on faire ?

— Je voulais simplement faire l'amour avant de dormir, dis-je.

— Il faut qu'on fasse quelque chose pour elle.

— On l'a nourrie. On lui a donné un lit. Et si elle n'est pas ma fille, on verra ce qu'on peut faire pour l'aider à prendre un nouveau départ. On la laisse rester, on lui fait passer un test de paternité, et on verra à ce moment-là.

— Ma fille ne nous rend jamais visite, dit Brett.

— Elle n'a jamais demandé à venir.

— Tu ne l'aimes pas.

— Je crois que c'est en partie parce qu'elle a failli nous coûter la vie, à Leonard et moi, à deux reprises, et qu'elle s'est remise à boire et à se droguer régulièrement.

— Elle a des problèmes, elle aussi, Hap. Y a-t-il une fille qui vaut plus que l'autre ?

— Je ne sais même pas si Chance est ma fille.

— Mais si c'est le cas ?

— Je te l'ai déjà dit. On l'aidera.

— C'est bien ce que je disais. On aide ta fille, mais pas la mienne.

— Est-ce que tu considères que passer à deux doigts de la mort, Leonard et moi, et même toi, par deux fois, l'aide en quoi que ce soit ?

— Tu l'as déjà dit.

— Je pense que ça compte pas mal.

— Si ma fille avait un foyer où rentrer, ça serait peut-être différent. Elle s'en

sortirait peut-être mieux.

— Tillie a sa propre maison. Ce qu'elle y fait et qui elle y amène, c'est son problème. Et parfois le nôtre. Et puis elle a plus de trente ans à présent. Chance est encore jeune.

— Je me prenais en charge à son âge.

— Moi aussi, mais ce n'est pas la question.

— Je n'essaie pas d'être garce, Hap.

— Tu en fais une assez bonne imitation.

Elle alluma la lampe.

— On doit en venir là alors ? fit-elle.

— C'est toi qui as dit que tu étais une garce.

— Pas du tout. J'ai dit que j'essayais de ne pas en être une, et tu as dit que j'en étais une.

— Une imitation.

— Ne commence pas à couper les cheveux en quatre avec moi, mon gars. Non seulement tu seras privé de sexe ce soir, mais prépare-toi peut-être à une longue traversée du désert.

— Chérie, voyons.

— Alors maintenant je suis ta chérie, plus ta garce ?

Constatant que cette conversation dégénérerait rapidement, je dis :

— Désolé, Brett. Je suis surpris et complètement désemparé, tu l'imagines bien. Mes pensées n'arrêtent pas de passer d'un extrême à l'autre. D'un côté, bizarrement, je suis heureux, et de l'autre très confus. J'espère que c'est ma fille, et j'espère que non. Mais c'est une personne.

Brett éteignit la lampe. À nouveau dans le noir, elle ajouta :

— Je sais. Excuse-moi. Mais je ne crois pas que tu aies laissé sa chance à Tillie.

— Eh bien, puisqu'on parle de Chance, voyons d'abord si cette fille mérite qu'on lui en offre une. Même si ce n'est pas le cas, je tiens à l'aider. Quant à ta fille, ce n'est pas comme si je n'avais pas déjà essayé de l'aider, mais Tillie...

— Je sais. C'est différent.

— J'allais dire difficile.

— Tu voulais une famille. Et voilà que tu vas peut-être en avoir une. Mais je ne vais pas te mentir : ça me met mal à l'aise. Je suis peut-être jalouse d'une fille vis-à-vis de l'autre, enfin, c'est comme ça que je le vois.

— Si c'est bien ma fille, répétais-je. À mon sens, pour l'instant, on doit laisser reposer et attendre de voir ce qui en ressort.

J'entendais Brett respirer doucement dans le noir.

Au bout d'un long moment, elle reprit la parole.

— Sans doute. Et, Hap ?

— Quoi ?

— On n'a pas de vraie argenterie, en bas.

Lorsqu'on finit par se taire pour de bon, les choses s'étaient apaisées, mais j'en étais toujours au même point.

Je finis par me relever, sortis du lit en silence et descendis au rez-de-chaussée. Dans le salon, je pris un livre sur la table basse, un vieux western de Bill Crider, et me plongeai dans sa lecture. Je l'avais déjà lu plusieurs années auparavant, mais de temps en temps l'envie me prenait de lire ou relire un western.

Je venais juste de commencer quand j'entendis s'ouvrir la porte de l'ancienne chambre de Leonard. Me retournant, je vis Chance, vêtue d'un pyjama de Brett trop grand pour elle, entrer dans la pièce.

Elle vint s'asseoir au bord du divan où je me trouvais, me sourit.

— Brett est grande, dit-elle.

Elle leva un pied, et je vis la jambe de pyjama flotter.

— Oui, elle l'est.

— Elle est très différente de ma maman.

— Oui, elle l'est. Qu'est-ce que tu fais debout ? Tu as l'air fatiguée.

— Oui. Mais j'ai eu envie de lait chaud. Et que fais-tu debout ? Tu as l'air fatigué, toi aussi.

— J'avais envie de lire.

— À 3 heures du matin ?

— Je me suis dit que 2 heures, c'était trop tôt, et 4 heures trop tard.

Elle eut un petit gloussement.

— Viens, dis-je. Je vais nous faire un lait chaud.

On se rendit dans la cuisine, où je versai du lait dans des tasses et les fis réchauffer au micro-ondes, une à la fois. Une fois nos deux tasses chauffées, on s'assit à la table. On se regarda. Je crois que nous avions pas mal de choses à nous dire, mais ne savions pas comment les dire.

— J'ai un truc spécial, dis-je. Enfin, je le trouve spécial. Je le cache pour que Leonard ne le trouve pas.

— Je sais que c'est ton ami, c'est tout.

Je me levai et allai ouvrir un placard, d'où je sortis un paquet de crackers en forme d'animaux, dissimulé derrière un paquet de riz. C'était un de ces petits paquets avec un zoo dessiné dessus, des animaux derrière des barreaux. Je n'ai

jamais aimé ni les zoos ni les cirques. Les animaux là-dedans me font de la peine. Mais j'aimais les crackers en forme d'animaux.

— Oh, j'adore ça ! s'exclama Chance.

— Leonard aussi, dis-je. Les biscuits à la vanille de toutes sortes, les crackers en forme d'animaux, le Dr Pepper. C'est pour ça que je les planque.

— Ce n'est pas gentil.

— C'est une vraie machine à dévorer les biscuits, et il est prêt à tout.

Elle sourit, me dévoilant ses belles dents.

— On dirait que tu parles de deux gamins.

— On l'est, d'une certaine manière. Si tu finis par nous fréquenter, tu nous trouveras sans doute immatures et grossiers.

— Maman disait qu'à son avis tu étais un homme bien.

Je ne sus pas quoi répondre à ça, alors je me contentai d'ouvrir le paquet de crackers et de les répartir entre nous. On se retrouva chacun avec une pile de biscuits salés devant nous, pour accompagner notre lait chaud.

— J'aurais dû prendre une assiette, dis-je.

— Non, c'est parfait.

— Sûre ?

— Oui.

— Je peux aller chercher une assiette... ou une soucoupe.

— Non, vraiment. C'est parfait.

— Je ne suis pas un hôte terrible.

— On n'a pas besoin de sortir la porcelaine pour manger des crackers, dit-elle en en mettant un dans sa bouche. Oh, ouah, ils sont bons. Quand j'étais petite, maman me donnait une brique de lait et une boîte de crackers, me posait devant la télé et me laissait regarder les dessins animés. Elle en profitait pour boire. Mais c'est resté un de mes meilleurs souvenirs... manger ces crackers en forme d'animaux en buvant du lait et en regardant Ren et Stimpy, ou les trucs qu'elle m'avait enregistrés. J'avais un tas de cassettes VHS, et dans ma voiture j'ai toujours un carton rempli des DVD que j'avais rachetés. J'aime toujours les dessins animés.

— J'adore *Bip Bip et Coyote*, les vieux dessins animés de la Warner Bros.

— Oh, ouais, c'est super. Et Wile E. Coyote finit toujours par tomber d'une falaise, il y a sa longue chute et le gros boum et la poussière qui flotte.

— Tu l'as dit. Quel style de musique aimes-tu ? demandai-je.

— J'ai des goûts éclectiques. J'aime certains morceaux de rap, mais pas tout. Ils finissent vite par se ressembler tous. Je préférerais le rap quand j'étais jeune.

— Tu es encore jeune.

— Je ne me sens pas si jeune, dit-elle.

Son ton s'était assombri, alors je demandai :

— Qu'est-ce que tu aimes d'autre ?

— Des trucs country. Kasey Lansdale.

— Oh, bon Dieu ! m'exclamai-je. Leonard adore sa musique. Je l'aime aussi, mais lui, c'est un fan. Il aime s'asseoir pour écouter de la country, en général des vieux trucs : Hank Williams, Johnny Cash... J'aime tout ça, moi aussi. Patsy Cline, Loretta Lynn. Tu as déjà écouté des morceaux du fils de Johnny Cash ? John Carter Cash. Lui, il a un truc. J'ai un CD de lui, je l'ai usé à force de l'écouter.

— Je ne connais pas bien la musique de Hank Williams, dit-elle. J'aime plutôt bien Hank the Third, certaines choses. Je sais que c'est son père, et je connais certaines de ses chansons chantées par d'autres, mais je ne l'ai pas écouté.

— C'est un classique, Williams.

Notre conversation sur le sujet s'épuisa, et on resta assis un moment à boire du lait en grignotant nos crackers. J'étais content d'avoir le lait et les biscuits, de ne pas simplement rester assis à la dévisager, en tentant toujours de me reconnaître en elle.

— J'ai un diplôme en journalisme, dit-elle.

— C'est bien, dis-je.

— Je l'avais déjà mentionné ?

— Je ne crois pas.

— J'ai travaillé dans un journal un certain temps. J'ai aussi publié une nouvelle dans une revue littéraire.

— Vraiment ?

— Oui. *REAL*, une revue de l'Université Stephen F. Austin. Je n'ai pas été payée, cela dit.

— Mais la nouvelle a été acceptée.

— Oui.

On chercha encore d'autres sujets de conversation, mais cette fois nous étions à court de crackers.

— Je me sens mieux maintenant, dit-elle. Assoupie.

— Moi aussi, dis-je.

— Merci pour le lait et les crackers.

— De rien.

Elle se leva de table.

— Je vais aller me coucher.

— Moi aussi.

— Je mets les tasses dans le lave-vaisselle ?

— Je vais le faire. Va te reposer. Dors le temps que tu veux.

Je crois qu'on essayait tous les deux de déterminer si se serrer dans les bras s'imposait. Sans un mot, on décida que non. Elle s'attarda un instant, debout près de la table, me dit « bonne nuit » et s'en alla.

Je me levai à mon tour, allai rincer les tasses et les mis dans le lave-vaisselle. Je jetai à la poubelle le paquet vide de crackers. Je mouillai une éponge et la passai sur la table, poussant dans ma paume les miettes que j'allai jeter.

Je montai l'escalier et, le temps que j'arrive dans la chambre et me glisse sous les draps, mes yeux étaient remplis de larmes que je ne pouvais pas totalement expliquer.

Nous n'avions toujours aucune nouvelle de Jim Bob et Marvin.

Le dimanche, Leonard et moi allâmes pêcher. Je ne suis pas vraiment un pêcheur confirmé, mais de temps à autre j'aime jeter une ligne dans l'eau. Si j'attrape des poissons, je les mange parfois, mais le plus souvent je les rejette à la baille.

Le principal motif de cette sortie était néanmoins de me changer les idées, à la fois de l'affaire qui nous occupait et de ma possible paternité.

C'était un lac privé — plutôt une grande mare, en réalité — auquel nous avions accès grâce à un ami de Marvin. Nous avions emprunté un petit bateau à moteur, et le lac était infesté de poissons et d'alligators, sans oublier les canards et toutes sortes de plantes marécageuses qui jaillissaient de l'eau. La lumière du soleil se réfléchissait furieusement à sa surface, et là où la végétation était haute, elle dessinait un tas de petites ombres. Au centre du lac, l'eau était claire, on y voyait profond, et elle semblait huileuse à cause du reflet du soleil. Des bouleaux poussaient sur les rives, avec çà et là des saules et des ormes, dont les racines plongeaient dans l'eau là où la bordure du lac s'était effritée.

Leonard était assis à l'avant, et moi à l'arrière. Nous avions tous deux mis des chapeaux de paille à large bord pour nous éviter de cuire, et nos couvre-chefs dessinaient des ombres sur nos genoux pliés. L'air était d'une chaleur implacable. Nous dérivions près du centre du lac, lançant nos cannes à pêche. J'ai toujours aimé ce moment du lancer où la ligne siffle et brille parfois d'un éclair argenté, le soleil se reflétant sur l'hameçon en bout de ligne.

Nous avions apporté de quoi déjeuner dans une grande glacière, et en plus de penser à Chance, je pensais au repas. J'aimais manger. Je consultai ma montre. Zut, encore deux heures à attendre.

— Où est la fille aujourd'hui ? demanda Leonard.

— Elle est allée à Tyler avec Brett pour déjeuner et acheter des vêtements. Elles vont y passer la journée. Alors j'ai pensé que ce serait bien qu'on aille pêcher. Chance ignore tout de notre affaire en cours. Je veux dire, elle sait ce

qu'on fait, des enquêtes privées, mais elle ignore sur quoi on travaille au juste, et je ne vois pas de raison de lui dire que nos vies sont peut-être en danger.

— Si quelqu'un voulait s'en prendre à nous, tu ne crois pas qu'il serait déjà passé à l'action ?

— On a une petite réputation, Leonard. Ils attendent peut-être le moment où on aura baissé la garde.

— Pas faux. Mais, au sujet de ton histoire de paternité : comment Brett prend-elle la chose ?

— À vrai dire, elle était assez embêtée d'avoir Chance à la maison, alors que c'est elle qui l'a invitée. Mais je ne pense pas que ce soit Chance qui l'embête, je crois même qu'elle l'apprécie, d'une certaine manière.

— Elle est embêtée à cause de sa propre fille. Je me trompe ?

— Bon Dieu, Leonard, tu es sacrément vif d'esprit, vachement à l'écoute !

— J'ai lu un livre, une fois. Il était plein d'images, mais il m'a incité à cogiter un peu.

— Oh, je te l'ai dit ? Chance a récupéré ton ancienne chambre.

— J'ai des affaires dedans.

— Non, dis-je. Tes trucs sont maintenant dans une boîte en carton sous l'escalier.

— C'est *ma* chambre.

— Tu parles comme un ado qui, en rentrant de l'université, découvre que sa chambre a été transformée en bibliothèque.

— Eh bien oui, c'est ma chambre.

— C'était.

Leonard bouda quelques minutes, puis dit :

— Alors tu n'es pas sûr qu'elle soit ta fille ?

— Et si ce n'est pas le cas, tu veux récupérer ta chambre ?

— Ce serait gentil. Mais si c'est vraiment ta fille, elle peut la garder.

— C'est très généreux de ta part.

— Si c'est ta fille, ça change en partie ma vision de toi.

— Comment ça ? demandai-je.

— Je croyais que tu me mentais sur la baise. Je pensais que tu te contentais de te masturber en prétendant faire l'amour. Si tu as une fille, ça veut dire que tu as déjà fait l'amour pour de bon. Beurk.

— Qu'est-ce que tu crois qu'on fait, Brett et moi ?

— Je préfère ne pas y penser. Je ne pense pas que Brett ferait une chose pareille.

— Oui, Leonard, il se peut que j'aie une fille. Le fruit de mes entrailles.

— J'espérais un peu que tu serais le dernier de ta lignée.

La discussion en resta là un bon moment ; on continua à dériver et à pêcher. Puis on déjeuna. Le repas fini, Leonard reprit le fil de notre conversation précédente :

— Est-ce que tu as envie qu'elle soit ta fille ?

— Ces dernières années, j'ai pas mal pensé à la famille, à savoir si j'avais envie d'en avoir une plus grande que celle que j'ai déjà — qui se résume en gros à toi et à Brett. Dans un moment de faiblesse bizarre, j'ai même essayé de convaincre Brett de faire un enfant avec moi.

— Eh bien, Brett est une jolie femme, je tiens à le souligner, et, même si cette remarque vient d'un gay, je trouve qu'elle ne fait pas du tout son âge ; mais elle est quand même un peu vieille pour élever un nouvel enfant, tu ne penses pas ?

— Comme j'ai dit, c'était une sorte d'idée irrationnelle, pas très fondée.

— Elle a un prénom cool, dit Leonard. Chance, j'aime bien.

— Chance m'a dit ce matin que sa mère avait arrêté de boire quand elle était enceinte. Que ça comptait à ce point-là pour elle. Et que May Lynn lui parlait de moi souvent, comme si on avait été longtemps ensemble. Elle a dit à Chance que j'étais le bon et qu'elle avait loupé le coche, qu'elle ne voulait pas bouleverser ma vie, parce qu'à part pendant sa grossesse elle savait qu'elle ne lâcherait pas la bouteille.

— Tu fais partie de ceux qui voient l'alcoolisme comme une maladie, hein ?

— Pas toi ? l'interrogeai-je.

— Je ne crois pas que tous les alcooliques soient malades parce que leur corps réagirait à l'alcool différemment de ceux qui peuvent boire sans problème. C'est sans doute vrai de certaines personnes, mais à mon avis beaucoup de gens trouvent simplement une béquille là-dedans, ils s'y accrochent. Ils pourraient arrêter de boire, mais ils ne le font pas. Je ne pense pas que ce soit toujours une maladie. C'est comme le fait que je suis gay. Je n'ai pas le choix, c'était dans mon ADN, mais on est quand même libre de choisir, à mon sens. Je pense qu'on peut décider de sucer ou pas des bites ; je ne parle pas d'une aventure occasionnelle ou du type qui cherche juste à améliorer sa moyenne de parties de jambes en l'air avec n'importe quel corps vivant.

— Je crois qu'on appelle ça la bisexualité, dis-je.

— J'ignore si ça existe ou pas. Je m'en fiche. Ce que je dis, c'est que c'est à chacun de décider s'il veut ou non sucer des bites ou se mélanger aux autres, indépendamment de son ADN. Pour ma part, je n'ai aucune envie de virer ma cuti. J'aime les hommes, c'est aussi simple que ça. Mais je pense que, pour d'autres, c'est un choix. Merde alors, les prisonniers passent leur temps à baiser

entre eux, mais une fois sortis de taule ils ne baisent plus jamais quelqu'un de leur sexe. Enfin, tant qu'ils ne retournent pas en prison. Tous autant qu'on est, on cherche juste un trou bien chaud, Hap.

— Surtout ne change pas, Leonard. Reste cette personne élégante et romantique...

— Je dis juste les choses comme je les vois. Certains trucs relèvent bien plus de l'habitude que de la maladie. Et je ne dis pas qu'être gay est une maladie. Je dis juste que beaucoup de choses sont le fruit d'un choix. C'est peut-être une mauvaise analogie, vu que je n'ai aucun problème avec mon orientation sexuelle, mais j'ai connu des ivrognes qui, à mon avis, aimaient surtout s'apitoyer sur leur propre sort.

— Je n'en sais rien, dis-je. Mais, au final, May Lynn était bel et bien une ivrogne, par choix, par maladie, à cause de son ADN ou que sais-je.

— Quand est-ce que tu me présentes Chance ?

— Quand tu voudras. J'imagine que je ne voulais pas lui présenter toute la famille avant d'être sûr qu'elle en fasse bien partie. C'est une pensée stupide, mais c'est un fait. On a déjà transmis les prélèvements pour faire analyser nos ADN. Mais ça prend un peu de temps. On va devoir patienter au moins un mois. L'entreprise privée qui effectue ces tests a beaucoup de demandes. Le reste du temps, eh bien, Chance et moi on a discuté. Je commence à la connaître un peu, elle est intelligente et sympathique. C'est comme trouver un chiot bien soigné avec un collier ; on passe une annonce dans le journal, on distribue des flyers, et chaque jour on s'attend à ce que quelqu'un appelle ou frappe à la porte pour le reprendre. On a investi tout son cœur dans ce chiot, et voilà que quelqu'un débarque avec une laisse et une friandise.

— À propos de chiots, comment va Buffy ?

— En pleine forme. Brett l'a déposée chez le vétérinaire aujourd'hui ; on la récupère demain. La véto doit jeter un dernier coup d'œil à ses côtes.

— Désolé de changer de sujet, après tes ennuyeuses affaires personnelles, Hap, mais cette histoire avec Frank, la concession... Jim Bob, il faudrait le secouer un peu, non ?

— Si on fait ça, une chaudasse risque de tomber.

— Mais il faut quand même qu'il se secoue, non ?

— Si.

— Une minute. Je crois que ça mord.

Il moulina pour remonter sa prise. C'était une roue de bicyclette, avec sa chaîne.

— Ah, dit-il en décrochant la roue de l'hameçon, et en la jetant dans un coin

du bateau pour qu'on s'en débarrasse plus tard. Un poisson-bicyclette, c'est très rare.

On continua de pêcher, et la journée passa agréablement. Pour une mare pleine de poissons, on n'eut guère de chance. On rejeta trois poissons à l'eau et on garda la roue de bicyclette. Les moustiques devenaient une vraie nuisance.

De retour sur le rivage, on rangea nos affaires et on chargea le bateau sur la remorque. Alors que nous nous éloignions du lac, mon téléphone sonna. C'était Jim Bob.

— Il faut qu'on parle, Hap.

— Tu as vu Frank ?

— Oui. Faut qu'on parle.

— C'est ce qu'on est en train de faire.

— En personne. Chez toi ?

Je raccrochai et regardai Leonard.

— Devine qui c'était ?

Le temps de rendre le bateau et la remorque, et de nous débarrasser de la roue de bicyclette, il faisait presque nuit. Leonard nous fit passer par différentes routes, du chemin d'argile rouge et parfois de gravier à la route en bitume.

Jadis, l'East Texas avait été le pays des ours, du miel et même des perruches. De nos jours, les ours et les perruches ont été exterminés, et les abeilles ne s'en sortent pas non plus très bien. Mais il y a les vaches. On les apercevait en passant devant des trouées entre les arbres, ouvrant sur des pâturages. Les vaches avaient l'air heureuses, contentes. Elles ne savaient pas qu'elles s'apprêtaient à finir en hamburgers.

Le soleil couchant enveloppait les arbres et s'obscurcissait en larges rubans d'ombre ; quand nous rejoignîmes l'autoroute, il faisait totalement noir. Le temps s'était rafraîchi avec la tombée de la nuit. On arrêta l'air conditionné et on ouvrit les vitres pour laisser entrer l'air nocturne. On passa devant des maisons où des lumières brillaient à l'intérieur. On croisa quelques voitures, dont les phares nous

illuminaient avant de disparaître.

Vingt minutes plus tard, on était en ville et on descendait ma rue, arrivant devant chez moi. Je remarquai que la maison était plongée dans l'obscurité. Mais j'aperçus des flashs de lampes torches dans la cour. On continua à rouler jusqu'au parking de l'église un peu plus bas. Leonard se gara tout au fond du parking, derrière l'église. La voiture n'était pas visible de ma maison.

— Tu les as vus, toi aussi ? demanda Leonard.

— Oui.

— Jim Bob ?

— Tu as vu sa Cadillac garée quelque part ?

— Non.

— Plusieurs lampes, dis-je.

— Oui. Jim Bob a peut-être amené des amis. La chaudasse ?

— Avec une lampe torche, elle aussi ?

— J'ai cru voir trois lampes, donc au moins trois types, non ?

— On essaie de les choper par surprise ?

— Tout le monde aime les surprises, dit Leonard.

— Mais un truc d'abord.

Je composai le numéro de Brett.

Elle répondit en disant :

— Hap. Désolé, mon chou. On a fait du shopping, on n'a pas vu passer l'heure. On va dîner ici avant de rentrer. Tu devrais sortir manger quelque part avec Leonard.

— Très bien. Alors tu es toujours à Tyler ?

— Comme je t'ai dit, on va dîner tard.

— OK. Prenez votre temps alors. Je t'aime.

— Tu as l'air drôle.

— Fatigué. Une longue journée de pêche. À plus tard.

J'éteignis le téléphone et le rangeai.

— Alors ? demanda Leonard.

— Chance et elle sont encore à Tyler.

— Parfait, dit Leonard.

— Je n'ai pas vu de raison de l'alarmer.

— Voyons si on peut donner une raison de s'alarmer aux gens qui traînent dans ta cour.

— Ils sont peut-être à la recherche d'un chien perdu.

— Peut-être.

— Ou ce sont des gamins qui rôdent dans le quartier.

— Possible aussi.

— Des exterminateurs de cafards qui se sont trompés de maison.

— Peu probable, dit Leonard. Ce sont peut-être aussi des enfoirés qui viennent te donner une leçon, à toi et à ta bande. Ce qui m'inclut moi aussi.

Leonard redémarra le pick-up et sortit par l'arrière du parking. La route passait derrière notre maison. Elle en était séparée par un champ d'environ un hectare, envahi de hautes herbes. D'autres maisons se trouvaient à proximité, mais qui que soit le propriétaire il ne l'avait jamais exploité — j'espérais que ça durerait.

On se gara en bordure du champ. Leonard se pencha de mon côté et sortit mon revolver de la boîte à gants.

— C'est mon flingue, dis-je.

— Tu n'as qu'à ramasser un bâton.

— Tu as mon flingue.

— Très observateur.

— Comment se fait-il que tu l'aies ?

— Tu veux vraiment parler de ça maintenant ?

— Et si on n'avait pas été assez discrets ? Et qu'ils nous attendent dans l'arrière-cour ?

— Alors la surprise sera pour nous, dit Leonard.

En traversant le champ, je m'attendais à moitié à ce qu'on me tire dessus. J'avais été blessé par balle plusieurs fois. J'en gardais une impression mémorable. Les lampadaires derrière nous et la lueur émise par les maisons alentour faisaient de nous de bonnes cibles si quelqu'un s'avisait de regarder dans notre direction.

Personne ne nous tira dessus. Mis à part quelques ronces qui s'accrochèrent à mon pantalon, jusqu'ici tout allait bien.

Il y avait un grillage clos à l'arrière de notre propriété, mais sur le côté droit s'élevait une haute barrière de séquoia. Quelqu'un avait commencé à la bâtir des années avant qu'on achète l'endroit, mais ne l'avait jamais terminée. La seule entrée se trouvait sur le côté, là où s'arrêtait la barrière de séquoia, et donnait sur l'arrière de la maison. Pour atteindre le portail de là d'où nous venions, on dut traverser la propriété de notre voisin immédiat. On entendit quelques aboiements, mais aucun chien ne se déchaîna. Nos intrus n'y prêteraient peut-être aucune attention.

On se faufila donc dans le jardin du voisin en longeant la barrière. J'aperçus de la lumière par une des fenêtres du voisin, j'entendais même le son étouffé de la télévision. Je transpirais plus que ce qu'imposait la température. J'avais les cheveux trempés. Quand on atteignit le portail, je le déverrouillai avec ma clé, on

l'ouvrit et on se glissa dans l'arrière-cour. Pour une fois j'étais content que la lampe à allumage automatique au-dessus de la porte de derrière soit grillée. J'avais eu l'intention de la remplacer.

Nous avions une cabane à outils là-dérrière, elle aussi verrouillée. Je sortis ma clé, l'ouvris et j'allai prendre un pied-de-biche sur l'établi. Depuis notre installation, le seul usage que j'avais fait de l'établi avait été d'y déposer ce pied-de-biche. J'avais disposé quelques outils sur le mur, mais, à l'exception du marteau, je ne savais me servir d'aucun d'entre eux. Si je n'arrivais pas à fixer un truc avec un marteau, alors je ne le fixais pas.

Je soupesai le pied-de-biche dans ma main. Il glissait dans ma paume moite.

Aussi doucement que possible, je déverrouillai la porte à l'arrière de la maison et l'entrouvris. J'entendis quelqu'un tripatouiller la porte d'entrée, sûrement en train de forcer la serrure.

— Je vais faire coucou aux types à la porte, dit Leonard. Tu veux aller vérifier le garage ?

— Essaie de ne flinguer personne si tu n'es pas obligé.

— Quel rabat-joie, dit Leonard.

Il se faufila à l'intérieur et referma doucement la porte. Je ressortis par le portail et longuai le chemin herbeux qui séparait notre maison de celle des voisins, arrivai près du garage. C'était plutôt un auvent qu'un garage, car il était ouvert à l'avant et n'avait pas de porte.

Toujours en sueur, je me fis tout petit en passant sous la fenêtre éclairée du voisin d'où sortait le son de la télévision. Je m'écartai aussi vite que possible de cet éclairage. Je me glissai précautionneusement jusqu'au bord de l'entrée du garage.

Je pris une profonde inspiration. À une époque, je cherchais presque ce genre de situation. À présent, tout ce que je voulais, c'était un bon dîner, un lit confortable, et Brett. J'entendis quelqu'un dans le garage, qui s'efforçait de marcher sans bruit mais n'y parvenait pas très bien. Puis j'entendis une voix :

— On force la porte ?

Il devait parler de la porte au fond du garage qui communiquait avec la maison. Elle débouchait sur un couloir qui menait à la chambre de Leonard — la chambre de Chance maintenant.

Je pris une autre inspiration et expirai lentement, en silence. Je me vis frapper quelqu'un à coups de pied-de-biche et cette vision ne m'enchantait pas des masses, à moins qu'ils aient un flingue. Mais, s'ils avaient un flingue, le pied-de-biche ne suffirait sans doute pas.

Bientôt, celui qui crochetaient la serrure devant la maison allait entrer et, une fois à l'intérieur, il tomberait sur Leonard. Un peu comme s'il attendait sa chérie

et voyait débarquer un tigre.

J'entendis un bruit sourd, évoquant une paume frappant la surface de l'eau. Il provenait de l'avant de la maison — c'était Leonard. Il n'avait tiré sur personne, mais avait dû frapper quelqu'un. Peut-être était-ce l'inverse, mais j'en doutais. Je sus en un instant, le même instant où se bouscullaient toutes ces pensées, que je ne trouverais pas de meilleur moment pour agir.

Je tournai au coin du garage et pénétrai à l'intérieur, tandis que deux hommes en sortaient, courant en direction du bruit. Ils ne me virent même pas. Ils avaient de grosses lampes torches, et ils étaient costauds. C'est tout ce que je pus en distinguer. Le lampadaire juste devant était cassé et la lune invisible ; je n'aperçus que des silhouettes précédées de la lueur des lampes.

J'entendis autre chose, un bruit de bagarre, puis le même son que la fois d'avant. Je vis quelqu'un tomber en arrière de la véranda. Sa lampe torche valsa, et j'entrevis dans le faisceau d'une lampe le crâne rasé d'un homme sur la pelouse. Je distinguai Leonard debout sur la véranda.

J'étais juste derrière les deux hommes avec les lampes. L'un d'eux la braqua sur Leonard, qui sautait au bas de la véranda. L'homme avait un flingue qu'il levait quand j'arrivai derrière lui et lui frappai la main de toutes mes forces avec le pied-de-biche.

Je sus à la sensation dans ma main que j'avais brisé des os. L'homme lâcha son arme et s'affala à genoux, tordu de douleur, tandis que l'autre type se retournait vers moi. Je lui fonçai dessus, me plaçai de profil et lui frappai le genou avec le pied-de-biche. Il laissa échapper un cri et recula en titubant, la jambe flageolante. Je lâchai le pied-de-biche et me plaquai quasiment contre lui. Je lui balançai une bonne droite — un uppercut réussi car je ne sentis presque rien. Il alla au tapis et tenta de se relever. Je lui flanquai un coup de pied dans la tête et il roula sur lui-même, lâchant sa lampe qui fut projetée en l'air et alla finir sa course sur l'allée en ciment.

Je ramassai le pied-de-biche et le donnai à Leonard qui m'avait rejoint, cherchai les armes et trouvai un gros automatique sur l'homme évanoui près de la véranda. Le type que j'avais frappé au genou n'était armé que d'un nerf de bœuf. Je le passai à Leonard. Il s'avança vers l'homme qui se tenait le genou et le frappa derrière la tête d'un coup vif et puissant.

— Bon sang, dit l'homme en se protégeant la tête des mains. J'ai déjà la jambe cassée ; c'est pas la peine d'en rajouter.

— Si, je trouve, dit Leonard.

— Vous m'avez cassé le bras, dit l'homme que j'avais frappé à la main.

— J'espère bien, c'était le but. Et toi, connard, comment se porte ta jambe ?

— Elle est cassée, je vous dis, répondit-il.

— Très bien, dis-je.

J'allai récupérer son flingue resté sur l'allée pendant que l'homme au bras cassé se pliait en deux pour vomir sur la pelouse.

C'est à ce moment-là qu'une voiture vint se ranger au bord du trottoir.

Jim Bob se gara près d'un grand arbre et sortit de voiture. J'aperçus quelqu'un d'autre à son bord, sans pouvoir distinguer qui — juste une silhouette sombre. Jim Bob s'avança d'un pas tranquille, un gros revolver pendant au bout d'une main et une lampe dans l'autre.

— Vous faites une garden-party ?

— On peut dire ça, oui, dit Leonard. Même si c'est plutôt Hap et moi qui avons fait la fête ; eux se sont contentés de se rouler dans le jardin.

— Je vois que vous avez récupéré quelques jolis souvenirs, fit Jim Bob en regardant les flingues dans ma main.

— Ils n'offraient pas de tee-shirts, dis-je.

Jim Bob fit le tour des trois hommes à terre, l'un toujours inconscient, les deux autres en train de gémir. Il braqua sa lampe sur eux. L'homme évanoui portait un pantalon et une veste en jean, sous laquelle il était torse nu. Il avait un gros bide poilu. Les deux autres étaient en jean et tee-shirt noir. Des Blancs, tous les trois. Tous le crâne rasé avec des barbes clairsemées, et des visages qu'on avait fait bouillir, aurait-on dit, avant de les tendre sur leur crâne.

— Un vrai concours de laideur, ces trois-là, dit Jim Bob. On ferait peut-être bien de traîner ces enfoirés à l'intérieur ou quelque part avant que les voisins se demandent ce que vous fichez.

On ne demanda pas qui était dans la voiture de Jim Bob. On savait qu'il nous le dirait en temps voulu, et on ne voulait pas partager d'infos avec les types qui gisaient sur notre pelouse.

Leonard éteignit les lampes torches, sauf celle que je récupérai. Il jeta le pied-de-biche et le nerf de bœuf dans l'herbe près de l'allée et traîna l'homme évanoui jusqu'au garage, les talons de ses bottes raclant le ciment.

Je glissai deux des flingues sous ma ceinture, et un dans ma poche avant. Jim Bob et moi nous chargeâmes des deux autres gars. J'agrippai celui à la jambe blessée par les aisselles et le tirai sur les fesses, la lampe glissée sous mon bras. Jim Bob aida l'autre à se relever.

Ils étaient trop faibles pour lutter. On les emmena jusqu'au garage sans difficulté. Il faisait noir à l'intérieur, et on n'alluma pas la lumière. Le seul éclairage provenait de la lampe de Jim Bob et de la mienne. Il y avait des marches devant la porte communiquant avec la maison. On y fit asseoir nos prises, sauf le type évanoui, que Leonard laissa allongé au pied des marches.

— Qui vous a envoyés, et pourquoi ? dis-je.

— Va te faire foutre, grogna le type au bras cassé.

Jim Bob s'avança tranquillement, gifla l'homme à deux reprises, agrippa son bras cassé et le tordit. L'homme hurla, et je tressaillis.

Jim Bob le gifla à nouveau.

— Ça, c'est pour avoir crié.

— C'est de la brutalité, dit l'homme.

— Je sais, dit Jim Bob.

— Mollo, mec, dis-je.

Jim Bob me regarda.

— C'est à moi que tu parles ?

— Oui.

Jim Bob désigna les brutes avec son revolver et dit :

— Toute ma vie, vu mes activités, j'ai eu affaire à la lie de la société, la merde sous les semelles de mes bottes, bottes dans lesquelles je glisse mes séduisants petits petons, et ce soir j'en ai marre. Je n'ai plus aucune pitié pour les salopards. Je ne sais pas pourquoi ils sont ici, qui ils sont, si c'est Dieu ou la génétique qui les a rendus si laids, mais, sans même savoir qui a commencé, je sais que ce n'est pas vous le problème, les gars. Ce sont eux le problème. Je connais un endroit où on pourra les enterrer quand on en aura fini avec eux. La seule chance qu'on les retrouve un jour, c'est si la terre s'ouvre le jour du Jugement dernier.

— Il y a une pelle dans la cabane à outils, dit Leonard. Je ne crois pas en Dieu, alors je ne m'attends pas à voir venir ce jour. Je pense qu'ils devraient rester cachés pour de bon.

— Les gars, dis-je. Évitions que ça dégénère.

Je ne distinguai pas clairement les expressions des deux hommes assis sur les marches, mais d'après leur langage corporel ils étaient morts de trouille. Quant à l'homme allongé sur le sol du garage, je commençai à m'interroger. Il n'avait pas émis le moindre gémissment. Quand il le voulait, Leonard frappait avec une sacrée force.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Comprenez bien que, dans ce garage, je suis ce que vous avez de plus proche d'un ami ; et pourtant, je ne vous aime pas du tout.

— Ça ne me donne pas plus confiance, lâcha l'homme au bras cassé.

— Tu as bien raison, approuva Leonard. Vous avez débarqué chez mon fréro avec vos crânes mal rasés et des flingues, alors vous devez comprendre à quel point j'ai envie de faire un trou dans vos carcasses avant de vous balancer dans un fossé et de vous pisser dessus.

— Je n'étais même pas là quand c'est arrivé, dit Jim Bob à l'homme, et je ne t'aime pas non plus.

— Ouais, j'avais compris, répliqua l'homme.

— Je peux l'exprimer encore plus clairement, dit Jim Bob.

— C'est maintenant ou jamais, dis-je aux types.

J'espérais que Leonard et Jim Bob ne faisaient que jouer des rôles, mais avec ces deux-là, impossible d'en être sûr. J'étais la personne au monde qui connaissait le mieux Leonard, or il lui arrivait de franchir des limites que je ne dépassais pas. Jim Bob était encore plus imprévisible. D'un instant à l'autre, ces trois-là pouvaient se retrouver à l'état de cadavres dans le coffre d'une voiture, en route vers un endroit sombre et humide.

L'homme au bras cassé ressemblait tellement aux deux autres que seuls les tatouages permettaient de le différencier. Il en avait un au beau milieu de la gorge, en forme de bréchet. Pas très sexy. Il avait l'air d'avoir été fait au stylo-bille. Un tatouage de prison, à mon avis. En moi-même, je le surnommai le Bréchet. Je détournai de lui le faisceau de ma lampe que je baissai au pied des marches.

— C'est le boss qui nous a envoyés, commença le Bréchet.

— Donne-nous son nom, tout de suite, dit Jim Bob. Ou tu préfères que je revienne te tordre le bras ?

— Big Dog.

— C'est qui, Big Dog ? demanda Leonard.

— Un boss qu'on ne voit jamais. On nous dit juste que Big Dog est prêt à payer pour que certains trucs soient faits ; un de ces trucs, c'était vous, et c'est à nous qu'on l'a demandé. Big Dog n'est pas vraiment notre patron, il nous engage juste de temps en temps. On est des sortes de free-lances.

— Vous êtes plutôt un trio d'abrutis, dit Jim Bob.

— Tu devrais penser à te reconvertir dans le macramé une fois ton bras guéri, dit Leonard. Parce que tu es sacrément nul dans ce boulot.

— Alors vous êtes une sorte de gang ? dis-je.

— De motards, précisa-t-il. Les Roues de l'Apocalypse.

— J'ai entendu parler d'eux, dit Jim Bob. Je crois qu'ils roulent à tricycle.

— Tu ne devrais pas en rajouter, dit l'homme au genou amoché. N'écris pas avec ta bouche un chèque que ton cul ne pourrait pas encaisser.

— Si vous êtes un échantillon représentatif de ces gros durs des Roues de l'Apocalypse, dis-je, alors votre gang ne vaut vraiment pas tripette. On peut signer autant de chèques qu'on veut.

— Vous nous avez eus par surprise, se défendit le Bréchet.

— Oui, dis-je, c'est exactement ça.

Le Bréchet voulut répliquer avec virulence, mais il eut la sagesse de fulminer en silence. Il avait l'air de la grosse brute de l'école qui vient de se prendre une raclée par le petit matheux de quarante-cinq kilos.

Le gang des Roues de l'Apocalypse était réputé dangereux. Ses membres dealaient de la drogue, surtout de la meth. Ils étaient aussi connus pour organiser des combats de chiens, ce qui de mon point de vue devrait être puni de la peine de mort.

— Où sont vos motos ? demanda Leonard. Vous êtes venus sur des chevaux de bois, les garçons ?

— J'ai dit des tricycles, intervint Jim Bob.

— Oui, j'ai entendu, dit Leonard. Mais je les ai fait baisser d'un cran. Après, Hap pourra dire patins à roulettes.

— Oh, j'ai compris, fit Jim Bob. Mais les patins à roulettes, ce ne serait pas mieux que les chevaux de bois ?

— Tu n'as pas tort, admit Leonard.

— Voiture, dit le Bréchet. On s'est garés dans une petite rue et on a marché.

— Une voiture ? fit Leonard. Quel gang de motards qui se respecte viendrait en voiture ?

— C'était plus simple, dit le Bréchet.

— Oui, bon, revenons à nos moutons, fis-je. Vous avez été engagés par un certain Big Dog, que vous prétendez ne pas connaître, pour venir ici et quoi faire ? Me régler mon compte ?

Le Bréchet se prit le bras et se crispa un peu avant de dire :

— Pas tout à fait. C'était censé être un avertissement. On devait juste vous donner une bonne raclée.

— Vous savez où j'habite, dis-je, alors vous savez aussi qui habite avec moi, n'est-ce pas ?

— Une femme.

— Vous débarquez ici au beau milieu de la nuit, avec des flingues et des lampes, et vous vouliez juste me flanquer une raclée ? Et elle alors ?

— On l'aurait aussi dérouillée un peu, j'imagine, dit-il.

— Compris, dis-je. Officiellement, je ne suis plus du tout votre ami.

— Il ne s'est rien passé, protesta-t-il. On a été blessés, pas vous.

— Mec, ça nous rend tout tristes, dit Leonard.

— Et vous alliez me flanquer une raclée pourquoi ?

— Tu le sais bien, dit-il.

— Tu veux bien me le reformuler ?

— Ben, on n'a pas eu trop de détails, juste de faire le job, et des rumeurs sur vous. On nous a dit que vous vous mêliez d'affaires qui ne vous regardaient pas, qu'on devait vous cogner un peu pour que vous restiez en dehors de ça.

— Mais on ne vous a pas dit quelles affaires ? demanda Jim Bob.

— Non. On s'en fiche. C'est juste un boulot.

— Combien deviez-vous être payés ? demandai-je.

— C'était juste pour mettre à notre crédit, dit-il.

— Crédit ?

— On est leurs acolytes.

— Bon Dieu, quel mot étrange sortant de ta bouche, fit Jim Bob. Je crois même que tu l'as prononcé correctement. Ce que tu veux dire, c'est que vous essayez de devenir des membres à temps complet de ce gang. C'est bien ça ?

— On peut dire ça, dit le Bréchet. Je préfère dire acolytes.

— Alors, qui est venu vous voir pour vous dire que Big Dog voulait que je reçoive une raclée ? demandai-je.

— Il voulait aussi qu'on s'occupe du nègre, dit le Bréchet, évitant de répondre à ma question. On pensait le choper chez lui. Il a été facile à trouver, comme toi. Ils nous ont donné vos noms, on a été voir sur Internet. C'est génial ce truc.

— N'est-ce pas ? fit Jim Bob.

— Qui est ce putain de cow-boy ? demanda le Bréchet en désignant Jim Bob du menton.

— C'est l'enfer incarné sous un chapeau de cow-boy, dis-je. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

— Non, dit Jim Bob. Je veux que vous sachiez qui je suis ; comme ça, si jamais vous survivez, vous essaieriez peut-être de vous attaquer à moi, et cette fois je vous massacrerai. Je m'appelle Jim Bob Luke. J'habite à Houston. J'aime une bonne enchilada et mon steak entre saignant et à point, j'aime les belles femmes à l'esprit ouvert, et vous seriez incapables de me faire mal, même si vous valiez trois gars chacun, avec en plus trois amis comme vous. Bordel, vous ne seriez même pas foutus de retourner mon cadavre avec un pied-de-biche, si j'étais mort.

— Tu viens de commettre une grosse erreur, dit l'homme à la jambe blessée. T'inquiète, on se souviendra de toi.

— Comme la plupart des gens qui me croisent, dit Jim Bob.

Il s'avança vers le type et lui décocha un crochet du gauche dans le nez.

— Ça, c'est pour l'avoir ouverte sans attendre ton tour.

Jim Bob le frappa de nouveau.

— Ça, c'est pour avoir bougé.

Puis il le gifla.

— Et ça, c'est pour avoir traité mon ami Minuit de nègre.

— Oh, merci, dit Leonard.

— De rien, dit Jim Bob.

— Minuit ? fit Leonard.

— J'ai pensé que ça me donnait l'air moins politiquement correct, expliqua Jim Bob. Vu les gens que je fréquente, j'ai une image à défendre.

Le type au genou amoché se prit le nez dans la main. Dans le faisceau de ma lampe, je vis du sang couler entre ses doigts et sur son visage.

— Vous ne nous avez pas donné beaucoup d'informations, dis-je.

— C'est tout ce qu'on sait, dit Dugenou.

C'était peut-être le cas.

— Vous avez dit avoir été engagés par Big Dog et quelqu'un d'autre, dis-je.

Qui est l'autre personne ?

— Le chef de notre gang. Samson House.

— Ah, merde, dit Jim Bob. Je connais ce fils de pute.

— Ah oui ? dis-je.

— Un gars gentil, non ? dit le Bréchet.

— Une crème, dit Jim Bob. Tout comme son frère, Moses.

— Moses est mort, dit le Bréchet.

— Je sais, dit Jim Bob. Dites, les gars, pourquoi ne pas nous emmener rendre visite à Samson ? J'adorerais le voir. Je vous demande juste par politesse, bien sûr.

— Dites, fit Dugenou, je crois que ma jambe n'est pas cassée, en fait. Je vais pouvoir marcher.

— Tu ne sauras jamais à quel point nous en sommes ravis, dit Jim Bob.

— Mais ça fait quand même mal, précisa Dugenou.

Je découvris bientôt qui était la personne dans la voiture de Jim Bob. Dire que j'en fus stupéfait relève de l'euphémisme.

C'était Frank. Elle portait un jean, un tee-shirt et des tennis rouges. Elle avait noué ses cheveux en queue-de-cheval et n'était pas maquillée. Elle était toujours séduisante. Pour ma part, j'avais du mal à m'imaginer qu'elle avait jadis été un homme. Je suppose que ça n'avait guère d'importance, mais je n'arrivais pas à m'enlever de l'idée qu'elle était un homme auparavant.

J'avais rejoint la voiture avec Jim Bob pour la voir, pendant que Leonard occupait les trois types dans le garage en leur pointant une arme dessus. La Belle au bois dormant avait fini par se réveiller et s'était assise avec les autres sur les marches.

Frank me salua d'un signe de tête en sortant de la voiture, mais aucun mot ne fut échangé. Jim Bob la guida à l'intérieur de la maison, et lorsqu'il ressortit nous avions extrait les trois types du garage. Aucun d'eux n'avait aperçu Frank. Jim Bob tenait à ce que personne ne la voie et prit Leonard à part pour lui expliquer qu'elle était dans la maison.

On attachait et on bâillonna les types, sauf le Bréchet, et on fit entrer les deux autres dans le coffre de la Cadillac de Jim Bob. Dugenou allait mieux. Sa jambe n'était pas cassée. Il réussit à claudiquer jusqu'à la voiture sans aide, avec la démarche d'un gars à qui on a scotché la bite sur une jambe.

Une fois qu'ils furent tous deux bien rangés dans le coffre, je remarquai qu'il restait de la place et qu'au besoin on pourrait également y fourrer le Bréchet. Mais il était censé nous indiquer le chemin, aussi le fîmes-nous asseoir sur le siège passager à l'avant. Leonard alla s'asseoir derrière lui avec un pistolet. Je restai à la maison.

Jim Bob s'éloigna lentement. De mon côté, je conduisis Frank au bureau et j'arrivai bien avant les autres. Jim Bob faisait un long détour afin que le Bréchet ne puisse pas la voir.

J'installai Frank dans le bureau, lui dépliai le canapé-lit, lui montrai où était

la bouteille d'eau, le café et autres. On ne discuta de rien, et elle ne s'expliqua pas non plus sur la raison de sa présence avec Jim Bob. Je sortis trois fusils à pompe de calibre douze du placard et une boîte de cartouches, lui dit de prendre ses aises, que je n'étais pas sûr de l'heure à laquelle on reviendrait, de rester là en attendant et de ne pas répondre au téléphone du bureau, puis je ressortis.

Sur le parking, Jim Bob était adossé sur la « Garce rouge », comme il avait baptisé sa Cadillac, et Leonard toujours assis sur la banquette arrière avec le revolver. Le Bréchet, à l'avant, semblait très coopératif. Jim Bob vint à ma rencontre pour m'aider avec les fusils ; il en prit deux et m'en laissa un, ainsi que la boîte de cartouches.

— Tu l'as installée ? me demanda-t-il.

— Oui. Mais je ne pige pas.

— Bientôt.

— Et si elle s'enfuit ?

— Elle ne le fera pas.

— Elle pourrait.

— Elle restera jusqu'à notre retour.

Je jetai un coup d'œil au motard dans la Garce rouge.

— Étant donné où on va, qu'est-ce qui se passera si on ne réussit pas à revenir ?

— Je reviens toujours.

— Mais sinon ?

Jim Bob haussa les épaules.

— Elle finira par s'ennuyer et s'en ira.

Je devinai que Jim Bob n'allait rien m'expliquer, en tout cas pas maintenant.

— C'était bien comme on pensait ? lui demandai-je.

— Tu parles des voitures, des filles et du chantage ?

— Non. Je voulais savoir si elle pouvait toujours pisser aussi loin sans sa bistouquette d'origine. Bien sûr que je parle des voitures et du reste.

Jim Bob resta de marbre.

— C'est plus compliqué qu'on le pensait. Pas tout à fait ce que vous aviez imaginé. Toi et ton pote, vous avez ouvert une grosse boîte de vers, et ces vers ont de sacrés crocs. Mais on va d'abord s'occuper de ces trous du cul. Quand on aura terminé, je t'expliquerai pour Frank. Elle peut nous fournir des explications. Mais si on ne règle pas le cas de ces samourais de bastingue, on n'aura peut-être plus besoin d'explication. On va devoir les écraser dans l'œuf.

— Franchement, je ne vois pas très bien comment, à nous trois, on peut régler leur compte à tout un gang de motards.

— Sûr que ça va être limite, dit-il avant de hausser un sourcil à mon intention. Tu as la trouille ?

— Ouais.

— Pas moi.

— menteur.

— OK, fit Jim Bob. Je suis un petit peu nerveux, j'avoue. Mais j'ai un plan. Je ne peux pas savoir s'il tiendra la route avant qu'on arrive à destination. Sinon, eh bien, on changera de plan. On abat ces trois-là d'une balle dans la tête et on les abandonne dans les bois.

— Je n'aime pas ce plan, dis-je.

— Alors tu ferais bien de prier pour que le plan A fonctionne, dit Jim Bob. Écoute. Je sais quelque chose sur ces lèche-cul de motards. Ils font partie de la Dixie Mafia. On peut même dire qu'ils en sont une branche. Ils sont impliqués dans tout ce qui sent mauvais au Texas, sauf les animaux écrasés sur la route. Pas seulement l'East Texas, mais tout ce putain d'État. Ces enfoirés de motards servent surtout de muscle à des gens avec plus de cervelle et des projets plus ambitieux, qui les engagent. Les types sur ta pelouse ce soir, c'est le bas du panier. Ils n'allaient sans doute pas lésiner pour se débarrasser de vous, toi, Leonard et Brett. Ils étaient là pour vous liquider tous les trois, pas pour vous donner une leçon, mais ils ont raté leur coup. Leur boss a cru que vous ne valiez pas tripette, alors il a envoyé des tueurs qui ne valaient rien, mais on a un sérieux problème avec ces gars ; il faut leur régler leur compte, et vite, ou ils continueront à revenir jusqu'à ce que l'un d'eux ait de la chance. L'important, au lieu de discuter avec ces trois soldats de pacotille, c'est d'avoir affaire à leur boss. Et si ça ne marche pas, on les zigouille tous.

— Ils sont combien ?

— Comment je saurais ? Plus d'une dizaine, douze ? Assez pour tourner un péplum ? Aucune idée.

— Pas très rassurant.

— C'est vrai, mais je pense qu'il vaut mieux les affronter. Qu'ils cogitent un peu avant d'envisager de s'en reprendre à vous. Il ne faut leur montrer aucune faiblesse. Certains des chefs de la Dixie Mafia, on peut même arriver à les raisonner s'ils y voient un profit. Mais ces abrutis de motards, pas vraiment.

— Oui, mais quand on va ramper dans un trou rempli de serpents à sonnette, il faut s'attendre à se faire mordre.

Jim Bob eut un petit hochement de tête.

— Je comprends. Comme j'ai dit, j'ai déjà eu affaire à eux. Ils se rassemblent comme des crottes de chien. Si on était à Houston, ou dans les environs, je

saaurais exactement où les trouver. Ici, je n'en ai qu'une vague idée.

— Tu en connais, des merdes, Jim Bob.

— C'est parce que je dois marcher dedans chaque jour. Mais je pense bientôt lâcher la corde et reprendre l'élevage de porcs.

— Je ne savais même pas qu'il y avait un gang de motards dans le coin.

— Et tu savais qu'il y a des Amish ici dans l'East Texas, au nord de la ville ? Les mecs se servent d'outils électriques, ils ont des portables et des voitures, mais leurs femmes vivent à la ferme, portent des bonnets qui leur couvrent le visage et, à la différence des hommes, n'ont le droit de se servir que d'outils manuels.

— Les Amish, je n'en sais fichtre rien, dis-je. Comment en est-on arrivés aux Amish, déjà ?

— La transition m'a paru naturelle. L'important, c'est qu'on trouve quelqu'un qui sache où se planquent ces motards.

— C'est pour ça que tu comptes sur le jeune homme au tatouage naze pour être notre guide ?

— Bingo.

— Tu sais, il faut aussi prendre en compte un autre putain de truc, c'est qu'on est armés de fusils de chasse et de revolvers, alors qu'eux doivent avoir des armes automatiques qui tirent bien plus vite que les nôtres.

— Oui, je sais, admit Jim Bob. Mais je déteste le changement. Je n'ai toujours pas digéré cette histoire avec Pluton. À mon avis, Pluton s'est fait baiser, tu sais. Un jour c'est une planète, et le lendemain ce n'en est plus une. Je hais le changement, Hap. Même chose avec les armes. Dans ce domaine, je suis de la vieille école.

— Eh bien, quand on reviendra, si on revient, on enverra une lettre gratinée au Congrès au sujet de cette histoire avec Pluton.

Une fois dans la Cadillac, je posai un fusil sur mes genoux. Leonard fit de même, et j'en plaçai un troisième à mes pieds. Leonard avait toujours le pistolet pointé sur la nuque du Bréchet. Il fallait espérer qu'on ne roule pas sur une bosse.

— Eh bien, dit Leonard. Vous avez pris votre temps, vous deux. J'espère que vous avez réglé vos affaires et que ça ne me concerne pas.

— On devait discuter de trucs sérieux, dit Jim Bob. Tu ne nous aurais servi à rien, ça te serait passé par-dessus la tête.

— Sympa, fit Leonard.

— Les autres, ils n'arrêtent pas de me faire ça, intervint le Bréchet. J'ai toujours l'impression qu'ils parlent dans mon dos, comme si mes fesses débordaient du pantalon et que je ne le savais pas.

— Ta gueule, le coupa Leonard.

Une fois hors de LaBorde, les arbres se firent plus nombreux et les bois plus denses à mesure que nous roulions vers l'est.

J'envoyai un texto à Brett pour lui dire que je rentrerais peut-être tard, voire le lendemain matin, que je lui expliquerai ultérieurement, et qu'elle ne soit pas étonnée si elle tombait sur une femme étrange endormie sur le canapé-lit du bureau. Je ne lui dis pas qu'il s'agissait de Frank. Puis j'y réfléchis à deux fois et décidai de lui envoyer un autre texto. PRENDS UNE CHAMBRE DE MOTEL CE SOIR POUR TOI ET CHANCE, OK ? FAIS-MOI CONFIANCE. NE RENTRE PAS À LA MAISON CE SOIR. SOUS AUCUN PRÉTEXTE. D'AILLEURS, MAINTENANT QUE J'Y PENSE, NE PASSE PAS NON PLUS AU BUREAU AVANT QUE JE T'AIE DONNÉ LE FEU VERT. JE T'AIME, HAP.

Je me demandais ce que penserait Brett si je ne revenais pas. Où est-il ? Qu'est-ce qu'il fiche, bordel ? Et c'était quoi, ce texto ? Y aura-t-il des bons de réduction à découper dans le journal ce dimanche pour des barres de céréales et des protège-slips ?

Et puis il y avait Chance. Si c'était ma fille, je n'aurais pas eu l'occasion de bien la connaître. Et elle ne m'aurait pas connu assez longtemps pour que je lui manque. Il allait vraiment falloir que j'essaie de trouver un job normal, où on ne risque pas de se faire tabasser ou tirer dessus, un job qui garantit une couverture

santé et un plan de retraite.

Je jetai un coup d'œil à Leonard. Il n'était qu'une silhouette sombre à l'arrière, mais il tourna la tête vers moi. Il sentait ce qui me passait par la tête. Il devinait souvent mes pensées. Il me dit doucement :

— Tout va bien, mec.

Il avait prononcé ces mots avec un vent d'enfer qui lui fouettait le visage.

On croisa très peu de voitures ; d'ailleurs l'apparition de leurs phares dans cette région désolée paraissait quasi surréelle, comme des vaisseaux spatiaux fonçant au-dessus de la route, nous croisant si vite que même la grosse Cadillac vibrait.

Le Bréchet, assis à l'avant, raide comme un piquet, indiquait le cap, qui se résumait pour l'essentiel à : « Toujours tout droit. »

On finit par arriver sur ce qui avait été jadis, dans les années 1950, une autoroute. À présent elle paraissait étroite, et la vieille ligne jaune au centre était si usée qu'on la distinguait à peine à la lueur des phares.

C'était une route à deux voies, mais on ne croisa aucune autre voiture. On roula un bon moment. Les arbres se resserraient des deux côtés et leurs branches se rejoignaient parfois au-dessus de nos têtes, formant une sorte de canopée. Jim Bob dut esquiver des branches mortes tombées sur la chaussée, et on fut même obligés de s'arrêter une fois pour que j'aie en écarter une grosse qui nous barrait le chemin. On finit par arriver en vue d'une route goudronnée, qui s'affaissait des deux côtés dans un profond fossé. Le Bréchet nous indiqua de la prendre. Dans les bois, je voyais des lucioles briller par intermittence, s'éteindre, puis réapparaître. Ça et là, les phares faisaient briller des trous remplis d'eau stagnante. Un vrai paradis pour les moustiques.

— OK, tête de nœud, dit Jim Bob. Tu as intérêt à ne pas nous envoyer chasser le dahu, sinon c'est toi qui finiras en dahu rôti.

— On s'est installés dans ce trou perdu exprès, dit-il. C'est à l'abri des curieux, et le gang possède le terrain.

— Et c'est encore loin ? demandai-je.

— Je ne sais pas trop. Un kilomètre ou deux.

— Préviens-moi bien avant qu'on y soit, et pas d'entourloupe, le menaça Jim Bob. Si on se retrouve par surprise au beau milieu de tes camarades, tu seras le premier à y passer. *Comprends ?*

Nous arrivâmes en vue de ce qui n'était guère plus qu'un sentier. Le Bréchet nous dit de tourner. Jim Bob quitta la route pour s'y engager, puis stoppa la voiture et éteignit les phares. Il pivota sur son siège et fixa le Bréchet des yeux.

— Quoi ? fit l'autre.

— À quelle distance est-on ?

— Tout près. Il faut encore rouler un peu, jusqu'à une clairière. Au-delà, vous verrez un bouquet d'arbres, et derrière il y a une autre clairière, vous verrez des mobile-homes et un grand hangar. C'est là qu'ils fabriquent la meth. Il y a aussi un tas de cages où ils gardent les chiens de combat, mais elles sont vides en ce moment.

— Je vais te dire ce qu'on va faire, dit Jim Bob au Bréchet. Je vais descendre de voiture, et ensuite tu sortiras. Tu iras à l'arrière de la voiture. Et mes gars te suivront.

« Mes gars. » C'était du Jim Bob tout craché. Il avait pris la tête des opérations. Dans les circonstances présentes, ça me convenait.

— Tu vas me tuer dès que je serai sorti ? demanda le Bréchet.

— Ça dépend de toi, dit Jim Bob.

Le Bréchet et lui se rendirent à l'arrière de la voiture, puis Leonard et moi leur emboîtâmes le pas. L'air dehors était étouffant et d'une chaleur incommodante. Jim Bob ouvrit le coffre et l'éclaira de sa lampe. Les deux motards ne s'étaient pas évaporés, ni asphyxiés à cause d'une fuite de monoxyde de carbone. Ils avaient visiblement lutté pour desserrer leurs liens. Mais leurs bâillons étaient toujours en place.

— Très bien, dit Jim Bob.

Sans qu'on le lui demande, Leonard se chargea de resserrer les cordes aux poignets et aux chevilles des deux types. Il restait de la corde dans le coffre ; Jim Bob la sortit, la lança à Leonard et désigna le Bréchet en disant :

— Si ça ne t'embête pas, attache-le et bâillonne-le lui aussi, et va l'allonger sur le plancher à l'arrière. Je voulais juste voir comment ces types avaient apprécié la balade.

Il se pencha et retira son bâillon à Dugenou.

— Alors, on a fait bon voyage ?

— Trop de cahots. Et ma jambe me fait mal.

— Je m'en remettrai, dit Jim Bob en réajustant le bâillon.

Une fois le Bréchet solidement ficelé par Leonard et allongé sur le sol, Jim Bob posa la main sur le coffre entrouvert, regarda Dugenou et la Belle au bois dormant, puis leur lança :

— Bonne nuit, les petits trous du cul. Vous feriez mieux de prier pour qu'on ne soit pas tués. Il va faire une sacrée chaleur aujourd'hui, alors vous allez avoir très soif et, entre nous, ce n'est pas une manière très plaisante de mourir.

Ils se tortillèrent dans leurs liens en marmonnant sous leurs bâillons. Jim Bob ferma le coffre. Je pris la tête du Bréchet et Leonard ses jambes. On le porta à

l'arrière de la Cadillac et on l'étendit sur le plancher.

— Allons-y, dit Jim Bob.

Leonard monta à l'avant et je m'assis derrière, les fusils sur les genoux et les pieds sur la tête du Bréchet. La position était assez peu confortable à mon goût ; j'ignore ce qu'il en pensait.

Jim Bob fit marche arrière, quitta le sentier et roula doucement, phares éteints, jusqu'à une petite trouée dans les bois. Il s'y engagea. Elle débouchait sur une piste étroite. Il roula encore quelques mètres, stoppa dans un cul-de-sac, puis on sortit tous les trois. Le Bréchet gigotait sur le plancher comme un cachalot échoué sur une plage, mais j'avais vu la manière dont Leonard avait noué ses liens ; il n'arriverait pas à se détacher tout seul.

Je sortis les fusils. On s'éloigna de la voiture à pied et on s'arrêta sous un saule qui poussait près d'un petit filet d'eau ruisselant entre les buissons et les arbres.

— Le tout, c'est de ne pas se laisser surprendre, dit Jim Bob. C'est nous qui allons leur faire la surprise.

— Quel genre de surprise ? demanda Leonard.

— La surprise, c'est qu'ils ne sauront jamais qu'on était là. Comme ça on pourra tâter le terrain. Je vous l'ai dit, ce Samson, je le connais un peu. Si on met la main dessus, il pourra nous indiquer qui l'a engagé pour embaucher cette équipe de crétins, ce qui devrait nous mener à la source de votre problème, les gars. Ça, et Frank. Elle a pas mal de trucs à raconter, et je crois qu'elle en cache encore.

— Et ce Samson, tu l'as déjà rencontré ? demandai-je.

— À vrai dire, je connaissais mieux son frère, Moses, mais oui, j'ai déjà vu Samson. Je pourrais même le reconnaître à l'odeur.

— Et Moses ? dis-je.

— Il a eu un accident malencontreux.

— Quel genre d'accident ?

— Eh bien, j'ai eu quelques démêlés avec ce gang de l'Apocalypse à Houston, dit Jim Bob. La raison importe peu, disons qu'un enchaînement compliqué d'événements a eu des conséquences néfastes. Au final, je me suis fait avoir, ce qui arrive rarement dans cet univers. Je devais être un peu patraque cette semaine-là.

— Tu as merdé, c'est ça que tu dis ? fit Leonard.

— Je ne voudrais pas que vous pensiez que c'était ma faute. Ce n'était qu'une défaillance passagère, mais à ce moment-là ils me tenaient par les couilles. Ils m'ont emmené dans leur domaine en dehors de Houston. Il ressemblait un peu à cet endroit. Ils ont déménagé ici peu de temps après, je savais que c'était dans la région, mais j'ignorais où exactement. Croyez-moi, je me suis tenu au jus. Après

ça, ils ont encore tenté plusieurs fois de m'avoir, mais ça ne leur a pas vraiment réussi, alors ils ont fini par laisser tomber. Enfin, pour un temps. Maintenant que je sais où ils sont, et si Samson est là, je pourrai aussi m'assurer qu'ils ne se réattaquent pas à moi. L'intelligence n'est pas leur fort, mais ils ne sont pas du genre à abandonner.

« Le problème, c'est que j'ai tué plusieurs gars de leur bande, c'est surtout ça qu'ils me reprochent. À la base, ils étaient furax contre moi à cause d'un boulot que j'ai fait pour un client, qui leur a fait du tort, alors ils m'ont envoyé des types pour se charger de mon cas. Leurs trois premières tentatives ont échoué. Mais la fois dont je parle, j'ai tourné à gauche quand j'aurais dû prendre à droite, et... pour faire bref, ils m'ont chopé, ils m'ont dérouillé un peu, mais ils ne m'ont pas tué, ils avaient d'autres projets en tête. J'étais dans le coaltar, ils m'ont amené dans leur QG pour que je rencontre leur enfoiré de chef, qui s'est mis à parler de me couper la tête et autres joyeusetés. J'ai dit au frère, Moses : "Tu joues au dur parce que j'ai des menottes, mais malgré ta grande gueule tu ne serais pas fichu de retirer un tampon du cul d'un cadavre. Tout ce que tu as, ce sont les gros bras qui t'entourent. Ces gars à toi que j'ai tués, ils m'ont attaqué, je les ai pris en face à face et je les ai tués."

« Bref, ils m'ont eu, j'ai des menottes aux poignets et des bosses en train d'enfler sur le crâne, là où ils m'ont cogné, et j'ai un œil qui enfle et commence à se fermer. Moses continue de rabâcher qu'il va me décapiter, m'éventrer, m'enfoncer un tisonnier brûlant dans le cul, m'arracher la bite avec des tenailles — tout ça dans le désordre — sur un ton assez convaincant. Croyez-moi, je serrais les fesses.

« Je lui ai redit : "Tu l'ouvres beaucoup avec toutes ces têtes de nœud autour de toi. Et si on réglait ça juste entre toi et moi ?"

« Vu ma situation, c'était sacrément culotté. Ils voulaient que je rampe devant eux, mais je n'allais pas leur donner ce plaisir. Je leur balançais toutes ces foutaises mais je n'en menais pas large, croyez-moi. D'autres malfrats que j'ai connus auraient juste rigolé avant de me tirer une balle dans la tête. Mais je connaissais leur mentalité, à ces poires. Moses a dit : "D'accord. Faisons ça. Que dirais-tu d'un duel, deux cartouches par pistolet, à dix mètres ?"

« Bon, c'est une aubaine pour moi, les gars ; je me dis que je peux le faire et que j'ai mes chances. Enfin, inutile de se mentir, je savais que je gagnerais ce duel. Évidemment, même si je gagnais, je n'étais pas certain qu'ils me laissent effectivement partir. Mais la seule alternative, c'était de me faire arracher la bite avec des tenailles. Une bite comme la mienne devrait être moulée dans le bronze, pas maltraitée. Samson a tranché : "Battez-vous à l'ancienne, au couteau." Il a

expliqué qu'il avait gravi les échelons jusqu'au sommet de cette manière, et il a soulevé sa chemise pour nous montrer ses cicatrices — on aurait dit qu'il s'était fait happer par un ventilateur électrique géant. Samson a ajouté que son frère Moses allait devoir faire de même pour me prouver, ainsi qu'à ceux qui retrouveraient mon cadavre, qu'il ne fallait pas déconner avec le gang des Roues de l'Apocalypse, et bla-bla-bla. Il a continué à déblatérer un certain temps — j'ai failli en mourir d'ennui.

— Je vois ce que tu veux dire, remarqua Leonard.

— Va te faire mettre, dit Jim Bob. Tu adores m'écouter, je le sais. Bon, bref, cette idée de duel au couteau me plaisait déjà beaucoup moins. Un duel au couteau, même si tu le gagnes, tu t'en tires rarement sans entailles, et il arrive que tu le gagnes seulement parce que l'autre type en meurt avant toi. Je n'aime pas les couteaux — ce qui ne veut pas dire que je n'y connais rien. Je m'étais déjà retrouvé dans une ou deux bagarres au couteau, mais jamais dans ce type de duel. Il se trouve que ces gars sont des fans de Jim Bowie, et je ne parle pas que de la marque de couteaux. Il y a cette vieille histoire, selon laquelle à son époque Jim Bowie s'était battu en duel dans une pièce sombre. Jim était armé de son couteau Bowie, et son adversaire d'un couteau de boucher ordinaire. Bowie a gagné, mais beaucoup de gens ne savent pas qu'il a dû rester alité un bon moment pour guérir de ses blessures. En plus, Samson et Moses ne sont pas des mauviettes : visiblement, quand ils ne sont pas occupés à tuer des gens ou à fourguer de la drogue, ils font de la gonflette. Ils sont si musclés que, dès qu'ils bougent, on croit voir des écureuils se trimballer sous leur peau.

« Enfin, ça me laissait quand même une chance de m'en sortir avec la tête sur les épaules, ou bien de mourir en me battant. Alors j'ai regardé Moses, l'air confiant, avec une pointe de dédain, en leur décochant mon sourire à la Elvis. J'ai répété ce putain de sourire des milliers de fois devant le miroir. Je connais l'effet qu'il produit.

« Le truc, c'est que j'avais le chapeau à bords larges que je porte actuellement sur la tête. J'y garde un petit automatique fixé à l'intérieur. C'est juste un petit truc bricolé avec un silencieux, qui peut tirer deux balles de .22 ; pour qu'il soit efficace, il faut être proche de sa cible et précis. C'est ce qu'on appelle un Saturday Night Special. Bref, cette bande de motards d'élite qui m'avait fouillé et soulagé du reste de mon artillerie n'a pas vu l'arme planquée dans mon chapeau, pas plus qu'ils n'ont remarqué les deux taches noires sur mes couilles. Voyez, ils m'avaient fouillé mais m'avaient laissé mon chapeau. Leur stupidité, ce jour-là, a joué en ma faveur. Et avant que vous vous fassiez du souci pour ces taches sur mes couilles, ce n'est pas le cancer, juste des marques de naissance, comme un

chiot tacheté.

— Nous voilà soulagés, dis-je.

— Donc le frangin, Moses, accepte, et ils nous donnent à chacun un bon gros couteau Bowie. On aurait dit des sabres, mec. Leur lame devait bien mesurer cinquante centimètres, large comme ma main, assez affûtée pour se raser avec. Ensuite ils nous ont emmenés dans une espèce de cabane, qui devait faire dans les six mètres sur dix, ce qui est déjà petit, mais quand on se retrouve dedans face à un type armé d'un couteau, c'est encore plus étroit. Il a pris un coin, j'ai pris le coin opposé ; dès qu'ils ont éteint la lumière et verrouillé la porte, j'ai ôté mon chapeau, sorti le flingue du petit holster et balancé le galurin dans sa direction. Il a poussé un cri, craignant que je l'aie touché, je l'ai entendu grogner et jouer du couteau dans le vide. Je me suis mis à quatre pattes, plaqué contre la paroi et j'ai ram্পé. Ses grognements me révélaient sa position. J'étais tout proche. J'ai attendu que ma vision s'adapte à l'obscurité, mais il faisait tellement noir là-dedans qu'on ne retrouvait même pas son cul des deux mains.

« J'ai attendu le bon moment, en craignant qu'il s'avance vers moi, me cogne dedans et me plante son grand couteau. J'avais le mien, bien sûr, mais je l'avais glissé sous ma ceinture dans mon dos. Mon seul atout était ce petit pistolet silencieux.

— Je ne savais pas qu'on pouvait mettre un silencieux sur un flingue aussi petit, remarqua Leonard.

— Il est monté à l'intérieur, expliqua Jim Bob. Il n'est pas amovible, pas très efficace non plus, mais l'arme n'est pas très bruyante à la base. Bref, je rampe sur le sol comme un cafard avec ce pistolet qui semble si petit dans ma main, une arme que je n'ai jamais testée sur un être humain et dont je doutais qu'elle puisse stopper une souris qui aurait pris un solide petit déjeuner. L'autre type devient dingue. Il me hurle des trucs du genre : "Dis quelque chose, enculé. Montre-moi si t'es un dur !"

« Je continue à ramper, et bing ! voilà que je cogne ses jambes. J'étais tellement surpris que j'ai failli en chier une pendule. Je m'étais fait une idée de sa position, mais depuis il en avait changé. Je lui ai agrippé les mollets, en serrant toujours mon pistolet, je lui ai enfoncé ma tête dans le genou et l'ai déséquilibré. Il est tombé sur les fesses, et j'ai senti sa lame siffler juste au-dessus de ma tête.

« J'ai remonté le flingue le long de son torse pour le rapprocher de sa tête, jusqu'à buter sous ce que j'imaginais être son menton. J'ai pressé la détente. Le pistolet a toussé, plus fort que prévu, mais ça ne ressemblait pas à un coup de feu. On aurait dit quelqu'un qui poussait un très gros soupir. J'ai senti Moses se raidir, s'affaler là où il était assis et j'ai entendu sa tête heurter le sol en ciment. J'ai lâché

le pistolet, lui suis grimpé dessus, j'ai pris le couteau et me suis mis au boulot. J'ai pris sa tête, l'ai tirée en arrière et lui ai tranché la gorge, et puis je l'ai poignardé à mort. Une fois sûr qu'il ne respirait plus, que j'étais couvert de son sang, j'ai tâté sous son menton pour repérer l'endroit où la balle de .22 était entrée, avant de lui exploser la cervelle, ce qui était sans doute un tir chanceux, vu que la cervelle de cet abruti devait avoir la taille d'un petit pois. J'ai découpé l'endroit au couteau, pour que l'orifice d'entrée ne soit plus visible. Je me suis essuyé les mains sur lui, j'ai retrouvé mon pistolet à tâtons, l'ai remis dans mon chapeau, que j'avais dû aussi chercher par terre.

« C'est là que je me suis rendu compte que j'avais été entaillé. J'ignore comment. Je suppose que Moses avait encore du jus quand je l'avais fait tomber et que je visais sa tête. Bref, j'avais des coupures à plusieurs endroits, mais juste superficielles, rien qui puisse gâter ma beauté virile. À mon avis, mes cicatrices me donnent une sorte de charme bourru.

— Je n'ai jamais connu de type qui s'illusionne autant que toi, dit Leonard.

Jim Bob rigola.

— Mais bon, j'en suis là : blessé, du sang partout, Moses en train de se vider du sien dans le noir, et je me dis : OK, j'ai gagné.

— Mais tu as triché, remarquai-je.

— Vous ne l'auriez pas fait ?

— Si, avouai-je.

— Oh que oui, dit Leonard. Plutôt deux fois qu'une.

— Bon, j'avais gagné, et ils ne savaient pas de quelle manière. Mais je me suis dit que, victorieux ou pas, dès que j'ouvrirais la porte, ils allaient se jeter sur moi comme des ours sur du miel. Or cette cabane n'avait qu'une porte, une seule issue, je n'avais pas le choix. Je décide donc que, si je dois sortir, je le ferai avec le couteau dans une main, en tirant de l'autre le cadavre de cet enfoiré de Moses. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai cogné à la porte avec le manche du Bowie. Ils ont ouvert et je suis sorti le couteau à la main, en traînant Moses par le col. Il y avait un petit escalier à l'entrée de la cabane, j'ai fait rebondir le cul de Moses sur chaque marche avant de le balancer par terre.

« J'ai dit : "Au suivant."

— Il faut toujours que tu en fasses trop, dis-je.

— Je n'y peux rien. Mais vous savez quoi ? Ils m'ont laissé partir. Samson a insisté.

— Le sens de l'honneur des voleurs et des assassins, dis-je. Comme c'est réconfortant.

— Mouais, fit Jim Bob. Mais il l'a regretté. Un de ses gars m'est tombé sur le

râble il n'y a pas si longtemps, et, comme ma présence le prouve, je m'en suis bien sorti. Depuis, plus de problème. Mais je ne l'aime pas et, comme j'ai dit, ces types ont la mémoire longue ; ces foutaises d'honneur chez les criminels, c'est seulement quand ils sont d'humeur, ou qu'ils se sentent obligés de paraître honorables à un moment donné. Mais la nuit venue, quand ils reconsidèrent les choses, ils changent souvent d'avis.

— Et j'imagine que le temps qu'on ait fini de t'écouter et qu'on passe à l'action, il fera jour.

— Crois-moi, dit Jim Bob. Le temps viendra, si on ne se fait pas tuer, où tu chériras le souvenir de ces précieux moments passés avec moi.

Nous sortîmes du bois et redescendîmes par la route, aux aguets, jusqu'à ce qu'on entende du bruit. Des rires et des éclats de voix d'hommes et de femmes. Nous éclairions nos pas avec une lampe-stylo que Jim Bob avait apportée, qu'il éteignit. Nous nous arrêtâmes et restâmes immobiles dans le noir un moment, sans parler. Nous laissions nos yeux s'adapter à l'obscurité autant que possible.

Au bout de quelques minutes, nous repartîmes, mais la nuit était si obscure que nous ne pouvions pas retourner dans les bois et dûmes rester sur la route, qui était à peine moins sombre. Dans l'air flottait la puanteur intense d'un truc mort en train de pourrir. Le bruit des voix s'accrut.

En peu de temps, nous laissâmes l'odeur derrière nous et continuâmes notre progression. Puis on commença à entendre de la musique, faiblement d'abord, et de plus en plus fort à mesure qu'on avançait, jusqu'à nous faire saigner les oreilles. C'était de l'acid rock qui remontait à des lustres.

La route finit par déboucher dans un champ, où l'on vit un grand feu. Il était si massif et lumineux qu'on aurait dit que même les ombres s'enflammaient.

Autour du brasier, alimenté par des traverses de chemin de fer, du bois mort, une voiture et des pneus, on dénombra une douzaine d'hommes, et environ le double de femmes. Tout le groupe était blanc. À mon avis, ces gens n'étaient pas des apôtres de la diversité. La musique provenait d'un appareil très puissant dans un mobile-home près du feu. Trois autres mobile-homes étaient garés non loin. Certaines de leurs fenêtres étaient couvertes de contreplaqué.

Une horde de motos était rangée devant le mobile-home d'où sortait la musique, dont la porte était ouverte. Des gens y entraient ou en sortaient en titubant. On avait dénombré une douzaine d'hommes dans le champ, et le double de femmes, mais avec ces allées et venues, difficile de savoir combien ils étaient exactement, et combien se trouvaient dans les autres mobile-homes. À l'écart sur la gauche, on distinguait une longue rangée de chenils, une dizaine de cages en métal, mais je n'y aperçus aucun chien.

Vu la luminosité émise par le brasier, on décida qu'on pouvait retourner à

l'orée du bois qui longeait le champ et y voir assez clair. On se glissa donc sous le couvert des arbres — chênes, pins et liquidambars. L'air embaumait la puanteur du feu, un mélange de créosote et de caoutchouc brûlé, en même temps que la douce senteur des liquidambars et celle, piquante, d'essence de térébenthine des pins qui se balançaient dans le vent.

Fouetté par la brise, le feu gagna encore en luminosité, crépitant et enflant comme de la lave en éruption, s'élevant haut dans le ciel. On distinguait les ombres et les silhouettes des gens qui dansaient autour. La scène m'évoqua ces vieux bouquins de Tarzan — où les singes se livraient à des sortes de célébrations sauvages en compagnie de Tarzan, dansant et tourbillonnant au son des tambours, jusqu'à entrer en transe.

— Jim Bob, dis-je, je ne sais pas si tu as assez de doigts et d'orteils pour compter le nombre de gens qui sont là, mais tu en as assez pour te rendre compte que nous ne sommes que trois.

— Ouais, ça nous donne un avantage sur eux, dit Jim Bob.

Leonard poussa un soupir.

— Je suis d'accord avec Hap, Jim Bob. Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

— Les gars, je n'ai jamais envisagé de foncer dans le tas en tirant à tout va. J'avais pensé qu'on pourrait les avoir à marée basse, façon de parler. S'ils n'avaient pas été aussi nombreux, on aurait pu se faufiler en douce et pincer Samson, le faire parler de la concession, des types pour qui il travaille, de ce Big Dog... Mais, vu comment ça se présente, ça ne semble plus un si bon plan. On pourrait plutôt reprendre la voiture, mettre Marvin sur le coup, obtenir des trois gars à l'arrière qu'ils lui répètent ce qu'ils nous ont raconté, il pourrait alors envoyer des flics ici pour mettre un terme à ce cirque. Je parie qu'ils trouveraient des drogues et toutes sortes de trucs illégaux. C'est le genre de types à voler, vous ne pensez pas ?

— Oh non, fit Leonard, je n'imaginais pas des gens si gentils et propres sur eux en train de voler.

— Ouais, tu as raison, dit Jim Bob. Difficile à croire.

— Si on va voir la police, comment prendront-ils qu'on se trimballe avec nos potes dans le coffre et sur le plancher ? m'interrogeai-je.

— On a fait une arrestation citoyenne. Si on arrive à faire coffrer tous ces autres crétins de motards, ils vous lâcheront la grappe, peut-être définitivement. Sinon, on devra peut-être trouver un moyen plus radical de leur gâcher la fête.

— Ce n'est pas toi qui disais qu'on ne pouvait pas tous les liquider et qu'ils risquaient de réapparaître plus tard ? demandai-je.

— Si, reconnut Jim Bob. Mais à présent je me sens plus optimiste, et puis je

ne sais pas quoi faire d'autre. Je ne vois pas de façon simple de s'infiltrer dans leur camp.

On entendit alors vrombir des motos, et on aperçut le faisceau de leurs phares. On se baissa en restant derrière les arbres, et on vit trois motos passer sur la route. Elles se dirigeaient vers le campement — si on peut l'appeler ainsi.

Le type sur la première moto était si imposant qu'on aurait dit un ours chevauchant un tricycle motorisé, la selle enfoncée dans le cul. Barbu, large d'épaules, énorme, les genoux haut levés à cause de sa taille, coiffé d'une casquette en cuir. Sous la casquette, ses longs cheveux noirs flottaient dans le vent. Il devait bien peser dans les cent cinquante kilos et mesurer près de deux mètres sans la casquette. Je remarquai un très grand fourreau à sa hanche, contenant un très grand couteau — sans doute un Bowie. Les trois motos étaient suivies d'une Chevrolet El Camino, un mélange de berline et de pick-up, l'un des derniers modèles fabriqués, dans les années 1980. Un homme était au volant, une femme assise au milieu, et un autre homme sur le siège passager. Je me sentais déjà nerveux, mais à présent j'étais vraiment mal à l'aise, comme si une créature munie d'un bec et de tentacules s'était logée sous mon crâne.

Une fois la Chevrolet passée, suivie de deux autres motos, Jim Bob annonça ce à quoi je m'attendais :

— Le gros type sur la première moto, c'est Samson.

— Et son frère avait la même carrure ? demanda Leonard.

— Moses était le petit frère. Pas tout à fait aussi lourd que Samson. Mais la différence se jouait quasiment à celui qui avait le plus de monnaie dans la poche.

— Heureusement que tu avais ce pistolet, dit Leonard.

— C'est pour ça que je l'ai toujours sur moi. L'expérience. Mais avec un type de la carrure de Samson ou de Moses, tu as intérêt à viser juste, sinon la balle pourrait bien rebondir.

À présent que nous avons découvert l'emplacement de leur camp de base, tout ce qui nous restait à faire, c'était retourner à la voiture, emmener les trois types chez les flics et convaincre la police d'effectuer une descente. C'était le plan initial. Mais, comme souvent quand Leonard et moi étions dans le coup, les choses sont parties en vrille.

Rebroussant chemin sur la route, tout en restant à proximité de la lisière des arbres, attentifs au moindre bruit de moteur, on marchait à vive allure, lorsque de nouveaux bruits nous parvinrent.

Encore des motos.

On quitta de nouveau la route pour se planquer à l'abri des arbres. L'odeur de putréfaction était revenue, plus forte encore, de quoi donner envie de vomir à un vautour. Les motos, deux cette fois, passèrent. Une fois qu'elles se furent éloignées, Jim Bob dit :

— Je pense qu'on peut rallumer la lampe-stylo si on la garde pointée au sol. Je crois que la Garce rouge est par là, dit-il en désignant une direction.

C'était celle à laquelle je pensais, moi aussi. Leonard et moi étions sacrément doués pour nous orienter dans les bois. On avait grandi à la cambrousse et on savait se frayer un chemin « entre les arbres et les abeilles », comme on disait. C'était dans les villes que j'avais le plus de mal à naviguer.

La puanteur, qui s'accroissait à mesure de notre progression, me donnait le haut-le-cœur ; nous arrivâmes devant un grand fossé, creusé naturellement par le temps et les eaux de ruissellement. Quand Jim Bob y dirigea sa lampe, on vit qu'une eau crasseuse en emplissait le fond. Mais il était rempli d'un tas d'autres choses.

Des cadavres de chiens en putréfaction. Par dizaines. Surprise par le faisceau de la lampe, une nuée de mouches s'éleva dans un vrombissement nauséux, obscurcissant la faible lueur du clair de lune entre les arbres, avant de se disperser en laissant à nouveau filtrer la lumière.

La plupart des chiens étaient des pit-bulls, soit de pure race, soit des bâtards.

Certains des cadavres étaient récents, mais la majorité non. Les plus anciens étaient squelettiques et pourrissants.

— Les enfoirés, dit Leonard. Ils les font se battre entre eux, et ils jettent les morts dans ce fossé.

— Ils ne meurent pas toujours de leurs blessures, expliqua Jim Bob. Ces types estiment qu'un chien qui perd ne sera plus jamais bon au combat, alors ils lui tirent une balle dans le crâne pour s'en débarrasser, ou juste pour lui prouver qui est le boss.

— J'aimerais leur montrer qui est le boss, dit Leonard. Bon Dieu ! Comment ces sacs à merde arrivent-ils à se croire humains ?

— Un singe a une pensée plus profonde que ces grosses ordures, dit Jim Bob.

Pendant que nous restions là, à contempler ce spectacle désolant, le nez saturé de cette odeur de mort, une pensée désagréable qui m'avait déjà traversé l'esprit en voyant passer la Chevrolet avec ses passagers me revint en tête. Elle se mit à flotter comme un cadavre remontant des profondeurs de la mer. Je repensai à la femme entraperçue dans le pick-up. J'eus un éclair. D'abord ce ne fut qu'un éclair fugace, puis il revint et se transforma en une pensée plus substantielle.

— Bon sang. La femme dans la Chevrolet, c'était Frank.

— Tu en es sûr ? demanda Leonard.

— Je crois que oui. Maintenant que j'y repense, elle lui ressemblait. Je l'ai reconnue sur le coup, mais je n'ai pas capté. Que fichait-elle à bord de ce pick-up ? Elle devait rester calfeutrée dans notre bureau.

— D'une manière ou d'une autre, ils ont réussi à la retrouver, dit Jim Bob.

— Ce n'est pas sûr, dis-je.

— Je propose qu'on reprenne la voiture, qu'on baisse les vitres et qu'on leur fonce dans le tas en mitraillant à tout va, dit Leonard. On embarque Frank et on la sort de là.

— Ai-je besoin de vous rappeler que ça peut tourner en eau de boudin, et pas en notre faveur ? tempéra Jim Bob. On risque aussi de lui tirer dessus. Rappelez-vous, les gars, c'est vous qui avez souligné le déséquilibre des forces. Ils sont un paquet, et on n'est que trois.

— Je viens juste de penser à un truc, intervins-je. Et si c'était elle qui les avait contactés ? Si elle était de mèche ? Et si Big Dog, c'était elle ?

— Y a de l'idée, dit Jim Bob. Ce n'est pas une idée qui me ravit, mais ça se tient. Elle s'est rangée de mon côté assez vite. Je vous raconterai plus tard.

Une grande clameur s'éleva soudain en provenance du campement. Nous étions à bonne distance, mais le son nous parvenait clairement.

Sans prononcer un mot, sans en discuter entre nous, on rebroussa aussitôt

chemin tous les trois en direction du bruit, un mélange de huées, de cris et de rires.

Quand nous revînmes à notre emplacement initial — les arbres en lisière de la clairière —, le feu avait pris de l'ampleur et éclairait la scène comme en plein jour.

Comme des fourmis, les motards roulaient en cercle autour de quelque chose ; vu que le pick-up était stationné juste à côté, j'avais ma petite idée de ce dont il s'agissait.

— Ça ne ressemble pas vraiment à un comité de bienvenue, dit Leonard.

— À la réflexion, dit Jim Bob, je ne vois pas Frank venir d'elle-même à ce genre de sauterie. Elle est un peu trop classe pour ça.

J'avais la paume posée sur le tronc d'un liquidambar. Je levai les yeux. La branche la plus basse se trouvait bien au-dessus de ma tête. Je posai mon fusil à terre et dit à Leonard :

— Fais-moi la courte échelle, frérot.

Leonard posa son fusil, mit ses mains en coupe. J'y posai un pied et il me souleva. J'agrippai la branche la plus basse et me hissai dans l'arbre. Je sentais sacrément peser mes kilos en trop. D'ordinaire, j'aurais grimpé dans cet arbre avec la vélocité d'un jeune écureuil. Cette nuit, j'étais un vieil écureuil grassouillet, bien moins vif.

Je grimpai néanmoins, lentement. Je finis par atteindre une branche assez haute et épaisse pour supporter mon poids, et je m'y assis en me tenant au tronc. La vue n'était pas géniale, mais je pouvais mieux distinguer qui était qui.

C'était Frank. Elle était encerclée par la bande de motards, hommes et femmes. Sa situation n'avait pas l'air très folichonne.

Le cercle se referma autour de Frank, qui fut bousculée, tripotée, tirée de tous côtés. Même les femmes lui en faisaient baver. Une mentalité de meute, de loups face à un agneau isolé, et les loups étaient affamés.

Je redescendis de l'arbre. Une fois pendu à la branche inférieure, les jambes ballantes, Leonard m'aida à mettre pied à terre.

— C'est bien elle, dis-je. Et elle n'est pas là pour danser la carmagnole. C'est une proie. Quelqu'un a dû la balancer à ce gang, et je crois qu'ils prévoient pour elle une série de festivités qu'elle ne va pas apprécier.

— Tu as vu combien ils sont ? demanda Jim Bob.

— Je ne les ai pas comptés, dis-je. Mais ils sont plus nombreux que tout à l'heure, et pas seulement à cause de ceux qu'on a vus arriver. Les mobile-homes devaient être pleins de monde. À mon avis, chaque type de la bande a prévu de tremper son machin dans la chatte artificielle de Frank, et les femmes pourraient avoir elles aussi une idée spéciale en tête. Il n'y aura pas de cartes de « bon rétablissement ».

— Voilà qui simplifie notre plan, dit Leonard. On y va.

— Il est déjà trop tard pour l'aider, dit Jim Bob.

— Ce n'est que partie remise, dit Leonard.

On récupéra nos armes et on retourna vite fait à la Cadillac. Le trajet, à travers le fouillis végétal, nous prit quinze à vingt minutes. Le grondement de ces bêtes sauvages, dans le campement, emplissait la nuit.

On grimpa dans la voiture, Jim Bob au volant, moi à côté, fusil en main, Leonard à l'arrière, et on démarra.

— On a pour nous l'élément de surprise, dit Jim Bob, en faisant tourner la Garce rouge sur la route.

Il accéléra. Il n'avait pas allumé les phares.

— L'éléphant de surprise, plutôt, dis-je. À mon avis, ils vont nous entendre

arriver.

— Alors on va leur offrir un sacré boucan, dit Jim Bob.

Il avait laissé son fusil sur le plancher, à mes pieds. Mais il avait un revolver posé sur les cuisses.

— Tu sais tirer de la main gauche ? l'interrogeai-je.

— Hé, si besoin, je sais tirer du pied gauche, et même recharger avec ma bite. Sa confiance en lui semblait intacte, je devais bien l'admettre.

— Vous croyez que les mecs dans le coffre apprécient le voyage ? demandai-je.

— J'espère bien que non, dit Leonard. Celui qui est à mes pieds n'arrête pas de se tortiller.

— Ils devraient demander pour aller faire pipi, dit Jim Bob.

— Ils sont bâillonnés, dit Leonard.

— Ah oui, c'est vrai, fit Jim Bob.

— Hap, dit Leonard.

— Ouais.

— Au cas où ça tourne mal, frerot, ça aura quand même été une sacrée balade.

— Ça oui, dis-je.

Je chargeai mon fusil en cartouches de .12 et me préparai à passer le haut de mon corps par la vitre. J'avais les mains qui tremblaient.

— Tu arrives à voir la route ? demandai-je à Jim Bob.

— Pas vraiment, répondit-il. J'y vais au jugé.

Il laissa échapper un rire sec et appuya sur le champignon de la Garce rouge.

Bon sang, pour rugir, ce moteur savait rugir.

Dans ce genre de situation, c'est comme si le temps et vous vous cristallisiez soudain en ambre.

Et quand l'ambre se brise, vous n'êtes pas gelé, mais pendant un moment tout semble se dérouler au ralenti. Si c'est la première fois, ou la deuxième, que vous faites ce genre d'expérience — se jeter au cœur du danger et de l'incertitude —, votre champ de vision se rétrécit. Vous voyez juste ce qui est devant vous, comme à travers un tunnel. Ce qui se trouve à gauche et à droite se limite à un mur noir. Mais si vous êtes rompu à ce genre d'expérience, ça ne fonctionne pas pareil. À un certain niveau, tels les anciens samouraïs, vous acceptez votre mort. Vous n'êtes pas ici pour vaincre ou perdre. Vous êtes ici pour habiter l'instant présent. Les choses ont beau se dérouler au ralenti, l'expérience acquise élargit la perspective, vous n'êtes plus dans le tunnel angoissant du néophyte. Ainsi en allait-il pour moi : je voyais avec clarté, je sentais avec netteté.

Je dois ajouter que je me disais : « Merde aux samouraïs ! J'ai bien l'intention de gagner. J'ai prévu de rentrer chez moi. » Même si je savais que ces intentions avaient autant de chances de se réaliser qu'une balle de traverser un bloc de sel, je m'étais déjà sorti de situations plus désespérées. Mais, tandis que cette pensée m'occupait l'esprit, une autre, moins plaisante, se fit jour.

Parfois, la chance tourne.

Ainsi roulions-nous, la voiture paraissant suspendue dans le temps, lente selon ma vision interne, mais fonçant en réalité sur cette foule à plus de cent kilomètres à l'heure. On arriva en bout de route et on rebondit dans le champ avec un cahot qui fit s'entrechoquer mes dents. La Garce rouge se mit à tressauter sur ce terrain inégal comme un lapin mécanique, et tous les gens présents dans le campement se tournèrent vers nous juste au moment où Jim Bob alluma les phares et mit le pied au plancher. Le champ devant nous était illuminé d'une lueur dorée. Je jetai un coup d'œil au compteur — le tableau de bord s'était éclairé avec l'allumage des phares : la Garce dépassait les cent dix et rugit de plus belle quand l'aiguille du cadran plongea à droite.

Jim Bob appuya sur le klaxon et ne le lâcha plus, guidant précairement la voiture d'une seule main grâce à la poignée fixée sur le volant. Si cette poignée cassait, on allait partir en tonneau dans le champ, prisonniers d'une carcasse de métal brûlant et de pneus déchiquetés.

J'avais à présent passé mon torse et mes bras par la vitre, et Leonard s'était mis dans une position similaire à l'arrière, côté conducteur.

Bon, il faut le savoir, une Cadillac rouge mastoc qui vous fonce dessus provoque deux types de réaction. Soit vous restez figé sur place, comme un arbre, soit vous tentez de vous carapater en bondissant comme un daim. Ceux qui restent plantés comme des arbres ne s'en sortiront pas très bien ; quant à ceux qui filent comme des daims, eh bien, à vrai dire, même si un daim est rapide, une grosse Cadillac roulant à cent dix kilomètres à l'heure l'est bien plus.

Quand la Garce rouge fonça dans le tas, on découvrit que le vieil adage était erroné. Bien sûr que si, les hommes peuvent voler. Ainsi que les femmes, et les motos. Jim Bob freinait avant d'entrer en collision avec eux, mais juste pour ralentir ; il les heurtait sèchement et tournait le volant. On traversa leur cercle en renversant trois ou quatre personnes de plus, ainsi qu'une moto qui fut projetée en l'air et passa à un cheveu de Frank. Si notre chance avait tourné, à un poil près, que la moto l'avait percutée, on n'aurait plus eu qu'à faire demi-tour en leur lançant un « Désolé ! » poli et à rentrer chez nous.

Notre arrivée fit réagir une femme trapue aux cheveux courts : elle se lança dans une sorte de roue de gymnaste qui l'amena juste à côté de Frank et du type baraqué qui la retenait par le bras. Frank ne portait plus qu'un soutien-gorge et des lambeaux de jean, qu'on lui avait découpé ou arraché.

Frank et l'homme, le puissant Samson en personne, regardèrent la femme motard accomplir sa roue. Samson paraissait calme, comme un spectateur observant un tour de cirque. Penché par la vitre, je fis feu et crevai un pneu du pick-up Chevrolet. De son côté, Leonard tira et dégomma la jambe d'un gros type en jean, torse nu, avec une bedaine suffisamment imposante pour contenir quelques caisses de bière — et une dinde de Noël par-dessus le marché. La rotule du type fut projetée hors du jean déchiré avant de retomber par terre. Ce jean serait irrécupérable.

— Oh, bon Dieu de merde ! s'exclama le type.

Penché par la vitre, je l'entendis clairement. Puis son front toucha le sol et sa jambe blessée s'étendit derrière lui. Il s'était évanoui sous le choc et la douleur. L'air, chargé d'une odeur de caoutchouc brûlé, me picota les yeux. Je me demandais comment ils pouvaient rester si près de ce feu. D'ailleurs, cette nuit était bien trop chaude pour un feu. Elle était trop chaude pour une tasse de café.

Il faut croire que ces démons raffolaient de la chaleur.

Subitement, je me retrouvai dehors, au milieu de la foule, qui ne formait plus un cercle mais une masse de chair discordante. Une grande femme près de moi, coiffée d'un bandana dont s'échappaient des mèches de cheveux, glissa la main dans la poche de son pantalon ample, cherchant une arme. Je la frappai avec la crosse de mon fusil assez fort pour voir des dents voler. L'esprit chevaleresque n'était pas de mise. Je n'aurais pas hésité à flinguer Minnie, la gonzesse de Mickey, si elle avait brandi un pistolet, un couteau ou même un peigne un peu trop grand.

J'entendis détoner un de nos fusils dans mon dos, ne comprenant qu'après coup que c'était un tir de semonce de Leonard, au-dessus des têtes de la foule.

Avançant d'un pas décidé, le fusil sur l'épaule, je sentis certaines personnes se rapprocher de moi. Il y eut une nouvelle détonation, suivie d'un cri, puis d'une débandade générale — ils avaient sans doute compris qu'on ne plaisantait pas. J'avancai droit devant moi, je saisis Frank par le coude et lui dis :

— Viens avec moi.

Samson la laissa partir. Je lui tournai le dos et m'éloignai avec Frank, sachant que Jim Bob et Leonard couvraient mes arrières. J'écartai de mon chemin quelques motards désireux de jouer les durs mais à qui notre arrivée avait fichu la frousse ; je perçus une odeur de merde, là où certains s'étaient fait dessus.

Tout en amenant Frank vers la voiture, je remarquai que les roues avant de la Cadillac s'étaient enfoncées dans le sol poussiéreux, qui s'était affaissé. J'espérais dans un coin de ma tête que la Garce rouge se sortirait de l'ornière sans accroc, car, dans le cas contraire, le moment de choc et de stupéfaction se dissipant, ce qui nous attendait ensuite, c'était d'être balancés dans le fossé avec ces pauvres chiens crevés. Notre « éléphant de surprise » arrivait à sa fin.

Frank s'engouffra à l'arrière de la voiture, côté passager, à la vitesse de l'éclair.

— Il y a un homme là-dessous, s'étonna-t-elle.

— Pose tes pieds dessus, dis-je.

Jim Bob, qui avait un fusil à la main, le balança sur le siège avant et s'installa au volant. Il avait laissé le moteur tourner. Dans les phares de la voiture, la foule avait commencé à se regrouper comme des papillons de nuit autour de la lampe d'un perron. Leonard et moi pointions toujours nos armes sur eux, balayant l'ensemble de la foule des canons de nos fusils en espérant que personne ne bouge. Le silence était tel qu'on aurait pu entendre les mouches baiser.

Leonard alla s'asseoir à l'arrière, ferma sa portière et se pencha de nouveau par la vitre avec son arme. Je restai encore immobile un moment. Si nous survivions, je dirais plus tard à Leonard qu'ainsi penché par la vitre il m'avait fait penser à un

labrador noir muni d'un fusil.

Samson avança, se rapprochant de la voiture.

— Jim Bob ! cria-t-il, je t'aurai, fils de pute. Et je ne te louperai pas.

Jim Bob passa la tête et le bras par la vitre, le pistolet dans la main gauche.

— Samson, ça me fait plaisir de te revoir.

Il lui tira dessus, en plein dans la gorge. Samson s'affaissa à genoux, comme saisi par une soudaine envie de prier, puis s'écroula la tête la première.

— Hap, dit Jim Bob. Monte dans cette putain de bagnole.

Je balayai une dernière fois la foule du canon de mon fusil, mais personne ne réclama de volée de plombs. Je montai à mon tour et, avant que j'aie pu fermer la portière, la Garce rouge partait en marche arrière, s'éloignant en projetant de la terre si fort qu'elle vola et recouvrit l'avant de la voiture. À cet instant, ces abrutis de motards avaient repris leurs esprits et trouvé des armes. Une pluie de balles nous cingla. L'une, une balle de fusil à coup sûr, traversa le pare-brise comme un couteau brûlant dans du beurre. Elle fila entre Frank et Leonard avant de faire exploser la vitre arrière. Le pare-brise avant n'avait qu'un trou, mais tandis que nous cahotions en marche arrière dans le champ, Jim Bob regardant par-dessus le dossier de son siège, les yeux plissés pour essayer de distinguer ce qu'il y avait dans la lueur rouge des phares arrière, la vitre tomba en miettes comme la morale d'un diacre baptiste dans un club de strip-tease.

On subissait à présent un feu nourri. L'un des phares avant s'éteignit pendant qu'on reculait, et j'entendais des petits impacts de balles frapper la Cadillac, mais cela ne nous ralentit pas, nos pneus restèrent intacts et aucun de nous ne fut touché.

Dès que les roues mordirent la route, Jim Bob appuya sur les freins et tourna le volant, maniant toujours cette stupide poignée main libre, et tout à coup nous avions fait volte-face et roulions sur le bitume, dans le bruit des détonations, certaines atteignant encore la Cadillac. Mais la Garce rouge continua de rouler, et on traça la route, notre visibilité limitée à un phare. On entendit des bruits étouffés provenant de l'arrière. Quelque chose se baladait dans le coffre.

Oh, merde. Je les avais oubliés.

La Garce rouge fonçait en brinquebalant, le seul phare intact transperçant la nuit comme le rayon d'énergie d'un cyclope. L'air qui s'engouffrait à travers le pare-brise explosé nous frappait comme un poing. La vitesse faisait se trémousser la petite danseuse hawaïenne et le Jésus en plastoc collés sur le tableau de bord. Je crois que même Jésus s'inquiétait de la façon dont ça allait finir. Mes mains tremblaient.

Jim Bob aperçut un petit sentier dans les bois, de la largeur d'une piste cyclable, le dépassa, freina brusquement, fit crisser les pneus, recula pour s'y faufiler et continua en marche arrière. Des branches fouettèrent la Cadillac et tordirent l'antenne. Jim Bob s'enfonça dans les bois jusqu'à ce que les branches se densifient et se mettent à recouvrir la voiture comme une ombre. Il éteignit le phare restant.

— Descendons de voiture, dit-il.

On sortit tous, un fusil à la main, sauf Frank bien sûr, qui prit le temps de s'essuyer les pieds sur le Bréchet. Même quasi cul nu, elle tenait à soigner son apparence.

Hors de la voiture, nous serions plus à même de nous défendre. On rejoignit l'arrière de la Cadillac en se frayant un chemin à travers le fouillis de broussailles et de branches. Des coups résonnaient à l'intérieur du coffre — qui avait été transpercé par une balle.

Jim Bob cogna le coffre avec la crosse de son fusil et dit :

— Silence là-dedans.

Les coups cessèrent.

— Il y en a au moins un de vivant, dit-il.

— Je suis désolée, dit Frank. Tout ça, c'est ma faute.

Vêtue seulement d'un soutien-gorge, de lambeaux de jean et de chaussures, elle tremblait de trouille.

— Je m'en doutais un peu, dit Leonard. Ça ne m'étonne pas.

— On verra après, dit Jim Bob. Là, je suis trop en rogne pour me farcir des

explications stupides. On parlera de ça plus tard, devant une tasse de café.

J'ignore combien de temps au juste on resta à attendre derrière la Cadillac, mais on finit par entendre rugir des motos qui approchaient. Je me demandai si l'odeur de caoutchouc brûlé flottait toujours dans l'air, là où nous avions freiné, ou s'ils remarqueraient les traces laissées par les pneus sur le bitume.

— S'ils viennent par ici, dit Jim Bob, ce sera chacun pour soi ?

— Non. Plutôt le style mousquetaires, dit Leonard. Tous pour un et un pour tous.

— OK, dit Jim Bob.

— Sans moi, intervint Frank. S'ils arrivent, je file dans les bois comme un lapin.

Le grondement des moteurs s'amplifia, puis on aperçut la lueur des phares balayer la route. Les motos défilèrent. Une, deux, trois... Après, je perdus le compte. Mais une flopée de motos passa devant nous sur la route.

On resta là un bon moment, sans bouger. Puis Jim Bob sortit ses clés, craqua une allumette pour trouver la bonne et ouvrit le coffre. Il leva l'allumette pour en éclairer l'intérieur. Personne ne s'était transformé en fumée pour s'échapper par une fissure. La balle qui avait troué le coffre était passée au-dessus d'eux. Plus tard, Jim Bob nous expliquerait qu'elle avait transpercé la Cadillac de part en part, déchiré la banquette arrière entre Leonard et Frank et bousillé la radio dans le tableau de bord. Malgré l'inconfort, les deux types dans le coffre et celui sur le plancher étaient donc sains et saufs.

On attendit encore un peu. Personne ne revint explorer les lieux. On extirpa le Bréchet de la voiture, on le traîna derrière et on l'allongea sur le sol.

Jim Bob sortit un petit sac du coffre. Leonard et moi hissâmes le Bréchet et l'installâmes avec ses camarades. Ça rentrait tout juste. On dut heurter des têtes pour refermer le capot.

— Je crois qu'ils peuvent encore tenir quelques heures, dit Jim Bob.

— Ils vont pisser dans le coffre de ta bagnole, l'avertit Leonard. C'est sans doute déjà le cas.

Jim Bob ouvrit le sac qu'il venait de récupérer et en sortit une chemise western noire. Il la tendit à Frank.

— Enfile ça.

Elle s'exécuta. La chemise lui couvrait le haut des cuisses, lui redonnant un peu de dignité.

Une vingtaine de minutes s'écoulèrent encore, mais on avait eu raison d'attendre, car pendant ce laps de temps deux ou trois motos retardataires passèrent. Au bout d'un moment, néanmoins, on décida de repartir. On reprit

donc la route dans la direction qu'avaient suivie les motos, puis, passé les petites routes et l'autoroute, on fonça directement en ville. Aucun policier ne nous arrêta pour avoir un phare cassé, une antenne tordue et trois gangsters dans le coffre.

— Ils vous attendent probablement chez toi, me dit Jim Bob. Les trois gusses dans le coffre savaient où tu habites, les autres aussi sans doute.

— Exact, dis-je. Et vu que Frank nous honore de sa présence, je suppose qu'ils connaissent aussi l'adresse du bureau.

— Oui, répondit Frank. J'ai foiré.

Frank se mit à pleurer. Je me demandai si elle pleurait déjà comme ça quand elle était un homme. Enfin, à sa place, moi aussi j'aurais pleuré. Bon sang, sans être une femme, moi aussi j'avais envie de chialer.

— Bon, dis-je, il y en a au moins un de mort, avec certitude, à moins qu'il nous fasse le coup de la résurrection. Peut-être plus ; ça dépend de la manière dont la voiture les aura fauchés, et si le type à la rotule explosée y est resté. Celui qui est mort à coup sûr s'appelle Samson. D'après Jim Bob, son nom propre est House. Comme dans Son House, le bluesman. Jim Bob lui a tiré une balle dans la gorge.

— Eh merde, dit Marvin. Y a-t-il un seul truc que vous n'avez pas fait ? Vous allez m'annoncer quoi ensuite ? Que vous avez mitraillé la foule, déterré un cadavre, que vous vous l'êtes tapé et que vous l'avez baptisé Dixie ?

— Je te jure qu'on n'aurait jamais fait un truc pareil. On l'a appelée Ethel.

J'étais assis sur le lit dans une chambre de motel, discutant au téléphone avec Marvin. On était tous réunis dans cette pièce, nous et les crétins de motards.

On avait été chanceux cette nuit. Chanceux de nous en être sortis et que le motel ait été presque vide. La seule arme qu'on avait décidé d'emporter avec nous à l'intérieur était le pistolet de Jim Bob. Il s'était affalé lourdement sur une chaise devant un bureau, surmonté d'un écran TV fixé au mur, et tenait le flingue d'une main posée contre son genou. Leonard s'était étendu, adossé à la tête de lit. Il y avait une table avec des chaises, et Frank était assise là. Je me surpris à la reluquer. Cela me fit tout drôle. Moi, un vieux garçon de l'East Texas, j'étudiais ses courbes en me demandant à quoi elle pouvait bien ressembler quand elle était un homme. On fit asseoir les trois gangsters sur le sol, dos au mur. Le Bréchet et celui à la jambe blessée se plaignirent, mais pas le troisième larron, qui n'avait toujours pas mouffé.

Quand j'eus fini de m'expliquer avec Marvin, il déclara :

— Je vous hais, les gars. J'arrive d'ici une demi-heure. Hé, vous n'allez pas tuer quelqu'un d'autre ou mettre le feu quelque part dans la demi-heure qui vient, j'espère ?

— On a prévu de faire une petite pause, le rassurai-je.

— Bien. Je dois d'abord prendre une douche, boire un café et manger un

bout... Disons plutôt trois quarts d'heure, une heure. Vous êtes bien sûrs de pouvoir éviter les ennuis tout ce temps ?

— Je crois, oui, dis-je.

Une fois la conversation terminée, j'annonçai aux autres que Marvin allait passer.

— Très bien, commenta Jim Bob. Je suis sûr qu'il sera ravi de nous voir et d'avoir tous les détails.

— C'est qui, ce Marvin, putain ? demanda le Bréchet.

On leur avait ôté leurs bâillons, mais pas délié les mains, sauf pour le Bréchet, dont on avait attaché le bras intact à la ceinture. On lui avait mis son bras cassé en écharpe avec une serviette de bain. Ils en étaient tous les trois au point où ils auraient perdu un combat contre une grenouille agonisante, mais on préférerait ne pas prendre de risques.

— C'est quelqu'un que tu n'aimeras pas, rétorqua Leonard.

— J'ai été plutôt clair avec Marvin, vous ne trouvez pas ? dis-je. Je ne lui ai pas parlé des chiens morts, parce que je ne voulais pas qu'il se mette vraiment en rogne. Il pense qu'on devrait juste emmener ces gugusses dans les bois, leur tirer une balle dans la tête et laisser les vautours s'en charger. Ah oui, il a dit que si on choisissait cette option, on devait se débarrasser de l'arme ensuite.

Les gangsters assis contre le mur se raidirent sur leurs fesses en me fixant des yeux.

— Nan, il n'a pas dit ça, précisai-je. Je vous faisais juste marcher.

— Mais y a de l'idée, releva Leonard.

— Oh merde, dit Frank. J'ai vraiment merdé...

— Plus tard, la coupa Jim Bob. On en reparlera. Pour l'instant, je suis assez furax comme ça.

On les autorisa à se rendre aux toilettes, un par un, en laissant la porte ouverte avec Jim Bob et son revolver postés devant.

— Bon Dieu, dit-il au Bréchet. Tu as vraiment besoin de chier maintenant ? Je ne veux pas voir ça.

— Tu crois que ça me fait plaisir ? Je suis timide, moi.

— Alors magne-toi, dit Jim Bob. Oh la vache... Je vais devoir craquer des allumettes ou allumer une foutue torche pour assainir l'atmosphère. T'as bouffé un truc crevé ramassé sur l'autoroute, ou quoi ?

— Et comment je vais me torcher, avec mon bras cassé et ma main attachée ? demanda le Bréchet. Tu t'en occupes ?

— Dans tes rêves, dit Jim Bob.

Le Bréchet prit son temps — il s'était sacrément retenu. Jim Bob décida

finallement de lui détacher la main. Heureusement, les deux autres se contentèrent de la petite commission.

Une fois tout le monde passé aux toilettes, que tous se furent lavé les mains au savon, sur l'ordre de Jim Bob, et qu'on eut rattaché le Bréchet, on les réaligna contre le mur dans leur position initiale. On ne leur remit pas les bâillons. Ils avaient promis d'être sages.

Le gangster à la jambe blessée commençait à faire sale figure. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, et ses lèvres blanchissaient. Sa jambe, étendue devant lui, avait enflé à tel point que Jim Bob avait dû découper le pantalon du type pour relâcher la pression.

— C'est possible de commander une pizza ? demanda le Bréchet. J'ai tellement la dalle que je boufferais des crottes de cochon.

— Beuurk ! fit Frank.

— Et ça te plairait qu'on loue un film, aussi ? dis-je.

— Ce serait sympa, dit le Bréchet. Mais rien de violent.

— Tu ne peux pas t'empêcher de faire le malin, toi, hein ? fit Jim Bob.

Le Bréchet haussa les épaules. Il se comportait comme si nous étions une bande de vieux potes.

— Je peux avoir une cigarette, alors ? demanda-t-il.

— Personne ne fume ici, dis-je. Jim Bob a des allumettes, c'est tout.

— Mais ça ne me dérangerait pas de t'emmener dehors et de te foutre le feu, dit Leonard.

On finit néanmoins par commander deux grandes pizzas.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent, puis une heure. Toujours pas de Marvin.

Environ une heure plus tard, on entendit de légers coups frappés à la porte. Ce pouvait être Marvin, le livreur de pizzas, ou bien les motards qui nous avaient retrouvés.

Je jetai un coup d'œil par le judas.

C'était Marvin.

Je lui ouvris la porte. Il parcourut la pièce des yeux, arrêta un instant son regard sur Frank, à se demander qui elle pouvait bien être et ce qu'elle fichait ici. Il observa les trois hommes assis par terre. Il sourit au Bréchet et lança :

— Jared Fonteneau. Salut, vieille branche. Comment va ce gourdin que tu trimballes entre tes cuisses ?

— Il est rangé dans la boîte à outils, en cas de besoin, dit le Bréchet, *alias* Jared.

— Et Thomas Peers. Ben mon vieux, t'as pas l'air dans ton assiette.

— J'ai la jambe bousillée, dit Thomas. Y a une heure, je pouvais marcher,

plus maintenant.

— Je vois ça.

— J'ai besoin d'un putain de docteur... d'une infirmière... d'un bon Dieu de gros clébard avec un tonneau de rhum autour du cou. N'importe quoi, mec. Mais j'ai super mal, là, je commence à tourner de l'œil.

— On dirait bien que tu as dépassé ta date de péremption, dit Marvin.

Marvin posa les yeux sur le troisième homme, celui qu'on n'avait pas encore entendu parler.

— Et Gavin le Muet. Ta langue n'a toujours pas repoussé, hein ?

Marvin nous expliqua :

— C'est le Muet. Il ne cause pas parce qu'il ne peut pas. Quand il avait cinq ans, sa mère a estimé qu'il parlait trop, ça lui gâchait ses trips sous crack, alors elle a pris une paire de tenailles et un sécateur, et elle lui a coupé la langue.

Le Muet adressa un doigt d'honneur à Marvin.

— Néanmoins, ajouta Marvin, il a su compenser son handicap grâce au langage des signes.

Les pizzas arrivèrent. Le livreur paraissait avoir tout juste l'âge du permis de conduire.

Leonard lui paya les pizzas, et dit :

— T'en as mis, du temps ! T'es allé les chercher en Italie ou quoi ?

— On a eu une grosse nuit, répondit le livreur.

— Eh bien, tu n'auras pas de pourboire, dit Leonard en prenant les pizzas et en refermant la porte du pied.

Je me levai, sortis et donnai un pourboire au livreur.

— T'inquiète, lui dis-je. Il vient juste de découvrir que son nouvel implant pénien ne fonctionnait pas.

— Oh, fit le livreur avant de repartir.

Le Bréchet la ramena à nouveau.

— Je vous avais dit sans oignons.

— Ta gueule, répondit Leonard.

Oignons ou pas, tout le monde mangea, même si Dugenou se contenta d'une seule part. Il se mettait vraiment à dépérir. Le Bréchet devenait jovial, nous lança même quelques blagues. Je crois que son bras blessé et la succession des événements le rendaient un peu délirant. Il alla même jusqu'à déclamer un poème — alors qu'on ne lui avait rien demandé.

*Il y avait un vieil ermite nommé Elliot
Qui gardait une putain morte dans sa grotte
« J'admets, dit-il, elle sent un peu mauvais
Mais visez un peu
Les économies que je fais ! »*

Sur cet intermède poétique, on sortit, Marvin et moi, faire un tour dans sa voiture. Alors qu'on roulait, je lui répétai en détail ce que je lui avais déjà dit, lui expliquai aussi la présence de Frank. Enfin, ce que j'en savais, ce qui se résumait à

peu de chose : qu'elle avait débarqué avec Jim Bob, s'était fait capturer, puis qu'on l'avait libérée et qu'elle avait partagé nos pizzas — sans à peine dire un mot depuis qu'on l'avait délivrée des mains des motards et de la sauterie en son honneur.

— Frank était un homme ? dit Marvin. J'ai du mal à le croire.

— J'essaie de rester cool avec ça, avouai-je. D'être en phase avec mon époque, tu vois... mais j'avoue que tout ça me perturbe un peu. Le truc bizarre, c'est qu'elle est sacrément séduisante. Enfin, depuis qu'il est *elle*. Je m'exprime correctement ? Merde, tu vois ce que je veux dire...

— Elle a de jolies jambes, et la chemise à hauteur de minijupe lui allait à ravir. En la voyant, je me suis senti bander. Ne le répète à personne.

— Motus et bouche cousue. Mais dis, tu en as mis du temps à arriver...

— Ma femme s'est sentie câline. Ça n'arrive pas tous les jours ; alors j'ai décidé de profiter de l'opportunité.

— Bon, ça explique quelques minutes de retard, et le reste du temps ?

— C'est méchant, ça, dit Marvin.

— Mais je le reconnais : pas besoin d'aller chercher une bite ailleurs quand on en a une qui remue à la maison.

— Tout à fait d'accord, dit-il.

Inutile de le nier. Les hommes, même les plus respectables, pensent parfois comme des chiens. Comme dans cette vieille blague sur un type qui n'a pas fait l'amour depuis si longtemps qu'un ami finit par l'emmener dans les bois et lui propose de baiser un trou dans un arbre. « C'est obligé que ce soit cet arbre-là ? » répond l'autre type.

Je dis à Marvin que les motards du gang étaient sans doute dans les parages à notre recherche et que, s'ils nous retrouvaient, ce ne serait pas une bonne nouvelle, vu que nous n'avions plus l'« éléphant de surprise » pour nous.

— Je ne comprends pas comment vous faites, dit Marvin. Vous seriez capables de déclencher une guerre à la fête d'anniversaire d'un gamin. Et Jim Bob aussi. Vous trois réunis, c'est une catastrophe ambulante. C'est l'*Hindenburg*, plus le *Titanic*, plus le grand ouragan de 1900 sur l'île de Galveston réunis dans un gros bordel. Écoute, Hap, vous vous êtes fichus dans un sale merdier. Et je ne suis pas sûr que vous aider à vous en dépêtrer ait le moindre intérêt pour moi.

— Je comprends. Avec ton nouveau boulot, tout ça.

— Des types sont venus vous agresser dans ta cour, ça relève de la légitime défense, OK. Mais les enfermer dans le coffre d'une voiture, les balader pendant que vous pourchassiez les autres, leur tirer dessus et en tuer « au moins » un... Exploder la jambe d'un type et en renverser d'autres avec votre voiture. Toute

cette merde est dure à expliquer.

— À notre sens, localiser leur planque relevait de la légitime défense.

— Faire avaler cette version à d'autres que moi ne va pas être de la tarte, mon pote.

— Je sais. Mais c'est vraiment ce qu'on avait l'intention de faire. Le sauvetage de Frank, ça s'est juste présenté comme ça. On n'avait pas le choix, on a agi en bons citoyens américains. Si ça devait aller jusqu'au tribunal, on peut jouer la carte des valeureux sauveteurs.

— Mouais, en trichant un peu, en arrangeant l'histoire, ça pourrait marcher...

On remonta North Street puis on quitta la ville, on prit l'autoroute, à travers la forêt qui s'épaississait. Marvin fit demi-tour dans l'allée d'un magasin d'alcool, planté bizarrement au milieu de nulle part, puis reprit la direction du sud, en roulant lentement. On garda le silence un bon moment. Marvin réfléchissait.

— Je vais te dire, finit-il par lâcher. Je peux essayer de tâter le terrain et d'arrondir les angles, voir de quel côté ça penche. Mais si ça ne penche pas du bon côté, je vais devoir vous lâcher aux chiens. Au pire, je pourrais m'arranger pour que vous ne passiez pas toute votre vie en prison, et je vous ferai installer avec un gentil monsieur qui ne vous fera pas trop de mal tant que vous l'appeliez « maman ».

— C'est un soulagement tout relatif.

— Mais tu croyais quoi, bordel ? Bon Dieu, Hap... Voici ce qu'on va faire. On va devoir boucler ces trois-là, emmener celui à la jambe en charpie à l'hôpital, plâtrer le bras cassé de l'autre. Pendant ce temps, j'appellerai le shérif, je verrai s'il peut faire intervenir les hommes du comté. Je peux sans doute envoyer aussi quelques flics de chez nous, sans provoquer un imbroglio de juridictions. On va perquisitionner leur campement. Chez toi et Leonard aussi. Où crèche-t-il d'ailleurs maintenant ?

Je le lui dis.

— Bon, fit Marvin. Et où est Brett ?

— Dans un motel, quelque part, dis-je.

— Très bien.

Je décidai de lui parler de Chance.

— Mince, ça doit faire tout drôle. Une fille déjà adulte. Pense à tout le fric pour le lait et les couches que tu as économisé. Sans parler de la robe pour le bal du lycée.

— Leonard m'a dit à peu près la même chose.

— C'est parce qu'il réfléchit, lui. C'est lui le cerveau de votre duo, Hap. Pour

revenir à cette fichue robe de bal, je n'aurais jamais cru que ce genre de truc puisse coûter si cher — pour n'être portée qu'un soir. Il y a aussi les mariages et tout le bordel, et il faut se fader les beaux-fils, voire les ex-maris en cas de divorce, et ils font des enfants, c'est vraiment une plaie. Pire encore, il y a la belle-famille, et certains ne sont franchement pas des cadeaux. Je le sais, j'ai vécu tout ça.

— Si c'est vraiment ma fille, je pourrai peut-être me rattraper sur le mariage, les petits-enfants, les ex-maris grincheux, même la belle-famille merdique.

— Être père peut s'avérer très gratifiant, mais pas toujours. Et puis grand-père aussi, c'est la même histoire. Parfois, c'est chouette, parfois ça craint. Mais tu te souviens de Gadget et de la manière dont ça s'est passé...

En effet. Gadget était le surnom de Julia, la petite-fille de Marvin. Leonard et moi avions dû l'arracher aux griffes d'une bande de dealers¹. Et la sauver d'elle-même, aussi. Depuis, elle semblait aller beaucoup mieux. Elle s'était mariée avec un type plutôt bien, d'après ce que j'avais su, diplômé et d'une famille aisée. Ils étaient partis s'installer dans le Wyoming et travaillaient tous les deux dans l'immobilier.

Tout en nous ramenant au motel, Marvin appela des renforts. Quand on arriva, un flic municipal était déjà là, et une ambulance fit son apparition. Des gens entrouvrirent leur porte et sortirent sur le perron pour voir Jared et le Muet se faire embarquer dans la voiture de police. Dugenou étant mal en point, on l'emporta en ambulance avec sirène et tout le toutim.

Une fois la police et l'ambulance parties, Marvin resta sur le parking près de sa voiture pour discuter avec Leonard, Jim Bob et moi. Frank était toujours dans la chambre.

— Tu aurais pu demander aux flics d'éviter les gyrophares et les sirènes, dis-je. Ce n'est pas très discret.

— C'est exprès, je tenais à faire du ramdam. Histoire de montrer qu'on ne rigole pas, qu'on a coincé de sérieux délinquants. Votre contribution à leur arrestation peut vous servir. En fait, ces gars-là ne sont pas si coriaces ; si je leur mets un coup de pression, je suis sûr qu'ils chanteront comme des oiseaux.

— Tu as l'air plus optimiste sur nos chances que tout à l'heure, remarquai-je.

— J'ai cogité, dit Marvin. Et j'ai eu quelques idées. Je vais poster deux ou trois policiers chez toi pendant quelques jours, Hap, le temps de régler cette affaire. Il vaut mieux que tu évites d'aller au bureau ; et Leonard, tu ferais mieux de ne pas rentrer chez toi non plus. Je ne sais pas où vous en êtes, avec ton ami John, mais déconseille-lui aussi d'y aller.

— Ne te fais pas de bile pour John, dit Leonard. J'ai fait changer la serrure, j'en avais ras le bol. Qu'il aille se faire foutre, avec Jésus, Marie, le Saint-Esprit et

Casper le gentil fantôme.

— Reste avec Hap, dit Marvin. Jim Bob, inutile de te donner des conseils, tu n'en feras qu'à ta tête de toute façon. Comme ces deux-là, d'ailleurs. J'aurais dû me lier d'amitié avec des gens plus calmes et plus aimables, j'imagine.

— Mais tu aurais eu une vie beaucoup moins excitante, rétorqua Jim Bob.

— C'est justement ce que je dis, précisa Marvin.

— Bon, moi, je ne vais pas traîner ici, fit Jim Bob. Je vais ramener l'épave qu'est devenue ma voiture à Houston et la faire réparer pour qu'elle brille comme un faon nouveau-né. Si vous avez besoin de moi, passez-moi un coup de fil, je rappellerai. J'ai d'autres véhicules plus discrets chez moi, je ne me ferai pas remarquer.

— D'accord, mais il reste une dernière chose à régler avant que je décide si je vous flanque en taule. Expliquez-moi pour Frank. On m'a dressé le tableau d'ensemble de l'affaire, mais j'ai l'impression qu'un nouveau dossier s'est ajouté. Hap n'a pas pu m'en dire plus.

— Alors je vous propose, dit Jim Bob, qu'on retourne tous les quatre s'installer confortablement dans ce motel miteux, en compagnie de Frank, et on clarifiera ensemble ce nouveau dossier. Je vous préviens, ce n'est pas ordinaire.

1. Voir, dans la même série, *Vanilla Ride*.

— Je n'ai pas de peigne, ni maquillage, ni rien, se plaignit Frank.

On était tous dans la chambre de motel. Je commençais à ressentir le contrecoup de notre expédition, et la fatigue me tombait dessus. La pizza me restait sur l'estomac. J'aurais eu besoin d'un antiacide. J'avais l'impression qu'un combat de chiens faisait rage dans mon bide.

— Vous êtes très bien comme ça, dis-je.

— Merci.

— Oui, ne vous inquiétez pas, dit Marvin. Mais ce n'est pas votre apparence qui m'intéresse.

Marvin s'éclaircit la gorge.

— Je connais une partie de l'histoire, ce que savaient Hap et Leonard, mais Jim Bob et vous avez pas mal de choses à raconter. D'abord, pourquoi ce gang de motards s'en est-il pris à vous ? En quoi êtes-vous mêlée à cette affaire ? Et pas de salades, hein ? Selon la version que vous donnerez, soit vous finirez dans une cellule en combinaison orange en compagnie de la Grosse Bertha, soit vous pourrez profiter de vos week-ends chez vous avec une bière et un vibromasseur.

— Quelle vulgarité, rétorqua Frank.

— Je devrais être en train de dormir à cette heure-ci, et tout me porte à croire que vous êtes impliquée dans une sale affaire criminelle, alors ne jouez pas la sainte-nitouche avec moi.

Frank acquiesça.

— Jim Bob est venu me voir, soi-disant pour m'acheter une voiture. Mais j'ai une sorte de radar pour détecter les menteurs, c'est mon job, comme avec vous deux et Cason — un sacré beau mec, mais j'ai deviné qu'il était avec vous. Même si je dois dire qu'à un moment, avec vos histoires de pétunias et de parties de baise avec des vieux, j'ai presque failli marcher, j'ai presque cru que Hap détenait des brevets de sex-toys. Plus c'est gros, plus ça passe... Enfin, là, c'était quand même un peu trop gros.

— Venez-en au fait, dit Marvin.

— Jim Bob est passé à la concession, il s'est présenté sous je ne sais plus quel nom...

— Tommy Jasons, dit Jim Bob. C'est un pseudo que j'utilise de temps en temps, j'ai même créé une identité sur Internet, avec un passé et tout ça, jusqu'à la peinture des chaussures.

— Jim Bob a été très convaincant, mais dans un coin de ma tête j'avais des petits doutes ; alors, après lui avoir promis une voiture et un vagin, après son départ, j'ai vérifié son identité sur Internet — enfin celle de Tommy Jasons. J'ai aussitôt su qu'il me menait en bateau. Ne jamais essayer d'arnaquer un arnaqueur. Le type que Jim Bob a engagé pour lui créer un passé virtuel a une manière à lui de construire ses profils. Il essaie de varier, bien sûr, et il est doué, mais j'ai déjà vu d'autres profils virtuels qu'il a créés pour nous. J'ai identifié son style, comme une signature, ou une empreinte digitale. Je le connais personnellement. Alors je l'ai appelé, et il m'a confirmé que Tommy Jasons était Jim Bob Luke. Je me suis renseignée sur Jim Bob, j'ai lu des trucs sur ses activités d'enquêteur... Il n'y avait pas de photo, mais j'ai su que c'était lui. J'ai poursuivi mes recherches, et je me suis dit que c'était la personne dont j'avais besoin pour me tirer d'affaire. Je l'ai appelé sur le numéro de Tommy Jasons, et lui ai expliqué ma situation.

— Sur laquelle je m'interroge toujours, dit Marvin. Et ce type qui crée de fausses identités, il va falloir m'en dire plus à son sujet. Ça m'a l'air illégal son affaire.

— Ça, c'est drôle, dit Jim Bob. Il est plus connu sous son surnom, la Belette.

— Oh, merde, fit Leonard.

— Eh ouais, dit Jim Bob en sortant du bandeau de son chapeau un cure-dents qu'il se ficha dans la bouche. Et il est vraiment sournois. Je ne savais pas qu'il travaillait pour eux jusqu'à ce que Frank me le dise. Ça explique un certain nombre de choses, non ?

— C'est clair, dis-je.

— Bon, les amis, dit Marvin, vous accumulez les délits. Et ça ne me plaît pas du tout, vous savez. Je suis flic, on n'est pas dans un jeu télévisé. Je ne suis pas là pour deviner ce qui se passe, bordel. Alors arrêtez de tourner autour du pot et crachez le morceau.

— J'y arrivais, dit Frank.

— OK, mais accélérez.

— Quand j'ai vu ce site, j'ai appelé la Belette, je l'ai interrogé sur l'implication de Jim Bob. Il ne savait pas que Jim Bob était avec vous, mais il a vite fait le lien, il m'a dit qu'il allait devoir vous déballer des sales trucs sur mon

compte, mais rien qui puisse me mettre dans la panade, juste une sorte d'écran de fumée.

— Il a menti sur tout ? demanda Leonard. Et cette histoire d'Annulateur ?

— L'Annulateur existe, même si, à ma connaissance, la compagnie n'a plus fait appel à lui depuis longtemps. Je n'ai jamais rien eu à voir avec ça. Je ne l'ai jamais vu, j'en ai juste entendu parler. À la concession, je n'étais que la façade officielle. Une fois qu'une affaire est conclue, d'autres prennent le relais. Je sais vendre des voitures et des paires de fesses, mais les histoires de chantage, ça venait de plus haut. Je ne m'en suis jamais mêlée.

— Mais vous étiez au courant.

— C'étaient d'autres gens qui s'en chargeaient, pas moi.

— Qui ? demanda Marvin.

— Je ne les ai jamais rencontrés. Aucune envie. La concession automobile n'est qu'une des têtes de l'hydre. Difficile de savoir qui dirige vraiment. J'ai fermé les yeux sur le chantage parce qu'on me payait pour me taire, et, pour être franche, je n'y voyais pas de mal. Les types qu'on a fait chanter étaient pour la plupart des salauds de première qui trompaient leur femme tout en débitant des salades sur les valeurs familiales au premier meeting politique venu. Ils avaient du fric — beaucoup de fric. Les délester d'une partie n'était pas bien grave... Et puis les choses ont commencé à changer. Ils sont devenus plus violents. Dès qu'un pigeon refusait de payer, ou franchissait la ligne d'une manière ou d'une autre, ils appelaient l'Annulateur. Quand j'ai commencé, ça ne se passait pas comme ça. Mais le business s'est durci, d'abord un peu, et puis de plus en plus. Pas seulement le chantage, mais le blanchiment d'argent aussi. Ils allaient voir le type, ou une des filles s'en chargeait, en disant : « Hé, j'ai ce fric en liquide, deux ou trois cent mille dollars, et j'ai besoin de le faire passer dans le système bancaire légal. » Ces richards connaissaient toujours quelqu'un, qui connaissait quelqu'un d'autre, etc., et l'affaire était conclue. Et aussitôt après, le FBI leur tombait dessus.

— Le FBI ? s'étonna Marvin. Vous nous faites marcher.

— Tout en haut, certains livrent des informations au FBI, ils sont rémunérés comme indicateurs ; ça leur laisse les mains libres, et ils touchent beaucoup d'argent quand ils coïncent quelqu'un d'important. Le FBI s'intéresse bien plus à ce genre de cas qu'au démantèlement d'un réseau de prostitution. Pour arriver à leurs fins, les fédéraux n'hésitent pas à fermer les yeux sur la prostitution, le chantage, et même les agressions — l'Annulateur y compris. Il suffisait de graisser quelques pattes pour qu'il passe à travers les mailles du filet. Les fédéraux ont couvert l'Annulateur aussi bien que les propriétaires de la concession. Ses

meurtres comptent moins pour eux que les infos qu'ils obtiennent : ils résolvent de grosses affaires sans trop d'effort, sans avoir à se coltiner de dangereux tueurs.

— Les représentants de la loi ne sont pas exactement comme je les imaginais enfant, quand je regardais *The FBI Story* à la télé, dit Leonard.

— J'ai connu ça, dit Jim Bob.

— Quoi donc ? demanda Marvin.

— Je me suis déjà retrouvé dans une mauvaise embrouille où le FBI protégeait quelqu'un qu'ils n'auraient pas dû protéger.

— Comment ça s'est fini ?

— Salement, dit Jim Bob. La vérité, c'est qu'une fois focalisés sur une affaire, les fédéraux sont prêts à tout, quitte à manipuler des gens. La fin justifie les moyens. Parfois, les types qu'ils paient comme mouchards font pire que ceux qu'ils essaient de coincer. Mais, dès que ça sert leurs intérêts, ils sont prêts à mentir comme des arracheurs de dents.

— Et la justice dans tout ça ? l'interrogeai-je.

— C'est là qu'on intervient, dit Leonard.

— Je n'ai rien entendu, signala Marvin.

— Vous avez beau être flic, dit Jim Bob, ça ne vous protège pas pour autant. Si vous la ramenez trop, ils pourraient aussi s'en prendre à vous.

— Ma position est ce qu'elle est, dit Marvin. Mais rien ne m'oblige à soutenir vos expéditions de justiciers.

— Et Sandy alors ? demandai-je à Frank. Après tout, c'est pour elle qu'on s'est lancés dans cette histoire, même si elle a pris un autre tour.

— Je n'en sais pas plus que ce que je vous ai déjà dit. Je suis sincère. Je veux juste me sortir de ce pétrin.

— Pour passer un accord, dit Marvin, il faut d'abord que j'en parle au procureur. Ça devrait pouvoir s'arranger. Même si, selon moi, vous avez trempé dans cette combine un peu plus que ce que vous en dites.

— Donc, si je vous lâchais plus d'infos sur la combine, ça m'aiderait, c'est ça ?

— Peut-être, dit Marvin en fronçant les sourcils. Il est temps que, vous et moi, on aille au commissariat, Frank.

— Vous pouvez me mettre seule dans une cellule ?

— On a une cellule qu'on appelle la suite. Elle est comme les autres, mais il n'y a qu'un lit. On va faire ça. Dans la matinée, le procureur viendra prendre votre déposition. Mais je vais être franc : je ne crois pas une minute que vous ayez eu des remords. À mon avis, vous mentez comme vous respirez.

Frank eut l'air vexée, mais face à l'expression inflexible de Marvin elle finit

par avouer :

— J'ai eu l'impression qu'ils envisageaient de me remplacer. J'avais... emprunté un peu d'argent à la concession, que je n'ai pas remboursé. Ils ne plaisaient pas avec le fric, et leurs indemnités de licenciement, ce n'est pas un parachute doré, juste un trou dans la terre, ou peut-être qu'ils vous transforment en chair à saucisse. Dans tous les cas, ça n'aurait pas été joli à voir.

— Pourquoi avoir tenté le diable, alors ? demanda Marvin.

Frank lui adressa son sourire charmeur.

— Arnaqueur un jour, arnaqueur toujours. Les mauvais choix me paraissent souvent les meilleurs.

— Et comment vous êtes-vous retrouvée dans les bois avec les motards ? demanda Leonard.

— J'ai commencé à avoir des doutes, dit-elle. Je me suis dit que ce n'était peut-être pas une si bonne idée d'aller voir la police. Vu que le FBI était de mèche avec mes employeurs, ils trouveraient sans doute un moyen de m'atteindre. J'ai appelé une fille qui travaillait avec nous ; je croyais qu'on était amies, elle et moi. J'étais sûre qu'elle compatirait. J'ai décidé de ficher le camp et de ne rien dire à la police. De disparaître et de me faire oublier. Quelle idiote... Elle a prévenu quelqu'un de la compagnie, et ils ont envoyé leurs hommes me récupérer. D'ailleurs, je crois que vous allez devoir remplacer votre porte. Ils l'ont défoncée à coups de pied, et elle a dû rester ouverte.

Quand on sortit du motel, le temps s'était rafraîchi, pour une fois ; une odeur de pluie flottait dans l'air. Une aube rosée se levait à l'est et des nuages sombres passaient au-dessus de nos têtes.

Une fois arrivés près de la Cadillac esquintée de Jim Bob et de la voiture banalisée de Marvin garée à côté, ce dernier annonça :

— Je vais passer des coups de fil, le temps de rameuter quelques agents, je les fais envoyer chez vous et vous pourrez passer récupérer des affaires. Je n'ai pas les moyens de les poster là-bas très longtemps, alors prenez le strict nécessaire et ne traînez pas. Je vous trouverai un endroit où loger. La ville dispose de plusieurs maisons sécurisées, vous pourrez vous y installer un moment.

— Une maison appartenant à la ville, c'est vraiment sûr ?

— Plus que chez vous, en tout cas, répondit Marvin. Pendant ce temps, je vais réunir des agents pour faire une descente dans le campement des motards. À l'heure qu'il est, ils ont sans doute arrêté de vous chercher. De toute manière, on a un motif pour perquisitionner chez eux. Les chiens morts dont vous m'avez parlé. Suspicion d'organisation de combats de chiens, ça fera amplement l'affaire. Bon, dessinez-moi l'itinéraire pour y aller.

— Zut, fit Leonard. On ferait aussi bien de t'accompagner.

Marvin étudia cette option un bon moment. On resta à le regarder réfléchir, les yeux fixés sur le jour naissant. Frank était adossée à la voiture de Marvin. Sous la lumière matinale, elle paraissait plus vieille, plus lasse et beaucoup moins fringante qu'à notre première rencontre.

— D'accord, dit Marvin. Mais hors de question qu'on y aille seulement tous les trois. On a une petite brigade d'intervention ici... Vu qu'ils ne fichent pas grand-chose, leur équipement risque de rouiller, alors je vais les rameuter et on y va. Je dois d'abord boucler Frank, retrouvez-moi au commissariat dans... disons deux heures ? Ça laissera le temps à nos motards de rejoindre tranquillement leur camp. Ça m'étonnerait qu'ils se méfient, on n'a pas affaire à des chirurgiens du cerveau. Ils ne se douteront pas que vous êtes allés prévenir la police — pas après

ce que tu as fait, Jim Bob. À ce que j'ai compris, tu as tué un homme ; tu ne couperas d'ailleurs pas à une petite visite dans nos locaux, histoire de goûter notre café dégueulasse.

— J'apporterai un peu de crème, dit Jim Bob.

— Dis-moi qu'il était armé, au moins.

— Je ne peux pas le certifier, mais il me menaçait, il avait un tas d'acolytes armés, et c'était leur chef.

— J'aurais espéré un peu mieux, dit Marvin. Et, Hap, si on tombe sur d'autres morts, dont un qui n'a plus de rotule, tu n'échapperas pas non plus à ce café. Pour l'instant, faites ce que je vous ai dit, et on arrivera peut-être à ce que les choses tournent en notre faveur. Qui sait, Frank pourrait même prendre une petite retraite aux frais du FBI. Pour l'instant, les fédéraux ne sont pas de notre côté, mais si on déballait l'affaire leur réputation pourrait en pâtir. Ils pourraient être enclins à pas mal de concessions à votre égard, les gars — et envers Frank aussi, même si ça me chiffonne un peu.

— Je n'ai fait de mal à personne, protesta Frank.

— Question de point de vue, dit Marvin. Maintenant, monte dans la voiture, ferme la portière et tiens-toi tranquille.

Frank alla s'asseoir dans la voiture banalisée.

— Hap, reprit Marvin, tu m'avais interrogé sur ce que la Belette t'avait raconté. Pourquoi ça n'apparaissait pas dans les journaux locaux...

— Oui.

— C'est parce que ça ne s'est pas passé ici. C'est arrivé dans la région de Houston.

— Tu veux dire qu'il ne mentait pas sur les meurtres, seulement sur leur localisation ?

— Tout juste. J'ignore pourquoi il a baratiné là-dessus. Peut-être n'était-il pas aussi bien informé qu'il voulait le laisser croire, ou peut-être préférait-il vous laisser volontairement dans le flou. Il devait espérer qu'en ne trouvant aucune mention dans les environs, vous laisseriez tomber, vous penseriez qu'il vous avait raconté des fadaises, et lui aurait déjà filé dans le Nord avec votre pognon... Enfin, tu trouveras plus de détails dans le *Houston Chronicle*. Je t'enverrai des liens que tu pourras consulter. Ça colle avec sa version.

— Merci, dis-je.

— Bon, on se retrouve dans deux heures chez les poulets, conclut Marvin.

Jim Bob nous amena au Walmart à bord de la Garce rouge. Le jour finissait

juste de se lever ; quand on descendit après s'être garés, il regarda sa voiture et gémit :

— Bande d'enfoirés, dit-il.

— Mince, ils ont fait un sacré nombre de trous, remarqua Leonard.

— Mais aucun dans notre peau, dis-je.

Le supermarché étant ouvert à toute heure, on entra, j'achetai un marteau et des clous, puis Jim Bob nous conduisit au bureau. À l'étage, on trouva la porte défoncée, comme décrit par Frank. On la referma et on se débrouilla pour la fixer avec les clous, le temps d'appeler quelqu'un pour venir la réparer.

On se rendit ensuite directement chez moi. Les policiers n'étaient pas encore en faction. Il n'y avait pas non plus de moto dans la cour. Les motards n'avaient pas fait de feu de joie avec nos meubles, ni installé de nid à mitrailleuse.

On passa devant la maison sans s'arrêter. Jim Bob nous conduisit jusque dans la petite rue où nous avions laissé la camionnette de Leonard ; on revint à son bord jusqu'à la maison, suivis par Jim Bob.

Leonard se gara dans l'allée, Jim Bob au bord du trottoir. On descendit, fusil à la main, et on se faufila furtivement jusqu'à la porte. J'espérais qu'aucun voisin lève-tôt ne nous verrait ainsi armés. Je passai par le garage, ouvris la porte et pénétrai à l'intérieur ; Leonard passa par derrière, Jim Bob par la porte d'entrée.

On fouilla la maison. Leonard alla vérifier la réserve de biscuits : ils étaient intacts. Personne ne semblait être entré ici, après les trois motards qu'on avait coincés, et qui n'avaient d'ailleurs pas été plus loin que la véranda, la cour et le garage. Tant mieux.

Je me détendis, rassemblai quelques vêtements et affaires de toilette et les rangeai dans une valise. J'allai dans la penderie, montai sur le tabouret qui s'y trouvait et ouvris la petite trappe qui donnait sur le grenier, puis tâtonnai jusqu'à ce que je trouve les deux revolvers que je gardais là. Leonard et moi nous étant créé pas mal d'inimitiés au cours des années, j'avais toujours deux ou trois flingues sous la main. Ceux du grenier étaient vierges, impossibles à identifier ; si on s'en servait, on s'en débarrasserait ensuite. J'avais aussi stocké des munitions.

Je pris une taie d'oreiller et glissai les revolvers à l'intérieur. Ils allaient laisser des taches d'huile dans la taie, Brett ne serait pas contente, mais tant pis. Je pris deux livres sur ma table de nuit, un polar de Bill Crider avec le shérif Rhodes dont j'avais lu la moitié, et un bouquin de Lewis Shiner que j'avais prévu de lire. Passant de l'autre côté du lit, je pris aussi le Kindle de Brett et son chargeur. Je ramassai quelques DVD et les fourrai dans la taie d'oreiller. Si la balancelle de la véranda avait pu rentrer dans ma valise, j'aurais quasiment pu reconstituer mon chez-moi ailleurs.

Redescendant, je trouvai Leonard en train de faire du café. Je posai la valise et la taie d'oreiller pleine de flingues contre le divan. Jim Bob sortait des œufs et du bacon du frigo. Je lui montrai où était la poêle et il nous prépara un petit déjeuner.

Je mis des tranches de pain dans le toasteur, puis remontai à l'étage, m'assis sur le lit et appelai Brett de mon téléphone portable.

Quand elle décrocha, elle avait la voix d'un ours assoupi. Je me rendis compte qu'il était encore tôt.

— Désolé de te réveiller, dis-je.

Je lui résumai succinctement la situation et lui demandai de ne pas bouger d'où elle était, avec Chance, car nous passerions les prendre en fin de matinée ou en début d'après-midi pour aller tous ensemble dans un endroit plus sûr. Je lui dis qu'elle pouvait tenir Chance au courant de ce qui se passait, mais sans s'étendre sur les détails. Elle avait le droit de savoir dans quelle panade elle se trouvait, du simple fait d'être ma fille. Une raison suffisante pour la faire déguerpir. Si elle était ma fille, je ne le souhaitais pas, mais c'était probablement le meilleur choix, liens du sang ou pas.

— Je vais peut-être attendre un peu, dit Brett.

— Je te laisse décider, chérie.

— Avec toi, on ne s'ennuie jamais, remarqua Brett.

— Un peu d'ennui ne me ferait pas de mal. Et Chance ?

— Je crois que je l'adore, dit Brett. J'aurais aimé l'avoir comme fille. Même si elle a tendance à me rebattre un peu trop les oreilles avec James Joyce.

— J'aurai une discussion avec elle et je lui ferai lire du Steinbeck.

L'appel terminé, je redescendis et pris le petit déjeuner avec les gars. De temps en temps, je me levais pour aller jeter un coup d'œil à la fenêtre. Toujours aucun motard en vue. Une pluie fine commençait à tomber.

— S'ils viennent, dit Jim Bob, à mon avis, ils débarqueront au beau milieu de la nuit. C'est tout à fait leur genre. S'attaquer à leur proie par surprise, dans l'obscurité. Il y a une heure de la nuit où même les chiens de garde relâchent leur vigilance. Je crois que c'est autour de 3 ou 4 heures du matin. Enfin, j'ai entendu dire ça, même si j'en doute.

— Leonard et moi, on ne sera plus là quand ils essaieront de nous choper.

— La meilleure solution serait de les laisser venir, mais d'être prêts, dit Leonard.

— Ils sont trop nombreux, dit Jim Bob.

Après manger, j'eus envie de dormir, mais ce n'était pas au programme. Je bus deux tasses de café, montai à l'étage, pris une douche et enfilai des vêtements

propres, tandis que Leonard faisait de même dans la salle de bains du rez-de-chaussée. Quand je redescendis dans la cuisine, Jim Bob était assis, son revolver posé sur la table.

— Aucun ninja n'est passé ? demandai-je.

— Non.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Il pleuvait toujours. Une pluie légère, mais régulière. J'aimais m'endormir au son de ce genre d'averse. Ni tonnerre ni éclair, juste la pluie. À cet instant, je mourais d'envie de remonter me coucher.

— Bon, je vais rentrer chez moi, dit Jim Bob. Je dois déposer la Garce rouge au garage. Après, je ferai un petit somme, puis je dénicherai cette chaudasse pour lui montrer quelques trucs. En cas de besoin, je reste joignable.

— Tu en as déjà beaucoup fait, dis-je.

— Oui, hein ?

Leonard réapparut à cet instant. Il était pieds et torse nus, vêtu d'un simple jean. Il avait peut-être pris quelques kilos, mais paraissait toujours capable de renverser un camion, de le niquer par le réservoir et de lui faire élever leur gazeuse progéniture.

Jim Bob nous serra la main et s'en alla.

On fila à l'appartement de Leonard. J'attendis dehors, dans la voiture, au cas où des méchants montreraient le bout de leur nez. Peu après, Leonard ressortit en portant un sac en tissu rempli d'affaires.

Au commissariat, on retrouva Marvin, puis on le guida jusqu'à l'ancre des motards. J'aimais bien ce mot, l'« ancre » — sans doute à force de lire trop d'aventures de Doc Savage.

Marvin était suivi par plusieurs véhicules banalisés, deux Humvee et un pick-up vert, provenant sans doute des surplus de l'armée. Des bergers allemands étaient installés sur le plateau du pick-up. La langue pendante, ils avaient l'air ravis de partir en balade.

L'ancre était plus facile à trouver de jour. Quand on approcha, Marvin se rangea sur le côté et le premier Humvee s'arrêta côté passager. Leonard baissa sa vitre. Le chauffeur du Humvee descendit et, appuyé contre la portière de Leonard, se pencha à la vitre.

— Partez devant en repérage, Billy, mais faites gaffe, lui dit Marvin.

— Oui, monsieur, répondit Billy.

C'était un mec costaud, dans la quarantaine, qui avait su se maintenir en forme. Une série de petits grains de beauté courait le long de son nez, comme des marches menant à son front. Il avait l'air d'un type capable de se défendre. Selon moi, c'était un ancien soldat qui avait dû connaître le feu. Mais il était peut-être juste constipé et ne pensait qu'à rentrer chez lui.

Leonard lui expliqua où était le camp et comment s'y rendre. Il lui indiqua aussi où trouver les cadavres des chiens. Billy remonta dans le Humvee et repartit, suivi du second véhicule militaire et du pick-up. Les chiens avaient l'air heureux. Ils ignoraient qu'ils risquaient de se faire tuer.

On patienta sur place jusqu'à ce qu'on reçoive un message de Billy.

Heureusement, rien de bien dramatique. Ils étaient tombés sur la plupart des motards endormis autour des reliefs du feu et dans les mobile-homes, comme une bande de jeunes enfants épuisés d'avoir trop joué qui étaient rentrés faire une

sieste. Ils n'avaient opposé aucune résistance. Ils avaient dépensé toute leur énergie à nous pourchasser.

Dotés d'un mandat, les policiers passèrent le campement au peigne fin, dénichant de la méthadone et de quoi en fabriquer. Ils trouvèrent aussi quantité d'armes et de munitions. Quand ils se rendirent à l'endroit dans les bois où étaient jetés les chiens morts, ils découvrirent le cadavre de Samson en haut de la pile. Le changement de régime à la tête du gang avait dû s'effectuer au cours de la nuit, ou en début de matinée. Ces motards ne faisaient pas de sentiments : le plus gros dur de la bande devenait leur nouveau chef, point barre.

À un moment donné, celui qui avait pris leur tête avait décidé qu'il était temps d'arrêter la chasse, et de repartir sur de nouvelles bases. À peine avaient-ils balancé le corps de Samson dans le fossé qu'ils s'étaient défoncés avec leur propre produit. Comme nous l'avait dit un jour, à moi et Leonard, un vieux junkie grisonnant surnommé « George aux deux doigts de pied » : « Quand on se met à préférer la meth à une chatte ou à un bon faux-filet, il est temps de se dire qu'on a un sérieux problème de drogue. »

George était une sorte de philosophe. Comme on pouvait s'y attendre, il lui manquait des orteils, vu qu'il s'était coupé un gros morceau du pied droit avec une hache en essayant d'écrabouiller un escargot. De son propre aveu, il était défoncé. Il était persuadé à cet instant-là que l'escargot était en réalité une machine espion camouflée en escargot, équipée de caméras pour le surveiller.

Au final, c'était juste un escargot. Mais la perte de ses doigts de pied poussa George à rester clean pendant trois jours, après quoi il se remit à la meth dès qu'il put. Quelques années plus tard, dans un motel crasseux de la banlieue de Lufkin, au Texas, il posa contre sa tempe le canon d'un petit automatique dont il s'était servi la veille pour dévaliser une station-service de soixante-cinq dollars et d'un paquet de cacahouètes, puis déclara à la pute qui l'accompagnait qu'il était capable de stopper une balle rien qu'avec son crâne, ce qu'il allait lui démontrer sur-le-champ. Il prouva dans la seconde suivante qu'il n'était en réalité pas capable de stopper une balle avec son crâne. Il se fit exploser la cervelle qui redécora le mur du motel. La pute lui piqua sa meth et se fit choper quatre jours plus tard par les flics, alors qu'elle essayait de vendre sa petite fille de trois ans contre une dose.

Par chance, les camés à qui elle tentait de vendre l'enfant n'étaient pas aussi azimutés qu'elle, et la dénoncèrent. Sa fille fut confiée aux services de la protection de l'enfance du Texas ; quant à elle, on la boucla, et elle finit sans doute par fabriquer des plaques d'immatriculation dans un grand pénitencier en béton surveillé par une armée de gardiens.

D'autres policiers arrivèrent. Parmi leurs véhicules, deux gros fourgons. Ils firent monter leurs captifs à l'intérieur et les emmenèrent au commissariat. Le type qui avait perdu sa rotule était toujours en vie, et personne d'autre n'était mort dans les collisions avec la voiture, même si la femme qui avait fait la jolie roue avait un bras et une cheville cassés. Elle était tellement défoncée qu'elle ne sentait pas la douleur. Billy raconta qu'elle avait tenté de se lever et de faire un ou deux pas de danse pour montrer qu'elle était sobre. Sa cheville avait lâché et elle était tombée. Elle et quelques autres furent dirigés vers l'hôpital.

Une fois revenus devant le poste de police, on évita d'entrer. Marvin jugeait préférable qu'on ne croise pas de motards susceptibles de nous reconnaître.

— Je fais mon possible pour vous laisser en dehors de cette affaire, dit Marvin. Voici l'adresse où vous résiderez. Dites à Brett et Chance de vous y rejoindre.

— Et Frank ? demanda Leonard.

— Pour le moment, on a préféré lui éviter la cellule. On l'a bouclée dans un joli petit appartement, surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On va devoir maintenant vérifier la part de vérité et de mensonge de sa version des faits.

— C'est quand même une drôle de coïncidence que la Belette, qui fournissait de fausses identités à la concession, soit aussi celui qui a aidé Jim Bob à s'en créer une.

Marvin hocha la tête.

— Comme je l'ai déjà dit, les coïncidences, ça existe. Je pourrai m'en accommoder si le reste de l'histoire de Frank est valable.

Tandis qu'on reprenait la route, j'appelai Brett et lui dis de rester où elle était encore un moment, que je la recontacterai un peu plus tard pour lui expliquer où nous retrouver. Je lui fis un nouveau résumé de la situation. Elle ne se laissa pas troubler, et changea de sujet.

— Tu sais quoi ? dit-elle.

— Quoi ?

— Chance et moi, on s'amuse beaucoup.

— C'est bien. Que fait-elle en ce moment ?

— Elle prend une douche, et je prépare du café. Toutes les deux, on n'a fait que parler, presque sans arrêt. Comme une vraie discussion entre mère et fille. Ma propre fille, je ne fais que lui crier dessus pour essayer de lui mettre du plomb dans la cervelle. Chance a ses blessures affectives, elle aussi, mais dans l'ensemble elle est OK. Mince, si ce n'est pas ta fille, Hap, je serais déçue. Je pense qu'on l'a vraiment empêchée de s'épanouir par le passé.

— Tu lui as expliqué ce qu'on faisait, avec Leonard ?

— J'ai décidé de ne pas me lancer là-dedans. Enfin, pas encore. J'y réfléchis. Mais ce n'est pas simple à expliquer.

— Tu peux te dispenser des détails sanglants, dis-je.

— Et Sandy ? Du neuf ?

— Rien du tout. Cette fille a disparu de la surface de la terre.

— Le plus probable, c'est qu'elle soit sous la surface de la terre, suggéra Brett.

— Ça paraît en effet de plus en plus probable.

— Ah, la douche s'est arrêtée. Je vais te laisser. Appelle-moi quand on pourra rentrer à la maison. D'ici là, je trouverai bien de quoi nous occuper. J'adore dépenser de l'argent.

Je raccrochai.

— Tu commences déjà à avoir l'air d'un père soucieux, remarqua Leonard.

— Tu crois ?

— Oh que oui. Tu voudrais bien que cette fille soit la tienne, pas vrai ?

— Je crois, oui.

— La famille ne repose pas toujours sur les liens du sang. On en est la preuve vivante.

— Ouais. Mais ce serait quand même chouette ; je sens que c'est quelqu'un de spécial.

— Qu'elle soit ta fille ou pas, rien ne t'empêche de l'aider, dit Leonard. Après tout, c'est ton boulot, d'aider les gens.

— Le tien aussi.

— Oui, sauf qu'à de très rares exceptions, je ne les aime pas vraiment.

— C'est sûr.

Le téléphone sonna. Je regardai le numéro d'appel : c'était celui de Brett.

Je répondis, mais c'était Chance au bout du fil.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

— Hier soir, on a acheté des crackers en forme d'animaux, avec une brique de lait, au distributeur du motel. Ça m'a fait penser à toi. J'ai bien aimé notre discussion.

— Moi aussi. Je ne me souviens plus de quoi on a parlé, à part les crackers, mais moi aussi j'ai beaucoup apprécié.

— On a parlé de musique et de lait chaud, dit-elle.

— C'est ça.

— Je voulais juste te dire, pour les crackers.

— Eh bien, c'est une bonne chose, que tu en aies retrouvé. Mais surveille Brett, sinon elle risque de tout manger.

Chance eut un petit rire.

— Elle est super chouette.

— Je sais, dis-je.

— Prends soin de toi, dit-elle. On se revoit bientôt.

— Sûr, dis-je tandis qu'elle raccrochait.

Leonard me dévisagea.

— Je crois distinguer un léger voile humide sur tes yeux.

— Va te faire foutre.

— Un tremblement des lèvres.

— T'as compris ?

— Si c'est ta fille, elle pourra m'appeler oncle Leonard ?

— Elle pourra t'appeler Oncle Trou-du-cul. Ce serait plus approprié.

— J'aime bien, dit Leonard.

— Écoute, dis-je, changeant de sujet. On devrait faire demi-tour pour aller voir si la Belette a vraiment quitté la ville. Il traîne peut-être encore dans le coin.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Parce qu'il se peut que personne ne l'ait menacé, comme il voulait nous le faire croire. Frank et lui pourraient être mouillés dans cette affaire plus qu'ils ne l'admettent. La Belette voulait palper ses mille dollars, il nous en a raconté juste assez pour qu'on les lâche, mais il en sait sans doute beaucoup plus. Par exemple, l'identité de l'Annulateur.

— Bon, OK. Alors en selle.

L'habitation de la Belette n'avait bénéficié d'aucune rénovation urbaine depuis notre dernière visite ; aucun volontaire n'était passé lui donner un coup de peinture fraîche. Les fenêtres brisées au rez-de-chaussée du duplex n'avaient pas été remplacées. Sa voiture était toujours garée au même endroit. Elle n'avait pas été désossée, mais c'était toujours le même tas de boue.

On enfila des gants qu'on gardait dans la boîte à gants — ça tombe sous le sens —, on gravit les marches et on tenta, sans succès, d'ouvrir la porte, toujours verrouillée. Des fenêtres l'encadraient. On réussit à les faire glisser, chacun la nôtre.

Je jetai un coup d'œil alentour. Personne ne semblait nous épier. D'ailleurs, il semblait n'y avoir personne dans les environs, comme la dernière fois. Toute la zone paraissait à l'abandon, après avoir subi des années de sévices. La lumière matinale n'arrangeait rien.

Je grimpai par la fenêtre que j'avais ouverte, Leonard par la sienne — tous deux l'arme au poing.

La maison sentait le renfermé, n'ayant pas été aérée depuis longtemps, et il faisait chaud à l'intérieur, en l'absence d'air conditionné — d'électricité en fait. L'endroit donnait l'impression d'être désert, ce qui ne voulait pas dire qu'il l'était réellement. Pistolets braqués, on examina les lieux. Je pénétrai dans une pièce confortable avec un lit et un ordinateur sur un bureau, ainsi qu'un ordinateur portable dans son étui à côté d'une armoire. J'ouvris l'étui et regardai le portable. L'armoire était remplie de vêtements. Le tiroir du bureau contenait un tas de clés USB.

Je rejoignis Leonard dans la cuisine. On regarda dans le frigo. Il était plein à craquer. Bien sûr, s'il avait décidé de ficher le camp, il avait pu abandonner la bouffe. Mais ses habits et son ordinateur portable ? L'appartement n'était pas fabuleux, mais très propre. Je ne m'attendais pas à ce que la Belette soit une fée du logis.

Après nous être servi des Cocas dans le frigo, on s'assit à la table de la cuisine,

nos flingues posés dessus.

— S'il a laissé l'ordinateur, c'est peut-être qu'il va revenir, dit Leonard.

— Ou bien c'est comme je pensais. Il n'est pas vraiment en cavale. Mais j'ai quand même l'impression qu'il n'est pas revenu ici depuis un certain temps, alors ma théorie ne tient pas debout. S'il s'était enfui, aurait-il laissé les ordinateurs ? Ce sont ses outils de travail. Enfin une partie, pour créer des identités. D'ailleurs, au cas où les flics seraient passés, il aurait dû s'en inventer une et ne pas laisser de preuve incriminante.

— Peut-être aussi qu'il écrit des lettres aux journaux sur l'un, et regarde du porno sur l'autre.

On finit nos Cocas et on emporta les canettes, soucieux de ne pas laisser de trace d'ADN qui pourrait revenir nous mordre les fesses à l'avenir.

Une fois sur le palier, nos pistolets glissés sous la chemise, on referma les fenêtres et on redescendit. On était sur le point de monter en voiture quand un détail me frappa. Je me tournai pour examiner le tas de ferraille de la Belette et le bout de tissu noir qui sortait du coffre. Je commençai à deviner à qui il pouvait bien appartenir.

Je le désignai du doigt à Leonard et dis :

— J'ai un mauvais pressentiment.

À l'arrière de ma voiture, je gardais une caisse à outils, dont je ne savais pas me servir pour la plupart, ainsi qu'un autre pied-de-biche, outil que je ne maniais pas trop mal. Avec ça, je pouvais casser un bras ou forcer une serrure. Après le marteau, c'était mon outil de prédilection. Je sortis le pied-de-biche. Leonard regarda d'un côté de la rue et moi de l'autre.

Toujours rien, sauf un chat noir qui traversait la route. C'était sans doute le même à qui Leonard avait conseillé, la dernière fois, de retaper le rez-de-chaussée.

Une fois derrière la voiture de la Belette, je fichai le pied-de-biche sous le capot du coffre et tentai de l'entrouvrir.

— Tu es tellement fragile que tu me rends nerveux, dit Leonard. Passe-moi ça.

Il saisit le pied-de-biche, l'enfonça dans l'interstice du coffre près du bout de tissu et s'accroupit presque en s'appuyant dessus comme sur une poignée. Il y eut un claquement, le capot s'ouvrit d'un coup sec et le coffre exhala une odeur de celles qu'on n'oublie jamais.

Le reste du vêtement noir était bien là. Il faisait partie de la tenue qu'il portait le jour où nous l'avions vu. Une ample chemise noire. La Belette ne ressemblait plus guère à la Belette à présent. La chaleur et le temps avaient fait leur boulot. Il était allongé sur le flanc et nous tournait le dos, mais sa tête était

tordue comme s'il essayait de regarder par-dessus son épaule, et sa bouche ouverte. Il lui manquait des dents. Une de ses oreilles avait été coupée. Je vis que sa gorge aussi. Son pantalon était baissé sur ses chevilles, un genou légèrement levé. Je devinai qu'en le retournant on verrait qu'il lui manquait aussi une paire de couilles.

— La vache, dit Leonard. Il a dû passer un sale quart d'heure.

— Ouais.

— On dirait bien qu'il n'a pas inventé cette histoire du type qui égorge au fil de fer et emporte les couilles avec lui. Il aurait vraiment dû quitter la ville plus tôt.

On ferma le coffre, on remit le pied-de-biche à l'arrière de ma voiture et on observa alentour. Toujours personne. Même le chat avait disparu.

On reprit la route.

L'adresse de la maison « sécurisée » que nous avait donnée Marvin était située en périphérie de la ville. Cinq ans plus tôt, c'était encore la campagne, mais la ville s'était étendue et l'avait presque rejointe. Dans deux ou trois ans, elle ferait partie intégrante de LaBorde. Néanmoins, pour le moment, pour atteindre la petite maison jaune il fallait quitter l'autoroute, descendre une route goudronnée et emprunter une longue allée de gravier qui menait jusqu'à elle.

À côté de la maison se trouvait un garage grisâtre, dont la porte coulissante devait être actionnée manuellement pour laisser entrer les véhicules. À l'intérieur, il y avait de la place pour deux voitures. On l'ouvrit, on y gara la voiture et on laissa la porte ouverte. La route goudronnée était bordée d'un vaste pré flanqué d'une grange de grande taille. La grange en rondins était décatie, les rondins commençaient à pourrir. Le bâtiment tenait encore à peu près debout, malgré des trous dans les parois qui laissaient entrevoir des meules de foin.

La maison était petite et en désordre. Le salon était meublé d'un canapé affaissé au revêtement de cachemire et d'un gros fauteuil assorti, ainsi que d'une table basse maculée de traces de tasses à café si nombreuses que cela pouvait presque passer pour un design fait exprès. Une petite télévision trônait sur son support. C'était une vieille télé, dont l'écran était de la taille d'un four à micro-ondes. Un lecteur de DVD était posé dessus. Un fil s'en échappait par un trou dans le mur. Apparemment, il y avait le câble.

La cuisine exhalait une odeur de graisse, et le sol était couvert d'un linoléum jaune bon marché, décoré de fleurs bleues et de cafards écrasés depuis belle lurette. Lorsqu'on marchait dessus, une substance collante adhérait aux chaussures. Au sol, le long des placards de la cuisine, le lino rebiquait. Les placards contenaient quelques boîtes de conserve, encore fallait-il avoir envie de betteraves et de haricots verts, car c'est tout ce qu'il y avait, en plus d'une boîte de sauce à la canneberge aux baies entières. Il y avait des assiettes en plastique bleu et des verres à moutarde pour boire, et les tiroirs contenaient divers ustensiles, y compris des fourchettes et des cuillers en plastique. La table de la cuisine était

flanquée de chaises disparates.

Je m'assis sur le canapé du salon, dont le coussin s'enfonça sous mon poids. J'appelai Marvin, pour lui dire ce que nous avons trouvé au domicile de la Belette et lui conseiller d'y aller avant que le corps du délit disparaisse.

Marvin paraissait épuisé, anxieux et se montra déplaisant.

— Je vous avais dit d'aller directement à la planque.

— On y est.

— Maintenant, oui. Si vous suspectiez quelque chose, vous auriez dû m'appeler. J'aurais pu fouiller moi-même chez lui. Bon sang, Hap...

— Personne ne nous a vus là-bas, dis-je. Même si on a ouvert le coffre avec un pied-de-biche.

— Bon Dieu ! Ne racontez à personne que vous y êtes passés et que vous avez ouvert le coffre. On racontera que le coffre était abîmé et qu'il s'est ouvert tout seul. Vous avez effacé vos empreintes ?

— On portait des gants.

— Bon, c'est quand même du bon boulot de détectives. Mais ne répète pas ça à Leonard.

— Leonard, il a dit qu'on avait fait du bon boulot de détectives.

Leonard fit un salut.

— Très drôle, dit Marvin. Allez dormir. On s'occupe de la Belette.

La maison avait deux chambres. Leonard choisit promptement la plus grande et s'y installa. Je laissai choir mon sac de voyage dans l'autre et fermai les volets pour m'isoler de la lumière du jour. J'ôtai mes habits et me couchai en sous-vêtements. Je restai allongé sur le lit à écouter les ronflements de Leonard. J'avais eu l'intention de fermer la porte de la chambre, mais j'avais eu la flemme... Il fallait vraiment que je me relève... J'étais déterminé à aller fermer cette porte, mais il aurait d'abord fallu que j'ouvre les yeux et que je sorte du lit. J'y réfléchissais sérieusement quand je m'endormis.

La fin d'après-midi nous trouva debout et habillés. On se partagea la boîte de sauce à la canneberge, on envoya au diable les consignes de sécurité et on se rendit en ville en voiture. On avait toujours eu du mal à respecter les consignes. Je me souviens de mon institutrice de maternelle disant à ma mère : « Hap s'en sortirait très bien s'il apprenait juste à respecter les consignes. »

Et ma mère de soupirer avant de lâcher : « J'en sais quelque chose. »

On acheta au Starbucks un grand pot en carton de café, ainsi que du bacon et des œufs dans des muffins anglais, qu'on rapporta à la maison. Notre petit déjeuner fini, j'appelai Brett, qui répondit à la première sonnerie.

— Comment ça va ? demanda-t-elle.

— Au poil, lui dis-je avant de lui résumer les derniers événements.

— Vous avez eu une sacrée nuit. Je sens au son de ta voix que tu n'es pas dans ton assiette.

— J'ai vu une personne se faire tuer, des gens renversés par une voiture, j'ai explosé la rotule d'un gars, je me suis fait tirer dessus, pourchasser par des brutes, engueuler par Marvin — injustement, d'après moi —, on est tombés avec Leonard sur le cadavre de la Belette dans le coffre de sa voiture, qui empestait. Et le siège des toilettes ici est trop petit, en plus il bouge quand on s'assoit dessus. Bref, la routine.

— Désolée pour toi, Hap.

— Bah, c'est ma faute, j'ai le chic pour me fourrer dans ce genre de panade.

— Alors toujours rien sur Sandy ?

— Rien de rien, dis-je. On ne sait pas si elle vivante, cachée quelque part, ou bien juste un tas d'os et d'habits pourrissants sous un rocher ; on a passé l'essentiel de notre temps à se balader, à tirer sur des gens et à récolter des emmerdes.

— Tu ne peux pas faire grand-chose d'autre, Hap. Ça fait des années qu'elle a disparu. Et, si elle est morte, sans vouloir paraître indifférente, où est l'urgence ?

— Si et seulement si elle est morte, dis-je.

— Qu'en penses-tu ?

— Qu'elle fertilise le sol depuis un bon bout de temps, mais je n'aime pas y penser. Et si je me trompais ? Si elle était retenue dans je ne sais quel bouge, forcée à se prostituer ? Peut-être qu'ils la droguent, qu'ils la violentent. Cette seule idée me rend malade.

— Je sais combien tu prends les choses à cœur, dit-elle, même quand tu n'en es pas responsable et que tu ne peux rien y faire. À chaque jour suffit sa peine, mon chéri.

— Écoute, je crois que vous devriez rester où vous êtes. Il n'y a pas assez de place ici, c'est un fait. Et je pense qu'il vaut mieux qu'on reste à distance pour le moment. On peut se permettre de financer votre séjour ?

— Un certain temps, oui, dit-elle. Mais il faudra bien qu'on trouve une autre solution. Et puis Chance ne sait pas ce qui se passe, enfin pas vraiment. Mais elle n'est pas bête. Je n'arrive pas à trouver la bonne formule : « Papa est rentré à la maison, il explose les rotules des méchants messieurs et leur brise les jambes à coups de pied-de-biche, alors on doit rester ici pour l'instant. »

— J'en déduis qu'elle n'est pas dans la pièce avec toi.

— Elle est en bas, en train de manger. Elle croit qu'on passe du temps à l'hôtel parce que tu fais traiter la maison contre les termites.

— C'est ce que tu lui as raconté ?

— J'avais envisagé de lui dire que Leonard et toi étiez en quarantaine à cause de la peste bubonique, mais ça m'a paru un peu exagéré.

— Tu as bien fait de lui mentir. Tu sais ce que ça veut dire... Désormais, on n'est plus un simple couple. On a une chienne, et peut-être une fille.

— Au moins, ce n'est pas Leonard. C'est dit avec amour.

— Zut. J'étais tellement préoccupé que j'ai oublié de te demander... Et Buffy alors ?

— Elle est ici avec moi. On est allées la récupérer ce matin. On ne pouvait pas la laisser là-bas. Elle a l'air d'aller très bien. La vie à l'hôtel semble lui plaire. Non seulement ils acceptent les chiens ici, mais ils ont des repas pour eux, des paniers et un endroit dehors pour les sortir. Elle s'habitue très bien à cette routine. Et elle aime regarder les dessins animés.

— Vous avez l'air de vous amuser.

— Oui, mais je pense qu'on devrait peut-être quitter l'East Texas pour un temps. Il faut que j'invente un gros mensonge pour justifier ça, j'y réfléchis. Une fois que j'en aurai mis un au point, je le servirai à Chance. Il faut bien que je lui raconte quelque chose. Par exemple, que j'avais prévu de partir en vacances, et qu'elle devrait m'accompagner, tous frais payés, enfin, tant que ça reste raisonnable. Je crois pouvoir la convaincre en inventant un bobard. Mais, Hap, elle est très loin d'être idiote. Cette fille est furée. Elle finira par comprendre que je lui ai menti. Ça prendra peut-être un peu de temps, mais elle devinera.

— Si quelqu'un peut réussir à l'entourlouper, c'est bien toi.

— Je ne sais pas si c'est un compliment. Tu sais, Hap, je l'aime vraiment, vraiment bien.

— Je ne sais rien d'elle, à vrai dire. Mais je suis prêt à l'aimer aussi.

— Tu n'y peux rien, Hap, mais si ce n'était pas ta fille, j'en serais très triste. C'est une vraie copine. On a beaucoup de choses en commun, malgré son âge.

— Ou bien c'est toi qui as gardé l'esprit jeune, dis-je.

— Oh, comme c'est gentil, j'apprécie. Mais, chéri, je meurs d'envie de courir te rejoindre. Prendre un congé sabbatique alors que tu aurais besoin de moi, armée et prête à me battre... Seulement, vu les circonstances, je ne saurais pas quoi faire de Chance. Ça m'est égal de prendre des risques, mais hors de question de la mettre en danger.

— Tu fais le bon choix. Offrons-lui un répit, où elle n'a pas à se battre quotidiennement pour survivre. Qu'elle soit ou pas ma fille, tu l'aimes bien, c'est suffisant. Et tu ne pourrais rien faire de plus ici. Pour être franc, dans l'affaire Sandy, je ne suis pas sûr qu'on puisse aller plus loin. Sa piste s'arrête à la

concession, c'est une impasse.

— Alors tu veux jeter l'éponge ?

— Je pense qu'on n'ira pas beaucoup plus loin, mais ça ne signifie pas que je suis assez malin pour abandonner.

— Tu es un terrier, et Leonard un pitbull.

— Techniquement, je crois que les pitbulls sont des terriers, eux aussi. Leonard te passe le bonjour.

— Moi de même. Laisse-le manger ses biscuits, et ne vous faites pas tuer, OK ?

— Ce n'est pas dans mes projets, lui assurai-je.

— Dis à Leonard que je compte sur lui pour te surveiller de près.

— C'est ce qu'il a toujours fait.

Nous végétiions dans la maison depuis environ une semaine quand la situation a évolué. Brett se payait sur nos économies un voyage avec Chance et Buffy, et je gardais un contact quotidien avec elle. Elle me dit que Chance, à l'exception d'un séjour en Louisiane, n'avait jamais quitté l'East Texas, et qu'elle prenait du bon temps comme jamais. Cela dit, Brett et moi n'étions pas non plus de grands globe-trotters.

Elles visitèrent les studios de Sun Records à Memphis, passèrent quelques jours à Nashville, et restaient incertaines sur leur prochaine destination. Quand l'argent viendrait à manquer, il faudrait bien qu'elles rentrent à la maison un jour ou l'autre. Les motards étaient toujours sous les verrous. Frank était sous bonne garde quelque part ; si elle fournissait d'autres éléments sur l'affaire, elle pourrait peut-être faire réduire drastiquement sa peine. Jim Bob n'était pas totalement tiré d'affaire, nous non plus, mais jusqu'ici nous étions toujours libres comme l'air.

J'appelai pour faire garder notre courrier et nos journaux jusqu'à ce qu'on puisse passer les récupérer. Le résultat du test d'ADN de Chance était peut-être déjà arrivé. J'avais presque peur de le découvrir. La porte du bureau avait été réparée ; mais, à part les serruriers qui s'en étaient chargés et une brève visite de notre part pour vérifier leur travail, on garda profil bas et on resta dans la maison. Quant à d'éventuelles pistes sur Sandy, nous étions à court d'idées.

Assis sur la véranda dans des chaises de jardin, laissant la chaleur nous baigner, nous nous demandions quoi faire ensuite lorsque Jim Bob passa nous rendre visite. Il n'était pas au volant de sa Garce rouge, mais d'un pick-up noir d'un modèle récent. Un pick-up ordinaire, sans signe distinctif — ni frôle-trottoir, ni Jésus en plastique, ni paire de dés pendouillant derrière le pare-brise. Il se gara dans l'allée devant le garage.

Il descendit et traversa la pelouse.

— *Qué pasa*, bande d'enculés ?

— Comment tu nous as trouvés ? demanda Leonard.

— Je suis détective, qu'est-ce que tu crois ?

— Marvin te l'a dit, c'est ça ?

— J'ai été assez malin pour lui poser la question, non ?

— J'ai cru un instant que notre planque n'était pas si secrète, dit Leonard.

— Je suis sûr qu'elle ne l'est pas, dit Jim Bob.

Il monta sur la véranda et s'assit dessus, les pieds sur les marches. Les bottes grises qu'il portait avaient des étoiles bleues dessinées au bout. Sa chemise de cow-boy, avec poche à rabat, était bleue elle aussi. Il ôta son chapeau et le posa sur son genou.

— Jusqu'ici, rien à signaler, l'informai-je. On s'appête à rentrer chez nous.

— Vous feriez mieux d'attendre un peu. Moi, je ne suis pas resté à me tourner les pouces sur la véranda d'une prétendue planque à boire du café, manger des biscuits et jouer avec mon zizi.

— On n'a ni café ni biscuits ici, protesta Leonard.

— Tu m'étonnes, dis-je. Leonard a mangé tous les biscuits et bu tout le café.

— J'ai bu le café parce qu'on n'a plus de Dr Pepper.

— Bon, on a effectivement des zizis, dis-je.

— Tu as du neuf ? demanda Leonard à Jim Bob.

— Eh bien, la chaudasse et moi, on a rompu. J'avais trop d'endurance.

— C'est ça, tes nouvelles ? fis-je.

— Non. J'ai mené des recherches sur notre tueur à gages sorti d'un comic book — l'Annulateur — et j'ai aussi continué à fouiner sur la concession. J'ai des potes aux FBI, d'autres proches du crime organisé, plus quelques mouchards que je ne qualifierais pas d'amis mais de sources raisonnablement fiables.

— Et alors ? demanda Leonard.

— La compagnie a son siège principal à Fort Worth, mais elle a étendu ses activités partout dans la région : Houston, Austin, Dallas... Elle possède une concession à Tyler, une à El Paso. Ainsi qu'à Denver, Chicago, Los Angeles et d'autres endroits encore. LaBorde paraît un emplacement plutôt risqué pour leur genre d'affaires, mais ils se sont installés depuis un bout de temps et s'en sortent bien. La plupart des gens ici n'ont pas d'argent, mais ceux qui en ont sont vraiment friqués ; et certains d'entre eux aiment les bagnoles classieuses, les femmes et les longs séjours en Italie. Bien sûr, ils ignorent que le chantage est compris dans le deal.

« Quant à l'Annulateur, eh bien, il est censé avoir tué pas mal de gens dans plein d'endroits, des gens qui sembleraient avoir eu affaire à la compagnie. Certains de leurs clients ont été retrouvés morts, sans doute parce qu'ils ne payaient pas ou se sont mis en travers de leur chemin. Peut-être ont-ils menacé d'aller voir la police ou s'appêtaient-ils à témoigner. J'ignore les raisons exactes,

mais ça me paraît probable. Il y en a d'autres qui n'ont peut-être pas acheté de voiture, mais leur ont causé des problèmes, en interne ou en externe — des fouineurs. La Belette, par exemple. J'ai appris ce qui lui est arrivé. Y a pas à dire, ce type savait construire un bon profil.

— C'est Marvin qui te l'a dit ? demandai-je.

— Oui.

— Sandy aurait pu être un de ces fouineurs, dit Leonard. Et elle en aurait payé le prix.

— C'est une pièce du puzzle que je n'ai pas réussi à placer. Je ne sais pas encore. Mais le truc qui ne colle pas, quand je me suis mis à examiner les meurtres similaires que m'a transmis mon pote du FBI, c'est le timing. Il y a eu trop de meurtres sur une courte période, à des endroits trop éloignés pour être le fait d'une seule personne. On a donc affaire à une équipe, armée, qui voyage. Ils cherchent à donner l'illusion d'un unique tueur, mais ils sont plusieurs, ces enfoirés. Ils se font payer cher pour ça, et pour rendre les meurtres effrayants. Comme ça, la rumeur circule, notamment dans le milieu : on ne déconne pas avec les concessions, sinon on se fait trucher et couper les couilles. Les victimes, à ma connaissance, sont toutes des hommes, mais ils zigouillent peut-être les femmes plus discrètement. Sandy, par exemple. Ça expliquerait pourquoi on ne l'a pas retrouvée. N'empêche qu'en multipliant les meurtres ils ont foiré leur coup. À cause des dates et des lieux, on sait maintenant qu'il n'y a pas un seul tueur. Et d'après ce que m'a dit mon ami du FBI, ils se mettent parfois à plusieurs sur une mission. D'après certaines sources internes, ils seraient huit, et on croit savoir qui ils sont, mais ils ne se feront pas coincer car le FBI a des contacts dans leur organisation qui les soutiennent.

— C'est ce que disait Frank, dit Leonard. Ils laissent filer certains méchants pour en coincer d'autres.

— Ouais, fit Jim Bob. Le système est complètement corrompu, mec. Comme je dis toujours, quand les représentants de la loi violent la loi, il n'y a plus de putain de loi qui tienne. Je me fiche de savoir qui ils coincent : s'il y a d'autres criminels aussi mauvais que ceux qu'ils ont dans le collimateur, ils méritent le même sort. Mais pour le FBI, ça se résume à boucler de grosses affaires. Pour le moment, un tas de richards morts, ou de voyous qui osaient contrecarrer la compagnie, ils s'en fichent, tant qu'ils peuvent en coincer d'autres plus facilement. Cette histoire de blanchiment d'argent, déjà. Ce sont juste des gars qui se font piéger par de sales types, qui peuvent alors les dénoncer aux autorités et toucher un bon pactole en prime. Je l'ai dit à mon pote du FBI, qui m'a répondu : « On sait. Mais c'est plus simple de coincer ceux qui blanchissent

le fric, même s'ils sont innocents, qu'un gang de durs à cuire capables de riposter. »

— Bon sang, dis-je.

— Ah, nos amis du gouvernement..., dit Jim Bob. Demain, la situation peut s'inverser, mais pour l'instant les fédéraux se satisfont de cet accord. Et à l'avenir, même s'ils décidaient de lâcher ces gars, la plupart réussiraient à s'en sortir ; ils leur fileraient de nouvelles identités et leur feraient profiter du programme de protection des témoins. Y compris nos « Annulateurs ». Ce serait moins embarrassant pour le FBI. Ils n'auraient pas à admettre qu'ils couvraient certains crimes pour en résoudre d'autres. Bien sûr, la plupart de ces types, sinon tous, sous de nouvelles identités, ne tarderaient pas à reprendre leurs activités, ce qui deviendrait encore plus gênant pour les fédéraux, qui seraient obligés de continuer à les couvrir. Plus ils s'enfoncent là-dedans, plus ils doivent cacher la vérité à tout prix.

— C'est pourri jusqu'à la moelle, dit Leonard.

Jim Bob acquiesça.

— Le savoir et le changer sont deux choses différentes. Le hic, c'est que la compagnie est revancharde ; et vu que leur bande de motards s'est plantée avec nous, ils vont devoir nous envoyer un membre de l'équipe, voire toute l'équipe des Annulateurs. La police locale va se retrouver les mains liées, quand on en aura besoin. Les fédéraux leur mettront la pression. Les motards seront les dindons de la farce, ils en feront les frais et purgeront des peines, mais les gros bonnets seront épargnés, leurs tueurs à gages aussi, tous ceux qui huilent le système au profit du vrai propriétaire, qui semble bien être notre Roi du barbecue.

— Alors c'est juste une question de temps avant que les Annulateurs sachent où on est, déduisis-je.

Jim Bob fit claquer sa langue.

— On pourrait peut-être négocier notre sortie, en disant qu'on abandonne les recherches sur Sandy. Il serait possible d'organiser une réunion avec les bonnes personnes. Genre : on se livre, et ils nous relâchent ; mais ils peuvent aussi ne pas nous relâcher.

— Tu nous connais mieux que ça, dis-je.

— Je sais. Vous n'êtes pas assez futés pour abandonner.

— Et puis, ajoutai-je, même si on sortait indemnes de ce marché, qu'est-ce qui les empêcherait de revenir nous liquider plus tard, juste par mesure de sécurité ?

— C'est ce que je pense aussi, dit Leonard.

— Moi de même, confirma Jim Bob.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je. On attend qu'ils se décident à s'attaquer à nous ?

— C'est une option, dit Jim Bob. Le problème, c'est que ça peut arriver n'importe quand. Aujourd'hui, demain, dans un mois... Il faudrait qu'on se prépare, puis qu'on aille leur chercher des poux pour les faire sortir du bois. Ou alors qu'on trouve un moyen de leur tomber dessus en premier.

— Le Roi du barbecue ? suggéra Leonard. On n'a qu'à le choper.

— C'est une bonne idée, dit Jim Bob. Taper directement au sommet.

— Ça remuera la merde, c'est sûr, dis-je. Mais si on fait ça, et que ces types sont vraiment huit, alors il faut envisager qu'ils vont débarquer tous les huit à la fois.

— À trois contre huit, quelles sont nos chances ? s'interrogea Leonard.

— Mauvaises, répondis-je.

— Il faut qu'on monte une équipe, dit Jim Bob. Je suis sûr qu'à nous trois on se débrouillerait comme des chefs, mais, je ne sais pas pour vous, ces derniers temps je sens une légère lassitude m'envahir.

— Moi aussi, dis-je.

— Pas moi, dit Leonard. Je peux me bastonner toute la journée et baiser toute la nuit, non-stop.

— Je n'en doute pas, répliqua Jim Bob. Mais on devrait peut-être quand même mettre cette équipe sur pied.

— J'ai une ou deux idées, dis-je.

— Parfait, conclut Jim Bob en se levant.

Puis, tout en retournant vers son pick-up, il ajouta :

— Moi, je vais m'aventurer dans la nature, sans peur et sans reproche. Fort, beau et noble. Un homme seul dressé contre les éléments...

— C'est quoi, ce baratin ? demanda Leonard.

— J'imagine qu'on est là pour un bon moment, alors je vais acheter de quoi manger. Si je ne suis pas revenu d'ici deux ou trois heures, partez à la recherche de mes couilles. Et si vous mettez la main dessus, retrouvez-moi ensuite. J'aurai besoin de les récupérer.

Je passai un coup de fil à Cason.

— Hé, dit-il. J'ai poursuivi mes recherches ; ou, plutôt, c'est un copain ici au journal qui s'en est chargé. C'est un petit génie de l'informatique. Et devine ce qu'il en a déduit ?

— Qu'il n'y a pas un seul tueur ?

— Bingo.

— La Belette est mort, annonçai-je.

— Sans blague ? Mince. Je ne l'aimais pas, je ne peux pas dire qu'il va me manquer, mais il m'a refourgué quelques bonnes infos. Bon, j'avais déjà fait une croix sur lui, vu qu'il prévoyait de quitter la ville. J'imagine qu'il n'a pas été assez rapide.

Je lui racontai ce qu'on savait sur la Belette.

— Ça reste entre nous pour l'instant, mais en temps voulu tu pourras l'écrire dans ton article ; évite juste de nous mentionner, Leonard et moi.

— Mais qui va croire un article parlant d'une espèce de ligue d'assassins ?

— Je ne pense pas qu'ils soient exceptionnels à ce point. Ce sont juste huit gars qui tuent des gens.

— C'est quand même assez impressionnant.

— C'est présomptueux ; mais Leonard et moi, on veut que justice soit faite.

— Vous n'y arriverez jamais, dit Cason.

— Pas totalement, concédai-je. Mais en partie. J'en ai marre de ne plus dormir dans mon propre lit ; j'en ai marre d'être nerveux ; j'en ai marre que Brett doive prendre le large jusqu'à ce que ce soit fini... Je veux reprendre ma vie normale. On doit rassembler une équipe pour nous aider à régler le problème.

— Ne comptez pas sur moi. J'ai donné un coup de main à un vieux pote de l'armée, il n'y a pas très longtemps, mais c'était à contrecœur, je me suis forcé. Ça m'a amplement suffi. Cela dit, je connais un type qui adore ce genre de trucs. S'il se range de votre côté, tant que vous ne l'entubez pas, il vous suivra jusqu'au bout. Si quelqu'un venait l'embaucher la semaine prochaine pour vous régler

votre compte, il pourrait tout aussi bien signer, remarque. Avec le Marchand de sable, on ne sait jamais.

— Le Marchand de sable ?

— C'est comme ça qu'il se fait appeler. Et, crois-moi, il mérite son surnom.

— Je ne peux pas lui promettre d'argent.

— Tu peux lui promettre un bain de sang ?

— C'est probable ; mais si je trouve une manière d'éviter des morts, c'est la voie que je prendrai.

— Juste pour t'informer, il est violent, efficace et dur à gérer. C'est le genre de type dont on ne sait pas grand-chose, parce qu'il ne vit que dans l'instant. Il n'apprécie que de rares personnes, et qui sait ? Un jour, il peut très bien se lever, se sentir constipé et décider de tuer tout le monde dans la baraque. Avec lui, c'est comme jouer à la roulette russe avec un flingue à un coup.

— Quel portrait flatteur.

— Et encore, j'édulcore beaucoup.

— Eh bien, on ne cherche pas non plus quelqu'un pour faire la vaisselle et des pulls en macramé.

— Tant mieux. Tu veux que je le contacte ?

— Ouais. Je vais prendre le risque.

— Dis-moi où vous créez, et il viendra. Je l'accompagnerai, mais je ne resterai pas. Et ne viens pas me dire après que je ne t'avais pas prévenu.

Après avoir raccroché, je me tournai vers Leonard et lui annonçai :

— On en a un de plus.

— J'ai entendu parler de quelqu'un d'autre, dit Leonard.

1. Voir, du même auteur, *Vierge de cuir*.

Depuis un ou deux ans, je recevais des cartes postales provenant de différents endroits en Italie. Je ne connaissais qu'une personne là-bas. Les cartes étaient de toutes sortes : joyeux Noël, bon anniversaire, santé et prospérité, Halloween... J'en avais tout un paquet. Rien n'était écrit au dos, juste un unique chiffre sur chaque carte. Excepté sur la dernière : SI JAMAIS.

Leonard et moi roulâmes jusque chez moi, on se gara dans l'allée et on entra dans la maison. Leonard resta près de la porte d'entrée pendant que je montai dans la chambre à l'étage, grimpai sur le tabouret dans la penderie et poussai la petite trappe qui ouvrait sur le grenier. En plus des flingues et des munitions, j'y gardais aussi une petite boîte en métal. Les cartes numérotées s'y trouvaient. Je portai la boîte sur le lit, en sortis les cartes postales. Je vérifiai les enveloppes et les classai par date d'expédition. Puis je sortis chaque carte de son enveloppe par ordre chronologique. J'avais deviné depuis des mois ce que les chiffres signifiaient. Si on les rangeait dans l'ordre, et qu'on y ajoutait l'indicatif de l'Italie, on obtenait un numéro de téléphone. Suivi de la carte qui disait : SI JAMAIS.

Brett était au courant pour ces cartes et savait de qui elles provenaient. Comme elle n'appréciait pas vraiment cette correspondance, je lui avais dit que je les jetterais, mais je n'en avais rien fait.

Je pris un stylo et un bloc-notes posés près du lit, j'inscrivis le numéro, le posai sur la table de nuit, m'assis sur le lit et composai le numéro sur mon téléphone fixe. Les sonneries durèrent. Un répondeur se déclencha, avec une de ces voix féminines mécaniques. D'abord un message en italien — je n'y comprenais rien, mais continuai d'écouter —, puis en anglais : « Pressing. Laissez un message. »

— C'est « si jamais », dis-je avant de raccrocher.

Je déchirai le papier avec le numéro et le jetai dans la corbeille, rassemblai les cartes et les rangeai dans la boîte, que je remis à sa place initiale. Je descendis et déclarai à Leonard :

— Maintenant, on n'a plus qu'à attendre.

— Très bien, dit Leonard.

On s'en alla.

Lorsqu'on revint à la planque, Jim Bob était dans la cuisine en train de préparer le repas. Il faisait cuire des steaks et des pommes de terre au four. Il avait également rapporté un pack de Dr Pepper pour Leonard, deux pichets de thé glacé, et un pack de Lone Star pour lui. Il avait aussi acheté le tablier qu'il portait. Au niveau du torse, le tablier proclamait : UN BAISER POUR LE CUISINIER.

Pendant le repas — qui, je dois le signaler, était fort bien cuisiné —, nous lui dîmes qu'on était déjà sûrs d'avoir un gars, et qu'un professionnel allait peut-être nous rejoindre.

— On sera donc quatre, voire cinq, dit-il.

— Je veux d'abord discuter avec le Roi du barbecue, dis-je.

— Pour le faire sortir de ses gonds ?

— Pourquoi pas ?

— Si on veut prendre l'initiative de s'attaquer à eux, il vaudrait mieux éviter de simplement sonner à sa porte avec je ne sais quel plan bidon. S'il est vraiment derrière tout ça, il est peut-être entouré d'une vraie petite armée dans son QG. Il y a les huit tueurs, mais le Roi du barbecue doit aussi disposer de ses propres hommes.

— Techniquement, il ne s'occupe plus des barbecues, dit Leonard.

— Ce n'est pas le sujet, répliqua Jim Bob. Il est riche. Il est puissant. Il possède la concession, donc forcément il gère le côté illégal du business, ce qui doit le rendre hyper méfiant. Les types comme lui ont la trouille en permanence, parce qu'il y aura toujours quelqu'un qui cherchera à leur piquer la place, le plus souvent en offrant de jolies vacances à leurs rivaux, manière de parler. Laissez-moi faire des repérages quelques jours. Je préfère y aller seul, c'est plus discret qu'à deux ou trois. En attendant, restez ici et soyez prudents.

Deux jours plus tard, un petit pick-up blanc quatre portes s'arrêta devant la maison, et un homme en sortit du côté conducteur. Il était grand, le crâne rasé,

brillant, avec le teint basané, mais difficile d'en déduire son origine ethnique. Il pouvait être noir, samoan, indien d'Amérique, voire asiatique. Sans doute un mélange de tout ça. Il portait un tee-shirt blanc moulant ; visiblement, il faisait de l'exercice. Il n'arborait pas de gros bras, mais une musculature fine, une carrure de boxeur. Il portait une sacoche en cuir, se déplaçait comme un chat.

Un autre homme sortit de la voiture, côté passager : c'était Cason.

Leonard et moi étions seuls dans la maison. Nous les regardions approcher par la fenêtre de la cuisine.

— On dirait que Cason nous amène la cavalerie, dis-je.

— Moi, il m'a tout l'air d'un gros fils de pute, observa Leonard.

Nous allâmes les accueillir sur le seuil. Le grand type se déplaçait avec souplesse, mais sans se presser. Il avait la démarche à la fois languide et menaçante d'un tigre. Alors que nous les attendions sur la véranda, Leonard et le type se jaugèrent immédiatement des yeux.

— Ça, déclara Cason, c'est le Marchand de sable.

— Comment ça va, bande d'enculés ? dit le Marchand de sable, d'une voix de baryton qui aurait pu pousser sa mère à l'inscrire dans le chœur de l'école.

— Les enculés vont bien, répondit Leonard.

Le Marchand de sable lui renvoya un sourire style chat du Cheshire.

— Où est Jim Bob ? demanda Cason.

— Sorti, dis-je.

Cela faisait deux jours qu'il était parti, et depuis nous étions sans nouvelles de sa part.

— Et si tous les enculés rentraient à l'intérieur ? proposa Leonard.

Le Marchand de sable lui refit son sourire de chat.

On entra, et le Marchand de sable fila tout droit vers le frigo, dont il examina le contenu. Leonard avait rationné les Dr Pepper que Jim Bob avait rapportés. Il n'en restait plus qu'un. Le Marchand de sable prit la canette et en vida aussitôt la moitié d'un trait.

Leonard le regarda comme s'il venait de chier au beau milieu de la pièce.

D'un geste calme, je touchai le bras de Leonard, qui se retourna vers moi.

— Quel fils de pute, lâcha-t-il.

Le Marchand de sable but une autre gorgée, s'essuya la bouche du revers de la main et demanda :

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Leroy ?

— Leonard, répondit l'intéressé. J'ai dit : quel fils de pute. C'est mon Dr Pepper.

— Ça ne l'est plus, dit le Marchand de sable. Mais je t'en laisserai peut-être

une gorgée.

— Je suis le seul sale nègre à boire du Dr Pepper dans cette maison.

— Eh bien, maintenant il y a deux sales nègres, rétorqua le Marchand de sable. Même si, en fait, je suis un peu un mélange de tout. Ce qu'on peut appeler un bâtard. Ou plutôt un chien errant.

— Ce n'est pas le surnom que j'avais en tête.

— Du calme, les gars, intervint Cason. Je rachèterai du Dr Pepper.

— Une caisse, dit Leonard.

— OK, une caisse, dit Cason.

Au bout d'un moment, Cason s'en alla, nous laissant seuls en compagnie du Marchand de sable, et je peux vous dire qu'il y eut un grand froid dans la pièce quand il partit. C'était dû en partie aux ondes que se renvoyaient le Marchand de sable et Leonard, mais il y avait autre chose : le Marchand de sable était comme une tranche d'ombre glaciale.

En fin d'après-midi, on prépara à dîner, on s'assit à table et on mangea.

— Marchand de sable, dis-je, on est heureux d'avoir ton aide, mais la paie est minable. On t'offre le gîte et le couvert, et le risque de te faire tuer.

— Je ne me ferai pas tuer, dit le Marchand de sable.

— Tu sais contre qui on se bat, enfin, qui on pourrait se coltiner ? demandai-je.

— Cason me l'a dit.

— Sans doute huit types, voire plus.

— C'est bon.

— Et il faut d'abord qu'on les trouve. Ça pourrait prendre du temps.

— J'ai du temps.

— Il faut qu'on t'équipe, question artillerie.

— J'ai mon propre équipement, dit le Marchand de sable qui regarda Leonard et sourit : Cason revient quand avec les Dr Pepper ?

— Tu sais, dit Leonard, un jour tu vas tirer sur la mauvaise corde, et il se peut que je tienne l'autre bout.

— Quelle plaisante perspective, non ? fit le Marchand de sable.

— Peut-être moins plaisante que tu l'imagines, rétorqua Leonard.

— Vous m'avez l'air d'avoir un peu passé l'âge, tous les deux.

— Les opinions divergent là-dessus, dit Leonard. Mais sache que ceux qui pensaient comme toi l'ont regretté, morts ou vifs.

Le Marchand de sable sourit, s'adossa à sa chaise et dit :

— Tu vas faire le café, Happy ?

— C'est Hap, dis-je. Et ton fichu café, tu peux te le faire tout seul.

— Vous suivez le foot, les papys ?

— Non, dis-je. Si tu veux en regarder, il y a une télé ici. Mais baisse le son. J'ai l'intention de lire un bouquin.

— J'espère que tu as l'intention de rester vigilant, dit le Marchand de sable.

— Et toi, en regardant la télé ?

— Je peux entendre un chien lâcher sa crotte dans le jardin tout en regardant la télé.

— Et tu peux sauter par-dessus les rivières et les immeubles d'un seul bond, et tu es moitié cheval, moitié alligator, ajouta Leonard.

Le Marchand de sable décocha un sourire glacial à Leonard.

— Tu sais, dit-il, j'ai tué ma mère et niqué son chien ; et encore, elle, je l'aimais.

Pas sûr qu'il plaisantait.

— OK, dit Leonard, mais si le chien avait été un doberman, joli cœur ?

Le Marchand de sable refit son sourire glaçant.

Au bout d'un moment, il se rendit d'un pas léger dans le salon et alluma la télé. Il trouva une chaîne sportive et suivit la rediffusion d'un vieux match de foot.

Leonard et moi sortîmes sur la véranda. On s'assit sur les marches en regardant le jour se teinter de gris.

— Je ne l'aime pas, dit Leonard.

— S'il est aussi coriace que Cason et lui-même semblent le penser, on va avoir besoin de lui.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors il se fera tuer. Ça te chagrine ?

— Non, dit Leonard. Il me tape sur les nerfs.

— Je n'en doute pas, dis-je.

— OK, dit Leonard. Un peu.

— Ce qui le rend effrayant, c'est qu'il paraît n'y avoir rien ni personne en lui, comme une coquille vide. S'il est venu, c'est dans la perspective de tuer quelqu'un, c'est tout. Et peut-être par je ne sais quelle fidélité envers Cason. Mais, au final, ça n'a rien à voir avec l'idée de rétablir la justice. Le Marchand de sable vit dans un tout autre pays. À mon avis, il n'est pas si différent de ceux qu'on a appelés les Annulateurs. Ce sont des tueurs en série qui ont fait du meurtre leur profession. À peu de chose près, le Marchand de sable pourrait appartenir à leur bande.

— J'en suis certain, dit Leonard.

— Tu crois qu'il a vraiment tué sa mère ?

— Non, dit Leonard. Enfin, je ne crois pas. Mais je le vois bien enculer un caniche.

— Et tu le crois capable d'entendre un chien chier dans le jardin, de l'intérieur de la maison, tout en regardant la télé ?

Leonard me lança un regard sérieux.

— Comme tout le monde, non ?

Les journées étaient caniculaires et les nuits chaudes, mais dans la maison l'atmosphère glaciale qui entourait le Marchand de sable était plus froide que l'air conditionné. Parfois, lorsqu'il se décidait à parler, il abordait toutes sortes de sujets, sportifs et autres, et il adorait parler de choses mortes, ou de choses qu'il voulait tuer, une longue liste qu'il semblait classer par ordre de préférence.

Nous avions un CD, apporté par Leonard, que nous écoutions sur l'ordinateur portable que j'avais pris avec moi. C'était *Restless* de Kasey Lansdale. Le Marchand de sable se mit à l'écouter plus souvent que nous. Il le repassait sans arrêt, en particulier le morceau intitulé « Désolé, ça ne suffit pas ». Je me demandai si ces mots suscitaient en lui un écho particulier. Je doutais qu'il soit désolé de quoi que ce soit, mais je suppose que quiconque lui avait fait du tort — du moins à ses yeux — ne serait jamais assez désolé pour obtenir son pardon.

On traîna de la sorte pendant trois jours : l'attente nous pesait de plus en plus, et notre nouveau compagnon nous rendait nerveux, Leonard et moi. J'avais le plus grand mal à m'endormir la nuit, inquiet à l'idée que le Marchand de sable finisse par s'ennuyer et décide de nous tuer tous les deux pendant notre sommeil. Enfin, après ces trois jours d'attente, en milieu de matinée, Jim Bob réapparut.

Quand il vit le Marchand de sable, il eut une sorte de temps d'arrêt.

— C'est qui, lui ? Le putain de golem ?

— Tu n'as qu'à me demander, dit le Marchand de sable. Je me connais comme ma poche.

— OK, dit Jim Bob. T'es qui, putain ?

— Le Marchand de sable.

— Ah, eh bien, voilà qui éclaire ma lanterne, dit Jim Bob. Note que je n'aime pas du tout la manière dont tu me regardes, enfoiré.

— Avec ton chapeau et tes bottes, tu ressembles à ces petites poupées qu'on achète dans les boutiques de souvenirs du Texas.

Génial. Comme avec Leonard, Jim Bob et le Marchand de sable avaient déjà le coup de foudre. J'appréhendais les embrassades sanglantes qui n'allaient pas

tarder à suivre.

— Je ne te connais que depuis quelques secondes, mais je souhaite déjà ta mort, dit Jim Bob.

— Tu ne peux pas savoir à quel point ça compte pour moi d'être autant apprécié, répondit le Marchand de sable, avant de décocher son fameux sourire.

— Fils, tu ferais mieux de ne pas prendre un crotale pour une couleuvre.

— Ah, voilà un bon début de conversation, dit Leonard. Le Marchand de sable ici présent a zigouillé sa mère, qui devait être un cougar, et a baisé son caniche, qui devait n'être qu'une peluche.

Le Marchand de sable et Leonard se défièrent du regard. Visiblement, les choses n'évoluaient pas comme j'aurais souhaité, sur le plan de l'esprit de groupe.

— On est tous dans la même équipe, déclarai-je, avec autant de conviction et d'efficacité que si j'avais lancé : « Mais pourquoi tous les hommes dans le monde ne pourraient-ils pas s'entendre ? »

Leonard continuait de fixer le Marchand de sable, décidé à lui faire baisser les yeux, mais l'autre paraissait ne même pas s'en apercevoir. Il bâilla.

— Je répète, insistai-je : la même équipe.

— Ouais, bon, dit Jim Bob, même équipe ou pas, pour l'instant c'est moi qui détiens les infos, donc c'est moi le fichu quarterback.

— À toi de jouer alors, dis-je.

— Vous êtes sûrs que cet enfoiré est OK ? demanda Jim Bob.

— Vous pouvez compter sur moi, dit le Marchand de sable.

— Cason s'est porté garant, dis-je.

— Alors ne nous laisse pas tomber, gamin, dit Jim Bob. Si on se rend compte que tu n'es pas foutu de distinguer du jus de hamburger d'une diarrhée, non seulement tu pourrais te faire tuer, ce qui ne m'empêcherait pas de dormir, mais, surtout, tu risquerais de me faire tuer, et ce serait une putain de perte pour l'humanité, je te le garantis.

Le visage du Marchand de sable restait de marbre.

— D'après Cason, il a de l'expérience, dis-je.

— Bon, d'accord, dit Jim Bob, qui cessa de fixer le Marchand de sable. Voilà le topo. Je connais maintenant l'emploi du temps de notre Roi du barbecue. Il sort toujours accompagné par deux gardes du corps, ce qui confirme, à mon avis, que ce type ne fait pas que toucher les dividendes de sa chaîne de barbecue. S'il vivait uniquement de cette rente, il n'aurait pas besoin de s'entourer de deux molosses.

— Ils ne sont que deux ? demanda Leonard.

— À ce que j'ai vu. Si tu voulais lui parler, Hap, ça peut être faisable. Je n'ai

pas aperçu le bout de la queue d'une équipe de tueurs. Remarque, je ne m'attendais pas non plus à ce qu'ils vivent chez lui, à se goinfrer de barbecues gratos en s'échangeant leurs recettes pour bricoler leurs propres munitions. Je l'ai surveillé une semaine seulement, mais son emploi du temps semble invariable. Il sort un peu parfois, mais toujours pour faire la même chose, et il reste calfeutré chez lui la plupart du temps. J'ai surveillé sa baraque si longtemps que je connais quasi tous les piafs qui se posent sur les lignes téléphoniques, je leur ai même donné des petits noms. Il y a une grande barrière tout autour de la propriété, mais en se garant en haut de Livery Drive, on peut voir par-dessus. Je n'ai remarqué aucune activité particulière, mais, là encore, toutes ses semaines ne sont peut-être pas aussi pépères. Mais venons-en au fait. Chaque jour, il va manger des sushis dans un restaurant japonais. J'imagine qu'il sature un peu des barbecues. Ce Doug doit avoir la cinquantaine, cheveux gris, plutôt en forme. Il a l'air d'un homme d'affaires à la retraite. Il porte des pantalons de marque, des polos et des chaussures confortables mais chères.

— Tu crois pouvoir distinguer une bonne paire de godasses d'une mauvaise ? demanda Leonard.

— Je m'y connais dans plein de domaines, répliqua Jim Bob. Bref, je crois que le meilleur moment pour lui tomber sur le paletot, sans que ça tourne au bain de sang à la Sam Peckinpah, c'est en le chopant dans son boui-boui jap. Ses gardes du corps n'entrent même pas à l'intérieur. Je pense qu'il ne s'attend pas vraiment à ce que quelqu'un s'en prenne à lui... ce qui m'a quand même fait cogiter.

— Tu doutes qu'il soit lié à tout ça ? demanda Leonard.

— Peut-être qu'il se croit juste invincible, dit le Marchand de sable.

Jim Bob le fixa des yeux. Son regard était plein de malice. Le Marchand de sable ne changea pas d'attitude : il aurait aussi bien pu parler d'étriper quelqu'un ou de sortir s'acheter une glace.

— D'accord, dis-je en regardant ma montre. Il déjeune à midi ?

— Pour une raison que j'ignore, il arrive toujours au restau pile à midi et quart. Un jour, je suis rentré et j'ai mangé pas loin de lui. Il déjeune seul. Il a son téléphone sur lui, qu'il pose sur la table, et à l'occasion il écrit un texto ou un e-mail. Il prend son temps. Il reste au moins une heure, parfois plus. C'est une sorte de bureau provisoire, pour lui. Il termine son repas, paie l'addition, sort et rejoint la voiture, où l'attendent ses deux gardes, qui le reconduisent chez lui. Il arrive d'ailleurs qu'il n'y en ait qu'un. Comme s'il se contentait de maintenir les apparences. Je n'ai pas encore démêlé pourquoi.

— Ce serait mieux que j'aile le voir seul, dis-je. Inutile de débarquer en

nombre.

— Tu sais ce que tu vas lui dire ? m'interrogea Jim Bob.

— Ça viendra, répondis-je.

— D'accord, mais il faut qu'il y en ait un de nous à proximité, dit Jim Bob.

— Ce sera moi, bien sûr, affirma Leonard.

— OK, alors toi tu surveilles ses arrières ; le Marchand de sable et moi, on ne sera pas loin, disons à un coup de fil de distance, si besoin. Il y a un Burger King plus bas dans la rue.

— Je n'aime pas la bouffe de fast-food, déclara le Marchand de sable.

— Tu n'auras qu'à te commander une putain de salade, ou siroter un soda, lui répondit Jim Bob. Qu'est-ce que ça peut me foutre... Bref, si ça tourne au vinaigre, Hap, tu auras Leonard, et tout ce qu'il aura à faire c'est d'envoyer un message déjà tout prêt. La cavalerie débarquera en deux ou trois minutes. Je pense que vous êtes capables de vous défendre jusque-là.

— Ça m'étonnerait que les choses dégénèrent, pas dans un lieu public, dis-je. Ça me plaît bien, l'idée d'aller le défier dans un de ses repaires « neutres » ; on verra si ça le pousse à contacter son équipe et à nous l'envoyer. Ce sera peut-être notre chance d'éradiquer le nid de fond en comble.

— Ça vaudrait mieux, dit le Marchand de sable. J'ai fait une sacrée trotte, depuis l'Oklahoma.

— On ne déclenchera l'alerte rouge qu'en cas de nécessité, dis-je.

Le Marchand de sable ronchonna.

— Et j'espère qu'au milieu de tout ce foutoir, ajouta Leonard, on arrivera enfin à savoir ce qui est arrivé à Sandy.

On arriva au restaurant à midi pile, dans ma voiture, avec Leonard au volant. On se gara un peu à l'écart, mais de sorte à pouvoir surveiller l'établissement.

— Je déteste attendre, dit Leonard.

— Moi aussi.

— Je préférerais me battre et m'accoupler dans une fosse avec un tigre sauvage que rester assis à attendre.

— Le tigre dans la fosse, sans façon pour moi, mais je déteste attendre.

— Et si tu n'avais pas à te battre contre le tigre, mais juste à t'accoupler ?

— Un tigre femelle ?

— Dans ton cas, oui.

— Alors compte sur moi.

— Tu sais, Hap, je crois qu'on devrait zigouiller le Marchand de sable pendant qu'il dort. Ce mec ne m'inspire aucune confiance.

— Je ne l'ai pas vu souvent dormir.

— Chaque fois que je me lève pour pisser, je le croise, assis sur une chaise avec la lumière allumée. En train de lire les bouquins que tu as apportés. Et il me balance son putain de sourire flippant.

— On est peut-être réellement en train de se faire vieux. Nous, on écrase, lui, il reste vigilant.

— Ce n'est pas faux, avoua Leonard. J'ai le sommeil léger, mais je dors. Lui, on dirait une putain de machine.

— C'est un sociopathe, en fait. C'est ce que m'a laissé entendre Cason, qui doit être ce qu'il a de plus proche d'un ami. Je pense qu'il a l'air bizarre parce qu'il ne comprend pas la manière dont les gens communiquent. Quand il nous saute à la gorge, il doit penser qu'il se comporte amicalement. Il ne se rend pas compte de l'effet qu'il produit.

— Jim Bob a de la bouteille, il a roulé sa bosse, comme nous, mais quand il parlait au Marchand de sable l'autre jour, tu sais ce que j'ai cru voir dans ses yeux ?

— Un moment d'hésitation ? suggérai-je.

— Comme si un tigre venait de rencontrer un éléphant.

— J'ai eu la même impression. Mais j'ai vu le même doute dans tes yeux, une ou deux fois.

— C'était juste une illusion d'optique, mon pote, dit Leonard.

— On est d'accord. Mais je t'avoue qu'il a le don de me mettre dans tous mes états.

— Hé, c'est peut-être le mec qui va te faire virer ta cuti.

Un 4 × 4 noir vint se garer sur une place de parking près de l'entrée du restaurant. Un grand type aux cheveux noirs qui avait l'air de vivre en permanence dans une salle de gym descendit côté conducteur, ouvrit la portière arrière et laissa sortir un homme aux cheveux gris soigneusement coupés. Il était mince, vêtu d'un pantalon bleu et d'un polo bleu ciel. Je ne distinguai pas si ses chaussures étaient haut de gamme, mais elles étaient noires.

Il entra dans le restaurant.

— OK, c'est parti, vieux frère, dis-je. J'y vais.

Je descendis de voiture et marchai sur le trottoir jusqu'au restaurant japonais, où je pénétrai à mon tour. Quelques clients étaient attablés ça et là. La serveuse, une séduisante Asiatique, me demanda combien on serait.

— Je viens rejoindre un ami, dis-je en désignant du menton le box où était assis Doug Creese, le Roi du barbecue.

— Vous êtes le premier.

— Comment ça ?

— Il déjeune toujours seul d'habitude.

Je me dirigeai vers le box et m'assis en face de Doug. De près, il paraissait plus vieux. Son visage était ridé et les coins de sa bouche tombaient. Il m'examina pendant quelques secondes.

— Est-ce que je vous connais ?

— Non, mais j'ai pensé que ça pourrait vous intéresser de me rencontrer.

— Vous ne vendez pas des assurances, au moins ?

— Ça dépend sous quel angle on le voit.

— Et sous quel angle devrais-je le voir ?

— Disons que je suis ici pour nous éviter pas mal de problèmes à tous les deux.

— Ah oui ?

— Je m'appelle Hap Collins.

— On m'a parlé de vous.

— Vraiment ?

— Oui. On m'a dit que vous êtes un petit péquenaud qui se trimballe avec une espèce de pédale nègre du nom de Leonard, que vous vous prenez pour un gros dur et l'autre encore plus.

— C'est bien nous. Et, pour info, Leonard se croit juste plus fort.

— Je n'ai aucune affaire en cours avec vous.

— Alors comment se fait-il que vous sachiez qui on est ?

— J'ai entendu parler de vous parce que je connais des gens qui vous connaissent. Votre nom m'est resté en tête. Hap, ce n'est pas courant. Hap et Leonard, je m'en suis souvenu.

J'acquiesçai.

— On raconte que vous seriez le propriétaire d'une concession automobile en ville, celle de voitures de collection.

— Ah bon, on raconte ça ?

— Oui. On raconte d'ailleurs que vous n'y vendez pas que des voitures. Vous vendez des chattes, aussi, peut-être des bites, et vous aimez les films, en particulier ceux où on voit un type friqué le zizi à l'air, avec une prostituée qui se dandine au bout.

— Ah, vous avez entendu ça ?

— Et aussi que, si quelqu'un se met en travers de votre chemin, il y a ces types qu'on appelle l'Annulateur, sauf qu'ils sont plusieurs — huit, je crois —, qu'on leur donne un permis de tuer, et qu'ils se font grassement rémunérer pour ça. C'est ce que j'ai entendu dire.

— Vous n'avez sans doute pas écouté les bonnes personnes.

— Ah bon ? C'est drôle. Parce que quoi qu'on entende raconter, on en revient toujours à vous.

La serveuse s'approcha de notre table.

Doug passa sa commande, et je dis que je prendrais la même chose.

Elle s'éloigna.

— Vous gâchez mon déjeuner, dit-il.

— Ce que je viens vous dire, c'est que je n'arrêterai pas ce que je suis en train de faire, que les gens qui m'accompagnent n'arrêteront pas non plus, et qu'on trouvera la peau de quiconque envisagerait de nous couper les couilles, ou autre variante visant à nous tuer de quelque manière ou style que ce soit, ou juste à nous fatiguer plus que nécessaire.

— Faites comme bon vous semble. Ça n'a rien à voir avec moi.

— Je vous informe également que la seule chose qu'on cherche à découvrir, c'est ce qu'est devenue une jeune femme nommée Sandy Buckner ; si on y parvenait, on s'éviterait pas mal d'ennuis, car une fois qu'on saurait ce qui lui est

arrivé, où elle est, elle ou ce qui reste d'elle, on remballerait nos joujoux et on rentrerait gentiment chez nous.

— Comme c'est gentil.

— N'est-ce pas ? On ne voudrait pas que vos déjeuners quotidiens soient gâchés par votre mort soudaine.

— C'est une menace ?

— Je vous explique simplement comment les choses pourraient se passer si vous y mettiez du vôtre. Sinon, si vous rechignez à coopérer, j'ai un gars avec nous prêt à tuer n'importe qui pour trois fois rien et à baiser son crâne. Même à moi, il me fout la trouille.

La serveuse nous apporta deux thés glacés, non sucrés. Je tendis la main vers le présentoir à condiments sur la table, prit un sachet d'édulcorant, l'ouvris et le versai dans mon thé, que je remuai avec la paille.

— Collins, je suis las. Vraiment las. Je veux juste profiter confortablement de mes vieux jours. Je ne veux pas d'emmerdes. Aucune emmerde.

— On joue dans le même camp, alors.

— Non, vous portez le mauvais maillot et vous vous êtes trompé de match.

— Vraiment ?

— Écoutez. Il y a dix ans, je n'aurais pas laissé passer ça. J'aurais déclaré la guerre. J'avais tant d'hommes et de ressources à ma disposition que vous seriez mort avant d'avoir rejoint votre voiture. Votre voiture serait morte aussi — j'aurais fait bousiller le bloc-moteur. J'aurais réduit votre baraque en cendres, fait déterrer votre plomberie et flinguer vos crottes, une par une.

— Alors qu'est-ce qui a changé ?

— Je suis à la retraite.

— C'est triste.

— Je n'ai pas choisi de me ranger des voitures. J'y ai été forcé. La concession, je ne la possède pas vraiment. Plus depuis des années.

— Je ne suis pas sûr de vous croire.

— Croyez ce que vous voulez, je m'en contrefiche. Elle est toujours à mon nom, mais c'est seulement sur le papier. Quasiment plus aucune société que j'ai gérée par le passé ne m'appartient. J'ai monté de bonnes affaires, certaines légales. Une excellente chaîne de barbecues. Les barbecues ne m'appartiennent plus non plus, vous savez. Je touchais des dividendes, un pourcentage, mais j'ai même revendu ça. Je l'ai revendu pour prendre ma retraite, et on m'a payé une bonne somme pour que la concession reste à mon nom, mais je n'en tire plus aucun revenu. J'aimerais que mon nom n'y soit plus associé, mais le fait que je reste le propriétaire officiel faisait partie du marché. Pour couvrir le vrai proprio. Je suis

comme un fichu canard avec une chaussure orthopédique. Je peux toujours cancaner, mais je n'ai plus rien sur quoi cancaner.

La serveuse apporta nos repas. Des sushis et des makis californiens — ça avait l'air fameux. Je demandai une fourchette, vu qu'avec des baguettes je risquais de m'éborgner. Elle repartit chercher une fourchette, et je crus discerner une certaine déception lorsqu'elle me la tendit.

Je tendis le bras vers la sauce soja.

— Prenez d'abord un peu de wasabi, mélangez-le à la sauce, doucement, et trempez les sushis dedans. Ça donne vraiment du goût.

— J'en ai déjà mangé, dis-je.

— Oui, mais vous ne savez pas comment ça se mange. Il faut n'en faire qu'une seule bouchée, vous le saviez ? Même si des baguettes seraient préférables, parce qu'une fourchette donne un drôle d'arrière-goût. Enfin, trempez-les dans la sauce, puis mangez.

— Merci pour vos conseils, dis-je, mais j'avais un autre sujet de conversation en tête. Par exemple, sur le fait que vous ne possédiez plus rien.

Il mangea un sushi, reposa ses baguettes et but une gorgée de thé.

— Je me suis fait éjecter, donc, si vous avez un contentieux, ce n'est pas avec moi. Je peux malgré tout vous dire certaines choses, des choses qui pourraient vous aider, ça m'est égal. J'ai mon propre grain à moudre. Cela dit, je vous demanderai de me laisser en dehors de tout ça.

Les événements prenaient une tournure intéressante.

— D'accord, dis-je. Donnez-moi des infos susceptibles de nous aider ; je jugerai si c'est le cas.

— Je suis un souverain sans royaume, Hap. J'ai toujours une grande maison, de belles voitures et de l'argent, pas mal d'argent, mais j'ai autant de pouvoir qu'un nourrisson. Si vous voulez tout savoir, je suis à deux doigts de la prison.

— J'ai fait de la prison, une fois. Je n'ai pas trop apprécié l'expérience. Comparativement, vous n'avez pas à vous plaindre de votre situation.

— C'est parce que vous n'avez pas ce que j'ai. D'ailleurs, le type dehors dans le 4 × 4, ce n'est pas vraiment mon garde du corps. Il me surveille. S'il vous apercevait ici avec moi, il pourrait vous causer des problèmes.

— J'ai tellement de problèmes en ce moment qu'un de plus ne changerait pas grand-chose. Et puis, j'ai un gars là-dehors qui veille sur moi, et le mot « problèmes » lui va comme un gant.

— Vous êtes dedans jusqu'au cou, plus que vous l'imaginez, et vous n'avez toujours pas la moindre idée de ce qui se passe. Je pense que vous croyez le savoir, mais ce n'est pas le cas.

— Alors vous allez éclairer ma lanterne ?

— C'est ce que j'essaie de faire. Contentez-vous d'écouter. Fermez-la, ne dites rien à moins que je vous pose une question. Écoutez, c'est tout. Commençons par Sandy Buckner. Elle est venue bosser pour moi il y a quelques années. Je dirigeais la concession, et un réseau de prostitution en catimini, et elle voulait travailler pour moi. Elle a d'abord parlé à Frank.

— C'est vrai ?

— Oui. Vous savez que Frank était un homme ?

— J'ai entendu ça.

— Frank m'a parlé de Sandy. À ce moment-là, c'était moi le patron : je prenais les décisions, j'embauchais les gens. Donc Frank me dit que je pourrais être intéressé par cette fille, un vrai canon, alors je la fais venir pour un entretien. Sandy présente bien. D'abord, je reste méfiant. Je me renseigne sur elle, comme je le faisais toujours. Comme elle a un diplôme de journaliste, je me dis qu'elle se la joue peut-être reporter fouineuse. Je lui dis donc que je suis intéressé, mais que j'ai besoin de tâter la marchandise avant. Si son seul objectif était de pondre un article, elle n'écarterait sans doute pas les jambes. Enfin, bien sûr, elle pouvait se moquer de franchir le pas, mais c'était une manière de la tester, pour me faire une idée. Elle m'a sorti le grand numéro — des trucs que je n'imaginais même pas, moi qui gérais un bordel de premier choix. Malgré tout, je reste circonspect. Mais le temps passe, environ un an, et comme elle fait bien son job, je la crois OK. Et puis, un beau jour, des hommes viennent me voir, mes propres hommes. Ils me disent : « Hé, on va vous mettre plutôt à un poste de consultant. » Dans ma propre entreprise ! Consultant ? Mais vous vous prenez pour qui ? Eh bien, savez-vous qui c'était ?

— À combien de réponses j'ai droit ?

— Les nouveaux propriétaires. Ils n'avaient rien acheté, mais ils avaient trouvé quelqu'un pour investir un peu d'argent là où il fallait pour intéresser les bonnes personnes, des vrais gangsters de Houston. Ils avaient des affaires à travers tous les États-Unis, et à l'étranger.

— Vous vous êtes fait rouler dans la farine.

— Exact. Sandy avait de l'argent de côté, une jolie somme, je crois, et elle a été voir ces types pour leur dire qu'elle voulait investir. En plus de l'argent, elle leur a proposé autre chose. Elle prétendait connaître toutes les ficelles de notre business. Et c'était le cas. Elle avait sacrément potassé. Elle leur a dit qu'elle savait comment s'étendre, développer nos affaires à l'étranger.

« Il se trouve qu'elle avait aussi monté cette arnaque, le truc du chantage, elle a donc proposé à ces sales types de Houston de développer le système à plus large

échelle, vu qu'ils avaient le fric pour s'étendre. Ils ont plongé à pieds joints, et tout d'un coup je me retrouve assis chez moi avec un putain de vent du nord glacial qui souffle dans mon trou du cul. Ils m'avaient mis au rancart, et je n'avais plus qu'à bouffer ma merde en appelant ça du caviar.

— Sandy a fait ça ?

— Oh que oui. Cette garce est aussi maline que chaude : elle ne m'a pas seulement baisé sur le canapé de mon bureau ce jour-là, elle m'a baisé dans les grandes largeurs et m'a piqué mon affaire. Elle est allée bosser pour ces connards de Houston. Elle avait gagné, j'étais out, point final. C'est à cette période-là que ces foutaises d'Annulateur ont commencé.

Il se tut, mangea un sushi, posa ses baguettes et but un peu de thé.

— La femme que vous recherchez, c'est un putain de cerveau. Elle ne se fait plus appeler Sandy. Elle brasse un tas d'affaires louches. Ces types, les tueurs à gages au nom rigolo, je crois qu'ils sont tous parents — frères, cousins. Avec peut-être quelques amis de la famille là-dedans. Et Sandy s'est servie d'eux pour développer son business. À la base, il y avait un type, peut-être deux, je n'en suis pas sûr. Mais c'est vite devenu une affaire de famille — une famille de fichus psychopathes. J'ai fait ma part de trucs, Collins, enfin, par le passé ; des trucs pas vraiment reluisants. Je savais que c'était mal en les faisant, mais ça ne m'a jamais empêché de dormir. C'était juste le business.

— Eh bien alors, voilà qui arrange tout, dis-je.

— Je ne vais même pas vous contredire. Maintenant que je suis loin de tout ça, je me demande : à quoi ça rime ? J'ai commencé par vendre la chaîne de barbecues de mon père, puis j'ai monté une boîte de voitures d'occasion, et je me retrouve soudain les pieds enfoncés dans la mouise, sans même une paire de bottes.

— Je doute que ce soit un pur accident.

— Je ne cherche pas à ce qu'on s'apitoie sur mon sort. Je viens d'une famille si pauvre que les semelles de leurs chaussures, c'était la plante de leurs pieds. Une bande de merdes ignares, et c'est mon propre père qui m'a appris à devenir un escroc. Mais j'étais meilleur que lui à ce petit jeu. Je me suis éduqué, j'ai monté des projets et je suis devenu riche. J'aime ça, le fric. Je suis toujours aisé, mais je n'ai plus aucun pouvoir, et ces gardes du corps se fichent de moi comme de leur première chemise. Tant que je mène une vie simple et que je ne m'éloigne pas trop d'eux, que je n'essaie pas de récupérer mon entreprise, ça roule pour eux. Si je reprenais le contrôle de cette affaire, vous savez ce que je ferais ? Je me débarrasserais de toutes ces bagnoles prétentieuses et je vendrais à nouveau des Chevrolet. Une Ford de temps en temps, les mauvais jours. J'arrêtera la

prostitution, et il n'y aurait pas de chantage. Je sais que ce n'est pas courant, et que c'est dur à croire, mais je suis devenu plus moral.

— Vous êtes surtout devenu plus désespéré.

— Pensez-en ce que vous voulez.

— Alors, Sandy, c'est elle qui dirige votre affaire à présent ?

— Comme je vous l'ai dit ; et quelqu'un gère ses affaires à elle. Les types de Houston. Mais il y a une crotte de rat qui flotte dans sa soupe. Ce qu'elle ignore, c'est que j'ai gardé des dossiers, à l'ancienne, sur papier, et avec ce que j'ai, si je les transmettais aux flics, je pourrais lui causer de sérieux ennuis. Ce sont des trucs qui datent de ma gérance, mais maintenant c'est elle qui devrait en répondre, si on savait quelles questions lui poser. Notez qu'elle aurait pu m'éliminer n'importe quand. Je m'y attends encore chaque jour. Un midi ou l'autre, je partirai déjeuner, sauf qu'au lieu de manger des sushis je me retrouverai au fond d'un lac, et ce sont les poissons qui me boulotteront. Ça pourrait très bien arriver. À vrai dire, votre présence ici me pose problème. Mes gardes du corps se sont relâchés ces dernières années, ils ne me collent plus autant qu'avant, mais je ne voudrais pas qu'ils pensent que je fais l'école buissonnière.

— Or c'est bien le cas.

— Sans doute. Dieu merci, ils n'aiment pas les sushis, c'est pour ça que je mange ici. Ils sont plutôt du genre hamburgers gras. La « classe », pour eux, c'est l'endroit où ils allaient à l'école, rien d'autre — enfin, s'ils y allaient.

— Avez-vous l'intention de m'offrir ces informations ? À vous écouter...

— Je cherche à me sortir de ce piège, mais je ne filerai rien à personne tant que ces saloperies de tueurs sont en activité.

— Les Annulateurs ?

— Qui d'autre ? Oui, eux. Écoutez-moi : je crois que vous avez le même objectif que moi.

— Pas tout à fait, dis-je.

— Certes, mais votre objectif est assez proche pour faire d'une pierre deux coups. Ce que vous voulez, c'est faire tomber ces salauds — les vrais proprios de cette affaire. Sandy, aussi, et ceux qu'ils engagent pour tuer des gens. Commencez par vous en prendre aux dents, les Annulateurs, et leur capacité de mordre en sera réduite d'autant.

— Ils se contenteront d'acheter des implants, de nouveaux tueurs.

— Pas si vous vous attaquez aux dents, et ensuite à eux quand ils seront à l'état de gencives... Laissez-moi vous dire une chose, Hap. J'ai entendu parler de ces fêlés de motards avec qui vous vous êtes accrochés. Je l'ai su par quelqu'un qui fait partie du gang, un des rares espions que j'y ai encore. Il ne me sert quasiment

à rien, mais parfois j'arrive à lui soutirer des infos parce qu'il a besoin d'argent. Il m'a raconté que trois types étaient tombés sur le paletot de ce fichu gang au grand complet, qu'ils les avaient canardés et leur avaient foncé dedans en bagnole. D'après lui, parmi ces types il y avait vous et le dénommé Leonard Pine.

— Je ne démens pas, dis-je.

— Et qui est le troisième ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir.

— Il dit aussi que Frank était là-bas avec eux, et que vous êtes venus la récupérer.

— C'est juste.

— Vous lui faites confiance ?

— Non.

— Tant mieux.

— Mais elle nous a livré des informations. Une partie s'accorde à merveille avec ce que vous m'avez raconté. Une partie seulement. Je pense que Frank a une manière de présenter les choses à son avantage. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Frank est une opportuniste. Elle se fichait que je me sois fait entuber et remplacer par Sandy, sous le contrôle des mecs de Houston. Tant qu'elle garde son job et que l'argent rentre, ça lui va très bien. Ne commencez pas à lui prêter des problèmes de conscience qu'elle n'a pas.

— Aucun risque, dis-je.

— Quant à cette garce de Sandy, si personne ne lui remet les pendules à l'heure d'ici là, dans cinq ans c'est elle qui dirigera le groupe de Houston, croyez-moi sur parole.

Mince, pensai-je, s'il dit vrai, j'ai retrouvé Sandy, mais ma découverte ne risque guère de réchauffer le vieux cœur craquelé de Lilly Buckner. Je me sentis profondément déçu à cette idée, comme si j'avais attendu mieux de l'espèce humaine.

— Vu ce que vous avez fait à ces motards, et que vous avez débarqué ici pour me parler avec le culot d'un pape en slip, j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider à m'en sortir.

— Vraiment ? dis-je.

— Oui.

Doug se pencha hors du box pour regarder dehors. Je regardai moi aussi. Son soi-disant garde du corps semblait endormi sur le siège avant, la tête renversée et les yeux fermés.

— Vous voyez ? dit-il. S'il m'arrivait quelque chose, personne ne verserait une larme. Mais si vous arrivez à vous débarrasser de ces tueurs, les autres hommes

qu'ils pourraient m'envoyer ne me font pas peur. Seulement voilà, les flics sont incapables de me protéger de ces saloperies d'Annulateurs, parce que les flics et les fédéraux se tiennent main dans la main. Ces tueurs pourraient simplement entrer dans le commissariat et zigouiller tout le monde, pendant que les flics seraient trop occupés à ouvrir une fichue boîte de beignets. Mais, si les Annulateurs disparaissent, je peux imaginer qu'on me protégera assez longtemps pour que je couine comme un rat agonisant. J'ai du matos qui intéressera les fédéraux — bien plus et bien meilleur que les infos qu'ils obtiennent actuellement. J'en ai accumulé sur près de vingt ans, en particulier sur les types de Houston, qui trempent dans la plupart des affaires illégales vraiment juteuses au Texas — sans doute de quoi marchander avec les fédéraux. J'ai fait affaire avec ces enfoirés de Houston depuis toujours, même s'ils n'ont pris le contrôle de ma boîte qu'avec l'arrivée de cette pute roublarde de Sandy.

— Donc, ce que vous suggérez, c'est que je me charge d'annuler les Annulateurs, et qu'ensuite vous sortirez du bois les yeux fermés ?

— C'est à peu près l'idée.

— Si je me débarrasse d'eux, comment être sûr que vous ne reprendrez pas votre train-train habituel ? Profil bas et sushis au déjeuner ?

— Parce que je veux bénéficier d'un joli logement en bord de mer, comme témoin protégé. Je suis même prêt à m'installer au beau milieu du désert, ou dans ces fichues montagnes. Je veux juste repartir de zéro, passer le restant de ma vie à lire des bouquins et à tirer une belle veuve dont les enfants seront déjà grands, ou morts. De préférence morts. C'est plus économique à Noël.

— Dans l'hypothèse où ce marché me conviendrait, où trouver les Annulateurs ? Vivent-ils éparpillés ? Et comment puis-je localiser Sandy ?

— Sandy travaille dans les environs de Houston. Elle se fait appeler Florence Gale. Les gens pour qui elle travaille ont bien fait les choses. En plus du changement de nom, ils lui ont offert une petite affaire tout ce qu'il y a de plus légal, une façade pour dissimuler la crasse sous ses ongles.

Il tendit le bras et me toucha la main — je ne m'attendais pas à ce geste.

— Faites ça pour moi, éliminez les Annulateurs ; alors je vous aiderai, et Sandy se retrouvera sous le feu des projecteurs. Je tenterai ma chance avec les fédéraux.

Je retirai ma main, m'adossai contre le box et le fixai des yeux.

— Laissez-moi vous dire une bonne chose, Roi du barbecue. Si on exécute notre part du marché, mais qu'ensuite vous vous défilez, vous ne serez pas plus avancé, parce qu'on devra revenir vous voir. Compris ?

— Si vous êtes capables de régler leur compte aux Annulateurs, je me doute

bien que je n'aurai aucune chance. Je n'ai aucune raison de jouer au con avec vous.

— On pense qu'ils sont tous issus de la même famille, et que leur père était un dénommé George Greely, dit Doug.

George Greely... Le souvenir me revint. Il avait fait la une des journaux plusieurs années auparavant et faisait désormais partie de l'histoire — comme de la légende — criminelle, non pour avoir été un cerveau, mais simplement pour avoir été une vraie incarnation du mal.

George Greely avait été militaire, et d'après toutes les analyses psychologiques de gens qui s'y connaissaient, ou de gens qui se croyaient experts, tous les éditoriaux, commentaires et bulletins d'information, Greely était le genre de type à vous ôter définitivement de la tête, une bonne fois pour toutes, l'idée que ceux qui portent l'uniforme — ou l'ont porté — sont forcément des héros. La vie militaire lui convenait car elle lui avait donné une structure. Une chose dont il n'avait pas bénéficié avant, vu que son père était mort quand il avait deux ans et que sa mère l'avait laissé à un couple qui l'avait à son tour confié à un orphelinat. Il devint une brute tyrannique, reportant toute sa colère d'avoir été abandonné sur les plus faibles que lui. C'était un colosse de grande taille, le torse puissant, avec une peau livide, des yeux perçants et une légère barbe grise. Je me rappelais sa photo dans les journaux.

Lorsqu'il quitta l'armée, il perdit cette structure et tenta de se recréer des règles strictes sur ce qu'il mangeait, sa manière de dormir, et ainsi de suite. Il dormait sur le sol avec la fenêtre ouverte en hiver, couvert seulement d'une couverture légère. Il avait lu que les Spartiates dormaient comme ça, que cela les rendait forts, or c'était ce qu'il voulait être, une sorte de Spartiate.

Il épousa une femme qu'il pouvait totalement dominer. Il lui dit comment s'habiller, comment et à qui parler, lui interdit de porter du maquillage et du parfum, même un simple déodorant. Pour se doucher, c'était une fois par semaine, ne gaspille pas l'eau et au diable le savon.

Greely décida finalement qu'elle n'avait besoin de parler à personne d'autre que lui. Il l'isola dans une ferme des environs de Crockett, au Texas, loin de tous,

et durant les trente années suivantes il y installa un dépôt et une affaire de ferrailleur. Cette pauvre femme et lui firent une flopée d'enfants. Greely eut des enfants non seulement avec sa femme, mais, le temps venu, avec une de ses propres filles. Assez vite le parc de mobile-homes attachés l'un à l'autre qu'il y avait installé fut enceint par un mur de blocs de béton haut de trois mètres surmonté de fil barbelé. Sa propriété, achetée à l'époque où le terrain était bon marché, s'étendait sur quarante hectares, dont deux, au beau milieu, où résidaient les Greely.

Plus tard, quand les autorités vinrent récupérer les corps, on apprit, grâce au témoignage des survivants — car il y avait un tas de gosses là-bas —, ce qui s'était passé. Un soir, la fille avec qui Greely avait eu un enfant s'était enfuie en ne rentrant pas de l'école ; mais, environ un an plus tard, il avait appris que sa fille s'était trouvé un petit ami à l'extérieur. Blessé comme un amoureux trahi, Greely avait réussi à l'enjôler et à la convaincre de venir le voir avec son petit ami en lui faisant miroiter de l'argent et une part du terrain.

Ils vinrent, il les assassina, et tua aussi deux de ses aînés pour faire bonne mesure, pendant que les autres prenaient leurs jambes à leur cou. Il balança les corps dans une fosse située sous une cabane de chiottes. Puis il prit sa voiture et roula jusqu'à Crockett avec l'idée de tuer la première personne qu'il croiserait. Il jeta son dévolu sur un agent de police. L'arme de Greely s'enraya, et à l'issue d'une lutte féroce, grâce à des badauds venus à la rescousse du policier, Greely fut arrêté et embarqué.

Sans manifester d'émotion, Greely déballa son histoire, dont les journaux firent leurs choux gras durant des semaines. Il parlait surtout de flingues, de grands couteaux et de son amour immodéré pour les armes, mais affirmait aussi savoir des choses que les autres ignoraient, car il avait une sorte de contact direct avec Dieu. Selon lui, Dieu lui avait demandé d'agir comme il l'avait fait, et peu lui importait la loi des hommes, tant qu'il était en règle avec Dieu. Comme avec Abraham et Job, Dieu avait testé sa foi.

Le résultat, c'est qu'il grilla quelques années plus tard sur une chaise de l'État du Texas. Mais sa progéniture — en majorité des garçons, et quelques filles — avait survécu. Quand les médias s'en désintéressèrent, ils retombèrent dans l'oubli. Or, d'après Doug, les survivants de la famille, qui n'en avaient tiré aucune leçon, avaient repris les habitudes de leur père — incestueux, fanatiques des flingues et amoureux des armes tranchantes. Frères et sœurs firent des enfants ensemble, qu'on éleva selon les préceptes singuliers de Greely, au beau milieu de la décharge de ferraille ; c'était une tradition familiale.

Le temps passant, la plupart des membres finirent par s'en aller ailleurs,

quelques-uns moururent sur place. Ce qui laissait sept ou huit garçons — le nombre variait, selon les sources, et les gens n'en savaient guère plus à leur sujet. Le Roi du barbecue était un de ceux qui en savaient le plus, car il était au courant pour les Annulateurs et connaissait certaines personnes qui les avaient engagés. C'étaient tous des mâles Greely, âgés de la trentaine ou plus. Ils avaient trouvé leur niche professionnelle. En peu de temps, ils étaient devenus les chouchous de la mafia de Houston — la Dixie Mafia.

Ils étaient parfaits. Ils assassinaient autant par amour de l'art que pour l'argent, et ils vivaient isolés de tout sur leur terrain, à l'intérieur de leur camp retranché. Personne ne savait ce qu'ils y faisaient ou comment ils vivaient, car personne n'était autorisé à y pénétrer, et les contacts entre la population et le clan Greely étaient réduits au minimum.

— Vous en savez un peu plus sur les Greely, dit Doug, alors vous connaissez les Annulateurs. Ces types sont très loin d'être des lumières. N' imaginez pas les réunir dans une pièce et qu'ils soient capables de vous expliquer pourquoi ils font ça, Ils seraient incapables de vous expliquer pourquoi ils font ça, l'argent mis à part. Je pourrais le faire pour du fric, si la situation était favorable, et que je voyais ça comme un business, mais jamais par plaisir. Eux, ils adorent tuer. Ils ont besoin de le faire. Ce sont des tueurs de sang-froid, purement et simplement. D'après une rumeur, ils seraient tous muets, mais c'est sans doute une histoire qu'on raconte parce qu'on en sait si peu à leur sujet, et rien qui vienne directement d'eux. Je sais aussi que ceux dont on parle sont les derniers de leur espèce. Ils sont sans doute tombés à court de sœurs à engrosser. Vous ne trouverez rien de plus à leur sujet nulle part, parce qu'ils restent entre eux, sauf quand ils sont sur un boulot. Vous ne trouverez ni casier judiciaire ni liste de délits, parce qu'ils n'ont jamais été arrêtés. Ce n'est pas qu'ils soient malins, mais il y a une chose qu'ils savent bien faire : isoler leur proie et la tuer, couper les couilles et filer. Cela dit, il y a une bonne nouvelle là-dedans. Ces garçons sont les derniers de la lignée. Une fois disparus, l'Annulateur aura acheté son dernier caleçon — enfin, s'ils en portent.

— Vous êtes certain que ces gars sont bien l'Annulateur ?

— C'est une des rares choses dont je sois sûr à leur sujet. Je ne peux pas vous dire avec exactitude combien ils sont, mais je pense que mes informations sont plus que raisonnablement fiables.

— Très bien, alors. Pouvez-vous m'indiquer où ils habitent ?

Suivant les indications de mon nouvel ami Doug, Leonard et moi avons roulé jusqu'à Crockett, ville dont le nom venait de Davy Crockett, qui s'était arrêté là en se rendant à Alamo pour y rencontrer son destin. Nous traversâmes le bled et arrivâmes dans la cambrousse, où la forêt s'épaississait. La propriété de quarante hectares des Greely était au beau milieu des bois, seul un étroit chemin de terre permettait d'y accéder. Le sentier était sombre, même en plein jour. Les arbres formaient une sorte de canopée au-dessus de nos têtes. De chaque côté de la voie, des buissons et des arbustes agitaient leurs branches, comme des antennes d'insectes géants dans la brise légère.

— On dirait le chemin qui conduit à la maison de la sorcière dans *Hansel et Gretel*, dis-je.

— Et s'il nous envoyait nous fritter avec une simple bande de fils de pute incestueux ? C'est la lie de l'humanité, OK, mais pas forcément des tueurs.

— L'idée m'a traversé l'esprit, dis-je.

— On rassemble une bande, on débarque ici et on les tue tous, alors qu'ils n'ont rien à voir avec l'affaire... Ça m'emmerderait.

— Moi aussi, même si le Marchand de sable serait sans doute heureux dans tous les cas.

On continua de rouler jusqu'à passer devant une trouée où des connards du coin balançaient leurs ordures au lieu de les porter à la décharge. Il y avait là toutes sortes de déchets pourrissants, y compris un chat blanc mort dont les pattes dépassaient d'une poubelle en plastique délabrée remplie de toutes sortes de trucs. Près de la poubelle, un divan éventré laissait flotter ses ressorts au vent. Non loin de la décharge sauvage, un étroit sentier s'enfonçait dans les bois — c'était celui que nous cherchions.

— Attends une minute, dis-je. Arrête-toi.

Leonard stoppa la voiture devant le tas d'ordure. Je sortis une pelle du coffre et j'allai creuser un trou près de la poubelle. Je soulevai le chat avec la pelle, le déposai dans le trou et le recouvris.

— T'as fini, saint François ? demanda Leonard, resté dans la voiture, par la vitre ouverte.

— C'est fait, dis-je avant d'aller ranger la pelle.

C'était le milieu de l'après-midi, mais on se serait cru plus tard à cause de l'ombre projetée par les arbres et des nuages d'un noir d'encre qui se massaient dans le ciel, lourds de pluie. Leonard s'engagea en bordure de la décharge, et gara la voiture derrière un arbre. Il ne la dissimulait pas entièrement, mais il fallait savoir où regarder pour l'apercevoir de la route.

On prit nos flingues, et Leonard sortit du coffre une paire de jumelles, qu'il enfila autour de son cou, ainsi qu'une lampe-stylo qu'il empocha.

On retourna à pied sur le long chemin qui menait à la maison de la sorcière. À mesure qu'on avançait, on croisa des pancartes DÉFENSE D'ENTRER et d'autres qui disaient À VOS RISQUES ET PÉRILS ; l'une montrait même un flingue pointé sur nous avec l'inscription : ICI, ON N'APPELLE PAS LA POLICE.

On marcha un bout de temps à travers bois avant que la route débouche sur un vaste terrain dégagé, recouvert de végétation sauvage verte et jaune ainsi que d'herbes desséchées grisâtres. On s'y engagea et on reprit notre marche jusqu'à ce que Leonard dise :

— Attends. Regarde là-devant.

Le vent nous avait fait une faveur. Il avait emporté un paquet d'herbes mortes, dévoilant le bord d'un trou dans le sol. On s'en approcha prudemment. Sous les touffes d'herbes déplacées en tas, on distinguait une fine plaque de contreplaqué. Leonard sortit sa lampe-stylo et éclaira un interstice. On ne distinguait pas grand-chose. Il changea de place, s'agenouilla et braqua de nouveau sa lampe. Finalement, il s'allongea sur le sol, souleva un peu la plaque et éclaira l'intérieur.

— Il y a un puits sous cette plaque, dit-il. Il est large et sacrément profond. Ils ont dû le creuser à la tractopelle. J'ai vu briller un peu d'eau tout au fond. À mon avis, ce contreplaqué est juste assez épais pour supporter l'herbe, mais si on avait marché dessus il se serait cassé. Le puits dégage une odeur de vieille merde. Il y a des pieux là en bas, et la merde a l'air collée dessus. C'était un des pièges favorisés des Viêt-congs pendant la guerre. Si jamais on survit à la chute, malgré les pieux, on chope une infection carabinée, aussi fatale à moyen terme qu'une balle. Le vieux Greely a passé du temps à l'armée, il a peut-être fait le Vietnam. Il a pu transmettre l'astuce à sa descendance. C'est un putain de piège mortel, et j'imagine qu'il y en a d'autres.

— Ils n'empruntent peut-être pas souvent cette route, dis-je, mais ça leur arrive forcément, alors il doit exister un autre chemin pour contourner cette zone.

— J’y pensais aussi.

On fit demi-tour et on retourna sur nos pas, avant de nous arrêter pour examiner les lieux. La route de terre débouchait tout droit dans ce champ, et passé le piège on arrivait à un épais bouquet d’arbres. Elle le traversait avant de bifurquer sur la gauche. Rien d’autre n’était visible.

— Vise un peu là-bas, dit Leonard.

Il désigna du doigt un endroit situé à droite du sentier. Il n’y avait pas d’arbres, seulement un grand buisson qui paraissait aussi desséché que l’herbe morte sur le contreplaqué, couvert de poussière brune comme si on l’avait aspergé de muscade. On s’en approcha, on contourna le buisson et on vit qu’il cachait de l’autre côté un étroit chemin, tout juste un sentier, qui allait se perdre plus loin parmi les arbres.

— Ils ont leur propre route secrète, dit Leonard.

Nous emparant du buisson, on découvrit qu’il était saucissonné avec du fil de fer à une sorte de pivot en bois. Lorsqu’on tirait dessus, il s’ouvrait comme un portail.

— Allons jeter un coup d’œil, dit Leonard. Mais gaffe aux pièges.

On en repéra un presque aussitôt. Un fil métallique traversait le sentier. J’allai à une de ses extrémités, Leonard à l’autre. Une petite boîte en bois était accrochée de chaque côté.

— À mon avis, dit Leonard, si quelqu’un trébuche sur ce fil, les boîtes doivent exploser en projetant du verre, des clous, ce genre de truc.

— Je ne me sens pas très rassuré, dis-je.

On enjamba le fil et on poursuivit notre chemin. On ne tomba pas sur d’autre piège. Plus loin, le sentier contournait un grand bouquet d’arbres, puis débouchait sur une autre zone dégagée. Au centre de ce vaste terrain, d’environ un demi-hectare, s’élevait un haut mur de blocs de béton, conforme à la description des journaux et du Roi du barbecue. On voyait dépasser au-dessus du mur un énorme drapeau sudiste, fiché au sommet d’un tronc élagué.

On s’accroupit à la lisière des arbres, le temps d’étudier les lieux.

— Tu vois ces caméras ? dit Leonard.

Je regardai et les vis, fixées à différents endroits du mur.

— Tu crois qu’ils peuvent nous voir ? demandai-je.

Leonard leva ses jumelles et scruta la paroi.

— Elles ont l’air pointées vers le bas. À mon avis, elles pourraient nous repérer dans un rayon de six ou sept mètres. J’ai distingué des petites lumières près des caméras, sans doute des détecteurs de mouvement qui les déclenchent automatiquement.

— Je ne m'attendais pas à un dispositif aussi sophistiqué, dis-je.

— Même si ce sont des péquenauds consanguins, dit Leonard, ils ne sont pas stupides pour autant. La consanguinité ne produit pas forcément des gens avec un trou à la place du nez et des grains de beauté de la taille d'une pièce de monnaie sur la tronche. Leur développement émotionnel, c'est une autre histoire, et les réunions de famille doivent être déstabilisantes.

— C'est quoi notre plan alors, bwana ?

— On va se la jouer à la Jungle Jim. Tu vois comme les bois sont plus denses là-bas, à droite du mur ? On devrait passer par là, et rester à la lisière. C'est sans doute la meilleure façon d'aller examiner l'endroit de plus près.

Outre son obscurité, la forêt était remplie de verdure flétrie par la chaleur, de branches qui s'entrecroisaient et de bruyère, qui rendaient notre progression très pénible. J'y récoltai des écorchures, des déchirures, et sentis des tiques et des aoûtats ramper sur ma peau, résolu à se créer un nid dans mes poils pubiens.

Le chemin se mit à monter, les bois se prolongeant sur le flanc d'une colline et se faisant moins touffus ; on arriva à un espace plus dégagé d'où l'on pouvait voir l'enceinte du camp. Les sillons du petit sentier étaient plus profonds là où les véhicules descendaient et gravissaient la colline. Le mur d'enceinte, sur le côté, s'interrompait pour laisser place à un grand portail de style médiéval, assez large pour laisser passer un tank.

En plus du portail, le mur de béton ne faisait pas le tour complet : à l'arrière, une clôture de barbelés fixés sur des pieux métalliques fermait l'enceinte. Devant les barbelés, un large fossé rempli d'eau boueuse et d'autres trucs longeait la clôture, jusqu'aux endroits où elle laissait place aux blocs de béton.

À l'intérieur de l'enceinte, on vit des voitures, divers camions et toute sorte de machines, la plupart rouillés et rongés par les intempéries. Une grande roue de foire, des sections de chenilles et des morceaux de vieux véhicules jonchaient les lieux comme des os de dinosaures. Le soleil qui pointait à travers les arbres enveloppait ces « os » de reflets rouge sang.

Au centre du camp, une enfilade de mobile-homes formait un cercle comme des chariots bâchés se défendant contre une attaque d'Indiens. On en dénombrait dix, reliés entre eux par des planches de contreplaqué assemblées à la va-vite, et dans certains cas seulement par un porche. Près du cercle d'habitations, il y avait des cabanons extérieurs, ainsi qu'un grand hangar, une antenne satellite démodée, brunie par le soleil et la pluie. Aucun arbre en revanche, ni pelouse, ni aucun signe de vie.

Je me tournai et regardai derrière moi. Encore des arbres, mais au sommet de la colline, légèrement en retrait, je vis un poste de guet pelé par le mauvais temps. Il était niché entre les arbres. De là-haut, on avait vue sur l'intérieur du camp.

— Il va falloir décider si on passe par-dessus le mur ou à travers les barbelés, dit Leonard. Les barbelés et le fossé, ça me paraît coton.

— Par-dessus le mur alors ?

— Trois mètres, ça reste trois mètres, et il y a les caméras et les détecteurs de mouvement.

— Bon, dis-je, j’imagine que la chose à faire, c’est de retourner dire ce qu’on a trouvé au reste de la bande pour définir un plan d’action.

— Je ne vois pas de voiture ni de camion qui paraisse en état de rouler, dit Leonard. Ça signifie peut-être qu’il n’y a personne.

— Tu veux tenter le coup ?

— Il vaudrait mieux revenir de nuit.

— Et s’il y a d’autres pièges ?

— L’un de nous aura une grosse surprise.

— On devrait envoyer le Marchand de sable en éclaireur.

— C’est à lui que je pensais, dit Leonard.

On rebroussa chemin et on retourna jusqu’au buisson-portail qu’on referma derrière nous, attentifs à le remettre comme on l’avait trouvé. Après une petite marche, on reprit ma voiture et on rentra à notre planque, en nous arrêtant sur le trajet pour acheter des hamburgers et des frites. Quand on arriva enfin, il faisait presque nuit et la maison était plongée dans le noir. Le pick-up de Jim Bob était garé devant, le Marchand de sable et lui assis tous les deux sur le perron. Je me demandai s’ils avaient fini par briser la glace. M’approchant, j’écartai cette idée en voyant qu’aucun d’eux ne parlait. Jim Bob tirait la tronche, et le Marchand de sable semblait s’ennuyer mortellement.

— Alors, vous avez passé une bonne journée ? demandai-je.

— Eh bien, pour une journée, c’était une sacrée journée, répondit Jim Bob.

— Vous vous êtes bien entendus, tous les deux ?

— Ça oui, dit Jim Bob. Lui et moi, on baise ensemble.

Ce qui fit sourire même le Marchand de sable.

— Alors il n’y a pas eu de prises de bec, de concours de baffes ou de crachats ? demanda Leonard.

— Jusqu’ici, non, dit Jim Bob.

— On a fait du chocolat chaud, ajouta le Marchand de sable.

Il avait l’air sincèrement ravi de cet événement.

— Exact, confirma Jim Bob. J’ai rapporté quelques provisions dans mon sac à dos. Et vous, qu’est-ce que vous avez là ?

— Des hamburgers. On a pris du rab, au cas où l'un de vous aurait encore la dalle.

— Je pourrais lécher une merde sur le trottoir s'il restait de la bouffe mal digérée dedans, dit Jim Bob.

— Ce sera sans doute meilleur, lui assurai-je.

On rentra tous à l'intérieur.

À table, on mangea dans le noir, sans allumer la lumière. Leonard leur raconta tout ce qu'on avait découvert et leur fit part de sa crainte qu'il y ait d'autres pièges en plus de ceux qu'on avait repérés. Il expliqua que pénétrer dans l'enceinte n'allait pas être une mince affaire.

— Il suffit de bien s'y préparer, dit le Marchand de sable. Être paré, entrer en vitesse et puis ressortir.

— On n'a aperçu personne, dis-je. Aucun signe de vie. Pas de véhicule en état de marche. L'électricité est sans doute fournie par un ou plusieurs générateurs. On n'a pas repéré le moindre câble électrique à l'extérieur de l'enceinte. Bon, qu'on ne les ait pas vus ne signifie pas qu'ils soient tous partis en mission, ensemble ou séparément. Ils sont peut-être juste très discrets. Ma crainte, c'est que Doug m'ait raconté des craques, qu'il s'agisse juste d'une bande de dégénérés dingos qui tiennent à leur tranquillité, histoire de s'enfiler entre eux sans être dérangés.

— Non, dit une voix provenant de l'obscurité du salon. Ce n'est pas du tout ça.

On faillit renverser la table en bondissant tous vers nos armes. Une lampe s'alluma près du fauteuil situé à côté de la fenêtre du salon. Assise là, une femme superbe aux longs cheveux blonds, vêtue d'une courte robe argentée qui moulait son corps, du haut de ses cuisses jusqu'à sa poitrine, découvrant largement deux globes d'un blanc crémeux — comme on dit dans les bouquins de cul. Ses longues jambes pâles étaient croisées, et à l'extrémité de son pied se dandinait une bottine blanche dont le talon sortait tout droit des ateliers de la compagnie Masochistes Inc.

— Oh, il se peut très bien qu'ils s'enculent entre eux, dit-elle. Mais ce n'est pas juste une bande de dégénérés dingos, même s'ils sont cinglés.

Elle sourit.

— Salut, Hap.

— Vanilla Ride, dis-je.

— Je suis venue, dit-elle.

Le message sur les cartes postales avait fonctionné, et elle prouvait qu'elle savait toujours se mouvoir comme un fantôme. Depuis combien de temps était-elle dans la maison, dissimulée dans le noir ? Je n'avais pas souvenir d'avoir regardé dans cette direction.

Prenant l'initiative, le Marchand de sable traversa le salon et s'approcha de Vanilla.

— Qui es-tu ?

— Je suis la cavalerie, répondit-elle.

— Toi ? fit-il.

— Moi, dit-elle.

Jim Bob éclata de rire.

— Je te connais.

— En effet, confirma Vanilla. Mais pas très bien.

— On pourrait y remédier, dit Jim Bob.

— C'est très chou de ta part, rétorqua-t-elle.

— Tu m'as l'air d'un joli brin de cul, si tu veux mon opinion, dit le Marchand de sable.

— Personne ne t'a rien demandé.

Le Marchand de sable avait toujours à la main le revolver qu'il avait dégainé, qu'il pointa sur elle tout en s'approchant.

— Merde alors, je pourrais te faire décoller illico et t'embrocher en te secouant comme un prunier. T'embrocher si fort que ta chatte se décollerait et claquerait contre le mur.

— Ah bon ? dit Vanilla. Toi alors, tu sais parler aux filles.

Le Marchand de sable rengaina son arme dans son holster. Vanilla donna une vive secousse à son pied, éjectant sa bottine qui frappa le Marchand de sable entre les deux yeux. Il poussa un petit cri et fonça sur elle, prêt à lui sauter à la gorge. Vanilla était déjà debout, un pied plus haut que l'autre à cause de la bottine

restante. D'un geste vif, elle saisit sa main en lui agrippant un doigt, puis du même mouvement enfonça son petit doigt juste à la jonction de l'articulation du Marchand de sable.

Il tomba à genoux, assez brutalement pour faire valser la moumoute de John Wayne.

Vanilla tordit savamment le doigt du Marchand de sable, qui tentait d'attraper son arme de l'autre main, jusqu'à ce qu'il soit contraint de se coucher sur le ventre. Il poussa une sorte de miaulement qui sonna comme de la musique à mes oreilles.

— Lève-toi, allez, ordonna Vanilla.

Elle tourna la main, paume vers le haut, l'obligeant à se mettre à genoux. Elle changea de position, plaqua sa main contre sa poitrine et lui tira sur le doigt. Il se remit debout en grognant, tentant de la contourner. Agrippant toujours son doigt, elle passa sous son bras et, d'une torsion du poignet, l'envoya valser par-dessus le divan. Il se rétama violemment de l'autre côté.

Lorsqu'il se redressa derrière le divan, il brandissait son flingue. Vanilla en braquait un elle aussi — j'ignore d'où elle l'avait sorti. Il était petit et brillant, et elle pressait le canon de son arme contre le front du Marchand de sable.

— La fessée était assez forte pour que tu éjacules, je crois.

— Sale garce, dit-il.

— Tu connais mon petit nom maintenant. Lâche ton flingue sur le canapé, sinon je t'offre un conduit de ventilation cérébral.

Le Marchand de sable laissa tomber son arme, dont Vanilla se saisit aussitôt. Lentement, elle éloigna son revolver de son front et le glissa dans une échancrure de sa robe au niveau des fesses. Elle balança l'arme du Marchand de sable dans le fauteuil.

Ignorant ce dernier, elle m'adressa un grand sourire.

— Hap, mon chou, il te resterait un hamburger en rab ? Je ne mange pas ce genre de truc d'habitude, mais là je meurs de faim. Le vol a été long, la route aussi, et j'ai dû rester assise une éternité dans le noir à vous écouter discuter, les garçons.

— Tu es là depuis quand ? demanda Leonard.

— Suffisamment longtemps. Si c'est votre conception de la sécurité, autant vous le dire tout de suite, vu à qui vous vous affrontez, vous allez être baisés. Ce ne sont pas des lumières, au sens courant, mais ils sont résolus et déterminés.

— Personne ne m'avait jamais eu par surprise, dit le Marchand de sable en se massant le doigt.

— Eh bien, c'est fait, dit Vanilla. Et n'essaie pas de reprendre ton flingue sur

le fauteuil, ou je te tuerai avant que tu l'atteignes.

Le Marchand de sable ne bougea pas.

— Tu les connais, ces tueurs ? demandai-je.

— Oui.

— Et comment sais-tu à qui on s'affronte ?

— J'ai mon réseau, Hap.

— Bébé, dit Jim Bob, tu es la putain de fille de mes rêves.

Vanilla lui décocha un de ses grands sourires malicieux.

— Fille ? Les filles jouent à la poupée. Moi, je suis une femme. Je joue avec les hommes. Je peux même les convaincre de se travestir.

— Encore mieux, dit Jim Bob.

Le Marchand de sable avait quitté l'abri du canapé, mais se déplaçait avec prudence. Il fusillait du regard Vanilla — qui semblait l'ignorer. Je savais néanmoins qu'elle épiait ses moindres mouvements.

— Tu peux reprendre ton arme maintenant, lui dit-elle.

Il la reprit et la remit à sa place.

— Tu es là depuis quand ? demandai-je.

— Un petit bout de temps. Le vol et la bouffe étaient affreux, et puis j'ai dû me taper le trajet depuis l'aéroport de Houston. Je suis venue en Harley-Davidson.

— On ne t'a pas entendue arriver, dis-je.

— Je sais. J'espère d'ailleurs que vous allez vous secouer, les garçons, sinon l'Annulateur — qui est une bande, ce que vous avez compris, à vous entendre — va vous bouffer les testicules tout crus.

— Depuis quand es-tu assise ici ? demanda Leonard. Réponds franchement.

— J'étais là avant que vous reveniez, vous deux. J'y étais pendant que Jim Bob et l'autre Doigt blessé faisaient des concours de pets sur la véranda.

— Dans ce fauteuil ? demanda Jim Bob.

— Non. À l'arrière de la maison, et ensuite dans le fauteuil, quand il s'est mis à faire noir.

— Bon sang, fit Jim Bob. Personne, absolument personne, n'arrive à me prendre par surprise d'habitude.

— Il l'a déjà dit, signala Vanilla en désignant du menton le Marchand de sable.

— Tu es une femme fascinante et mystérieuse, dit Jim Bob.

— Apprends-moi quelque chose que je ne sais pas déjà.

— Viens, dis-je. Assieds-toi à table. Tu peux prendre la chaise du Marchand de sable.

On se réinstalla tous autour de la table, sauf le Marchand de sable. Il nous rejoignit néanmoins dans la cuisine et s'assit sur le plan de travail, les jambes

ballantes. C'était la première fois que je le voyais perdre de son assurance, et c'était sans doute la première fois qu'il expérimentait ce sentiment.

— Les Annulateurs et moi, on bosse dans la même branche, dit Vanilla. Ou plutôt on bossait... Je suis en semi-retraite. On ne fréquente pas non plus exactement les mêmes cercles, mais nos cercles se croisent de loin en loin. Pour faire court, ce ne sont que des péquenauds demeurés qui prennent leur pied en tuant.

— Tu as fait des choses assez brutales, toi aussi, dit Leonard.

— Pour le fric. Mais je me suis assagi depuis. Je vois la vie sous un nouvel angle. À présent, je tue seulement ceux qui l'ont bien cherché, ou pour dépanner de rares amis.

Vanilla tendit le bras et me tapota la main. Bon Dieu, j'étais amoureux de Brett, mais quand Vanilla faisait ça, je sentais un courant électrique me traverser et mon sexe se coller contre mon pantalon.

— Vous êtes amis à quel point, vous deux ? demanda Jim Bob.

— Pas autant que je le souhaiterais, dit-elle.

— Je ne pige pas, dit Jim Bob. Le Marchand de sable, que tu viens juste d'humilier...

— Ce n'est pas vrai, protesta le Marchand de sable.

— Leonard est gay, Hap a toujours l'air d'un chien battu ; moi, je suis là, un bel homme viril qui sait se saper des bottes au chapeau, et c'est à lui que tu tapotes la main.

Vanilla lui sourit.

— Moi non plus, je ne comprends pas bien, mais Hap ici présent me rend toute chose.

Je me sentis rougir.

— Et dire que je croyais avoir tout vu, même les trucs les plus bizarres, philosopha Jim Bob. Un jour, j'ai vu un type bouffer une crotte de chien pour un dollar.

— Satanés hétéros, intervint Leonard. Qu'est-ce qui peut vous attirer sexuellement chez les femmes ? Vraiment, ça me dépasse.

— Logique, dis-je. Mais, pour votre information, Vanilla et moi sommes juste amis.

— Malheureusement, ajouta Vanilla.

— Je suis d'accord avec le pédé, dit le Marchand de sable. Vous me dégoûtez, les gars.

— Assez déconné, dis-je. Vanilla, as-tu des infos sur cette bande qui pourraient nous être utiles ?

— Pour l'essentiel, la meilleure chose à faire est de tous les tuer.

— Ah, je commence à t'aimer un peu mieux, approuva le Marchand de sable.

— C'est gentil, dit Vanilla.

— Je préférerais qu'on les fasse coffrer, dis-je.

— Arrête, vieux frère, pitié, dit Leonard. L'histoire où un type s'introduit dans le repaire d'un psychopathe, le désarme en lui tirant dans la main et lui demande de se rendre — et l'autre s'exécute —, ça n'existe que dans les vieux épisodes du *Lone Ranger*.

— J'aime bien le *Lone Ranger*, dit Jim Bob.

— Ouais, confirmai-je. Moi aussi.

— Mais, ajouta Jim Bob, je reconnais que Leonard a raison.

— On a vu l'endroit où ils se terraient, dit Leonard. Ça va être coton de se frayer un chemin jusqu'à eux.

Leonard et moi leur expliquâmes plus en détail. Je dessinai une carte sur un emballage de hamburger, une sorte de vue des lieux d'après ce que nous en savions.

— Mais on ignore ce qu'il y a à l'intérieur.

— D'après moi, dit Jim Bob, la faille, c'est cette colline sur laquelle vous êtes montés, les gars. De là, on peut voir ce qui se passe là-dedans.

— On y pensait, dis-je. Ça ferait un bon poste d'observation.

— Mais vous ne savez pas si l'endroit est désert, dit le Marchand de sable.

— On n'a vu aucune voiture qui paraissait en état de rouler, dis-je. On en a déduit qu'ils étaient partis. À ce qu'on en sait, ils sont peut-être en train de zigouiller des gens dans le Maine, d'empaqueter leurs testicules pour les poster à la maison, et ne reviendront pas avant un bail. Ou alors ils sont partis en vacances, qui sait. C'est incertain, sans doute, mais c'est le seul plan qu'on ait.

— Il y a un grand hangar au milieu du camp, dit Leonard. Un entrepôt, peut-être, ou bien c'est là qu'ils garent leurs voitures. Mais ils pourraient aussi être chez eux, dans un de ces mobile-homes, en train de jouer aux cartes ou d'enfiler comme des perles leur collection de testicules pour en faire des décorations de Noël.

« Hap devrait rester posté sur la colline, reprit Leonard. C'est un bon tireur. Un simple fusil de .22 ferait l'affaire, vu la distance et sa manière de tirer. Il pourrait les dégommer, si nécessaire, sans faire trop de bruit. Ils auraient du mal à repérer d'où viennent les tirs.

— On aura peut-être besoin de plus de puissance de feu, dis-je.

— Je peux m'en charger, dit Vanilla. Je dispose de mon propre matériel, dont un fusil de précision. Leonard a raison ; en fonction de la distance à laquelle se

trouve la colline, un fusil de .22 pourrait faire l'affaire. De nos jours, tout le monde croit avoir besoin d'un lance-roquettes, mais c'est bruyant, imprécis, et ça peut faire plus de dégâts que souhaité.

— Je parie que ce matériel n'a pas dû être facile à transporter dans ton sac à main, dit Jim Bob.

— Je ne l'ai pas pris avec moi. Mais j'ai des fournisseurs un peu partout, et l'argent qu'il faut. Je le récupérerai plus tard.

— Tu es tellement craquante quand tu parles flingues et meurtres, la complimenta Jim Bob.

— Je propose qu'on fixe un plan d'action, qu'on se procure tout ce dont on aura besoin, et demain soir on va voir là-bas s'ils sont chez eux, dis-je. Sinon, on devra peut-être se rassembler à nouveau à une date ultérieure.

— J'aimerais mieux pas, dit le Marchand de sable. Je veux juste m'amuser un peu et rentrer chez moi. Je ne sais pas si je pourrais vous supporter une seconde fois.

— Et moi, je ne sais pas si on te réinviterait, rétorquai-je. Si ça te démange, tu peux partir quand tu veux. Vanilla promet de ne pas te faire pleurer en te tordant le doigt.

Le Marchand de sable fronça les sourcils.

— D'accord, j'en suis, maintenant ou plus tard. Réglons cette affaire.

Le lendemain, on alla acheter des provisions, puis on resta se reposer dans notre planque, excepté Vanilla, qui récupéra la Harley qu'elle avait cachée dans la grange de l'autre côté de la route. Elle nous dit qu'elle avait certains préparatifs à faire, qu'elle serait rentrée largement à temps. Elle enfila une combinaison en cuir pourpre, un casque et fila en ville.

Après son départ, les yeux fixés sur la route qu'elle avait prise, Jim Bob dit au Marchand de sable :

— Ce joli brin de fille t'a bien fichu la honte, hein, mon gros ?

— Elle m'a eu par surprise, dit le Marchand de sable.

— C'est son truc, dis-je. Surprendre les gens. Parfois, la surprise est même fatale.

— Je respecte ça, dit le Marchand de sable. J'ai fait une erreur. Je l'ai sous-estimée.

— Se faire sous-estimer physiquement, c'est sa plus grande force, dis-je. Sans compter qu'elle est rapide, intelligente et rusée, et qu'elle trimballe un flingue avec lequel elle est capable d'énucléer un moucheron dans le noir.

— Et qu'elle a ces longs cheveux blonds, ces jambes fines et ce visage d'ange du rodéo, ajouta Jim Bob.

— Tu es vraiment sous le charme, toi, dis-je.

— Une seule fois avec elle suffirait à me rapprocher de Dieu, soupira-t-il. Je pourrais même me mettre à croire.

On prit des canettes de Dr Pepper, Leonard et moi, puis on sortit de la maison en laissant Jim Bob et le Marchand de sable. Sans même en avoir discuté entre nous, l'envie nous avait pris à tous les deux de nous éloigner. On traversa la route, on se faufila à travers la clôture de barbelés et on se dirigea vers la grange.

On ouvrit les canettes et on marcha jusqu'à l'arrière de la grange, pour aller nous adosser contre la paroi en rondins et regarder le ciel. C'était la fin de journée ; le soleil commençait à décliner à l'ouest, comme un œuf frit glissant sur une poêle en Téflon.

— Tout va bien se passer, dit Leonard.

— Sûr, approuvai-je. On s'en sort toujours.

— Jusqu'au jour où ce ne sera pas le cas.

— Voilà.

— Tu crois qu'on peut faire confiance au Marchand de sable ?

— Je ne l'apprécie pas, dis-je. Mais je crois, oui. D'après Cason, il est fiable, et je pense qu'il a tellement envie de tuer quelqu'un qu'il fera le job. Ma seule crainte, c'est qu'il mette trop de cœur à l'ouvrage.

— Tu crois toujours que tu pourras livrer certains des méchants aux flics et qu'ils vont dire : « Oh, pas de problème, vous êtes allés là-bas tout seuls, vous les avez arrêtés sans nous prévenir, et on va devoir vous croire sur parole. On apprécie beaucoup. Merci, les gars. Vous pouvez rentrer chez vous maintenant. Tenez, une sucette. »

— C'est juste que l'idée de les tuer de sang-froid ne me plaît pas.

— Tu avais conscience qu'on en arriverait là.

— Je sais. Mais je ne suis pas obligé d'aimer pour autant.

— Je n'aime pas ça non plus, mais il faut ce qu'il faut, et je pense que ces types méritent la mort. Toi et moi, ce n'est pas notre première foire agricole, non ?

— Je sais.

— Si je dressais une liste, vieux, ces fils de pute figureraient tout en haut, juste en dessous d'autres types qui sont déjà morts, comme Hitler et Jack l'Éventreur, ou bien qui devraient l'être, comme le Pillsbury Doughboy.

— Tu sais que je hais cette fichue mascotte en pâte, hein ?

— Tu dis toujours que tu aimerais l'aplatir avec un rouleau à pâtisserie.

— J'en ferais des biscuits, de cet empâté, dis-je.

— Et tu les mangerais.

— Exactement.

— Et on ajouterait de l'extrait de vanille dans les miens.

— Évidemment.

— On pourrait tremper les biscuits dans le café.

— Bien sûr.

Des nuages boursoufflés traversaient le ciel comme des guimauves flottant sur l'eau. On les regarda avancer. Je gardai le silence, mais je savais que les pensées de Leonard devaient être proches des miennes. Et si c'était la dernière fois que la vie nous laissait le répit de contempler ces nuages ? C'était une drôle d'idée, en fait, car si on mourait ils n'allaient pas nous manquer. Je ne croyais pas à la vie après la mort, seulement à la vie, et même si je doutais d'avoir mené la mienne au mieux,

je l'appréciais assez pour vouloir m'y accrocher.

On sirota nos canettes. Il faisait vraiment chaud là-dehors, mais la sensation de chaleur sur mon visage m'était agréable.

— Au cas où il arrive quelque chose, dit Leonard, j'ai une confession à faire.

— Vas-y.

— Une fois, je me suis servi de ta brosse à dents.

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendu.

— Bon sang, Leonard. Récemment ?

— Ouais. La dernière fois que j'ai passé la nuit chez toi. Je voulais nettoyer les chiottes, c'était bien pratique.

— Oh, va te faire foutre, dis-je en riant avec lui.

À cet instant précis, on était disposés à tout prendre à la blague. On resta là un long moment à boire nos Dr Pepper en regardant les nuages blancs défiler dans le ciel bleu, contents de sentir une légère brise se lever. La chaleur du soleil était agréable, mais la brise séchant la transpiration sur nos visages était encore meilleure.

Lorsque Vanilla revint, la lueur du jour avait presque disparu, grignotée par de longues ombres bleutées. Elle était au volant d'une berline Buick Grand National noire, un modèle des années 1980, qui rugit comme un lion en remontant l'allée. On sortit tous pour la voir approcher. Je ne m'y connaissais pas des masses en voitures, mais celle-ci avait l'air cool.

Vanilla portait un pantalon de cuir noir si serré qu'on pouvait distinguer la forme d'une pièce de 25 cents dans sa poche, une chemise noire, une veste en cuir noire, et de hautes bottes noires. Elle descendit de voiture, en fit le tour et s'appuya contre la Buick comme si elle s'apprêtait à se faire photographier dans un salon de l'auto.

— Où as-tu dégoté ça ? demanda Jim Bob.

— C'est secret, dit-elle.

— Une voiture volée pourrait nous causer des soucis supplémentaires.

— Elle n'est pas volée. Mais c'est secret quand même.

Elle ouvrit la portière arrière et en sortit deux grandes caisses métalliques noires. J'allai l'aider et lui en pris une. Ce n'était pas lourd. On emporta les caisses dans la maison et on les déposa sur le canapé. Vanilla en ouvrit une. Elle contenait une série de tubes noirs et de pièces de fusils, ainsi qu'une lunette et des boîtes de munitions — des 22 LR.

— Je suis venue de Houston dans une grande fourgonnette. La moto est dedans, et il y avait ce matériel aussi. Je me suis arrangée pour la voiture ici. J'ai rangé la fourgonnette et la moto dans un box en ville. La voiture est une Buick Grand National de 1982, un des derniers vrais bolides. J'espère qu'on n'aura pas besoin de sa vitesse, mais, au cas où, on est prêts. Je préférerais qu'on les tue sans complication et qu'on rentre tranquillement ici boire un déca.

— Elle a l'air toute neuve, dit le Marchand de sable.

— Fraîchement repeinte, conforme au modèle original. Elle a un moteur V6 turbocompressé de 253 CV et peut monter à cent à l'heure en cinq secondes, malgré sa taille. Enfin, normalement c'est six secondes, mais celle-ci a été

améliorée. Elle a aussi de jolis supports de tasse, à l'intérieur. Elle consomme autant d'essence qu'un poisson boit d'eau. Mais c'est surtout ce matériel qui va nous être utile.

— Je ne reconnais pas ces armes, dit le Marchand de sable.

— Normal, elles sont de fabrication spéciale. Elles ne sortent pas d'une usine d'armement. Légères. Résistantes. Le plus lourd à porter, ce sont ces fusils à pompe que vous trimballerez. Je les ai vus dans le placard.

— Quelle petite fouineuse, dit Leonard.

— J'aime savoir où je mets les pieds. Celui-ci, dit-elle en sortant deux morceaux de canon noir qu'elle vissa, tire des cartouches de .22. Techniquement, la forme de l'arme leur donne un peu plus de puissance de feu. Fixez ce canon là-dessus, expliqua-t-elle en sortant le corps puis la crosse du fusil, noire et raccourcie au bout, vous le chargez et c'est parti. C'est un douze coups, et il y a un petit clip ici. J'en ai d'autres sous le rembourrage en mousse, ainsi qu'une lunette à vision nocturne, qui se fixe dessus.

— Je sais ce qu'est une lunette à vision nocturne, dit le Marchand de sable.

— Tant mieux pour toi, dit Vanilla.

— Et il y a quoi dans l'autre caisse ? demandai-je.

— Mes sous-vêtements, et de quoi me changer.

— On peut y jeter un œil ? dit Jim Bob en lui sortant son sourire de gros charmeur.

— Non, répondit Vanilla.

La Buick rugissait dans la nuit, Vanilla au volant, et moi à côté. Leonard, le Marchand de sable et Jim Bob étaient assis à l'arrière. C'était une voiture spacieuse, et la banquette était assez longue, même si le Marchand de sable prenait beaucoup de place.

Il était minuit passé, et on fonçait dans la nuit à travers l'arrière-pays, comme j'aimais le nommer, où ces salauds maléfiques vivaient dans leurs sombres petits mobile-homes avec leurs petits barbelés pointus et leurs petites pensées sinistres. À ce moment précis, mes pensées à moi aussi étaient sacrément sinistres. Je pensais à Brett, et à Chance. Je pensais même à notre chienne, Buffy. Mais je ne me laissai pas aller trop longtemps.

On roula un certain temps, Vanilla suivant mes indications. Quand on s'engagea dans le chemin de la sorcière, elle ralentit. La poussière d'été sur le sol tourbillonnait dans les phares et se posait sur le pare-brise. Arrivés à l'endroit où j'avais enterré le chat, Vanilla se gara derrière l'arbre où Leonard et moi avions dissimulé ma voiture la fois d'avant.

— À partir d'ici, on continue à pied, dis-je.

— Éteignez vos portables, dit Vanilla. Le premier qui reçoit un appel pendant qu'on s'infiltré, je le zigouille. Je ne me ferai pas tuer stupidement, mais vous oui.

On s'assura que nos téléphones étaient éteints. Nous étions tous habillés en noir. Vanilla avait troqué son pantalon en cuir contre un justaucorps noir — encore plus moulant que le cuir mais beaucoup plus flexible. Je sais, c'est sexiste, mais je ne peux pas m'empêcher de remarquer ce genre de chose, comme tout mâle hétérosexuel foulant cette terre, s'il n'est pas châtré ou trop vieux pour distinguer une poulette d'un canard. C'est purement biologique. Dans la société policée, ce qu'on dit à une femme séduisante habillée d'une manière qui vous fait ressentir toute la force de cette garce de biologie, c'est : « Vous êtes ravissante aujourd'hui. »

Vanilla demanda au Marchand de sable de lui passer la caisse qui se trouvait

sur le plancher à l'arrière. Elle monta le fusil. Je savais aussi, l'ayant observée, qu'elle avait mis son petit pistolet dans la poche de sa veste en cuir, et en avait fixé un autre sur elle, visible, également un automatique en plastique, léger comme un rêve d'enfant.

On descendit tous de voiture et on sortit du coffre d'épaisses couvertures roulées. C'était une idée de Jim Bob, et c'était une bonne idée — j'y reviendrai. Il y avait aussi un rouleau de corde, muni d'un grappin. Le Marchand de sable le prit et l'enroula autour de son épaule. Jim Bob, Leonard et moi nous occupâmes des fusils à pompe, munis de lanières que nous enfilâmes en bandoulière. Ils étaient chargés à bloc, et nous avions un stock de munitions.

J'avais emporté un Smith & Wesson, chargé, rangé dans une ceinture à la cartouchière pleine, comme un vieux cow-boy. Le Marchand de sable n'avait que sa sacoche — et ce qu'elle pouvait bien contenir.

On reprit la route en marchant d'un même pas, guettant une éventuelle lueur de phares, mais rien. On finit par arriver au sentier à travers bois, encombré de branches et de broussailles, où l'on s'engagea. À un moment donné, un raton laveur traversa le chemin juste devant nous et faillit se faire flinguer par tous ceux qui avaient un fusil. Vanilla frémit à peine.

On s'arrêta devant le buisson qui faisait office de portail et, allumant nos lampes-stylos, on fouilla avec précaution les alentours au cas où de nouveaux pièges auraient été placés là, mais on n'en trouva aucun. On franchit le portail, puis, une fois arrivés devant le fil en travers du sentier, le Marchand de sable l'examina, le suivit jusqu'à une extrémité et se servit de son couteau pour ouvrir le couvercle d'une des boîtes en bois. On le laissa opérer en serrant les fesses, mais il savait s'y prendre.

— Le fil est relié à un détonateur, dit-il ; ça déclenche une explosion qui projette ce qu'il y a dans ce sac plastique, de la poudre avec du verre et des clous, on dirait.

C'était ce qu'on avait supposé.

— On n'a qu'à l'enjamber, dit Jim Bob.

— Ouais, mais imaginez qu'on doive repasser par là en vitesse, il vaudrait mieux ne pas avoir à s'en soucier.

— C'est juste, dit Jim Bob.

Muni de son couteau, le Marchand de sable sectionna le fil en douceur.

— Il faut le couper tout doucement, sans exercer de pression. Ce truc, quand ça part, ça asperge tous azimuts comme un pet de putois, sauf que ça fait plus de dégâts.

Il alla couper le fil à l'autre bout, puis attacha les extrémités à des branches

des deux côtés, afin que le piège paraisse activé.

— Maintenant, si on repasse par ici à toute berzingue, en oubliant où est le fil, on n'a pas à s'inquiéter.

— Bon boulot, dis-je.

— Je sais, déclara le Marchand de sable.

On emprunta l'étroit sentier, puis on arriva à l'endroit où il gravissait la colline avant de redescendre en lacet à travers des arbres épars jusqu'à rejoindre l'enceinte. Cette nuit, des lumières étaient allumées — sur les murs, sur de grands poteaux à l'intérieur, ainsi qu'une faible lueur provenant de deux mobile-homes.

— Soit il y a quelqu'un à la maison, dit Leonard, soit ils ont laissé les lumières allumées pour rigoler.

— Le poste de guet est là-bas, un peu plus haut, dis-je. J'y vais.

— Tu es bon tireur, Hap, dit Vanilla, mais j'ai le fusil le plus adapté, et j'ai l'habitude de m'en servir. Il vaudrait sans doute mieux que je m'en charge.

— Alors vas-y, acquiesçai-je.

— D'accord, dit Vanilla. Bien. De là-haut, j'aurai une bonne vue de l'intérieur du camp. Ce sera mon nid de pie. Si je sens qu'il vaut mieux descendre vous rejoindre, je le ferai, les gars. Sinon, je tirerai de cette position.

— OK, mais ne nous tire pas dessus, fillette, dit le Marchand de sable.

— Si la fillette vous descend, ce sera volontairement, sachez-le. Je loupe rarement mes cibles, quand elles sont immobiles et ne savent pas que je suis là, et même dans les autres cas.

— On compte sur toi alors, dit le Marchand de sable.

— Je dois d'abord m'occuper des lumières, dit-elle.

Vanilla se rendit jusqu'au poste de guet et grimpa la petite échelle en bois, aussi rapide et silencieuse qu'un écureuil. Quelques instants plus tard, je vis le canon de son fusil dépasser d'un créneau.

— Tu crois qu'après ça, elle et moi, on pourrait sortir ensemble ? me demanda Jim Bob.

— Je n'en sais rien, dis-je. Reste concentré sur ce qu'on a à faire.

— Je suis capable de penser à deux choses à la fois en pleine action, ne t'inquiète pas. Je vous ai déjà donné des raisons d'en douter ?

— Non, dis-je.

— N'empêche, dit Leonard, je m'inquiète un peu.

— Merde, Leonard, dit Jim Bob. Tes inquiétudes, tu peux te les mettre où je pense. Quand je suis en mission, tu n'as qu'à me toucher la tête, ça te portera chance.

— Je suis quand même un peu inquiet, insista Leonard.

Le Marchand de sable ouvrit sa sacoche, dont il sortit un fusil à canon scié. Il avait une sorte de holster qu'il enfila sur son dos et où il glissa l'arme. Il avait déjà un colt .45 automatique dans le holster à sa hanche, avec une crosse nacrée, qui ressemblait à une arme de collection. Il portait un couteau à l'autre hanche, et un second dans sa botte, ainsi qu'une paire de petites tenailles dans une pochette à sa ceinture et un viseur laser adaptable à son fusil. Nous en avons tous un, mais celui du Marchand de sable était de conception spéciale ; les nôtres étaient fixés avec du ruban adhésif.

Le Marchand de sable se redressa et dit :

— On ne laisse personne derrière. C'est la règle militaire.

— Je ne suis pas militaire, et je n'ai jamais été dans l'armée, dis-je. Mais pour ça tu peux compter sur moi.

Je scrutai l'enceinte et les lumières qui l'environnaient ; l'endroit n'était en fait pas si bien éclairé : en son centre, il était plongé dans l'obscurité. Je repensai à un autre camp retranché où Vanilla et moi nous étions infiltrés un jour, mais à l'époque elle connaissait les lieux, où il était bien plus facile de se déplacer. Alors qu'ici, en bas, on avait affaire à un entassement de mobile-homes, de rebuts de fête foraine, de carcasses de voitures et de ferraille non identifiée ; ce qui me rendait plus nerveux que la fois d'avant.

On entendit un sifflement, comme une flèche fendant l'air, et l'une des lumières s'éteignit ; d'autres balles sifflèrent en succession rapide. Les éclairages sur le mur, ainsi que les lampes des détecteurs de mouvement qui se seraient déclenchés à notre approche, furent mis hors service. Vanilla les avait détruites en un rien de temps, sans loucher un seul tir. Ce côté de l'enceinte était désormais plongé dans le noir — et le resterait.

Je jetai un coup d'œil vers le poste de guet, levai la main en guise de signal, puis nous descendîmes le flanc de la colline en empruntant le sentier. À une trentaine de mètres du mur, le Marchand de sable dit soudain :

— Attendez.

On s'arrêta et on attendit.

— Regardez là-bas.

On regarda, mais on ne vit rien.

— Vous voyez la couleur de ces touffes d'herbe, avec le clair de lune ?

Regardant à nouveau, je distinguai des touffes d'herbe jaunies, séparées d'environ trois mètres les unes des autres, alignées sur une longue distance.

— L'herbe est verte entre elles, mais ces touffes sont jaunes, dit le Marchand de sable.

— Des pièges, dit Jim Bob.

— Des mines, à mon avis, dit le Marchand de sable. Si vous regardez bien attentivement, on peut distinguer des fils entre chaque touffe. Vous les voyez ?

Je les vis.

— Si on marche dessus, on fait sauter deux goupilles, et c'est sans doute le genre à exploser tous azimuts.

— Tu es certain que ce sont des mines ? demanda Leonard.

— Non, répondit le Marchand de sable. Mais raisonnablement sûr. Il suffit d'une tension sur le fil pour que ça se déclenche. J'ai déjà vu des mines comme ça, à la guerre. Il faut juste éviter de toucher les fils. Si on les sectionne en douceur, on supprime la tension. Les mines restent activées, il suffit de marcher dessus pour avoir les couilles qui remontent au menton, mais je vais me faufiler là-bas pour couper le fil et on pourra passer entre elles. S'ils sont vraiment malins, ils ont dû installer une autre ligne pas très loin. Au cas où la première est détectée, on en dissimule une autre juste derrière, et quand celui qui croit avoir passé le piège marche dessus...

— ... il a les couilles qui remontent au menton, dis-je.

— Bingo, dit le Marchand de sable.

— On n'a qu'à continuer sur le sentier, alors, dit Leonard.

— On pourrait. Ça paraît même judicieux, mais j'ai l'impression que ce sentier n'est pas non plus tout à fait inoffensif. Vous avez remarqué qu'il y a des meurtrières dans le grand portail ; en observant bien, on voit des canons de fusil qui dépassent ; à coup sûr il n'y a pas de tireur derrière, c'est un système automatique. Il suffirait que l'un se déclenche pour que les autres fassent feu en série. Enfin, c'est mon avis, vous êtes libres de continuer sur le sentier pour valider ou non ma théorie, mais vu la disposition des fusils à cette heure, c'est sans doute un système de ce genre. Et on ne connaît pas le moyen de les désactiver. Alors tentons plutôt notre chance avec les mines — je vais m'en charger.

Il quitta le sentier, et je commençai à lui emboîter le pas quand Jim Bob me prit par l'épaule et me dit :

— Laissons-le ouvrir la voie. S'il échoue, on n'aura perdu qu'un seul homme.

— Et c'est le Marchand de sable, ajouta Leonard.

— Oui, on ne portera pas son deuil plus de cinq secondes, même si on est recouverts de bouts de lui.

— S'il explose, dit Leonard, le bruit risque de mettre la puce à l'oreille à nos amis.

— Exact, mais le Marchand de sable ne sera plus là, alors que nous, on verra le jour se lever.

— Pas faux, dit Leonard.

Le Marchand de sable se faufila jusqu'à la ligne, sortit son couteau et sectionna un fil entre deux touffes d'herbe jaunie ; puis il avança encore, trouva un autre fil et le coupa.

— Merde alors, dit Jim Bob. Il a réussi.

Le Marchand de sable se redressa et nous fit signe d'avancer, en nous montrant où passer entre les mines qu'il avait désamorçées.

On progressa ensuite sans encombre, jusqu'à arriver au pied de l'enceinte. Le Marchand de sable déroula la corde et lança le grappin au-dessus du mur. Il s'accrocha assez facilement à la treille de barbelés qui le surmontaient. Le Marchand de sable tira sur la corde, secouant les barbelés qui tinrent bon. Puis il prit une des couvertures qu'on avait apportées, la mit sur son épaule et se mit à grimper à la corde. Il monta le long du mur, aussi rapide et silencieux qu'un colibri.

Arrivé en haut, il trouva une prise sans se prendre les doigts dans les barbelés, balança la couverture dessus pour se protéger des picots, se hissa au sommet, où il hésita un instant, avant de sauter de l'autre côté sans se servir de la corde.

Jim Bob fut le deuxième à se lancer, avec sa couverture et son fusil à l'épaule. Il grimpa aussi vite que le Marchand de sable et posa sa couverture par-dessus la sienne, afin de tasser les barbelés et de s'en protéger encore plus, puis il franchit le mur et disparut. J'escaladai à mon tour, avec couverture et fusil à l'épaule. Arrivé de l'autre côté, Jim Bob et le Marchand de sable n'étaient déjà plus là. Leonard atterrit à côté de moi, et je l'entendis prendre une profonde inspiration en prévision de ce qui nous attendait.

Le grand hangar se trouvait juste en face de nous. Jim Bob était passé à la gauche du bâtiment, se faufilant à travers les voitures et les équipements forains, en direction du cercle de mobile-homes. Le Marchand de sable s'y dirigeait aussi, par l'autre côté, zigzaguant parmi les carcasses de voitures juchées sur des briques ou des jantes rouillées.

Leonard et moi fonçâmes vers le hangar. Je passai du côté droit, lui du gauche. Longeant le bâtiment, j'atteignis une porte, en tournai doucement la poignée pour voir si elle était verrouillée — ce n'était pas le cas. Je respirai un bon coup, entrouvris la porte, pointai mon fusil dans l'embrasure et allumai le faisceau de visée nocturne. Deux gros pick-up occupaient le centre du hangar, aux parois couvertes d'étagères. Je me glissai à l'intérieur et attendis, jusqu'à ce que j'entende Leonard, à l'extérieur, faire le tour du bâtiment et s'approcher à son tour de la porte. Il s'arrêta devant et chuchota :

— Ne tire pas.

— C'est bon, dis-je, et il entra à son tour.

C'était un bâtiment très vaste, avec deux grandes portes accolées à l'entrée pour laisser passer les gros véhicules. On examina les lieux, et ce qu'on découvrit me glaça le sang. Les étagères étaient remplies à craquer de bocaux de fruits — il y en avait vraiment beaucoup. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'aliments en conserve, mais en dirigeant la lumière dessus je vis que ce qui flottait dans le liquide des bocaux n'était ni de la confiture ni des pommes de terre nouvelles. Chaque bocal contenait des testicules, certains encore dans leur sachet, pour ainsi dire, d'autres non. Le liquide était jaunâtre, zébré parfois d'épais filets de sang. Dans un des bocaux, je vis flotter un truc rouge, comme une méduse ensanglantée. M'approchant, je reconnus une perruque rousse. La Tignasse. En plus de ses couilles, ils lui avaient pris son pauvre scalp.

Le doute n'était plus permis : nous ne nous étions pas trompés d'endroit ni de personnes.

— Il doit bien y en avoir plus d'une centaine, dit Leonard.

— Au bas mot, dis-je, tout en sentant ma peau se hérissier, comme si elle voulait s'arracher à mes os et déguerpir.

Chacun de notre côté, on parcourut les étagères, qu'on examina à la lueur de nos lampes de fusil. Le long des rayonnages étaient disposées un tas de vieilles photos encadrées, couvertes de poussière, des portraits de gens qui se ressemblaient un peu tous. Des photos de famille mêlées aux bocaux de couilles — quoi de plus nostalgique et accueillant. Me penchant pour les observer de plus près, je réalisai que tous les gens sur les clichés étaient des morts, les hommes en costume, les femmes en longue robe blanche. Je me remémorai ces vieilles photos de défunts de l'époque victorienne, où l'on revêtait les morts de leurs plus beaux habits avant de les photographier. Les victoriens ne trouvaient pas ça bizarre du tout, les coupeurs de couilles non plus apparemment.

Leonard me rejoignit.

— Ce sont toutes des photos de famille, j'ai l'impression.

— Ouais. Et uniquement de cadavres.

— Hein ?

Leonard défit la lunette de son fusil et scruta les clichés de plus près.

— Sacré nom de Dieu ! Tu as raison. J'en ai vu, des trucs, mon pote, mais je crois que ça me fait encore plus flipper que les couilles en bocaux. Il ne manquerait plus qu'on tombe sur un autel dédié aux sacrifices d'animaux, ce serait complet.

— Je pense que c'est la dynastie des coupeurs de couilles, dis-je. Quand l'un d'entre eux meurt, un autre prend sa place. Comme l'a dit Doug, c'est une

histoire d'inceste et de perpétuation de la lignée. Dès qu'ils ont l'âge, ils rejoignent à leur tour l'entreprise familiale.

— Il pourrait y en avoir plus que sept ou huit ici, dit Leonard.

— Sur ce point, Doug était assez formel.

— Tu recommences. Doug est un escroc et un criminel, donc il te dit forcément la vérité, pourquoi douter de sa parole ?

— Parce qu'il a tout intérêt à ce qu'on liquide ces types. S'il a raison, on a affaire aux derniers de la lignée.

— S'il a raison.

Leonard replaça la lampe de visée sur son fusil.

— Comment des gens peuvent-ils en arriver là ? m'interrogeai-je.

— Question de choix.

— Ça n'explique pas tout. Il faut qu'on les ait eux-mêmes traités comme de la merde. Ils pensent que c'est normal.

— Je vais te dire : une fois sortis d'ici, tu prendras un peu de repos et tu pondras un papier sur le sujet — je prendrai le temps de le lire en me grattant les couilles. Mais vu qu'il n'y a personne ici, hormis ces couilles et ces photos minables, et vu que ton papier n'est pas encore écrit, remettons-nous au boulot.

On ressortit par la porte et on fila à petit trot vers le cercle de mobile-homes.

Jim Bob et le Marchand de sable n'étaient plus visibles nulle part.

1. Voir, dans la même série, *Diable rouge*.

Leonard et moi nous séparâmes. Je m'approchai du cercle de mobile-homes, là où une ouverture permettait d'accéder au centre. Leonard partit dans la direction qu'avait prise le Marchand de sable. Je priai pour que ce dernier et Jim Bob ne nous tirent pas dessus par mégarde. La pensée de Vanilla postée en haut de la colline avec son fusil de précision me réconforta un peu.

Je dépassai un des cabanons — c'étaient bien des toilettes extérieures, dont la puanteur me frappa. Qui donc, à l'époque moderne, ferait le choix volontaire de vivre dans des conditions pareilles ? me demandai-je. Mais la question serait peut-être : qui donc égorgerait des gens au fil de fer, leur couperait les couilles et les conserverait en bocaux à côté de ses pick-up dans un fichu hangar ?

Je me frayai un chemin jusqu'à l'accès qui me permit d'entrer dans le cercle de mobile-homes. Ils disposaient d'un tas de moyens pour empêcher quiconque de pénétrer dans l'enceinte, mais jusque-là je n'avais rien vu, à l'intérieur, susceptible de les alerter de la présence d'un intrus. Sur ma droite, j'aperçus le Marchand de sable. Il me désignait le mobile-home qui était éclairé. J'acquiesçai et le rejoignis. La porte d'entrée était de ce côté du cercle. On y accédait par une volée de marches, des planches mal bricolées, qui menait à un porche en bois surmonté d'un petit auvent prolongeant le toit.

Je montai le premier. Les marches craquèrent, et quand je posai le pied sur le porche il grinça bruyamment. Je pris une profonde inspiration et posai l'oreille contre la porte. J'entendis la rumeur d'une télé allumée. Je me tournai vers le Marchand de sable.

Il monta à son tour sans émettre le moindre son — même un chat domestique aurait fait plus de bruit. Il posa son arme contre la porte, sortit de sa poche un trousseau d'outils pour crocheter les serrures et se mit au boulot. La serrure était d'aussi médiocre qualité que la porte. Elle résista aussi peu que le soutien-gorge d'une pute.

Le Marchand de sable reposa son trousseau, reprit son arme et nous échangeâmes un regard. Je posai ma main gantée sur la clenche, la tournai et

j'entrai. Il faisait noir à l'intérieur, et j'avais éteint ma lampe de visée. Je me glissai d'un côté de la porte, puis décidai de m'accroupir. Le Marchand de sable entra à son tour et prit l'autre côté. Il n'y avait que ces deux directions à prendre dans ce mobile-home — gauche ou droite. J'allai à gauche, lui à droite.

Me dirigeant vers le son de la télévision et la faible lumière jaunâtre, j'arrivai à une partie du mobile-home qui servait de salon, où je pénétrai par l'encadrement dénué de porte. Le dossier d'un canapé me faisait face, et un homme était assis dedans. Je n'en voyais que l'arrière de la tête, et de larges épaules. Il avait de longs cheveux gras. La petite lampe à gauche de la pièce près d'une fenêtre ainsi que la lueur clignotante de la télé rendaient la scène irréelle. Pour arranger le tout, il regardait une espèce de reality show minable.

Je m'approchai du canapé en pointant mon fusil sur l'arrière de son crâne. J'avais à peine fait un pas qu'un coup de feu retentit dans la cour. L'homme se redressa brusquement et se retourna. Il tenait un flingue à la main — logique, ce genre de types se baladaient armés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais c'est tout ce qu'il avait : hormis un slip, il était nu, même si à ce moment-là je ne voyais pas ses pieds et qu'il aurait aussi bien pu porter des talons hauts. M'apercevant, il expira avec un drôle de bruit, comme un serpent sifflant dans les hautes herbes.

— Ne fais pas ça, dis-je.

Il m'obéit, et laissa tomber son arme sur le canapé.

Le Marchand de sable arriva à ce moment-là.

— T'en as eu un ?

— Qui a tiré dehors ? demandai-je.

— Jim Bob, espérons.

— Vous êtes qui, vous deux ? demanda l'homme derrière le canapé.

— Ce fils de pute sait au moins compter jusqu'à deux, observa le Marchand de sable.

— Viens par ici, dis-je, que je puisse t'admirer en entier, même si je préférerais m'en dispenser.

Il s'exécuta. Il était maigre, blanc comme un cachet d'aspirine, et à la lueur de l'éclairage ses cheveux pouvaient aussi bien être bruns ou noirs que roux. Il ne portait pas de talons hauts — il était pieds nus. Contre les parois étaient posées des étagères, avec des bocalss dessus. J'en devinaiss le contenu sans difficulté — ils avaient une sacrée collection. Des photos étaient accrochées au mur ainsi que cette invocation dans un cadre fané : DIEU BÉNISSE NOTRE FOYER.

— Comment qu'vous êtes entrés ? demanda l'homme.

Son accent était de l'East Texas, mais la prononciation semblait dater d'une

autre époque, comme épargnée par le temps et la société. La légende de leur mutisme familial, en revanche, tombait à l'eau.

— Par téléportation, dis-je. Pose ton cul sur le canapé. Marchand de sable, tu ne voudrais pas aller voir qui a tiré dehors, au cas où ce n'était pas Jim Bob ?

Le Marchand de sable fila et je l'entendis ouvrir la porte du mobile-home. L'homme en slip douteux et moi-même restâmes à nous mesurer du regard jusqu'à ce que le mien se porte à nouveau sur la collection de bocaux.

— Tu n'aurais pas pu te contenter d'acheter des saucisses cocktail ?

L'homme resta coi. Je le fixai, stupéfait de tant de banalité. Cet homme appartenait à une tribu de monstrueux tueurs qui perpétraient leurs forfaits à travers le pays, et en fait ce n'était rien de plus qu'un type d'allure ordinaire en slip sale. Un psychopathe assis devant la télé, qui se grattait les parties en buvant de la bière et en jetant de temps en temps un coup d'œil à sa collection de couilles. Rien de monstrueux en apparence, rien de spécial chez lui. C'était juste un psychopathe qui aimait les reality-shows et qui aurait eu besoin d'une bonne douche et d'une injection létale.

J'ignore combien de temps on est restés ainsi, à se regarder, mais j'eus l'impression que le Marchand de sable mit une éternité avant de réapparaître. Jim Bob l'accompagnait.

— J'en ai eu un qui sortait des toilettes, dit Jim Bob. J'ai fait le tour des mobile-homes, mais rien d'autre à signaler.

— Vous avez tué Derrick ? dit l'homme.

— Est-ce qu'il te ressemblait, avec un pantalon ? demanda Jim Bob.

L'homme acquiesça.

— Ne compte pas sur lui pour le petit déj'.

— Et Leonard ? demandai-je.

— Pas vu, dit Jim Bob en secouant la tête. J'ai vérifié plusieurs mobile-homes, il n'y avait personne. Je faisais le tour pour examiner les suivants, et voilà qu'un type sort des chiottes avec un rouleau de PQ à la main et un pistolet dans l'autre. Quand il m'a vu, il ne savait plus s'il devait se torcher le cul avec le PQ ou avec le flingue. Mais il a décidé de me mettre en joue — avec le flingue, pas le PQ. Alors je l'ai descendu — et pas descendu se promener en ville. Vous avez entendu un tir de .22 après le mien ?

— Non, répondis-je.

— Je suis presque sûr que Vanilla l'a touché à l'arrière du crâne quasiment au moment où j'ai tiré. C'était vachement discret, comme tir... Bon Dieu ! Regardez-moi tous ces bocaux remplis de couilles.

— Je voudrais savoir où est Leonard, dis-je.

— Je te l'ai dit, aucune idée. Fichtre, c'est pas les bocaux qui manquent ici ! Notez, si on me coupait les roubignolles, il faudrait de la place, un sacré paquet de bocaux, ou plutôt une baignoire, et au moins quarante litres d'alcool pour les conserver.

— Qu'est-ce qu'on fait de celui-là ? demandai-je.

— Tu connais déjà la réponse, dit Jim Bob.

— Vous feriez mieux de repartir et de filer vous planquer quelque part, dit l'homme. Vous auriez peut-être une chance. Une toute petite chance, mais une chance quand même. Vous devriez déguerpir avant que mes frères reviennent.

— Justement, quand toi et tes frères n'êtes pas occupés à vous enfiler, dit Jim Bob, où est-ce qu'on peut les trouver ?

— Va te faire mettre par une bite de chien, répliqua l'homme. Ils reviendront bien assez tôt pour te le faire regretter.

Le Marchand de sable rigola, leva son fusil et abattit l'homme. Le résultat n'était pas beau à voir.

— Merde, pourquoi ? dis-je.

— On n'est pas venus pour régler leurs affaires, dit le Marchand de sable. On est ici pour se débarrasser d'eux.

— Bon Dieu, dis-je. Il avait lâché son flingue. Il était désarmé.

— Si ça te gêne, c'est ton problème, dit le Marchand de sable.

On repartit par où on était entrés, sans perdre de temps, franchissant la porte à la file — le Marchand de sable d'abord, puis moi et Jim Bob. On passa au milieu des mobile-homes. Personne ne nous tira dessus, aucun bruit jusqu'à ce que Leonard apparaisse à l'entrée du cercle de mobile-homes.

— J'ai entendu tirer, dit Leonard. J'en ai croisé un près des chiottes qui ne chiera plus jamais.

— C'est moi qui l'ai eu, avec Vanilla, dit Jim Bob.

— On en a chopé un autre le cul à l'air dans sa caravane, dit le Marchand de sable. Il ne sera pas là pour les fêtes.

— Où sont les autres ? demandai-je.

— Bonne question, dit Leonard. Je n'ai vu personne dehors. Vous avez vérifié tous les mobile-homes ?

— Un seul, dis-je.

— J'en ai visité deux, dit le Marchand de sable.

— Et moi plusieurs autres, dit Jim Bob.

On finit par déterminer qu'un seul mobile-home n'avait pas été examiné.

Cette fois, on ne s'embêta pas à crocheter la serrure. Jim Bob défonça la porte d'un coup de pied, et on entra. L'atmosphère du lieu empestait autant qu'une haleine de vautour. Il n'y avait personne, pas de bouches de couilles non plus. Ce mobile-home semblait leur servir de piaule de dépannage. Des matelas jonchaient le sol, avec des couvertures et des draps froissés. Et un tas d'armes automatiques étaient posées contre le mur ou fixées à des crochets. Leur chambre faisait aussi office d'armurerie.

Un coin de la pièce était barré par un rideau jaune soutenu par des barres métalliques et des étais. On alla voir ce qui se trouvait derrière. La lueur du clair de lune passait par une fenêtre sans rideaux. Il y avait une petite table en bois avec deux ou trois bouquins dessus, ainsi qu'un lit médicalisé. Il était équipé d'un appareil électrique, une manette en plastique munie de boutons pour lever ou baisser le lit. Autour du lit, des bouches en verre fixés à des supports métalliques,

d'où pendaient des tubes avec des aiguilles rouillées à leur bout, comme des serpents morts d'ennui. La literie jaunie par le temps exhalait une puanteur de restes humains abandonnés à la pourriture depuis un bail. Sur l'oreiller reposait une tête, où s'accrochaient encore quelques touffes de cheveux noirs, même si la plupart étaient tombés sur l'oreiller. Un corps était attaché à cette tête. Il n'était pas tout à fait momifié, pas tout à fait décomposé non plus, mais dans une sorte d'entre-deux. Difficile de juger ce qui allait l'emporter, de la putréfaction ou de la momification. L'odeur provenait évidemment de là. La lumière qui s'infiltrait par la fenêtre donnait l'illusion que le cadavre était enrobé d'une fine couche de fromage. Ses yeux étaient fermés par deux bouts de ruban adhésif. Elle portait une blouse autrefois blanche, qui avait fusionné avec la chair en décomposition.

— OK, fit Jim Bob. On en a tué deux, et les autres ne sont pas ici, à moins que vous vouliez compter ce... cette femme ou je ne sais quoi. Bon Dieu.

— Ils la torturaient ? s'interrogea le Marchand de sable.

Jim Bob pris l'un des livres ouverts sur la table et le feuilleta.

— Je pense plutôt qu'ils soignaient quelqu'un, dit-il. Sans doute une parente. Par leurs propres moyens. C'est un livre de médecine.

— Ça m'étonnerait qu'ils comptent un médecin diplômé dans leurs rangs, dis-je.

— Il y en a au moins un capable de lire, remarqua Leonard.

— Pas assez bien, dit Jim Bob. La page était ouverte sur « Accouchement ». Ils ont dû essayer de mettre au monde un bébé.

— Vu qu'on n'a croisé aucun bébé ici, dit Leonard, j'en conclus que c'était la future mère et qu'ils se sont plantés.

— C'est ce qu'avait dit Doug, observai-je. Ils sont arrivés à court de sœurs.

— On dirait bien, dit Leonard, plissant le nez face à l'odeur.

Ces gens avaient beau être abominables, me dis-je, ils avaient néanmoins essayé de sauver une des leurs et de donner naissance à un autre. J'aurais préféré continuer à les voir comme des tueurs sans visage qui méritaient la mort, sans la moindre once d'humanité. Je me demandai s'ils l'avaient redressée sur le lit pour la photographier.

La puanteur me donnait la nausée. Je me mis à tousser. On sortit de là sans plus tarder. On repassa au milieu du cercle de mobile-homes et on reprenait la direction du mur lorsqu'on aperçut un faisceau de phares en train de descendre la colline, entre les arbres. La voiture était encore assez haute pour éclairer l'intérieur du camp et nous balayer comme des rayons laser. Puis on entendit un cliquetis sonore, je vis s'éteindre des petits points rouges lumineux à l'intérieur du portail, juste au-dessus d'une demi-douzaine de mitrailleuses, comme l'avait deviné le

Marchand de sable. Dès que les lumières s'éteignirent, de manière automatique, le grand portail s'ouvrit en grinçant, puis un Hummer noir déboula dans l'enceinte.

Comme l'avait annoncé l'homme en slip, ils n'allaient pas tarder à revenir — et ils étaient déjà là.

On déguerpit sans demander notre reste tandis que le Hummer freinait avant de stopper net. Les portières s'ouvrirent côté passager — à l'avant comme à l'arrière — laissant sortir à découvert deux hommes, plus costauds que celui en slip, dont les armes automatiques nous mitraillèrent. J'eus tout juste le temps de bondir derrière un entassement de machines à laver que les balles traversèrent dans des éclats de rouille, l'une m'atteignant même aux fesses dans mon plongeon. Une fois à terre, je tournai aussitôt la tête, cherchant Leonard des yeux.

Je ne le vis pas, mais je l'entendis ouvrir le feu avec son fusil juste à ma droite. Son vieux Remington produisait un son particulier, à chaque recharge, et il pompa sans discontinuer. De nouvelles rafales d'armes automatiques y répondirent, toutes en direction de Leonard. Je levai la tête prudemment et jetai un œil par un interstice dans la pile de machines : les deux hommes armés accouraient vers moi. Ni l'un ni l'autre ne semblait touché. L'un d'eux leva brusquement la tête — qui retomba, et dans les phares du Hummer on vit jaillir à la place de son œil un liquide sombre. L'homme qui l'accompagnait cria quelque chose, se tapit au sol, puis repartit en vitesse vers le Hummer. La fusillade s'interrompt, alors Jim Bob et le Marchand de sable passèrent la tête au-dessus des carcasses de voitures et ouvrirent le feu à leur tour, mais cet enfoiré devait être béni car leurs tirs parurent ne pas l'atteindre, en tout cas ils ne stoppèrent pas.

On entendit alors ce petit bruit sec provenant du poste de guet, et Vanilla ne le loupait pas. Il tourna brusquement la tête, comme pour regarder dans notre direction, avant de percuter le Hummer contre lequel il s'affaissa lentement avant que sa tête disparaisse sous le tout-terrain. Ses fesses firent une bosse, comme s'il allait baiser le sol, puis il ne bougea plus.

J'entendis le Marchand de sable s'écrier :

— Elle sait tirer, la garce.

Le Hummer rugit et partit en marche arrière, roulant au passage sur l'homme tombé au sol, dont il écrabouilla le crâne en répandant partout ce qui lui tenait de cervelle. Il passa le portail, fit demi-tour dans un crissement de gravier et repartit en marche avant vers la colline. On se mit tous à le canarder, mais nos tirs ne suffirent pas à l'arrêter.

Du poste de guet, Vanilla tira à deux reprises, et j'entendis éclater le pare-

brise du Hummer, mais il continua de gravir la colline. On courut tous à sa poursuite.

Arrivé en haut de la colline, le Hummer tourna et quitta la route pour foncer droit sur le poste de guet, qu'il heurta de plein fouet et fit s'effondrer en morceaux, projetant Vanilla à terre dans un éclair de cheveux blonds. Le tout-terrain tenta de l'écraser, mais elle se faufila en boitant derrière un arbre que le Hummer heurta, avant de reculer, de faire demi-tour et de filer.

On courut jusqu'en haut de la colline ; le temps d'y arriver, le Hummer avait disparu et Vanilla venait à notre rencontre d'un pas claudicant.

— Ramenez-moi à la voiture, dit-elle. Je vais leur apprendre à me faire tomber de mon arbre.

— On dit poste de guet, dit le Marchand de sable.

— Qu'importe, dit-elle, en enfilant la lanière de son fusil sur le dos.

Elle vint se positionner entre Leonard et moi, passa ses bras autour de nos épaules et, Jim Bob et le Marchand de sable ouvrant la marche, on la soutint. On marcha ainsi jusqu'au portail-buisson, ou plutôt l'endroit où il avait été, car le Hummer avait foncé à travers.

— Ils se prennent pour des gros durs, dit le Marchand de sable, mais avec nous ils sont tombés sur un os.

— On a eu de la chance, dit Jim Bob.

On poursuivit notre chemin clopin-clopant avec Vanilla jusqu'à la route de terre. Le Marchand de sable se pencha en éclairant le sol de sa lampe et dit :

— Ils ont pris à droite. On voit les traces là où ils ont tourné.

Le problème, c'était que notre Buick était sur la gauche, alors on dut retourner dans cette direction avec Vanilla pour rejoindre la voiture. Quand on arriva enfin, je me dis que le Hummer devait déjà être sur la route du pôle Nord.

J'avais à peine fermé ma portière que Vanilla démarra en trombe. Elle posa son pied valide, le droit, sur l'accélérateur, manœuvra la Buick en marche arrière jusqu'à la route, freina, accéléra à nouveau, changea de vitesse et nous étions partis. Chaque fois que Vanilla passait la vitesse supérieure, la voiture vrombissait de plus belle. Elle roula sur une bonne distance avant d'allumer les phares, ce qui était préférable, car la voie se faisait plus étroite, avec des fossés des deux côtés remplis d'eau stagnante que les phares faisaient miroiter.

— On ne les rattrapera jamais, dit Leonard.

— Si, répliqua Vanilla, avant de passer la vitesse supérieure.

Elle ne plaisantait pas en disant que la Buick avait été gonflée plus qu'à bloc. On fonda ainsi pendant dix ou quinze minutes, et soudain on aperçut les feux arrière du Hummer. Vanilla appuya sur le champignon, faisant rugir le moteur de

la Buick, ses pneus mordant la chaussée de plus belle.

J'avais omis de mettre ma ceinture de sécurité, mais j'y pensai à cet instant et la fixai en m'efforçant de ne pas me chier dessus. On roulait si vite que la voiture vibrait de toute part et que les arbres semblaient former une paroi solide de chaque côté de la route. Un Hummer ne roule pas aussi vite, et cette Buick était un putain de jet sur roues.

On se rapprochait donc à toute allure.

Laissez-moi vous décrire mon cri : il était long, puissant et se mêla à ceux de Leonard et de Jim Bob ; il était même presque assez fort pour couvrir le ricanement du Marchand de sable. Vanilla n'émit pas le moindre son.

La cause de ce cri, c'est qu'on paraissait foncer droit dans le cul du Hummer. On était si proches de leur pare-chocs que l'épaisseur d'un simple autocollant aurait suffi à provoquer la collision. L'arrière du Hummer avait été modifié, une porte s'y ouvrait et laissa apparaître deux hommes armés, genou au sol, qui firent feu.

Vanilla donna un coup de volant et vira sur le bas-côté — ç'aurait pu être un fossé ou un arbre, mais on eut de la chance et on profita d'une large bande de terre. L'instant d'après, on roulait à côté du Hummer. Je vis que notre pare-brise était impacté en plusieurs endroits, les trous causant des craquelures qui se propageaient très vite avec le crissement d'une fine couche de glace craquant sous le poids d'un patineur.

Je baissai la tête juste au moment où le pare-brise explosa dans une pluie d'éclats de verre, et j'entendis Jim Bob s'écrier :

— Nom de Dieu !

Quand je relevai la tête le pare-brise avait disparu et du sang coulait sur mon visage. Je jetai un coup d'œil à Vanilla. Elle avait des coupures au front et sur la joue, et un petit morceau de verre planté à la racine de ses cheveux, mais je ne suis pas sûr qu'elle avait ne serait-ce que cligné des yeux quand le pare-brise avait explosé. Il faut dire qu'à ce moment-là je me planquais la tête entre les jambes, alors j'avais peut-être loupé un truc.

Je regardai à l'arrière. Leonard me salua poliment de la main, la bouche crispée en une sorte de sourire. Il ne semblait pas avoir de coupure. Avec sa main gantée, Jim Bob était en train d'extraire un bout de verre brisé de son épaule. Le Marchand de sable était assis sur le côté droit. Il baissa sa vitre et passa la tête et les bras à l'extérieur, tenant des mains son fusil à canon scié. Des gouttes de sang s'écoulaient de ses coupures et s'envolaient dans la nuit. Le pare-brise arrière avait

également volé en éclats.

Je me retournai, baissai ma vitre et regardai Vanilla.

— Je vais freiner, dit-elle.

— Je sais.

Elle rétrograda et freina quasiment du même mouvement. Le moteur passa du rugissement au ronronnement et, tout en ralentissant, on se retrouva de nouveau derrière le Hummer. Au même instant, je passai la tête et les bras par la fenêtre avec mon fusil en priant pour que le Marchand de sable ne me fasse pas sauter la tête. On fit feu tous les deux presque au même moment, et le fracas de ces tirs me vrilla la cervelle comme si une horde de singes fous tapaient sur des bongos à l'intérieur de mon crâne.

— J'adore ça ! s'écria le Marchand de sable.

J'actionnai le fusil à pompe et tirai de nouveau sur les hommes à l'arrière du Hummer ; l'un d'eux s'écroula et chuta du véhicule malgré le geste de l'autre homme pour le rattraper. La Buick lui roula dessus avec un cahot.

Vanilla changea de vitesse, et on se déporta de nouveau à gauche du Hummer, juste au moment où l'autre homme tentait de nous tirer dessus. Il toucha seulement l'arrière de la Buick, ses balles se fichant dans le coffre et se perdant dans les bois.

Le conducteur du Hummer essaya d'occuper le milieu de la voie pour nous en éjecter. On approchait d'un pont étroit et nous n'avions d'autre choix, si on voulait l'emprunter, que de se replacer derrière l'autre véhicule. Ce qu'on fit.

Le Marchand de sable et moi rouvrîmes le feu. Entre-temps, Jim Bob avait baissé la vitre de son côté et, assis sur le rebord de la fenêtre, son fusil au-dessus du toit de la Buick, il canardait lui aussi. J'entendis Leonard dire :

— Je vais juste rester assis peinard au milieu.

Les roues du Hummer accrochèrent le revêtement du pont, et l'homme agenouillé à l'arrière tomba à la renverse en lâchant son arme, avant de se ressaisir, le temps de fermer la porte. Le tout-terrain roulait à peine sur le pont que Vanilla lui collait déjà au train comme une hémorroïde.

Le Hummer freina, et je crus un instant qu'on allait tous se retrouver assis à l'avant en compagnie du chauffeur, mais Vanilla braqua sur la gauche, continua et nous repositionna à côté du tout-terrain, tellement collés que le rétroviseur de mon côté se brisa et que les poignées des portières raclèrent. Le timing était parfait, car par chance le Marchand de sable et moi venions juste de rentrer nos têtes et nos bras dans l'habitacle.

Vanilla baissa sa vitre.

— Hap, prends le volant, dit-elle.

— Quoi ?

— Prends le volant et assieds-toi sur mes pieds.

Je détachai ma ceinture et j'agrippai le volant. Vanilla se pencha par la fenêtre en sortant son automatique. Je me glissai sur son siège et lui bloquai les pieds avec mes fesses. Je posai le pied sur l'accélérateur et nous fis avancer au niveau du conducteur du Hummer. Il passa la main par sa fenêtre, avec un flingue au bout.

Assise sur le rebord de la fenêtre, Vanilla pivota et tira par-dessus le toit de la voiture. Le conducteur était assez proche pour que je l'entende faire le bruit d'une bielle qui coule, et ensuite le Hummer quitta la route, fonça dans un fossé, en ressortit, puis roula parmi des arbustes avant d'aller finir sa course contre un grand liquidambar, dans un impact déchirant qui projeta des bouts d'écorce alentour comme des confettis. Un panache de fumée blanche sortit de l'arrière du véhicule, de l'autre côté une portière s'ouvrit, et j'aperçus un homme s'enfuir dans les bois, armé d'un grand fusil.

Vanilla se réintroduisit dans l'habitacle avec tant de force qu'elle me délogea du siège conducteur, et la Buick fit une embardée. Elle reprit le volant, le tourna et enclencha le frein de secours tout en ralentissant. La Buick effectua un demi-tour et se retrouva face à la direction d'où on venait.

— Super, fit Jim Bob.

Vanilla repartit en vitesse et s'arrêta à l'endroit où le Hummer avait quitté la route. On sortit tous de la voiture. Le Marchand de sable fit trois pas, puis s'écroula.

— Merde, dit-il. J'en ai pris une dans la jambe. C'est cassé.

Jim Bob, Leonard et moi courûmes jusqu'au Hummer. Jim Bob força la porte arrière. Il y avait l'homme blessé avec un pistolet à la main, la bouche du canon posée sous son menton.

— Je voulais juste que vous sachiez que je le fais à ma manière, déclara-t-il avant de presser la détente, projetant sa calotte crânienne et ses cheveux gras contre le toit du Hummer en nous aspergeant de cervelle et de sang.

La calotte retomba sur le plancher et roula comme un enjoliveur qui se détache avant de s'arrêter.

Il n'y avait personne d'autre à l'intérieur.

Quand je me retournai, Leonard n'était plus là. Je pris la direction qu'il avait dû suivre, là où les arbres et les broussailles étaient les plus denses. Je l'avais presque rattrapé lorsqu'il déboucha à un endroit où les arbres étaient plus épars et où la lune brillait. Il reprit sa marche, trop vite car l'homme qu'il poursuivait, planqué derrière un buisson, se redressa soudain sur son passage en pointant un fusil-mitrailleur. Je le canardai aussitôt avec mon fusil à pompe, mais si je le

touchai ce n'était pas mortellement. Il fit volte-face, ses dents étincelant au clair de lune, son fusil braqué sur moi, mais Leonard tira et le descendit, le projetant derrière le buisson où il s'était caché.

On se précipita tous les deux vers lui. On contourna le buisson. Il avait laissé tomber son fusil à terre. Il était salement touché, mais pas mort, et il tentait de le reprendre. Je l'écartai d'un coup de pied. Allongé sur le dos, l'homme leva les yeux sur nous. Il avait l'air petit et pâlot, le genre de type qu'on croise sans le remarquer. Il ressemblait aux autres membres des Annulateurs, comme s'ils avaient tous été taillés dans la même étoffe. La lune se reflétait dans ses yeux.

Il tourna la tête vers moi. Sa bouche s'ouvrit et se referma, en quête d'une bouffée d'air. Je me souvins de ma première carabine à plombs, quand j'étais gosse : je me rêvais en fabuleux chasseur et tirai sur un oiseau. Quand j'allai le chercher, son bec était ouvert et il s'efforçait en vain de faire entrer de l'air dans ses petits poumons. Il ne fut plus question pour moi de tuer des oiseaux pour m'amuser. J'avais toujours sur la conscience l'âme de cet oiseau, et des choses bien pires depuis. Leonard leva son fusil pour tirer, mais il hésita.

L'homme cessa de haleter. La lune s'effaça de ses yeux.

Leonard et moi avons un ami vétérinaire qui nous recoud en toute discrétion en cas de besoin. Il se fait payer grassement — il le faut bien. S'il se fait prendre, il recoudra des blessures à l'arme blanche dans la prison de Huntsville.

On alla le voir. Il prit soin de nous, en particulier du Marchand de sable. Un fragment de projectile s'était logé dans sa jambe, avec la ferme intention d'y rester. C'était assez profond, et quelqu'un d'autre serait peut-être mort sous le choc, mais le Marchand de sable se fit opérer sans la moindre anesthésie. Je pense qu'il voulait nous démontrer qu'il était bien plus coriace que nous. À mon avis, ça montrait juste qu'on était plus intelligents.

Quand le véto finit par extraire le bout de métal de sa jambe, le Marchand de sable émit un simple grognement, mais il s'évanouit au moment de recoudre la plaie.

— S'il meurt, dit Jim Bob, ce sera une opération gagnant-gagnant.

— Ce n'est pas très sympa, dis-je.

— Oh, mais tellement vrai, dit Leonard avant de lâcher un petit rire, ou peut-être était-ce un toussotement.

Nous avions tous des coupures et autres bobos à soigner, ce qui fut fait. Aucun n'avait été coupé gravement par le verre, même si Vanilla allait garder une petite cicatrice en haut du front, au niveau de la raie de ses cheveux. Je la regardai pendant que le véto s'occupait d'elle. Elle avait des coupures un peu partout, et du sang dans les cheveux, mais bon sang elle avait l'air d'une vraie déesse.

Une fois les soins terminés, et après que le Marchand de sable se fut réveillé et eut accepté de prendre des cachets antidouleur, on paya notre ami vétérinaire avec l'argent de Jim Bob et on retourna dans notre planque. Aussitôt arrivé, le Marchand de sable, qui s'était installé dans le canapé, déclara :

— J'en ai compté sept, pas huit.

— J'y ai pensé, dis-je. Peut-être qu'en fait ils n'étaient que sept.

— Peut-être aussi, ajouta le Marchand de sable, que ceux dans le Hummer revenaient d'une mission, et que les types qu'on a chopés dans l'enceinte

gardaient le fort. Autrement dit, il pourrait y en avoir un autre toujours dans la nature, en mission, et quand il rentrera chez lui il risque d'être vachement furax.

— C'est possible, dit Jim Bob. Seulement, difficile de savoir la part de mythe et de réalité chez ces gars. Un truc qui est sûr, c'est qu'ils avaient une putain de collection de couilles en boccas.

Leonard et moi leur racontâmes alors ce que nous avions découvert dans le hangar.

— Bon Dieu, fit Jim Bob. Ces salopards ont tué un sacré paquet de gens.

— J'ai toujours entendu dire qu'ils étaient huit, intervint Vanilla.

Elle venait juste de sortir de la salle de bains, où elle s'était changée et avait enfilé un jean, un tee-shirt ample et des baskets blanches.

— Mais tu ne sais pas si c'est vrai ? demanda Leonard.

— Non.

Le lendemain matin, je passai un coup de fil à Marvin, et plus tard dans la journée Leonard et moi nous rendîmes en ville, arrivant au restaurant japonais à 12 h 15. Leonard attendit dans la voiture, tandis que je pénétrai dans les lieux. J'avais promis de lui rapporter du riz et du bœuf hibachi.

Je passai devant le 4 × 4 garé en face, avec cette fois deux types à l'intérieur. Ils n'avaient pas l'air de prendre au sérieux leur boulot de gardes du corps. L'un, assis au volant, avait la tête renversée sur le dossier du siège et les yeux fermés. L'autre, sur le siège passager, lisait quelque chose sur son téléphone portable.

Dans le restaurant, je trouvai le Roi du barbecue à sa place habituelle. Je le désignai du doigt quand la serveuse vint m'accueillir. Je me glissai sur la banquette en face de lui.

Il examina mon visage tuméfié, bardé d'égratignures et de pansements, observa la raideur de mes mouvements.

— On dirait que vous vous êtes rasé à la débroussailleuse.

— Pire encore. Le repas est pour votre pomme, et je prendrai une commande à emporter.

— J'imagine que, si je régale, c'est parce que vous m'apportez de bonnes nouvelles.

— Votre exil touche à sa fin. Soyez ici demain, et un policier nommé Marvin Hanson viendra vous causer. Vous repartirez avec lui. D'autres flics débarqueront chez vous au même moment ; quant aux types dehors, ils se feront coincer avant d'avoir pu demander : « Ces menottes sont-elles neuves ? »

— Je dois donc vous croire sur parole : vous avez tué les Annulateurs ?

— En effet, dis-je. Soyons bien clairs, mon pote. Je vous conseille d'aller à ce rendez-vous et de vous rendre pour avoir une chance de débiter les autres. Les fédéraux jugeront peut-être que vous avez plus de valeur qu'eux, et vous dénicheront un joli pied-à-terre à Albuquerque, avec un nouveau nom et un plan de retraite. Jusqu'ici, ils protègent des gens dont vous dites qu'ils sont pires que vous, c'est donc votre chance.

— Je ne suis pas un ange, Collins ; mais oui, ils sont pires.

— Si vous détenez des documents que vous voulez montrer à Marvin, et que vous pouvez prendre avec vous, je vous conseille de le faire. Comme ça, rien ne sera perdu au cours de l'arrestation, et personne ne pourra prétendre les avoir trouvés sans votre aide. Vous serez tiré d'affaire. Mais vous devez voir Marvin en premier lieu, pas les fédéraux.

— Je peux tout charger sur une clé USB et la mettre dans ma poche de chemise, près du cœur ; même si, vu que je devrai la donner aux flics, je vais plutôt la mettre dans une poche de pantalon, près des couilles.

— Vous pouvez vous la mettre dans le cul si ça vous amuse, mais emportez-la, c'est tout. Ou bien vous risquez de tomber bien plus bas, et ce sera beaucoup moins agréable.

Il s'adossa et croisa les bras.

— Je me suis déjà tiré des pattes de la police.

— Je ne parlais pas de la police.

Il me sourit.

— Mademoiselle, appela-t-il, on est prêts à passer la commande.

Bon, avouons-le, l'existence d'un huitième membre des Annulateurs me turlupina les jours suivants, mais au bout de quelque temps je ne m'en souciai plus trop. Je me fis à l'idée, tout comme Leonard, qu'ils étaient seulement sept.

Le Marchand de sable retourna chez lui, Jim Bob également, et Vanilla resta quelques jours de plus avec nous à la planque. Une nuit, elle vint me voir alors que je dormais. Elle était nue. Boitillant toujours un peu, elle se faufila dans le lit.

— Il ne va rien se passer, Vanilla.

Elle s'étira et posa son bras sur mon torse.

— Enfin, j'espère que non.

— Non ?

— Je veux dire, je ne le souhaite pas. Vanilla, bon sang. Vraiment ?

Elle eut un petit gloussement. C'était la première fois que je la voyais s'exprimer sans sa réserve habituelle. Elle pouvait parler de tout, c'était toujours avec la plus grande retenue, mais ce gloussement ne lui ressemblait pas. Il faisait très jeune fille.

— Personne ne le saura à part nous, dit-elle.

— Moi, je le saurai.

— Tu m'as comprise.

— Désolé, Vanilla.

— Présentons les choses autrement, Hap. Tu m'as appelée. Je suis venue. C'est le prix à payer.

— Et si je ne paie pas ?

— Alors ne m'appelle plus jamais.

— Je n'aurais peut-être pas dû te contacter à la base.

— Pense à la manière dont ça s'est passé là-bas et répète-le.

J'en fus incapable.

— C'est juste que je ne me sens pas à l'aise avec ça, Vanilla.

— Ça va s'arranger, dit-elle.

— Je t'en prie, Vanilla. Tu me rends les choses dures.

— C'est l'idée.

— Je ne parlais pas dans ce sens-là.

Elle glissa sa main jusqu'à mon sexe et dit :

— On dirait que ça se réveille un peu, là en bas.

— Bon sang, fis-je. Ne fais pas ça.

— Tu ne me résistes pas beaucoup.

— Je voudrais pourtant.

— Vraiment ?

— Moins qu'avant, avouai-je.

Elle posa ses lèvres sur les miennes, et on s'embrassa. Je la repoussai, sortis du lit et remontai mon pantalon de pyjama qu'elle avait baissé.

— Je vais prendre une douche, annonçai-je. Glacée.

Elle repoussa les draps et se remit debout près du lit. Il faisait sombre dans la pièce, mais le clair de lune par la fenêtre éclairait assez pour que je la voie se dresser dans toute sa gloire. Je pus même voir qu'elle ne se rasait pas là en bas, du moins pas complètement. Bien. Je n'aimais pas que les femmes ressemblent à des enfants. Je pourrais peut-être lui dire plus tard combien j'appréciais, mais pour l'instant : une douche.

— Bonne nuit, Vanilla.

Je me rendis dans la salle de bains attenante, fermai la porte, j'ôtai mes vêtements, ouvris le robinet d'eau froide et entrai dans la douche en tirant le rideau derrière moi. Un petit moment s'écoula. J'entendis la porte s'ouvrir, puis le rideau de douche s'écarter : Vanilla tendit le bras et régla l'eau chaude, et je fus incapable de lutter plus longtemps. Je l'embrassai et la serrai contre moi. Mais, au final, la force me revint un instant et je l'écartai à nouveau.

— Ce n'est pas bien, Vanilla. J'ai fait une promesse. J'ai l'intention de la tenir.

Vanilla me regarda de ses magnifiques yeux.

— Tu sais, Hap Collins, je crois que c'est pour ça que je suis amoureuse de toi. Tu tiens parole.

— J'essaie. Mais je ne vais pas te mentir : je ne sais pas combien de temps encore je pourrai tenir cette promesse si tu restes dans la douche, alors l'un de nous doit sortir maintenant.

Elle me prit le menton dans la main.

— Oh, mon Dieu, Hap, tu ne sais pas ce que tu loupes.

— J'ai ma petite idée, hélas, dis-je. Demain, j'ai l'impression que je vais devoir partir m'isoler je ne sais où et hurler un bon coup.

Elle rit et me donna un baiser, qui suffit presque à me faire craquer. Puis elle

sortit de la douche.

Je remis l'eau froide.

Les autres s'en allèrent donc, nous laissant seuls, Leonard et moi. J'étais surpris qu'ils me manquent autant — excepté le Marchand de sable, qui ne me manquait pas du tout. On resta planqués là encore un moment. Vanilla partie, je n'avais plus besoin de verrouiller la porte de ma chambre et de passer la nuit avec des sueurs froides à prier pour qu'elle ne la défonce pas à la hache, car il aurait suffi d'une visite de plus pour que mes bonnes résolutions s'effritent comme un vieux fromage.

Marvin nous apprit que le Roi du barbecue leur avait transmis des infos de premier choix. La super organisation criminelle de Houston fut rapidement démantelée, avec de nombreuses arrestations en collaboration avec la police de Houston, mais aussi avec le FBI, ce qui ne manquait pas d'ironie. Les alliances changent vite dans le monde du crime et des représentants de la loi. Je suis sûr que le FBI s'était exécuté par crainte des possibles révélations.

Marvin, qui nous avait donné rendez-vous, à Leonard et moi, pour déjeuner dans une sandwicherie de la ville, nous raconta tout.

— Sandy Buckner porte un autre nom à présent.

— On sait, dis-je.

— Je sais que vous savez, je vous le dis, c'est tout. Sa carrière de Lex Luthor est terminée.

Leonard secoua la tête.

— C'est vraiment frustrant, de l'avoir autant cherchée, et quand on finit par la retrouver, c'est indirectement. On ne l'a même pas vue en chair et en os, juste une photo dans le journal.

— Et, au final, elle ne méritait pas qu'on la recherche, dis-je.

— Mais elle mérite d'aller en prison, observa Marvin.

— Elle a volé cet argent à sa grand-mère pour monter plus haut dans ce business, dit Leonard. Elle a baisé ou poignardé dans le dos ceux qu'il fallait pour gravir les échelons, et elle se souciait de sa grand-mère comme une lionne se soucie d'un bébé gazelle. Elle s'en est tirée comme ça un bon bout de temps.

Marvin mordit dans son sandwich poulet-salade, et déclara entre deux bouchées :

— C'est exact, mais grâce à vous, les gars, et à mon excellent travail de policier...

— Qu'est-ce que tu as donc fait ? s'étonna Leonard.

— Je vous ai sauvé les fesses, voilà ce que j'ai fait.

— Ah, oui, fit Leonard. OK.

— Vous les avez tous tués ? demanda Marvin.

— Nous ne répondrons pas à cette question, répondit Leonard, dans la mesure où ça pourrait nous impliquer et conduire à une longue peine de prison, voire à la mort par injection létale.

— C'est une bonne raison de vous taire. Mais parlons juste de manière hypothétique, histoire que je me fasse une idée de ce qui *aurait* pu se passer.

— Avec l'aide de quelques acolytes, on a zigouillé tous ces fils de pute, dit Leonard. Enfin, c'est ce qui *aurait* pu se passer.

— Je les connais, ces acolytes ?

— Peut-être, répondit Leonard. Certains.

— On est allés voir à l'adresse que vous aviez indiquée, dit Marvin, et aussi à l'endroit dans les bois où il y avait un cadavre. Les oiseaux s'en étaient déjà donné à cœur joie.

— Celui dans les bois, dis-je. Tu parles du type qui se serait fait tuer, hypothétiquement, près de l'hypothétique Hummer avec un autre cadavre à l'intérieur.

— Oui, ce serait celui-là, et le type mort sur la route ressemblait à un gâteau roulé qui se serait fait piétiner. L'autre dans le Hummer et ceux qui étaient dans ce fichu campement n'étaient pas non plus beaux à voir. Il y avait un sacré tireur, il s'est apparemment servi d'un .22. Avec un fusil de ce genre, il faut bien viser. Et merci de nous avoir avertis pour les pièges. Ils avaient des trucs sacrément retors... Je vais vous dire quelque chose que vous ne savez pas. On a trouvé un tas de tombes sous la grande roue. Ce ne sont apparemment pas des victimes de meurtre. Les tombes étaient bien entretenues, il y a des repères dessus, mais pas de noms, juste des chiffres. Je pense que ce sont les membres de leur propre clan, mais on n'en sera sûrs qu'après les avoir exhumés pour vérifier les causes des décès, et si leur ADN correspond à celui des sept types morts.

— C'étaient juste des types banals, dis-je. Il ne se passait rien de si extraordinaire là-bas. Les Annulateurs étaient des gens prêts à tuer, et ils étaient plusieurs. C'est à peu près la définition qu'en a donnée Doug.

— Cette définition pourrait aussi vous convenir, les gars, enfin toujours

hypothétiquement.

— Arrête de filer des complexes à Hap, dit Leonard, il en a déjà assez comme ça. Vous savez comme moi, tous les deux, qu'on a fait ce qu'il fallait. Entre eux et nous, il n'y a pas de comparaison. Hypothétiquement, bien sûr.

— Bien sûr. D'ailleurs, les fédéraux pensent qu'il s'agit d'une sorte de guerre intestine. D'autres tueurs à gages auraient voulu les liquider pour prendre leur place, ou une théorie de ce genre.

— Donc, toujours au conditionnel, demanda Leonard, que risquent ceux qui auraient hypothétiquement tué ces sept types ?

— Dans l'hypothèse où vous auriez fait quelque chose, personne ne vous soupçonne. Franchement, ces gars sont morts, et avec tous ces bocaux de couilles, tout le monde se fiche de savoir qui les a tués. Mais allez, mangez donc. C'est vous qui rincez.

— C'est toi qui devrais nous inviter, répliqua Leonard.

— C'est vous qui m'invitez, par compassion.

— Pourquoi, par compassion ? dis-je.

— Parce que tout le monde déteste les flics.

Lorsqu'on alla rendre visite à Lilly Buckner, on apprit par une voisine qu'elle avait été emmenée à l'hôpital en ville, alors on se rendit là-bas. Elle était dans une chambre pour elle seule — grâce à ses dernières économies, j'imagine, ou peut-être une assurance-maladie. Mais quand on interrogea l'infirmière rondelette sur son état, elle nous demanda si nous étions de la famille.

— Non, dis-je. Mais on la connaît.

— Vous êtes les seuls à être venus la voir.

Je répétai ma question :

— Comment va-t-elle ?

— Pas bien.

— De quoi souffre-t-elle ?

— De vieillesse. C'est-à-dire d'à peu près tout.

— Peut-on la voir ? demanda Leonard.

— Normalement, non, dit-elle, mais allez-y. Elle est consciente, mais je pense qu'elle n'en a plus pour longtemps.

— Combien de temps ? demanda Leonard.

— Personne ne sait au juste, mais une chose est certaine : les médecins ont abandonné. Elle ne ressortira pas de cet hôpital vivante. Je suis désolée de vous l'apprendre, mais je crois qu'il vaut mieux que vous le sachiez.

— On n'est pas si proches que ça d'elle, dis-je.

— Comme je vous l'ai dit, jusqu'ici vous êtes les seuls à être venus la voir, et nous n'avons pu retrouver aucun parent vivant.

— Vous n'en trouverez pas, annonçai-je, sachant très bien qu'il y en avait un, mais vu tout ce qui s'était passé je doutais fort qu'ils autorisent Sandy à venir la voir, et je doutais d'ailleurs que Sandy en ait quelque chose à fiche, elle avait choisi un chemin différent.

L'infirmière nous donna le numéro de sa chambre, et on prit un ascenseur. Quand on entra dans la pièce, elle était allongée sur un lit qui paraissait bien trop grand pour elle. Elle était sous des draps blancs, la tête posée sur un gros oreiller

blanc. Sans maquillage sur le visage, elle avait l'air encore plus vieille qu'avant. Elle m'évoqua un oiseau famélique gisant dans la neige.

J'allai d'un côté du lit, Leonard de l'autre.

On resta debout à la regarder. Je lui pris doucement la main, et Leonard fit de même de son côté.

Elle ouvrit les yeux.

— Vous deux, dit-elle d'une voix râpeuse, comme si elle avait bu de la lessive.

— Ouais, nous deux, dit Leonard.

— Alors on en est là. Deux personnes que je connais à peine viennent me voir avant la grande sieste... Sandy ? Du neuf ?

— Oui, dit Leonard. On l'a retrouvée.

Ses yeux s'éclairèrent un peu.

— Elle va bien ?

— Elle va bien, affirma Leonard. Elle est mariée et vit dans l'Oregon.

— Sans blague ?

— Sans blague, dit Leonard.

— Espèce de sale menteur, dit-elle. Il y a un truc qui cloche, hein ?

Leonard approcha une chaise d'une main, sans jamais lâcher la sienne de l'autre. Je l'imitai. On s'assit autour du lit.

— C'est vrai, dis-je. Elle est dans l'Oregon.

— Qu'est-ce qu'elle irait foutre dans l'Oregon ?

— Elle apprécie peut-être le climat, dit Leonard.

— J'ai été dans l'Oregon. Je ne trouve pas le climat si bien que ça. Maintenant, dites-moi la vérité.

— La vérité, reprit Leonard, c'est qu'elle est dans l'Oregon. Elle a eu des petits ennuis, à cause de chèques sans provision, alors elle vous a pris de l'argent, avec l'intention de vous rembourser, et puis elle a rencontré quelqu'un et s'est mariée. Vous avez des arrière-petits-enfants.

Mince, me dis-je, Leonard se remet à mentir effrontément.

Elle me regarda. Je hochai la tête.

— Elle était gênée à l'idée de revenir vous le dire, vu l'argent qu'elle vous avait pris. Elle est toujours en train de combler sa dette.

— Vous l'avez vue alors ?

— Absolument, dis-je. C'est pour ça que ça nous a pris si longtemps.

— Plus que de la gêne, elle avait honte, reprit Leonard. Elle a deux enfants, deux filles. L'une s'appelle Lilly.

— Elle a fait ça ?

Elle avait du mal à parler à présent, la gorge encombrée de flegme et nouée

par l'émotion.

— Oui.

— Et l'autre ?

— Je crois qu'elle l'a appelée Buddy, fit Leonard. Désolé. Je ne m'en souviens pas bien.

— Buddy, pour une fille ? s'étonna-t-elle.

— Je dois sans doute me tromper, dit-il.

— Brenda, dis-je. Pas Buddy. Ce sera dans notre rapport, les noms exacts. Elle aimerait venir vous voir, mais le problème, c'est qu'elle est toujours plus ou moins recherchée dans l'État du Texas. À cause des chèques.

— Ils ne peuvent pas l'arrêter dans l'Oregon ? demanda-t-elle.

— Peut-être, mais personne ne s'acharne vraiment, dit Leonard. Cela dit, je pense que c'est juste un prétexte. Elle a honte, comme j'ai dit. C'est la raison principale.

— Dites-lui que je me fiche de ce qu'elle a fait. Vous pouvez ? J'ai bien l'impression que ce lit sera mon dernier ami.

— Oh, allez, vous êtes coriace, dis-je. Vous allez vous en sortir.

Elle serra ma main et sourit. Elle n'avait pas mis son dentier, aussi sa bouche se plissait-elle plus qu'elle ne souriait.

— Vous deux, vous êtes les plus gros enfoirés de menteurs que j'aie jamais vus. Vous pensiez vraiment que j'allais gober ces salades, hein ? Genre, jetons un os à la vieille, comme si je prenais de la crotte pour du strudel.

— Je pensais m'en être bien tiré, dit Leonard.

— Buddy... Enfin bordel. Non, tu ne t'en es pas bien tiré. Cela dit, c'était presque mignon de te voir raconter tes histoires. J'apprécie quand même. Un homme du FBI est venu me voir. Étant la grand-mère de Sandy, il pensait que je saurais peut-être des choses. Il m'a un peu parlé d'elle. Elle a merdé dans les grandes largeurs, et voilà que vous deux venez me raconter des bobards parce que vous savez que je suis mourante.

— Oui, dit Leonard. On est nuls.

— C'est ce que j'essayais de vous dire.

— On n'aurait pas dû faire ça, m'excusai-je.

— Vous l'avez fait par gentillesse, et ça fait longtemps qu'on ne s'était pas montré gentil avec moi, surtout parce que je ne le mérite pas. Même si je n'avais pas parlé avec ce connard du FBI, je ne vous aurais pas crus. Mais comme on me disait quand j'étais petite, si quelqu'un te donne un cadeau merdique, fais semblant de l'apprécier, car c'est l'intention qui compte. Je suis fatiguée maintenant. Tellement fatiguée. Vous voulez bien rester là encore un peu ?

— Pas de problème, dis-je.

— Bien. J'apprécierais. Je l'aime toujours, vous savez ?

— Bien sûr, dis-je.

— Je pensais qu'elle s'en sortirait dans la vie, mais non. Une vraie salope, voilà ce qu'elle est. Elle m'a volé mon putain de fric parce qu'elle n'était rien d'autre qu'une putain de voleuse.

— Apparemment, dit Leonard.

— Si elle était ici, à cet instant, je lui flanquerais mon poing dans la figure. Bon, c'est sûr, il faudrait d'abord que je lui demande de relever le lit, de remettre mon oreiller et de s'approcher à ma portée.

Une petite larme coula de son œil droit.

— Je suis tellement déçue.

— On regrette que ça n'ait pas mieux fini, dis-je.

— Restez près de moi, les garçons.

Ce qu'on fit. Elle ferma les yeux et s'endormit. Environ une demi-heure plus tard, un infirmier entra dans la chambre et nous vit. C'était un homme cette fois, grassouillet lui aussi. Il nous regarda et dit :

— Vous n'êtes pas censés être ici.

— On sait, dis-je.

— Laissez-moi vérifier ses signes vitaux.

Il s'exécuta. Une fois qu'il eut terminé, il resta un petit moment à la contempler, puis il nous regarda et dit d'un ton sincère :

— J'ai de mauvaises nouvelles. Je suis désolé. Elle est morte.

Je le savais avant lui, et Leonard aussi, j'en suis sûr. Peu de temps après qu'elle eut fermé les yeux, j'avais senti sa main se refroidir dans la mienne comme de la glace.

Leonard et moi finîmes par rester à la planque deux semaines de plus. Brett, Chance et Buffy voyageaient toujours. J'appelai Brett un samedi après-midi de la véranda devant la maison.

— Tu peux rentrer, annonçai-je.

— Très bien, dit-elle. J'étais sur le point de revenir de toute façon, qu'il pleuve ou qu'il vente. On s'est bien amusées, mais je crois qu'on en a toutes les deux un peu marre. Et je n'aime pas l'idée d'avoir à me cacher. En plus, on allait être à court d'argent.

Leonard retourna chez lui, et voilà que John revint le voir une fois encore, et qu'ils remirent ça. John ne parlait plus de religion, et il avait amené avec lui sa nièce de seize ans. Elle ne voulait plus habiter chez son père, en partie parce qu'elle s'était rendu compte qu'elle était gay, comme son oncle John. Elle vint s'installer dans l'appartement avec Leonard et John, et, du moins pour le moment, tout allait bien dans la vie de mon vieux frère.

Le test d'ADN était au courrier quand je rentrai, deux jours avant le retour de Brett, Chance et Buffy. Je ne pus me résoudre à ouvrir l'enveloppe. Le matin du jour où elles devaient rentrer, je me décidai pourtant. La lettre à l'intérieur nous informait que les échantillons avaient été accidentellement détruits : pouvions-nous leur en renvoyer, à leurs frais ?

Je relâchai mon souffle.

Brett, Chance et Buffy arrivèrent l'après-midi même, et j'étais si heureux de revoir Brett que je fondis en larmes. Buffy, qui semblait être devenue une autre chienne, plus joyeuse et plus assurée, vint me faire la fête, tout excitée. Elle ne m'avait pas oublié, ou peut-être était-elle juste le genre de chien content de voir qui que ce soit, sauf l'enfoiré qui l'avait frappée. Chance était souriante et nerveuse. Elle encaissa stoïquement la nouvelle sur le test d'ADN. Elle me prit dans ses bras, et je la serrai. Mince alors, j'espérais vraiment qu'elle soit ma fille.

Quand je pris Brett dans mes bras, pour être franc, à cet instant-là j'étais content d'avoir repoussé Vanilla. Cette nuit-là, il s'en était fallu d'un rien pour

qu'on passe à l'action. J'avais un peu honte d'avoir été aussi loin avec elle, même si l'initiative ne venait pas de moi. Bon Dieu, quelle femme.

Mais celle qui me revenait était en tout point aussi délicieuse.

Et plus encore.

Car elle, je l'aimais.

On envoya les nouveaux échantillons d'ADN, mais pas avant l'automne. Difficile de dire au juste pourquoi on attendit si longtemps, mais c'est ainsi. Je crois qu'on craignait que la réponse ne soit pas celle qu'on espérait.

Avec octobre, l'automne arriva d'un coup : les feuilles jaunirent et brunirent, tombant du grand chêne au bord de notre jardin près du trottoir. J'étais en paix. Traverser le jardin en marchant sur ce tapis de feuilles desséchées me procurait une grande joie — je n'allais certainement pas m'embêter à les ramasser et à les brûler.

Depuis que Brett était revenue, on avait travaillé sur plusieurs boulots à l'agence, tous sans complication, et même Chance nous avait donné un coup de main à l'occasion. Rien d'important — des petites missions, comme surveiller quelqu'un, prendre des notes et des photos cachées pour des affaires de divorce, ce genre de choses. Elle avait une sorte de talent pour ça, et sa beauté lui ouvrait presque toutes les portes.

Bref, la vie s'écoulait agréablement, et un soir d'octobre, pour mon anniversaire, on invita Leonard et John, ainsi que sa nièce, à venir dîner — des pizzas géantes et trop de plats d'accompagnement, y compris le préféré de Leonard, des biscuits à la vanille.

On m'offrit quelques cadeaux, des petites choses que j'appréciais — des bons-cadeaux pour différents restos, une boîte de crackers animaliers de la part de Chance —, puis la fête s'acheva et tout le monde s'apprêta à rentrer chez soi ou à aller se coucher. Leonard décida de rester encore un peu, et j'acceptai de le raccompagner chez lui plus tard dans la soirée. On aida Brett et Chance à ranger le restant des pizzas. Je mis dans un sac-poubelle les reliefs du repas, puis on s'assit et on prit des tasses de décaféiné. Leonard et moi évoquâmes le passé, comment nous nous étions rencontrés, adolescents, par une nuit noire sur les rives du fleuve Sabine. Brett et Chance restèrent assises à nous écouter — nous étions intarissables.

Une fois que les femmes eurent quitté la pièce, Leonard dit :

— Je crois que je vais laisser une nouvelle chance à John.

— Tu m'as déjà dit ça quatre ou cinq fois, remarquai-je.

— Cette fois, je suis sincère.

— Tu ne l'étais pas les autres fois ?

— Pas assez.

— OK, dis-je.

— Tu penses que je ne devrais pas, c'est ça ?

— Le problème n'est pas ce que je pense. C'est ce qui marche...

— Allez, arrête ton char. Sois sincère avec moi. Et sans psychologie à la noix.

Je fais bien ou non d'essayer encore ?

— Si tu n'essaies pas, tu seras malheureux. Et si tu essaies, tu seras malheureux aussi.

— Sans opinion, alors ?

— Franchement, Leonard, j'en ai ras le bol de ce type.

— Je devrais en avoir marre aussi.

— La dernière fois qu'on en a parlé, je croyais que c'était le cas. J'ai perdu le compte. Chaque fois que je pense que tu l'as fichu dehors pour de bon, il redébarque pour te graisser l'anus.

— J'en ai vraiment eu ras le bol, mais j'ai fini par dépasser ça. À l'heure actuelle, j'ai dépassé ça. Mais si on se brouille encore une fois, et que ça ne marche pas non plus cette fois-ci, sérieux, ce sera définitivement terminé.

— Vieux frère, tu dois essayer de trouver ton bonheur si tu peux. Alors vas-y.

— Le problème, c'est que je ne sais pas si j'en suis capable. Je commence à croire que la meilleure relation pour moi, c'est une boîte de Kleenex et un flacon d'huile pour bébé.

— Eurk.

Les femmes revinrent à ce moment-là, aussi Leonard se tut et sirota son café.

On bavarda tous ensemble un petit moment, des bêtises, pour l'essentiel, puis la discussion se tarit et notre énergie avec. Je décidai de sortir la poubelle avant de reconduire Leonard chez lui. Je sortis avec le sac par-derrière, en direction des bennes. L'esprit encore aux échanges de la soirée, je ne sentis la présence de quelqu'un dans le jardin que trop tard. Il surgit d'entre deux bennes près de la barrière de séquoia — je lâchai aussitôt le sac et me tournai vers lui. Malgré ma distraction, j'avais réagi vite, mais moins que lui.

Une lame d'acier étincela ; j'essayai des deux mains de bloquer le poignet de l'homme, mais j'avais un temps de retard et la lame était longue. Elle s'enfonça dans mon ventre et je grognai. J'eus l'impression qu'une bourrasque de vent froid m'avait balayé, puis je sentis un engourdissement suivi d'une sensation de choc

électrique, et je reculai en titubant pour aller m'effondrer contre les bennes, les renversant avec fracas, mais je réussis je ne sais comment à rester sur mes pieds. Le couteau — une baïonnette, en réalité — lui échappa des mains, et je reculai encore jusqu'à ce que mon dos se plaque contre la barrière. J'agrippai la lame, me coupant les mains qui se couvrirent de sang.

Il repassa à l'attaque, à mains nues. Je me sentais bizarrement détaché, comme si j'avais quelque chose à faire mais subitement ne savais plus comment. C'est alors qu'une silhouette sombre se profila derrière mon assaillant et le frappa aux tempes avec l'arête de ses deux mains avant de le laisser s'écrouler. C'était Leonard. L'homme à terre se retourna et lui attrapa les jambes, le faisant chuter à son tour. L'homme tenta de se décoller du torse de Leonard, mais ce dernier l'empoigna par la veste, le tira vers lui et le frappa à l'oreille d'un coup de paume. Je réalisai alors qu'il devait s'agir du numéro huit, le dernier Annulateur.

Numéro huit poussa un cri de douleur, Leonard le renversa et se jucha sur lui. Il le frappa à la gorge, je crois, car j'entendis l'homme émettre un hoquet, suivi d'un gargouillis, puis la main de Leonard s'abattit encore à deux reprises, le dernier geste pour agripper et arracher quelque chose.

J'assistai à la scène tout en glissant doucement sur le sol, adossé à la barrière. Je voulais me relever, mais mes jambes ne m'obéissaient plus et mon esprit semblait avoir été mis sur le mode pause. Je me rappelle ensuite de Brett penchée sur moi, qui criait comme jamais je ne l'avais entendue avant, puis de Chance qui hurlait et de Buffy qui me léchait le visage en couinant.

Leonard se baissa vers moi, me souleva dans ses bras et me porta comme si je ne pesais pas plus lourd qu'un sac de plumes.

Il me déposa sur la banquette arrière de la voiture, avec Brett, prit le volant et on partit. Je me tenais le ventre des deux mains, la baïonnette toujours fichée en moi, la tête sur les genoux de Brett. Assise à l'avant à côté de Leonard, Chance se retourna sur son siège et me toucha le visage. Sa main était fraîche.

Numéro huit avait donc découvert que Leonard et moi étions impliqués, ce qui n'était pas une mince affaire, sauf si quelqu'un de la concession avait échappé à l'arrestation. Mais après tout, Frank aussi, derrière ses barreaux, aurait pu lui passer le mot, afin d'éviter qu'on paie un prisonnier pour la planter. Numéro huit aurait pu aussi bien poignarder Leonard en premier, j'étais content que ce ne soit pas le cas. J'espérais que Jim Bob allait bien. Vanilla, je le savais, avait filé depuis longtemps et devait être quasiment impossible à localiser. Quant au Marchand de sable... bah, rien à faire.

Tout en conduisant, Leonard poussait des cris de temps en temps, une sorte d'expression sauvage de déception et de peur. Je me dis : bon putain

d'anniversaire, Hap.

Le temps qu'on arrive à l'hôpital, je perdais conscience par intermittence. Des gens apparurent avec un brancard, me chargèrent dessus et se mirent à faire quelque chose à mon ventre — appliquer une pression, je pense. À ce moment-là, je ne sentais plus grand-chose. La douleur avait disparu. Le vent froid d'octobre sur ma poitrine me révéla que j'étais torse nu. Je ne portais plus de baïonnette, non plus.

En pénétrant dans le hall, Leonard courant à mon côté, je vis un truc bizarre sur sa chemise. Une espèce de créature marine, peut-être. Un petit corps bulbeux avec des tentacules sanglants. Je restai focalisé dessus tandis que nous franchissions des portes battantes. Une des dames qui poussait le brancard dit alors :

— Monsieur, vous devez sortir maintenant.

J'entendis Leonard répondre :

— Allez vous faire foutre. Je reste.

— On va appeler la sécurité, insista l'infirmière.

— Dites-leur d'apporter des rations pour plusieurs jours, répondit Leonard, parce qu'ils vont devoir camper ici.

Je compris soudain ce qui était collé à sa chemise : un globe oculaire de Numéro huit. Avec son dernier geste, il l'avait arraché de l'orbite de cet enfoiré.

Les lumières s'éteignaient et se rallumaient ; je fermai les yeux, me sentant plus faible et plus fatigué que je ne l'avais jamais été. Quand je les rouvris, je me trouvais dans une grande chambre blanche, assez similaire à celle où nous avons vu Lilly Buckner, et j'aperçus à mon chevet Leonard, Brett et Chance. Seule Buffy manquait à l'appel, mais je suis sûr qu'elle aurait beaucoup aimé venir.

À cette pensée, j'ai peut-être ri, difficile à savoir.

Puis en un clin d'œil — j'eus cette impression — il n'y avait plus que Leonard dans la pièce. Assis sur une chaise au bord du lit, il me tenait la main, la

tête baissée — je devinai qu'il s'était endormi. Je tentai de lui parler, mais l'effort exigé me fit rechuter en vrille dans les ténèbres, où je tournoyai longtemps, pour émerger je ne sais où. À un moment donné j'entendis une voix inconnue, un infirmier ou un docteur peut-être, disant :

— Il ne passera sans doute pas une autre nuit.

Je replongeai, et il y avait un tunnel de lumière blanche, mais je résistai pour m'en éloigner, et quand je revins de cet endroit indéterminé avec son tunnel de lumière, j'étais content d'être de retour, car je ne croyais pas une minute que ce long tunnel blanc était un foutu chemin vers le paradis, sachant très bien que c'était juste mon cerveau qui essayait de mourir, mon esprit qui se focalisait, comme le tunnel de vision du néophyte avant la bataille. Je me dis que je n'étais pas un néophyte, et que je n'allais pas me laisser couler gentiment dans cette nuit bienveillante.

Je combattis ardemment, et je revins à moi, content d'être de retour. Je resurgis à la surface des ténèbres comme un navire au sommet d'une vague, et là je retrouvai Leonard, Chance et Brett, tous à mon chevet, et je crois avoir dit :

— C'est bon. Ça n'a plus d'importance.

Mais peut-être l'ai-je juste pensé.

Je les vis tous avec amour, et je me dis : lui, c'est mon frère, qui a arraché l'œil d'un homme pour moi, et je l'aime comme si nous partagions le même sang. La perspective de le quitter, lui, m'était la plus haïssable, comme on rechignerait à se séparer de ses propres jambes, car à cet instant je sentis que je partais. Le tunnel de lumière blanche me faisait signe. Je sentis mon navire sur la vague qui retombait de l'autre côté, ma charpente gémissant sous la pression, mes voiles se pliant de douleur.

J'entendis Leonard qui me disait :

— Tu te venges, c'est tout, parce que la dernière fois c'était moi qui étais à l'hôpital. Alors on va dire qu'on est quittes, OK ?

Il souriait en parlant, mais ne put garder le sourire, et je l'entendis lâcher :

— Bon Dieu de merde.

Je continuai à naviguer un moment sur ces flots noirs, puis le calme revint, comme si j'étais arrivé à bon port. Je me sentais bien. C'était une drôle de sensation, libérée de toute douleur mais pas des regrets. Puis je sentis les eaux noires s'agiter à nouveau, mon navire se détacher de ses amarres et s'éloigner du quai vers le soleil qui se levait ou se couchait.

Je levai les yeux et revis le visage de Brett, en larmes, puis Chance, tremblante, et enfin Leonard. Il chialait comme un gosse. Je ne pouvais plus sentir sa main, mais je savais qu'il tenait toujours la mienne.

Alors mon navire dériva plus avant sur les flots noirs, vers la puissante lumière. J'avais du mal à respirer. J'entendis Leonard crier comme s'il tentait de capter mon attention d'un endroit très lointain.

Le ciel étincelant au-dessus de la mer noire devint aussi sombre que les flots qui m'emportaient, et cette fois je n'étais pas sûr de pouvoir en revenir.

Conseiller d'édition
Frédéric Brument

Titre original :
Honky Tonk Samurai

Published in agreement with the author,
c/o Baror International, Inc., Armonk, New York, USA
Tous droits réservés.
© Joe R. Lansdale, 2016.

Couverture : Studio Denoël
Photo © Wendy Stevenson / Arcangel Images

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2018.

Hap, ancien activiste hippie et rebelle plouc autoproclamé, et Leonard, vétéran du Vietnam dur à cuire, noir, gay, républicain et addict au Dr Pepper, sont sur un banal contrat de surveillance dans l'est du Texas. Alors que la planque sans intérêt touche à sa fin, ils aperçoivent un homme qui maltraite son chien. Leonard règle l'affaire à coups de poing. Résultat : l'agresseur de chien, salement amoché, veut porter plainte. Une semaine plus tard, une certaine Lilly Buckner débarque dans leur nouvelle agence de détectives privés pour leur faire une proposition : soit ils acceptent de retrouver sa petite-fille, soit elle livre à la police une vidéo de Leonard tabassant l'agresseur de chien. Le duo accepte de rouvrir ce vieux dossier et découvre que le concessionnaire d'occasion où travaillait Lilly cache de sombres secrets.

« Génial. Ce roman bordélique et trépidant va aussi bien captiver les nouveaux lecteurs que satisfaire les fans inconditionnels. Ça pourrait vraiment être l'année Lansdale. » *Publisher's Weekly*

« Le nouveau roman hallucinant de l'infatigable enfant prodige de Nacogdoches, Texas. Hilarant, cru et violent, assaisonné de personnages inoubliables qui sortent de la page et dansent dans notre salon avant de sauter par la fenêtre : vous ne trouverez pas mieux. »
Book Reporter

Né en 1951 au Texas, Joe R. Lansdale est l'auteur d'une trentaine de livres, pratiquant avec un égal bonheur le western, l'horreur et le thriller. Révélé par sa série de polars avec le duo Hap et Leonard, comprenant *Les Mécanos de Vénus*, *L'Arbre à bouteilles*, *Bad Chili*, *Tsunami mexicain* ou encore *Diable rouge* (en poche chez « Folio policier »), il a aussi signé de remarquables thrillers, parmi lesquels *Les Marécages*, *Sur la ligne noire* et *Du sang dans la sciure*.

DU MÊME AUTEUR

Série Hap Collins & Leonard Pine

Les Mécanos de Vénus, Denoël/Sueurs froides, 2014. Folio policier no 789.

L'Arbre à bouteilles, Série noire, 2000. Folio policier no 352.

Le Mambo des deux ours, Série noire, 2000. Folio policier no 548.

Bad Chili, Série noire, 2002. Folio policier no 364.

Tape-cul, Série noire, 2004. Folio policier no 560.

Tsunami mexicain, Série noire, 2007. Folio policier no 691.

Vanilla Ride, Outside/Thriller, 2010. Folio policier no 660.

Diable rouge, Denoël/Sueurs froides, 2013. Folio policier no 776.

Thrillers

Juillet de sang, Fleuve noir, 1996. Folio policier no 473.

Un froid d'enfer, Murder Inc., 2001. Folio policier no 493.

Les Marécages, Murder Inc., 2002. Folio policier no 407.

Sur la ligne noire, Rocher/Thriller, 2006. Folio policier no 507.

Du sang dans la sciure, Rocher/Thriller, 2008. Folio policier no 572.

Vierge de cuir, Rocher/Thriller, 2009. Folio policier no 610.

Les Enfants de l'eau noire, Denoël/Sueurs froides, 2016. Folio policier no 838.

Cette édition électronique du livre
Honky Tonk Samouraïs de Joe R. Lansdale
a été réalisée le 24 juillet 2018 par les [Éditions Denoël](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207139547 - Numéro d'édition : 323287)
Code Sodis : N91509 - ISBN : 9782207139554.
Numéro d'édition : 323288